

# ŒUVRES

DE

M<sup>GR</sup> DE SÉGUR

—  
PREMIÈRE SÉRIE  
—

TOME PREMIER

(CINQUIÈME ÉDITION)



PARIS  
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
112 bis, RUE DE RENNES, 112 bis  
1894

Traduction et reproduction réservées





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**ŒUVRES**

**DE**

**M<sup>GR</sup> DE SÈGUR**

---

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

---



MONSEIGNEUR DE SÉGUR

1820-1882

Fac-simile de la signature de Mgr de Ségur :

+ Louis Gustave de Ségur



## PRÉFACE

---

On a pensé qu'il ne serait pas inutile de recueillir en un corps d'ouvrage les petites publications dans lesquelles j'ai tâché de défendre l'Église et la foi, en exposant le plus simplement, le plus populairement qu'il m'a été possible, la doctrine catholique, surtout au point de vue des aberrations du temps présent. Séparément, ces opuscules sont des écrits de propagande populaire, que l'on distribue et qu'on ne peut guère conserver dans une bibliothèque : réunis comme ils le sont ici, ils peuvent être gardés et consultés au besoin.

Je les ai classés comme j'ai pu. Le lecteur y trouvera des répétitions qu'il voudra bien me pardonner : les divers petits traités qui composent ce recueil ayant été publiés isolément et à des époques différentes, les mêmes vérités, éternellement utiles, se sont présentées sous ma plume et paraîtront peut-être ici des rédundances.

Ces quatre premiers volumes ne renferment pas tous les travaux que le bon DIEU m'a donné la grâce de composer jusqu'à ce jour pour la défense de sa sainte religion et la sanctification des pauvres et des petits enfants : plusieurs de ces publications ne sont pas encore complètes, et à mesure que je les achèverai (si toutefois Notre-Seigneur me prête vie et force à cet effet), les éditeurs les feront paraître en séries subséquentes.

A mesure qu'ils ont été publiés, tous ces modestes travaux ont été déposés par mon amour filial aux pieds de la Très-Sainte Vierge d'abord, puis aux pieds du Vicaire de JÉSUS-CRIST, qui a daigné toujours les bénir et les encourager. Je n'ai pas besoin de dire que s'il s'y était glissé quelques erreurs,

quelques pensées contraires à la pure doctrine de la sainte Église Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, je les désavoue d'avance de tout mon cœur.

† L. G. DE SÉGUR

Prélat de la Maison du Pape, Chanoine de l'Ordre des Évêques du Chapitre Impérial de Saint-Denys.

Paris, 8 décembre 1866, en la fête de l'Immaculée-Conception.



**Y A-T-IL UN DIEU**

**QUI S'OCCUPE DE NOUS?**



# Y A-T-IL UN DIEU

QUI S'OCCUPE DE NOUS?

---

Nous vivons dans un temps étrange. Les idées les plus bizarres, les plus folles se débitent en plein jour, dans les journaux, dans les romans, dans les discours. Jamais peut-être notre France n'a assisté à un pareil spectacle. On parle de tout sans rien savoir; on affirme ou bien l'on nie ce que l'on ignore; et, surtout en matière de religion, l'effronterie des attaques dépasse toute mesure.

Il y a eu des impies dans tous les temps; mais il y a impies et impies. Ceux de notre siècle le sont sans savoir pourquoi, et, plus ignorants que leurs devanciers, ils sont aussi plus violents qu'eux; ils ne se contentent pas, comme les autres, de se moquer du curé, des dévotes, du sermon, ils vont droit au but, et attaquent

effrontément ce qui fait la base de toutes les croyances humaines, le fondement de toute la Religion. Il n'est pas rare, en effet, d'en rencontrer qui prétendent ne pas croire en DIEU, et qui ont le singulier amour-propre de se ravalier au niveau des bêtes en affirmant que l'homme est un animal comme les autres, que nous n'avons pas d'âme, qu'après la mort tout est fini, etc.

En face de ces inepties, il n'y aurait qu'à lever les épaules, s'il n'était certain que, dans une foule d'esprits simples et peu cultivés, ces blasphèmes audacieux ne laissent pas à la longue d'ébranler la foi. On croit toujours, parce que le bon sens et la conscience réclament si fort qu'il est impossible d'étouffer complètement leur voix ; mais au lieu de cette vive lumière qui éclairait auparavant l'intelligence, il ne reste plus qu'une lueur vacillante qui menace de défaillir. De là relâchement et incertitude dans l'accomplissement du devoir, dans la pratique du bien.

Peut-être, mon cher lecteur, est-ce là votre histoire. Peut-être, du moins, êtes-vous menacé bientôt de voir cette histoire devenir la vôtre. Qui peut, en effet, répondre du lendemain ? Tel qui a résisté à dix attaques succombe à la onzième, et n'y aurait pas succombé s'il eût été muni d'armes défensives. Permettez-moi donc de vous offrir ces quelques pages, à titre d'armes de défense et de munitions de guerre.

Si le poison est entré déjà dans votre esprit, ce que je vais vous dire paralysera peut-être son venin délétère et vous sauvera ; si le danger est, grâce au Ciel, encore

à venir, le contre-poison vous rendra invulnérable d'avance.

Un ancien roi d'Asie, qui craignait d'être empoisonné par ses ennemis, s'était, raconte l'histoire, si bien prémuni l'estomac contre toutes sortes de poisons, que, lorsque arrivèrent les conspirateurs, ils ne purent venir à bout de l'empoisonner, et en furent pour leurs frais. Ainsi en sera-t-il de vous peut-être, mon cher ami, lorsqu'on cherchera à corrompre votre cœur par de mauvaises doctrines.

Ce n'est pas de la science ni de la haute philosophie que nous allons faire ensemble ; nous allons tout bonnement et tout simplement causer comme deux frères, comme deux vrais amis, et c'est au bon sens que nous allons avant tout demander la solution du plus profond et du plus sublime de tous les problèmes : Y a-t-il un DIEU ?

---

## I

## DIEU

## I

Un bon petit garçon de cinq ou six ans était en train de déjeuner sous les yeux de sa mère; il trempait très-consciencieusement dans un œuf à la coque bien frais et cuit à point les petites mouillettes de pain que lui taillait sa maman.

« Sais-tu, mon enfant, lui demanda celle-ci, qui a fait cet œuf que tu manges ?

— Oui, maman, répondit le petit bonhomme, c'est la poulette blanche que vous m'avez donnée.

— Et la poulette blanche, d'où est-elle sortie ?

— D'un autre œuf.

— Et cet autre œuf, qui l'a fait ?

— Eh ! dit l'enfant en riant, c'est une autre poule.

— Et cette autre poule ?

— Eh bien, c'est encore un autre œuf, et toujours comme cela.

— Et le premier de tous les œufs, qui l'a fait ?

— Mais, maman, c'est la première de toutes les poules.

— Très-bien ! mais si c'est la première poule qui a fait le premier œuf, qui donc a fait la première poule ? »

L'enfant réfléchit un instant, et, en bon petit philosophe, répondit à sa mère : « C'est le bon DIEU. ».

Que répondre autre chose, en effet ? Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, comme il est certain qu'un œuf ne peut se faire sans poule, et qu'une poule ne peut sortir que d'un œuf, il faut bien arriver à une première poule qui ait pondue le premier œuf. Or, cette première poule, qui l'a faite, si ce n'est l'ÊTRE tout-puissant qui a tout fait, tout créé de rien, et qu'on appelle DIEU ?

Il suffit donc d'un œuf, cher lecteur, pour établir l'existence de DIEU, et cela à la barbe de tous les raisonneurs, de tous les beaux esprits, de tous les journaux, de tous les impies.

## II

· Tout le monde sait cela, mais tout le monde n'y réfléchit pas. Je me rappelle m'être servi un jour de ce raisonnement si simple, et d'autant plus irrésistible qu'il est plus simple, pour terminer une sorte de discussion religieuse avec un jeune officier. Il sortait tout fraîchement de l'école, entendait mille sornettes au café et à la *version*, et, tout ébloui de la façon de certains collè-

gues, il cherchait à se mettre à leur niveau et se posait en esprit fort.

Ce bon jeune homme, qui s'efforçait de devenir mauvais, m'entretint donc un jour de ses prétendus aperçus philosophiques. Il paraissait tenir surtout à une certaine théorie, renouvelée des Grecs comme le jeu de l'oie, et qu'un *très-savant* lieutenant de sa compagnie développait depuis quelques jours à table entre la poire et le fromage. Cette théorie était impayable ; elle avait pour but de supprimer le bon DIEU, ni plus ni moins.

« Les hommes, disait mon petit officier, ont été *pour sûr* des singes dès l'origine, et c'est par des perfectionnements successifs qu'ils sont arrivés à leur état actuel. Les singes, à leur tour, ne sont pas devenus singes tout d'un coup ; il leur a fallu du temps, des siècles et des siècles, pour en venir là ; ainsi des autres bêtes, jusqu'à la plus humble, jusqu'au crapaud, au limaçon, à l'huître, etc. Tous ces animaux ont *évidemment* commencé par être tout simplement des plantes qui se sont peu à peu perfectionnées aussi, se sont détachées de la terre, se sont animées et ont fini par prendre vie. Les plantes elles-mêmes étaient terre et pierre avant que d'être plantes, et, sous l'influence du soleil, du feu central de la terre et de je ne sais quoi encore, elles sont montées en grade et en graine. Et voilà, ajouta-t-il, comment s'expliquent les choses.

— Mais la terre elle-même, et le soleil, et le feu central, répondis-je, d'où sont-ils sortis ? Il faut bien aussi les expliquer.

— Sans doute, reprit-il tout fier de son système; ce sont des vapeurs et des brouillards, ou bien des gaz qui se seront combinés et réunis peu à peu. Vous le voyez donc, tout s'explique, absolument tout, et je ne vois pas à quoi servirait un DIEU.

— Mais, mon pauvre ami, lui dis-je en riant, quand il ne servirait qu'à faire vos brouillards et vos gaz primitifs, il me semble que ce serait déjà quelque chose! Il faut bien que quelqu'un les ait faits!»

Mon sous-licutenant esprit fort et son ami le lieutenant libre penseur n'y avaient jamais songé. « C'est vrai, me dit-il naïvement en rougissant un peu, c'est vrai....; » et il n'y revint plus.

Vos philosophes d'atelier, de caserne et d'estaminet sont, ami lecteur, de la force de mon lieutenant. Écoutez-les, si vous le voulez; croyez-les, si vous le pouvez; je vous en défie.

### III

Voltaire n'était certes pas dévot, et son témoignage n'est pas suspect. Un jour il avait été invité à présider un de ces petits soupers philosophiques, si fort à la mode dans le dernier siècle, et d'où sont sortis les livres et les pamphlets les plus infâmes contre tout ce qui est saint et respectable. On y buvait force champagne, on y accumulait en riant blasphème sur blasphème, obscénités sur obscénités. Le vieux Voltaire, patriarche de toute cette bande, n'était pas ce jour-là de belle humeur.

On s'en aperçut, et on voulut le dérider par des pointes et des lardons contre le bon DIEU, cet ennemi personnel de tous les esprits forts. Les sarcasmes se croisaient : celui-ci déplorait l'aveuglement des hommes qui s'obstinent à croire en l'existence d'un DIEU impossible ; celui-là s'irritait contre les chrétiens, ces fanatiques, ces superstitieux, ces misérables, ces ennemis de la raison humaine... On discutait, on riait, on criait ; chacun prouvait à son tour par des raisonnements magnifiques qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir de DIEU.

Le vieux héros de la fête souriait parfois par politesse, mais il ne prenait point de part à la bataille. La maîtresse du logis, frappée de son attitude, l'interpella directement et lui demanda ce qu'il pensait de cette grosse question.

Voltaire se leva, et montrant du doigt la pendule qui venait de sonner l'heure, il répondit par ces deux vers :

Pour ma part, plus j'y songe et moins je puis penser  
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

J'ignore si les convives furent convaincus, mais je suis bien sûr qu'à cette repartie, aussi simple que piquante, on ne put rien répondre qui eût le sens commun.

#### IV

La pendule qui a si bien inspiré Voltaire me rappelle un charmant trait de la vie de Fénelon, cet admirable

archevêque de Cambrai, qui avait un esprit aussi brillant et plus solide mille fois que Voltaire et toute sa troupe, et dont le noble cœur était aussi pur que son intelligence était brillante. Il se promenait un soir avec son jeune neveu, confié pour quelque temps à ses soins paternels.

Le ciel étoilé étincelait de mille feux; l'horizon était encore doré par les derniers reflets du soleil couchant. Tout dans la nature respirait le calme, la grandeur et la majesté.

L'enfant demanda à Fénelon quelle heure il était. Celui-ci tira sa montre; elle indiquait huit heures. « O la belle montre, mon oncle! dit le jeune enfant. Voulez-vous me permettre de la regarder? » Le bon archevêque la lui remit, et comme l'enfant l'examinait dans tous les sens :

« Chose bien singulière! mon cher Louis, dit froidement Fénelon, cette montre s'est faite toute seule.

— Toute seule! répéta l'enfant en regardant son oncle avec un sourire.

— Oui, toute seule. C'est un voyageur qui l'a trouvée dans je ne sais quel désert, et il est certain qu'elle s'est faite toute seule.

— C'est impossible, dit le jeune Louis; vous vous moquez de moi.

— Non, mon enfant, je ne me moque pas de vous. Que voyez-vous d'impossible en ce que j'ai dit?

— Mais, mon oncle, jamais une montre n'a pu se faire toute seule!

— Et pourquoi donc?

— Parce qu'il faut tant de précision dans l'arrangement de ces mille petites roues qui composent le mouvement et font marcher également les aiguilles, que non-seulement il faut de l'intelligence pour organiser tout cela, mais qu'il y a peu d'hommes qui y réussissent, malgré leurs soins. Que cela se fasse tout seul, c'est absolument impossible; jamais je ne croirai cela. On vous a trompé, mon oncle. »

Fénelon embrassa l'enfant, et lui montrant le beau ciel qui brillait au-dessus de leurs têtes : « Que dire donc, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que toutes ces merveilles se sont faites toutes seules, se conservent toutes seules, et qu'il n'y a pas de DIEU ?

— Est-ce qu'il y a des hommes assez bêtes et assez mauvais pour dire cela ? demanda Louis.

— Oui, cher enfant, il y en a qui le disent, en petit nombre, DIEU merci ! mais y en a-t-il qui le croient ? C'est ce que je ne saurais affirmer, tant il faut avoir fait violence à sa raison, à son cœur, à ses instincts, à son bon sens, pour tenir un pareil langage. S'il est évident qu'une montre ne peut se faire toute seule, combien cela n'est-il pas plus évident pour l'homme lui-même qui fait les montres ! Il y a eu un premier homme, car il y a un commencement à tout, et l'histoire du genre humain atteste universellement ce commencement. Il faut bien que quelqu'un ait fait le premier homme.

« C'est cet Être qui a fait tous les êtres, et qui n'a lui-même été fait par personne, que nous appelons DIEU. Il est infini, car rien ne borne son être; il est éternel,

c'est-à-dire infini en durée, sans commencement et sans fin ; tout-puissant, juste, bon, saint, parfait, et infini en toutes ses perfections. Il est partout et indivisible, et nul ne peut sonder ses merveilles. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. Il est notre premier principe et notre fin dernière ; et le bonheur, en ce monde et en l'autre, consiste à le connaître, à le servir et à l'aimer. »

Telle est la belle leçon que l'illustre archevêque de Cambrai donnait à son jeune neveu ; c'est à nous aussi qu'il la donne, cher lecteur : elle nous montre une fois de plus combien ridicules sont les étourdis qui osent dire qu'il n'y a pas de Dieu. Un œuf, une poule, une montre, suffisent pour les arrêter tout court.

## V

Il est donc un Dieu, et il est impossible qu'il n'y en ait pas.

Celui qui dit le contraire n'a pas le *sens commun*. Voyez plutôt :

Le *sens commun*, c'est le sentiment commun de tout le monde ; et il n'est permis à personne de préférer son sentiment propre au sentiment de tous les hommes. Il n'est permis à personne de dire : A moi seul j'ai plus d'esprit que tout le monde.

Or, le *sens commun*, le sentiment universel de tous les peuples et de tous les siècles est non-seulement qu'il y a un Être suprême, mais que nous sommes en rapport

avec lui, et que nous lui devons un culte d'adoration, de respect et d'amour. Le sens commun proclame si hautement l'existence d'un DIEU vivant, créateur et maître du monde, que l'on peut répondre hardiment au pauvre homme qui nie l'existence de DIEU : Tu n'as pas le sens commun, et tu es un impudent menteur. — Comme Fénelon, je ne pense pas qu'un homme puisse rejeter assez complètement les lumières du bon sens et de la conscience, pour pouvoir assurer, en le croyant tout de bon, qu'il n'y a point de DIEU. Plus il le dira, moins je serai convaincu qu'il parle sincèrement.

Il est assez curieux, en effet, de voir que cette prétendue conviction de la non-existence de DIEU produit d'ordinaire chez les impies un effet tout contraire à ce que l'on devrait en attendre. Si un homme était bien réellement convaincu qu'il n'y a pas de DIEU, il cesserait absolument d'y penser, il ne prononcerait jamais le nom de cette *chimère*, et ne s'en inquiéterait pas plus que nous nous inquiétons de Jupiter et de Bouddha. Surtout il n'aurait jamais l'idée de le haïr et de le blasphémer. On ne hait pas, on n'injurie pas ce qu'on croit ne pas exister. Or, l'expérience le montre chaque jour, plus les impies nient l'existence de DIEU, plus ils sont enragés contre DIEU; plus ils l'outragent; plus ils sont furieux contre lui. Donc vous savez qu'il existe, mes pauvres amis; et vos cris mêmes sont une nouvelle preuve de cette existence qu'on ne peut nier.

## VI

Tous les peuples, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus sauvages, ont reconnu l'existence de DIEU.

C'est là un argument sans réplique contre ceux qui ont le malheur de n'y pas croire. Ils l'ont bien senti. Après avoir vainement fureté dans tous les coins du monde pour découvrir une nation sans DIEU, ils se sont avisés d'en vouloir faire une, et c'est notre *siècle de lumière* qui a vu éclore ce beau projet.

Ajoutons immédiatement, pour l'honneur de notre France, que c'est à un Anglais protestant qu'en appartient tout l'honneur.

Ce pervers et ridicule personnage se nomme Robert Owen, et est encore vivant, si je ne me trompe. Il y a vingt-cinq ou trente ans, il réussit à assembler sept à huit cents individus, vrais *esprits forts* et absolument dépourvus de *sens commun*. Il les mena aux États-Unis, leur choisit un vaste terrain, traça le plan d'une petite ville qu'il appela *Nouvelle-Harmonie*, puis il leur fit jurer de rester fidèles aux seules lois de la *pure nature*, les exhortant néanmoins à conserver l'habitude de marcher sur deux pieds, afin que personne ne pût douter de leur extraction humaine. Il leur recommanda surtout d'abolir totalement le *tien* et le *mien*, et de bannir à jamais de leur cœur et de leur bouche le nom de DIEU; moyennant quoi il leur promit, foi d'*athée*, qu'eux et leurs petits s'élèveraient à un tel degré de bonheur, que

l'univers ébahi renoncerait enfin à la religion, au mariage et à la propriété, *la plus horrible trinité de fléaux qui puisse peser sur notre espèce.*

Ce sont les propres paroles de l'impie Owen.

Mais toutes ces belles espérances ne se réalisèrent point. Soit que la maladie et la misère aient dévoré le troupeau insensé de la *Nouvelle-Harmonie*, soit que ces braves gens aient jugé à propos de se manger entre eux, on n'en a plus entendu parler, et celui qui les avait réunis à si grands frais s'en est revenu en Angleterre,

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

## VII

Pour faire un civet, prenez un lièvre, dit la *Cuisinière bourgeoise*. Pour faire un homme qui nie l'existence de DIEU, l'opération est tout aussi simple : prenez une conscience, et noircissez-la tellement qu'elle ne puisse plus se regarder sans dire : Gare à moi, s'il y a un DIEU !

La recette, il est vrai, n'opère jamais radicalement. En mainte circonstance, à la vue d'un grand danger, par exemple, et surtout au moment de la mort, le bon sens revient et la folie s'en va. Disons-le, à l'honneur du genre humain, il n'y a que les bêtes qui ne croient *réellement* pas en DIEU. L'homme qui adopte leur manière de vivre peut bien singer leur absence de religion tant qu'il mènera joyeuse vie,

Mais au moindre revers funeste,  
Le masque tombe, l'homme reste,  
Et la bête s'évanouit.

Sans doute il est des âmes malheureuses, qui le plus souvent, privées d'une bonne éducation chrétienne, ou séduites par les mensonges de l'impiété mondaine, et surtout affaiblies, aveuglées par l'absence de toute prière, de toute participation au culte religieux, perdent de vue la présence de leur DIEU. La croyance en DIEU se tient toujours, il est vrai, au fond de leur conscience pour apparaître de temps à autre dans des aveux involontaires. Mais habituellement, pour ces âmes, l'idée de DIEU semble voilée par les passions, l'ignorance et l'erreur. Ce sont comme des nuages qui obscurcissent la lumière du divin soleil, et plongent ces esprits dans le froid et dans la nuit d'une profonde tristesse.

A ces âmes qui gémissent, qui souvent appellent la lumière et portent envie aux douceurs de la foi, nous devons offrir une fraternelle compassion, une parole amie, pour les aider à sortir des ténèbres et à parvenir enfin au plein jour de la foi chrétienne; c'est ce qu'ont fait tous nos saints Docteurs, et c'est ce que nous faisons tous les jours encore.

Mais quand il s'agit de ces impies frivoles qui se glorifient de leur indigence intellectuelle, et affichent leur incrédulité dans un langage de plaisanteries insolentes et ridicules, il faut bien se garder de traiter sérieusement l'*athéisme*, c'est-à-dire la négation de l'existence de DIEU; ce serait leur donner une importance qu'ils n'ont point. Écrire de gros livres pour les réfuter, c'est les exposer à se prendre au sérieux et à leur faire croire qu'ils croient ce qu'ils disent. Le mépris et le ridicule, admi-

nistrés à forte dose, suffisent pour dégonfler ces ballons vides.

Tous les raisonnements les plus savants ne valent pas, à leur égard, la fine réponse qu'une femme d'esprit fit un jour à un des incrédules les plus hardis du dernier siècle. Dans le salon de cette dame, celui-ci avait impudemment nié l'existence de DIEU, sans arriver à gagner personne à son sentiment. On lui avait même témoigné une juste indignation. Dépité, il se leva, et d'un ton aigre et suffisant : « Pardonnez mon erreur, mesdames, dit-il; je n'imaginai pas que, dans une maison où l'esprit le dispute aux grâces, j'aurais seul l'honneur de ne pas croire en DIEU. — Vous n'êtes pas seul, monsieur, repartit la dame du logis; mes chevaux, mon chien, mon chat ont aussi cet honneur; seulement ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »

## VIII

Ne soyez donc pas une *bête*, cher lecteur; soyez un *homme*. Ne fermez jamais vos yeux à la lumière du sens commun; ne fermez jamais votre oreille à la voix de la conscience, et reconnaissez de tout votre cœur le DIEU tout-puissant, éternel, infini et parfait, qui vous crée et qui crée toutes choses.

## II

## LA PROVIDENCE



## I

Le bon sens nous a dit qu'il y a un DIEU. Écoutons-le maintenant nous dire que ce grand DIEU s'occupe de ses créatures, et en particulier de nous, qui avons reçu de lui une âme raisonnable et libre, et qu'il a ainsi rendus capables de le connaître, de le servir et de l'aimer.

Personne n'aurait l'idée de douter de l'existence de DIEU, s'il n'était pas évident qu'il s'occupe de nous, nous voit, nous juge, nous punit si nous sommes mauvais. Les mauvaises passions elles-mêmes, n'ayant plus d'intérêt à nier le bon DIEU, reconnaîtraient bien volontiers une vérité qui ne les gênerait en aucune manière.

Mais le sens commun et la conscience, malheureusement pour les mauvaises passions, nous attestent que DIEU et la PROVIDENCE sont une seule et même chose. La Providence, c'est DIEU s'occupant de nous, nous jugeant,

nous punissant ou nous récompensant selon nos œuvres. Avoir prouvé l'existence de DIEU, c'est avoir prouvé sa Providence.

## II

En effet, le bon DIEU ne peut pas ne pas s'occuper de nous.

Ceux qui seraient parfois tentés d'en douter, se feraient une bien fausse idée de la nature même du bon DIEU. DIEU n'est pas comme un homme, comme un ouvrier qui fait une machine, une statue, un ouvrage quelconque, et puis ne s'en occupe plus, parce que son ouvrage n'a plus besoin de lui. DIEU nous fait, nous crée incessamment ; notre existence dépend de lui à tous les instants ; et, en ce moment où je vous écris, mon cher lecteur, en cet autre où vous me lisez, nous recevons du bon DIEU l'existence, la vie et toutes les puissances du corps et de l'âme.

L'acte admirable par lequel le bon DIEU nous crée ne ressemble donc pas à l'action de l'ouvrier sur son travail ; c'est un acte toujours présent, dont DIEU seul est capable. Nous ne pouvons pas le comprendre, parce que c'est le mystère même de la création ; mais nous en savons assez pour connaître que nous dépendons absolument de DIEU à tous les moments de notre vie, dans chacune de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Si donc nous sommes ainsi toujours dépendants de DIEU, DIEU voit et juge toutes nos actions ; il ne peut être indif-

férent ni au bien ni au mal que nous faisons, puisqu'il est infiniment juste, infiniment bon. Voyant tout, le passé et l'avenir aussi bien que le présent, il nous punit si nous sommes mauvais, et nous bénit si nous sommes bons. Or, c'est là ce qu'on appelle la Providence de DIEU. *Providence* vient d'un mot latin, *providere*, qui veut dire *voir* et *pourvoir*.

Donc la Providence de DIEU est un fait très-certain, qui résulte nécessairement de l'existence même de DIEU.

### III

Encore ici, du reste, le bon sens nous conduit à la foi, et nous montre DIEU veillant toujours sur nous par sa Providence.

Dites-moi, un père ne veille-t-il pas sur ses enfants? ne veut-il pas être pour eux comme une PROVIDENCE qui assure leur présent, qui prépare leur avenir? Ne voudrait-il pas être sans cesse avec eux pour les soutenir, les relever, les consoler, les éclairer dans le rude sentier de la vie?

Une mère surtout ne tâche-t-elle pas de ne jamais quitter ses chers enfants? Elle voudrait les avoir constamment sous ses yeux, pour veiller sur eux et le jour et la nuit. Quand ils s'éloignent, elle les suit de son amour, elle prie pour eux, elle vit en eux et avec eux de toutes les forces de son cœur, elle est pour eux une PROVIDENCE autant qu'il lui est possible.

Et DIEU, qui est l'amour infini, nous aimerait moins

qu'un père, qu'une mère! il n'aurait point lui-même cette continuelle sollicitude qu'il met pour nous dans le cœur de nos parents! il ne nous accompagnerait pas toujours et partout de sa Providence, lui qui nous a donné, en nos pères et mères, des images vivantes de cette Providence!

Oui, DIEU veille sur nous; il veille sur nous comme un ami sur son ami, comme un maître sur son élève, comme un médecin sur son malade, comme un roi sur son peuple; et mille fois plus parfaitement encore. Tous ces dévouements viennent de DIEU; ils sont les moyens par lesquels s'exerce la Providence du DIEU qui est tout à la fois, et d'une manière incomparable, notre roi, notre médecin, notre maître et notre ami.

Seulement, ici-bas, tous ceux qui s'occupent de nous ne peuvent faire tout ce qu'ils voudraient pour nous. Leur *providence*, à notre égard, est limitée et souvent tout à fait empêchée par la distance, la faiblesse, l'ignorance, le découragement et la mort. Quant au bon DIEU, il est partout, il est en nous. Il est la sagesse infinie, la puissance sans bornes, la bonté qui ne se lasse pas, la justice que l'on ne peut tromper. Sa Providence est donc toujours présente, toujours attentive, toujours puissante et toujours remplie d'une inépuisable tendresse. DIEU est pour nous ce que voudrait être un père, ce que voudrait être une mère pour ses enfants. Dans nos saintes Écritures, DIEU nous déclare qu'il prend soin de nous avec plus d'amour encore que nos mères : *Lors même qu'une mère pourrait oublier ses enfants, moi je*

*ne vous oublie pas, dit le Seigneur (isaïe, ch. XLIX, v. 15).*

## IV

Parmi les impies du dernier siècle, il n'en fut peut-être pas de plus cynique qu'un certain baron d'Holbach, qui faisait hautement profession de ne croire ni en Dieu ni en la Providence.

Il exposait un jour ses folles pensées à un abbé fort spirituel. Celui-ci le laissa parler, et lui répondit par cette petite histoire : « Un jour, dit-il, un homme prit devant moi six dés dans un cornet, et paria qu'il allait amener *rafle de six*. Il l'amena du premier coup. Je dis : Cette chance est possible. Il l'amena une seconde fois ; j'e dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet, trois, quatre, cinq fois ; et toujours raffle de six. Parbleu ! m'écriai-je, les dés sont pipés ; et ils l'étaient.

« Monsieur le baron, ajouta l'abbé, quand je vois un ordre invariable régler toute la nature, et les astres se mouvoir dans le même sens depuis le commencement des siècles ; quand je vois les saisons se succéder, les plantes, les animaux, l'homme même se reproduire d'après les mêmes lois ; quand je réfléchis aux mille bouleversements qui pourraient et devraient détruire cet ordre à chaque instant, je ne puis m'empêcher, malgré tous vos beaux raisonnements, de m'écrier à mon tour : Certes, *la nature est pipée*. Vous qui, pour rien au monde, n'admettriez qu'un joueur amenât *par hasard*

cent fois de suite la raffle de six, comment pouvez-vous attribuer au hasard cet ordre merveilleux, évident, et infiniment grand et compliqué? Monsieur le baron, il y a un DIEU et une Providence; un DIEU qui fait tout, et une Providence qui conserve tout; et, vous aurez beau dire, le monde est *pipé*. »

C'est le même raisonnement sans réplique qu'employait un jour l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, dans une discussion religieuse qu'il avait entamée avec des savants *esprits forts*. L'empereur les embarrassait souvent, dans leur incrédulité, par la netteté, la vigueur originale de ses arguments : « Je regarde, disait-il, cet univers si vaste, si complexe, et qui cependant fonctionne avec plus d'ordre que vos meilleures machines, et je me dis que cet ordre ne peut pas être l'effet du hasard. Il doit provenir d'une intelligence supérieure et toute-puissante. Cherchez, aidez-vous de vos amis les mathématiciens et les philosophes; je vous défie de trouver à ce problème une solution raisonnable en dehors de l'existence de DIEU et de la divine Providence. »

## V

Tout à l'heure nous disions que tous les hommes de tous les siècles avaient toujours adoré l'ÊTRE suprême que dans notre langue nous appelons DIEU, et nous tirions de ce sentiment commun de l'humanité entière cette conclusion certaine : Il y a un DIEU. Le même raisonnement est applicable à la Providence. Tous les hom-

mes de tous les temps ont cru et croient à la Providence. Partout et toujours l'idée de DIEU mène directement à l'exercice d'un *culte* quelconque; la croyance en DIEU produit, comme nécessairement, l'adoration de DIEU, la crainte de l'offenser et de lui déplaire, le besoin de lui rendre les honneurs religieux. Or tout cela serait non-seulement inutile, mais souverainement ridicule et absurde, si DIEU était indifférent à ce qui se passe sur la terre. Des superstitions des religions fausses, aussi bien que des enseignements de la vraie religion, ressort la certitude de la croyance du genre humain à l'existence de DIEU, à l'existence d'un DIEU vivant, présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés.

C'est là l'expression du sens commun, dont ni vous ni moi, cher lecteur, ne penserons jamais à nous départir. Nous croyons ce qu'ont cru, ce que croient et ce que croiront tous les hommes, les plus doctes comme les plus simples.

En si belle et si nombreuse compagnie, il n'y a pas de danger de se tromper.

## VI

Il y a donc une Providence, c'est-à-dire un DIEU infiniment saint, juste et bon, qui veille avec amour sur ses enfants, se complaisant dans leur fidélité, compatissant à leurs faiblesses, et supportant patiemment leurs offenses, en attendant leur repentir.

On est quelquefois tenté, en voyant l'impunité des

méchants, de douter de la Providence divine, ou au moins de murmurer contre elle. On oublie ce que nous disions tout à l'heure, que DIEU est le *bon* DIEU; qu'il est notre Père miséricordieux et aimant; plus que cela encore, qu'il est l'amour infini, et que son cœur divin nous est toujours ouvert. A cause de cela, DIEU est patient; il accorde souvent de longues années aux pécheurs pour leur faciliter le repentir. Il pourrait frapper de suite; mais il aime, et il ne veut point la mort, mais la conversion et la vie de l'ingrat qui l'offense. Combien d'impies ont dû à cette miséricordieuse patience du bon DIEU leur retour à la Religion, et leur salut éternel!

J'ai connu une vieille femme qui, après avoir mené une vie détestable depuis sa première jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, eut le bonheur d'être ramenée au Seigneur par une grande affliction, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle vécut une année dans le repentir et dans la ferveur, communiant chaque dimanche, s'épuisant pour ainsi dire en reconnaissance, et ranimant ses forces éteintes pour regagner le temps perdu. Je sais un autre vieillard qui dut aussi son salut aux longues années que DIEU lui accorda, malgré l'abus qu'il en faisait; après soixante-dix-neuf années d'interruption, il remplit saintement ses devoirs de chrétien. Des faits de cette nature se présentent chaque jour. Malheur à l'homme qui ne veut pas de l'amour et de la patience de DIEU! il ne connaîtra que sa justice.

DIEU est si bon, qu'il daigne souvent garder le silence vis-à-vis de certains malheureux qui sont assez insensés

pour braver directement sa colère. Le célèbre académicien La Harpe, autrefois ami de Voltaire, et qui depuis était devenu chrétien, raconte un trait de cette audace sacrilège :

« Un misérable, dit-il, osa, pendant les plus mauvais jours de la Révolution, monter dans la chaire de l'église Saint-Roch, à Paris; et, prenant DIEU à partie à la face de ses autels, nia son existence en vomissant contre lui mille imprécations furieuses, le défia de se venger, et conclut, puisque ce DIEU ne le foudroyait pas, qu'il était évident qu'il n'y avait pas de DIEU. »

La Harpe ajoute ces réflexions sensées :

« Ce malheureux s'imaginait que DIEU était engagé d'honneur à répondre à son appel. On eût dit que DIEU ne pouvait le frapper que dans la chaire de Saint-Roch, et que s'il perdait une si belle occasion, il ne la retrouverait plus. Vous qui vous étonnez peut-être que DIEU ne frappe pas immédiatement ceux qui l'outragent, méditez cette profonde et sublime parole de saint Augustin : *DIEU est patient, parce qu'il est éternel*. Il est bon que Celui dont la main frappe sans remède et frappe pour l'éternité, ne soit pas pressé de frapper. » La Harpe avait de bonnes raisons pour parler ainsi. Si DIEU l'avait frappé lui-même dans sa jeunesse, lorsqu'il blasphémait ouvertement Celui qu'il adora plus tard, il n'aurait pas eu le temps du repentir, et n'aurait pu réparer ses égarements.

Parfois cependant la Providence divine se manifeste d'une manière redoutable à l'occasion de ces blasphèmes.

Le bon DIEU donne de temps en temps au monde comme des échantillons de sa justice. En 1849, deux démagogues de la pire espèce sortaient de Toulouse, où ils venaient de traiter à leur manière, dans un *club*, les *affaires du pays*. Aussi *avancés* en religion qu'en politique, les deux drôles charmaient les loisirs du chemin en blasphémant contre DIEU. Il pleuvait à verse et le tonnerre grondait... « Je me moque pas mal de toi, crie l'un d'eux en levant les yeux au ciel. Je n'ai peur ni de toi ni de ton tonnerre; venge-toi, si tu le peux. » Au moment où il achevait ces mots, la foudre éclate, le renverse et l'étend sur la route, privé de sentiment. Son compagnon épouvanté se jette à genoux, et demande miséricorde. La terreur dans l'âme, il prend sur ses épaules le blasphémateur puni et le dépose dans la première maison qu'il rencontre. Celui-ci reprit ses sens deux ou trois heures après, et, plein de repentir, remercia de ce terrible avertissement le DIEU juste et bon qui l'avait frappé, mais pour le guérir.

L'année suivante, au printemps de 1850, un trait de Providence plus redoutable encore remplit d'une terreur salutaire une petite ville du département de l'Eure. Un dimanche, pendant la grand'messe, une bande d'ivrognes étaient attablés chez un cabaretier voisin de l'église. Les cloches sonnèrent, comme d'usage, au moment de l'élévation. Leur son excita la fureur d'un de ces hommes, qui se mit à vomir un torrent d'injures contre DIEU, contre le Saint-Sacrement, contre la Sainte-Vierge, contre les prêtres, etc. Le cabaretier et sa femme vou-

laient en vain arrêter ces imprécations. « Bah ! bah ! s'écria-t-il, votre DIEU, c'est une farce ! je ne le crains pas. Qu'il m'empêche donc, s'il le peut, d'avaler ce verre de vin. » — Et au moment où il portait le verre à ses lèvres, il chancelle et tombe raide mort sur le carreau. Cette fois-là DIEU avait accepté le défi.

Il accepta aussi, quoique avec un long délai, le défi que lui avait porté le détestable Voltaire. Vingt ans avant sa mort, jour pour jour, l'incrédule avait écrit ces paroles à l'un de ses complices : *Dans vingt ans l'INFAME aura beau jeu !* On sait que par *l'infâme* il entendait Notre-Seigneur. Quelle épouvantable prophétie !

## VII

Si la justice de DIEU se manifeste ainsi de temps en temps pour confirmer notre foi, sa bonté paternelle, sa douce Providence éclate bien plus souvent encore. Tous ceux qui s'occupent de bonnes œuvres en font journellement l'expérience.

Saint Vincent de Paul avait appris, par des traits répétés de cette Providence bienfaisante, à se confier absolument à elle. Jamais elle ne lui fit défaut. Un jour il demanda à l'économe de la maison de la Mission, dont il était le Supérieur, de lui apporter soixante-quinze francs dont il avait besoin pour une aumône. « Mais, monsieur le Supérieur, répliqua l'économe, notre caisse est presque vide, et les besoins de la maison sont considérables. Nous avons en tout cent vingt francs. » —

« Alors, répondit doucement saint Vincent de Paul, c'est cent vingt francs et non pas soixante-quinze que vous allez m'apporter. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis que les miséricordieux obtiendront miséricorde à leur tour, et n'a-t-il pas dit : « Donnez, et l'on vous donnera ? » — Le pauvre économe se débattit vainement. — « Si nous n'avons plus de quoi manger ni de quoi nous vêtir, dit le Saint en souriant, nous mettrons la clef sous la porte, et nous irons chercher notre vie comme nous pourrons. » — Les cent vingt francs furent donc immédiatement donnés aux pauvres, et le jour même le charitable Vincent de Paul recevait d'une main inconnue une somme de dix à douze mille francs destinés, écrivait le bienfaiteur anonyme, à subvenir aux besoins de la pauvre communauté des Missionnaires. L'économe apprit avec une grande consolation à se confier plus entièrement à la bonté de la Providence.

Il ne faut jamais se croire abandonné de DIEU. C'est lorsque nous croyons tout perdu qu'il est souvent le plus près de nous.

Le Père de Beauregard, aussi connu par son éloquence que par sa charité, venait de prêcher, dans une église de Paris, un beau sermon sur la Providence. A peine est-il rentré chez lui, qu'un étranger se présente et demande à l'entretenir un instant : « Monsieur, lui dit-il, je viens de vous entendre ; vous avez parfaitement parlé ; mais vous avez vanté les bienfaits d'une Providence à laquelle je ne crois pas ; pour moi, il n'y a point de Providence. Tenez, jugez plutôt : Je suis me-

nuisier de mon état, j'ai une femme et trois enfants; nous sommes d'honnêtes gens, qui travaillons et n'avons jamais fait de tort à personne. Malgré cela, je suis perdu; la faillite d'un débiteur me ruine; je dois payer demain deux mille francs que je ne sais où trouver. J'ai prié Dieu, mais il ne m'a pas entendu, et je préfère aller me noyer que d'affronter le déshonneur et la prison. » Le P. de Beauregard, tout ému, se lève, ouvre son secrétaire, en tire une bourse, et dit à l'ouvrier : « Mon ami, voici cent louis. Je n'aurais pu vous les donner de moi-même, car je ne suis pas riche; mais il y a quelques jours, après avoir prêché sur l'aumône, j'ai reçu de madame la princesse de \*\*\* (qu'il nomma) cette somme d'argent, avec l'autorisation d'en faire l'emploi charitable que je jugerais le plus à propos. Votre présence chez moi et la cruelle position où vous vous trouvez m'indiquent clairement ce que je dois faire. Prenez donc ces cent louis, allez acquitter vos engagements, et, ajouta-t-il en l'embrassant avec affection, croyez à la Providence. »

On pourrait multiplier sans fin les traits de ce genre.

Je le répète donc, les faits, aussi bien que les raisonnements et le bon sens, nous attestent qu'il y a là-haut un Dieu tout-puissant, bon et juste, qui frappe et qui console, qui punit et qui récompense; et nous avons ainsi, claire et évidente, la réponse à cette importante question : Y A-T-IL QUELQU'UN QUI S'OCCUPE DE NOUS LA-HAUT ?

## VIII

Terminons cette causerie par une question assez intéressante : Si l'existence de DIEU et de sa Providence est un fait aussi certain, aussi indubitable, comment arrive-t-il qu'il y ait des gens qui n'y croient pas?

Il vaudrait peut-être mieux dire qu'il y a des gens qui prétendent ne pas y croire; car, ainsi que je l'ai dit déjà, je doute fort que l'*athée* vraiment convaincu existe quelque part sur la terre. Ce qui est possible, et ce qui arrive quelquefois, c'est l'obscurcissement momentané et partiel de la vue de cette grande vérité.

Les brouillards qui viennent se mettre devant nos yeux proviennent alors de deux sources, ou bien de l'ignorance d'un des plus grands enseignements de la Religion, ou bien de la corruption du cœur.

I. L'ignorance religieuse, qui est une des grandes plaies de notre époque, nous fait attribuer au bon DIEU des désordres, des maux véritables qui ne viennent pas de lui, et qui dès-lors n'attaquent en rien la bonté, la sainteté, la sagesse de sa Providence.

On se dit parfois : Si le bon DIEU s'occupe de nous et gouverne le monde, pourquoi tant de maux et de misères qui affligent la pauvre humanité? — Et l'on oublie ce que la foi nous enseigne et ce qui peut seul expliquer ce redoutable problème. On oublie que DIEU n'est point l'auteur du mal, que le mal ne s'est répandu sur la terre que par l'action désastreuse du démon, esprit puissant et pervers,

auquel l'homme s'est misérablement soumis par le péché, au lieu de le combattre et de le vaincre, comme c'était son devoir. C'est au démon et au péché qu'il faut nous en prendre lorsque nous souffrons, et non point à Dieu. Dieu est, par sa nature même, l'infinie bonté, l'infini et pur amour. Il nous donne surabondamment tous les moyens d'éviter le péché et de résister au démon; et quant aux douleurs auxquelles nous ne pouvons échapper, parce qu'elles sont la punition du péché originel, le bon Dieu les adoucit par les consolations de la foi, par l'espérance certaine d'une prompte et éternelle récompense. Dieu est donc toujours bon, et nos souffrances ne peuvent lui être imputées; au milieu de nos larmes, de nos maladies, de nos chagrins, nous pouvons toujours répéter, sans arrière-pensée et sans récrimination, la douce parole de la prière chrétienne :

NOTRE PÈRE *qui êtes dans les cieux.*

Plus on est instruit de la Religion, plus on comprend que l'existence du mal sur la terre se concilie parfaitement avec la Providence du bon Dieu, et bien souvent on voit dans ce mal même une preuve frappante de cette divine Providence qui sait tirer le bien du mal. Combien les maladies et les chagrins sont utiles à la sanctification des vrais serviteurs de Dieu! combien de chrétiens aiment la croix dont ils sont chargés, à cause des grands biens qu'elle apporte à leur âme! combien de pécheurs repentants trouvent dans les souffrances de la vie un précieux moyen d'expier leurs fautes! Donc, l'existence du mal sur la terre ne prouve rien contre la divine Providence.

II. Mais, il faut bien le dire, les doutes qui s'élèvent dans notre âme au sujet de la Providence de DIEU, n'ont guère d'importance quand ils ne proviennent que de cette première source. Il en est tout autrement quand ils naissent de la corruption du cœur.

Oh! alors les ténèbres s'épaississent vite, l'âme s'ébranle profondément; et s'il était réellement possible de ne plus croire en DIEU, bientôt on en arriverait là. Le cœur monte vite à la tête, et cette ivresse est plus dangereuse et plus durable que celle du vin. Tel ivrogne est rendu à lui-même après la nuit qui a suivi sa débauche; le libertin, devenu impie par le libertinage, demeure souvent de longues années dans l'abrutissement de l'incrédulité; quelquefois même, hélas! il ne se réveille qu'au tribunal de DIEU.

Soyez assuré, cher lecteur, que sur mille hommes qui déblatèrent contre la Religion, qui blasphèment notre foi et nos mystères, qui se moquent de DIEU et nient sa Providence, il n'y en a pas un seul peut-être qui n'ait au fond de la conscience de bonnes raisons pour penser ainsi. C'est ce qu'avouait en mourant un écrivain du commencement de ce siècle, qui eut le bonheur de revenir à DIEU à la fin de sa vie : « J'ai vécu sans DIEU, dit-il à ses enfants et à ses amis, qui se pressaient autour de lui; j'ai blasphémé son nom et sa religion, j'ai méconnu sa Providence, j'ai raillé ses mystères. Ramené par sa miséricorde à des sentiments meilleurs, et sur le point de paraître devant mon Juge, je déclare hautement que ce sont mes passions mauvaises et non pas des con-

victions raisonnées qui m'ont fait vivre comme j'ai vécu, parler comme j'ai parlé, écrire comme j'ai écrit. J'ai grandement péché, mais j'espère en l'infinie miséricorde de Celui qui pardonne tout au repentir. »

Un militaire, causant avec un prêtre, élevait mille difficultés qui l'empêchaient, disait-il, de croire que DIEU s'occupait de nous. « Je ne demanderais pas mieux que de le croire, ajoutait-il, mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas.

— Voulez-vous, dit le prêtre, que je vous enseigne un moyen infallible d'avoir la foi? — Oui, répliqua l'officier étonné. — Eh bien! confessez-vous.

— Me confesser! reprit l'autre encore plus surpris, vous moquez-vous? c'est par là qu'on finit et non pas qu'on commence.

— Et moi je vous réponds que vous devez commencer par là. Croyez-moi, cher Monsieur, c'est sérieusement que je vous parle. Confessez-vous, confessez-vous de bon cœur et vous verrez. »

Après quelques jours d'hésitation, le militaire céda aux instances du ministre de DIEU. Il fit une bonne confession générale, dont il avait sans doute grand besoin; et quand il se releva pardonné et en paix avec lui-même : « Eh bien! lui dit le prêtre en lui serrant affectueusement la main, croyez-vous maintenant en DIEU et en sa Providence?

— Parbleu, répondit l'officier; j'y crois au moins autant que vous; j'ai laissé tous mes arguments dans le confessionnal. »

Ces arguments, vous les comprenez, cher lecteur, c'étaient les gros péchés qu'il avait sur la conscience, et qui lui faisaient désirer très-cordialement qu'il n'y eût pas un DIEU pour l'en punir.

C'est là, je le répète, l'histoire de bien des impies.

## CONCLUSION

---

Soyez bon, mon cher lecteur, et jamais la pensée ne vous viendra de douter de l'existence de DIEU; jamais la pensée ne vous viendra de douter de sa sainte Providence.

Soyez bon, soyez chrétien, adorez profondément le Créateur tout-puissant à qui vous appartenez et qui ne vous met pendant quelques années sur la terre que pour vous faire mériter la participation de son bonheur éternel. Chaque jour de votre vie, rendez-lui le culte de la prière. Servez-vous de tous les événements de la vie pour accomplir la volonté de DIEU, toujours sainte, toujours bonne. Si vous souffrez, unissez vos douleurs à celles de votre Rédempteur JÉSUS-CHRIST, et donnez-leur ainsi un mérite qu'elles n'ont point par elles-mêmes; si vous êtes pauvre et abandonné des hommes, songez à votre Père céleste qui, lui, ne vous abandonne jamais et promet

à votre pauvreté, si vous la supportez chrétiennement, le royaume des cieux. Si vous êtes au contraire dans la joie, dans la santé, dans le bien-être, que votre reconnaissance vous unisse intimement à ce bon DIEU de qui vous tenez tous les biens. Je vous souhaite un cœur semblable à celui de cet homme admirable, qui supporta avec autant de perfection l'épreuve de la grande richesse et l'épreuve de la grande misère, de Job qui, devant la ruine de tout son bonheur terrestre, devant la perte de ses enfants, de sa santé, de tous ses biens, devant l'abandon de tous ses amis, ne trouva dans son cœur d'autres paroles que celles-ci : « *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé. QUE SON SAINT NOM SOIT BÉNI !* »

---

# GROSSES VÉRITÉS



# GROSSES VÉRITÉS

---

## I

**S'il est bien sûr que nous ne sommes pas des bêtes.**

Il y a peu de temps, un brave homme, gros fermier d'un département voisin de Paris, s'était laissé endoctriner par je ne sais quel franc-maçon, lecteur enragé du *Siècle*, et chaud partisan de la *sociale*. Le fermier, revenant un soir de son ouvrage, se mit à réfléchir... à la façon de Barbarie.

Il se mit la tête dans les mains, afin d'avoir les idées plus claires; et là, réfléchissant et raisonnant à sa manière, il se demanda s'il y avait une différence essentielle, une différence tout de bon, entre lui et son chien, son chat, son âne et son bœuf... « Mon chien a quatre pattes, il est vrai, se dit-il, et moi je n'en ai que deux. Il a une tête et moi aussi. Il mange et je mange. Il boit... et moi aussi! Il dort, il a chaud, il a froid, il

entend, il voit, il respire, et moi aussi. Il est très-intelligent... et moi je ne suis pas déjà si bête. Il vit, il est malade, il crève, et moi je vis comme lui, et un jour je mourrai... N'est-ce pas absolument la même chose? »

Un voisin entra sur ces entrefaites. C'était un médecin habile dans son art (quoique médecin de campagne) et, ce qui vaut mieux encore, homme de bien et fort instruit.

Après les bonjours et les bonsoirs d'usage : « Qu'avez-vous donc, voisin? dit le médecin; vous avez l'air tout drôle. — C'est que je réfléchis, répond le brave homme, et qu'il me semble qu'il n'y a guère de différence entre nous et les bêtes. » Et il se met à lui développer ses idées là-dessus.

Le médecin, se pinçant les lèvres pour ne pas rire, lui laissa défilier tout son chaplet; et quand il eut terminé : « Écoutez-bien, mon brave, lui dit-il très-gravement : vous n'êtes qu'une bête, une brute, un franc animal. »

Le fermier le regarde, se lève, fronce le sourcil, ferme les poings : « Qu'est-ce que vous dites-là? s'écrie-t-il en colère; vous m'insultez! — Pas du tout, lui répond tranquillement l'autre : je dis comme vous; je dis que vous êtes ce que vous croyez être. » Et se mettant à causer sérieusement avec le pauvre imbécile, il lui montra ce que valaient ces raisonnements et où mènent les mauvaises doctrines.

Ce fermier avait grandement raison de s'indigner en s'entendant appeler bête, brute et animal. Et qu'un ca-

marade, vous entendant parler, vînt vous dire, en guise de réponse : « Tu n'es qu'une bête, une brute, un franc animal, » on se fâcherait tout rouge et on riposterait sans aucun doute à coups de poing ; on aurait raison : pourquoi cela ? Parce que confondre l'homme avec la bête, c'est lui faire une grossière insulte ; c'est lui ravir son honneur et la première de ses qualités.

C'est que, même chez les impies et les athées, le bon sens est là, le sens commun, qui nous atteste et nous crie : L'homme n'est pas une bête ; l'homme est au-dessus de l'animal, de toute la hauteur de sa raison, de sa conscience et de son âme.

La brute n'a point, comme nous, une âme raisonnable et immortelle ; elle n'agit que par *instinct*, sans pouvoir jamais se perfectionner, sans jamais être capable de bien et de mal ; tandis que l'homme a une âme immortelle, raisonnable, libre, capable de réfléchir et de juger, capable de mériter en faisant le bien, de démériter en faisant le mal.

Ce qui pense en nous, c'est notre âme ; ce qui raisonne et réfléchit en nous, c'est notre âme ; ce qui, en nous, est généreux, dévoué, aimant, bon, patient, charitable, c'est notre âme ; et chez les méchants c'est encore l'âme qui fait le mal, qui trompe le prochain, combine et médite les mauvais coups : le corps n'est que l'*instrument* de l'âme, soit pour le bien, soit pour le mal ; l'âme est dans le corps comme un ouvrier au milieu de ses outils : c'est l'ouvrier qui travaille ; mais il ne travaille qu'au moyen de ses outils.

L'homme est donc composé d'une âme et d'un corps; la bête, au contraire, n'a qu'un corps, avec des instincts que DIEU lui a donnés pour la conservation et le bien-être de ce corps. Ces instincts sont des forces aveugles, des attraites irrésistibles qu'elle suit sans savoir pourquoi. Elle n'a pas, comme nous, une âme raisonnable et libre, capable de connaître la vérité, d'aimer et de vouloir le bien. En cela consiste, entre l'homme et la bête, une différence profonde. L'homme est une *personne*, tandis que la bête n'est qu'une *chose*.

Tous les peuples anciens et modernes, tous les grands hommes, même païens, même idolâtres, ont été d'accord sur ce point.

Savez-vous quels sont les gens qui doutent de leur âme? Ce sont ceux qui vivent comme des brutes. Tout dernièrement, à Paris, on amenait à un bon Religieux un apprenti de quinze ou seize ans, dont la mauvaise conduite faisait le désespoir de ses honnêtes parents. Le Religieux lui parla avec douceur et fermeté, essayant de le faire rentrer en lui-même et de l'amener au repentir. Tous ses efforts furent inutiles. Pour toute réponse, le misérable lui dit d'une voix sourde : « Je voudrais être un chien, pour faire le mal sans remords!... » Voilà les gens qui doutent de leur âme et qui finissent quelquefois par se persuader qu'ils n'en ont pas.

Il est donc très-sûr et absolument sûr que nous ne sommes pas des bêtes; et vous en particulier, mon cher lecteur, par cela seul que vous comprenez ce que je dis et que vous jugez que j'ai raison, vous montrez que,

loin d'être une bête, vous êtes un homme d'esprit. C'est votre âme, et votre âme seule qui vous donne de l'esprit.

## II

**Il est bien sûr qu'il y a un DIEU vivant, créateur de tout ce qui existe.**

Cela est encore si sûr, si évident, qu'il n'y a jamais eu un peuple, dans aucun siècle, qui en ait douté. On a bien pu altérer l'idée de DIEU ; mais jamais on n'a pensé à la détruire. Cette grande voix de l'humanité tout entière qui proclame qu'il y a un DIEU vivant et créateur, c'est la voix du sens commun, c'est-à-dire du sentiment commun de tous les hommes.

Si quelqu'un s'avisait de penser autrement, il n'aurait pas le *sens commun* : c'est évident. Quelle folie, en effet, que de s'imaginer qu'on a raison contre tout le monde ; surtout lorsque, à la tête de tout le monde, se trouvent les plus grands génies, les plus profonds philosophes, les savants les plus respectés !

De même qu'en regardant votre horloge il vous est impossible de douter qu'il n'y ait un horloger ; de même, en voyant l'immense et merveilleuse machine qu'on appelle l'univers, il est impossible à un homme de bon sens de douter un seul moment qu'il n'y ait un ÊTRE créateur, souverainement puissant, infiniment sage ; un Être suprême, souverain, de qui tout dépend et qui ne dépend de rien, qui a tout créé et qui n'a pas

été fait; or, c'est cet Être admirable, éternel, incompréhensible, très-parfait et très-infini que l'on appelle DIEU.

Le mot DIEU signifie : *Celui qui est*. Lorsque vous entendez dire par quelque grossier ignorant ou par quelque méchant impie : « Il n'y a pas de DIEU, » c'est comme si l'on venait vous dire : « Celui qui est n'est pas. » C'est absurde, n'est-il pas vrai? autant vaudrait dire que ce qui est blanc n'est pas blanc; que ce qui est rond n'est pas rond, et que deux et deux ne font pas quatre.

Sachez le bien : on ne doute de l'existence du bon DIEU que quand on a intérêt à en douter. Où entend-on ordinairement cet ignoble blasphème? Dans les cabarets, de la part des sales ivrognes; dans les bas-fonds des prisons et des bagnes, de la part des filous, des gueux, des galériens, vrais scélérats, rebuts de la société. Ce cri-là part d'en bas, jamais d'en haut. Il accompagne le crime, jamais la vertu.

Donc, pour ce point-là comme pour le précédent, vous pouvez être bien sûr, mon très-cher, qu'il y a un DIEU créateur et souverain Seigneur de tout ce qui existe. On ne le voit pas des yeux du corps, parce qu'il est un pur esprit, comme notre âme, que nous ne voyons pas et que nous ne touchons pas non plus, bien qu'elle existe très-réellement. DIEU est partout et en tout; il est en nous, au fond de notre âme; il nous voit partout et toujours, et rien, même la pensée la plus secrète, ne peut se dérober à son tout-puissant regard.

Les chiens, les chats et les bêtes ne connaissent pas

DIEU, leur créateur ; mais ils ont l'esprit de ne pas s'en vanter. Les hommes qui disent qu'il n'y a pas de DIEU, et qui s'en vantent, descendent au-dessous des bêtes. Il ne croient pas le premier mot de ce qu'ils disent, et il ne faut pas les prendre au sérieux.

### III

**S'il est bien sûr qu'il y a une vraie religion, et que nous ne pouvons pas nous en passer.**

Il en est de la nécessité de la Religion, comme de l'existence de DIEU : c'est une vérité de sens commun, admise par tous les peuples et dans tous les temps, hautement professée par l'humanité tout entière.

La Religion, c'est ce qui unit DIEU à l'homme et l'homme à DIEU. La Religion, c'est la connaissance de DIEU, le service de DIEU et l'amour de DIEU.

Il est bien évident qu'ayant reçu de DIEU une intelligence capable de le connaître, nous devons, avant tout, chercher à connaître le bon DIEU, et que cette connaissance-là est la vérité la plus importante, la plus grande, la plus excellente que nous puissions jamais acquérir.

Il est évident aussi que, créés par DIEU et pour DIEU, nous lui appartenons, nous sommes ses serviteurs et ses enfants ; que nous devons obéir à ses lois ; que nous devons lui rendre tous les hommages qu'il mérite : l'adorer, parce qu'il est DIEU ; le prier, parce qu'il est la source de tous les biens ; l'aimer, parce qu'il est notre père et notre

très-bon père ; lui obéir, parce qu'il est le Maître suprême ; craindre sa justice, parce qu'il est infiniment saint et qu'il déteste le mal. Nous sommes sur la terre, avant tout, pour connaître ainsi, servir et aimer le bon DIEU.

Or, la Religion n'est autre chose que l'ensemble de tous ces hommages et de tous ces devoirs. Dès le commencement du monde, DIEU s'est *révélé*, c'est-à-dire s'est fait connaître au premier homme, et a daigné lui apprendre lui-même ce qui était bien et ce qui était mal, ce qu'il fallait croire et faire pour accomplir la volonté du Créateur.

Il y a donc une vraie religion, comme il y a un vrai DIEU. La Religion est la principale affaire de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront : un homme sans religion, c'est un œil sans lumière, un corps sans vie, un poisson privé d'eau. L'homme qui vit sans religion est un être manqué, un être perdu, un pauvre ignorant qui ne sait pas pourquoi il existe, un mauvais fils qui oublie et blasphème son père. La Religion est la nourriture de l'âme, la vraie vie de l'âme, le premier et le plus essentiel de tous les biens.

Donc il est absolument certain qu'il y a une vraie religion et qu'il est impossible à un homme raisonnable de vivre sans religion.

## IV

**S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la vraie religion.**

Nos impies les plus intelligents et les plus effrontés avouent très-franchement que s'il y a un DIEU et une religion, ce DIEU est le DIEU des chrétiens, et cette religion la religion chrétienne. Cet aveu nous suffit pour être certains que la religion chrétienne est la vraie religion; car, d'une part, le sens commun atteste jusqu'à l'évidence l'existence de DIEU, ainsi que la nécessité et l'existence de la Religion en général; et, d'autre part, nos ennemis avouent que, s'il en est ainsi, la religion chrétienne est divine.

La religion chrétienne est la seule religion qui ait des preuves : les religions fausses (le *maïhométisme* des Turcs et des Bédouins, le *bouddhisme* des peuples de l'Asie, le *fétichisme* des sauvages et des nègres, l'*idolâtrie* des païens) ne peuvent soutenir l'examen d'un homme sérieux; et l'on voit facilement que ce sont des inventions humaines, sans preuves, sans fondement. La vraie religion, au contraire, se propose tout d'abord à la raison de l'homme, et, même quand elle lui dit de croire des choses qu'il ne peut comprendre, elle lui fait comprendre très-clairement qu'il doit les accepter et les croire sans les comprendre. La vraie religion expose ses titres devant notre raison, comme les honnêtes gens montrent volontiers leurs papiers aux gendarmes : leurs papiers sont

en règle, et les gendarmes, au lieu d'arrêter ceux qui les portent, leur donnent aide et protection. Les coquins, au contraire, n'ont pas de passe-ports ou bien n'en ont que de faux : pour peu que le gendarme ait le nez fin, il s'en aperçoit facilement, et empoigne du même coup et l'homme et le passe-port.

La religion chrétienne, étant vraie et divine, étant faite pour l'homme afin de le rendre bon et heureux, elle ne craint pas le regard scrutateur de la raison humaine ; bien loin de là, elle court au-devant de tous les hommes, leur expose les preuves de sa divinité, répond clairement à leurs difficultés, et, tout en leur ordonnant de la part de Dieu de se soumettre à son autorité, elle ne leur demande jamais cependant qu'une soumission raisonnée et par conséquent raisonnable.

Les incrédules sont des gens qui ne raisonnent pas ou qui raisonnent de travers : cette règle-là n'a pas d'exceptions. Ils injurient, ils calomnient, ils se fâchent ; mais ils ne raisonnent pas tout de bon. Ils méprisent ce qu'ils ignorent ; en attaquant le christianisme, ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, ou bien, ce qui arrive encore plus souvent, ils ne croient pas ce qu'ils disent. Nous autres chrétiens, nous sommes tout l'opposé : nous raisonnons à fond notre croyance ; nous sommes des hommes logiques et raisonnables ; nous comprenons et nous croyons ce que nous affirmons.

Et qu'on ne dise pas : « Chaque religion en dit autant. » Cela n'est pas vrai : les fausses religions n'ont pas de preuves et ne se soucient pas d'en avoir ; ce sont des

superstitions, plus ou moins grossières, qui s'imposent aux hommes, soit par le sabre et la crainte, comme le mahométisme; soit par la seule habitude, comme les religions de l'Asie et de l'Afrique. De plus, elles sont toutes très-commodes, flattent les passions; et chacun sait combien les hommes sont disposés à adopter comme vraies toutes les doctrines qui les flattent.

La religion chrétienne est la vraie religion, le vrai culte du vrai DIEU. Ce qu'elle enseigne, c'est DIEU qui l'enseigne; ce qu'elle ordonne, ce qu'elle défend, c'est DIEU qui l'ordonne et le défend.

Elle embrasse tous les siècles : elle remonte jusqu'au berceau du monde, jusqu'au premier homme, à qui DIEU l'a révélée; elle durera jusqu'à la fin du monde, et même par delà le temps, pendant toute l'éternité.

Plus on l'étudie, et plus on la trouve logique, belle, harmonieuse, grande et admirable; elle repose sur des preuves sans réplique; elle est comme une forteresse bâtie sur le roc. Elle est vraie, elle est divine; elle vient de DIEU, elle mène à DIEU : elle est la vraie religion de DIEU.

## V

**S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la seule vraie religion.**

Du moment qu'elle est la vraie religion, elle est la *seule* vraie religion; car il ne peut pas y avoir sur la terre deux vraies religions.

En effet, de deux choses l'une : ou bien deux religions enseigneraient la même doctrine et commanderaient les mêmes choses, ou bien elles enseigneraient des doctrines différentes et imposeraient des lois opposées. Dans le premier cas, elles ne font pas deux religions distinctes, mais bien une seule ; dans le second, une des deux se trompe nécessairement : le *oui* et le *non* ne pouvant être vrais à la fois sur un même point. Par exemple : la religion chrétienne enseigne qu'il y a trois personnes en un seul DIEU, que la seconde personne divine s'est faite homme, que le Pape et les Évêques catholiques sont les ministres légitimes de la Religion, et que les hommes doivent les croire et leur obéir s'ils veulent sauver leurs âmes ; elle enseigne qu'ils y a sept sacrements, que JÉSUS-CHRIST est présent dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'après la mort il y a le jugement suivi du bonheur éternel pour les bons et du malheur éternel pour les méchants, etc. — Voici une autre religion : sur plusieurs ou même sur un seul de ces points, elle enseigne autre chose que la religion chrétienne : il est évident que l'une des deux se trompe. Or une religion qui enseigne l'erreur, ne fût-ce que sur un seul point, n'est pas, ne peut pas être la vraie religion du DIEU de vérité. DIEU ne peut pas se tromper, et sa religion, qui est sa parole, son enseignement, sa loi, est également inaccessible à l'erreur.

Il n'y a donc pas sur la terre deux religions vraies : excepté la religion chrétienne, toutes les religions de la terre sont fausses. Ce sont des altérations plus ou moins

complètes de la vraie religion. Tout ce qu'on voit en elles de vrai et de bon appartient au christianisme, vient du christianisme.

Parmi les religions fausses, la moins éloignée de la vraie religion, c'est le schisme russe et grec; puis la religion anglicane; puis la religion luthérienne; puis les sectes calvinistes; puis le judaïsme; puis le mahométisme; puis le bouddhisme de l'Inde et de la Chine; enfin l'idolâtrie brutale et le fétichisme des pauvres sauvages.

Les incrédules et les athées sont au-dessous de tout cela; car ils ne conservent pas même la notion d'un DIEU et d'une religion.

En religion comme en mathématiques, la vérité est absolue : ce qui est vrai est vrai; et quiconque s'écarte de la vérité, ne fût-ce que d'une ligne, tombe immédiatement et nécessairement dans l'erreur. Bénissons DIEU d'être chrétiens et de posséder la religion véritable.

## VI

**S'il est bien sûr que JÉSUS-CHRIST soit DIEU fait homme.**

Ce point, qui est le centre de la religion chrétienne, est aussi certain que l'existence de DIEU. Ou il n'y a pas de DIEU, ni d'âme, ni de bien, ni de mal, ni de vérité, ni d'erreur, ou bien JÉSUS-CHRIST est DIEU et la religion chrétienne est divine. Nos incrédules modernes l'avouent hautement; et c'est parce qu'ils ne veulent pas croire en

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'ils sont conduits, pour ainsi dire malgré eux, sinon à nier effrontément l'existence de DIEU, du moins à gazer cet affreux blasphème sous de belles paroles destinées à faire avaler la pilule à leurs disciples.

Les miracles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et surtout le miracle suprême de sa Résurrection et de son Ascension au ciel, opérés en plein jour, devant des centaines et des milliers de témoins, en présence d'ennemis acharnés, tout-puissants et très-habiles, sont en effet une preuve tellement évidente de la divinité du Fils de MARIE, que les incrédules, même les plus futés, tels que Voltaire, Rousseau, Renan et compagnie, en sont réduits, quand ils veulent les expliquer, à dire de si grosses bêtises, qu'ils semblent se moquer de leurs lecteurs. Ils font tout ce qu'ils peuvent; mais que faire contre la vérité? Comment prouver que deux et deux ne font pas quatre? que ce qui est vrai n'est pas vrai? que Jérusalem n'a pas vu ce qu'elle a vu? et que la face du monde a été changée sans cause?

Les Juifs, en voyant les miracles de JÉSUS-CHRIST et de ses Apôtres, disaient entre eux avec une impuissante colère : « *Ils font des miracles et nous ne pouvons le nier!* » Ce que les Juifs eux-mêmes ne pouvaient nier, parce que c'était trop évident, trop palpable, qui pourra raisonnablement le nier? Nos pauvres incrédules sont en vérité pis que ces Juifs; Caïphe et Pilate pourraient leur en remontrer.

JÉSUS-CHRIST est le Fils éternel de DIEU, DIEU comme le

Père et le Saint-Esprit, fait homme dans le sein de la Vierge MARIE. JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU au milieu de nous; c'est le Créateur, le Seigneur et le Sauveur des hommes, descendu au milieu de nous, afin d'être le Chef de la Religion, le Grand Prêtre de DIEU ici-bas, le Docteur de la vérité et le modèle parfait de la sainteté et de la vertu.

Il est apparu pendant trente-trois ans sur cette terre, dont il était le Créateur et le Seigneur; en la quittant, au jour de son Ascension, pour remonter dans la gloire de son Père, il a trouvé moyen par la sainte Eucharistie de demeurer tous les jours avec nous, et en nous, jusqu'au jour solennel où il redescendra, plein de gloire et de majesté, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les bons et les méchants, et rendre à chacun selon ses œuvres!

Quand il était au milieu de nous, il a déclaré hautement qu'il était le Fils de DIEU fait homme, l'envoyé du Père céleste; il s'est dit DIEU, et il a prouvé son dire par des œuvres que DIEU seul peut faire: « Si vous ne croyez point à mes paroles, du moins croyez à mes miracles, » disait-il aux Juifs rebelles. Par une seule parole, par le seul attouchement de sa main, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement et la force aux paralytiques et aux infirmes; il guérissait les malades, apaisait par un geste les vents et les tempêtes, multipliait les pains dans le désert pour rassasier les foules innombrables suspendues à ses lèvres; enfin, il ressuscitait les morts; et chacun sait la touchante et

mémorable histoire de la résurrection miraculeuse de Lazare.

JÉSUS-CHRIST donc a prouvé sa divinité d'une manière irrécusable; de sorte que l'ignorance seule ou la mauvaise foi empêchent de l'adorer. S'il a voilé sa majesté divine sous des apparences pauvres et humiliées, c'est qu'il l'a voulu, afin de prendre sur lui l'expiation et les douloureuses conséquences des péchés du monde : il s'est fait pauvre, pour expier notre amour de l'argent; il s'est humilié, pour expier notre orgueil; il a souffert, pour expier nos coupables jouissances; il a voulu mourir et mourir crucifié, pour nous racheter de la mort éternelle. C'est donc par amour pour nous, et non par impuissance, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne s'est pas montré tout resplendissant de gloire : ce n'est qu'à la fin du monde, quand il reviendra pour juger tous les hommes, que nous serons tous témoins de sa gloire.

Nous devons l'en aimer davantage; car la mesure de ses anéantissements, c'est la mesure de sa miséricorde; et JÉSUS n'est pas seulement notre DIEU, il est encore notre bon et notre très-bon DIEU.

Tombons tous à ses pieds, comme l'Apôtre saint Thomas, incrédule d'abord et incrédule obstiné : il ne voulait point croire à la résurrection de son Maître, bien que les autres disciples l'assurassent avoir vu de leurs yeux JÉSUS ressuscité, l'avoir touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles, et cela à plusieurs reprises. « Si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, répliquait Thomas, et si je ne touche de mes doigts les plaies de

ses mains et de ses pieds, je ne croirai pas. » Huit jours après la résurrection, saint Thomas et les autres Apôtres étant réunis dans la salle du Cénacle, les portes et les fenêtres étant closes, JÉSUS-CHRIST apparaît tout à coup au milieu d'eux et se tournant vers saint Thomas stupéfait : « Thomas, lui dit-il, approche ta main et touche mon côté; mets ton doigt dans mes plaies... et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » L'Apôtre, vaincu par l'évidence, se prosterne aux pieds de JÉSUS et s'écrie : « Mon Seigneur et mon DIEU! — Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru, lui répond sévèrement le Sauveur; *bienheureux sont ceux qui croiront sans avoir vu!* »

Ces bienheureux, ce sont les chrétiens fidèles qui adorent JÉSUS-CHRIST comme leur Seigneur et leur DIEU : dans le ciel, ils le verront face à face et jouiront avec lui de son bonheur éternel.

Ceux qui ne veulent pas croire en JÉSUS-CHRIST sont des réprouvés : ils n'auront point de part au salut, et le désespoir éternel de l'enfer sera la juste punition de leur révolte.

## VII

**S'il est bien sûr que l'Église catholique est la seule vraie  
Église de JÉSUS-CHRIST.**

Vous voyez, bon lecteur, que l'existence de votre âme, que l'existence de DIEU, que la divinité de la religion chrétienne et de JÉSUS-CHRIST, son Chef et son Auteur, sont de bonnes grosses vérités, démontrées par le simple

bon sens, appuyées sur des raisonnements que tout le monde peut comprendre; des vérités évidentes, claires comme le jour. L'autorité divine de l'Église catholique est aussi une de ces grosses vérités-là.

Ce sont encore nos incrédules modernes qui le déclarent; et Proudhon, le plus audacieux d'entre eux, répétait que, du moment que l'on croyait en DIEU, il était nécessaire de croire en JÉSUS-CHRIST et de se soumettre à l'autorité de l'Église catholique. « Venez jusqu'à moi, disait-il aux protestants et aux déistes; ou bien, à genoux aux pieds du Pape! il faut être logique avec soi-même; et quand on a adopté un principe, il faut savoir en tirer toutes les conséquences. »

Or, Proudhon disait : « DIEU, c'est le mal. La propriété, c'est le vol. Le gouvernement parfait, c'est l'anarchie. » Le bon sens se révoltait nécessairement contre ces folies, et il était impossible, absolument impossible, à un honnête homme, même tout à fait incrédule, de se ranger du parti de cet énergi-gumène.

Mais alors, c'est lui, Proudhon, qui se chargeait de prouver impitoyablement, la logique en main, que l'on ne pouvait pas, que l'on ne devait pas s'arrêter en route, et que, du moment que l'on ne voulait pas adopter ses doctrines, il fallait, bon gré, mal gré, arriver jusqu'à l'Église catholique, tomber et rester aux pieds du Pape, Vicaire du Christ et Chef de l'Église.

Pour nous autres, qui avons le bonheur de croire en DIEU et en JÉSUS-CHRIST, il y a un moyen bien simple de distinguer entre les différentes *Églises* (ou *Sociétés*

*religieuses*) qui se disent toutes la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, celle qui seule a droit à notre obéissance et à notre amour : dans l'Évangile, nous lisons que Notre-Seigneur, après avoir entendu l'Apôtre saint Pierre lui dire devant tous les autres : « Vous êtes le Christ Fils du DIEU vivant ! » lui adressa ces grandes paroles : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que c'est mon Père céleste qui te l'a révélé; et moi je te dis que tu es PIERRE, et c'est sur cette pierre que j'élèverai mon Église. »

Voyez, JÉSUS parle de son Église : « J'élèverai *mon Église*. » Donc il a une Église, c'est-à-dire qu'il a fondé sur la terre une société religieuse formée de tous ses disciples, et organisée d'une certaine manière. — Non-seulement JÉSUS a une Église, mais il n'en a qu'une seule; il ne dit pas : mes églises, mais bien « *mon Église*. »

Parmi les différentes Églises qui se disent la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, à quel signe *évident* les chrétiens reconnaîtront-ils cette seule Église véritable? Eh! mon DIEU! c'est bien simple, et c'est JÉSUS lui-même qui nous l'apprend : « Tu es *Pierre*, dit-il, et *c'est sur cette pierre que j'élèverai mon Église*. » Voilà le signe, voilà la marque certaine qui distingue la véritable Église de toutes les Églises fausses. La vraie Église de JÉSUS-CHRIST, c'est l'Église qui repose sur saint Pierre, c'est-à-dire sur le Pape, successeur de saint Pierre, héritier de son ministère et de son siège épiscopal, Chef de l'Église jusqu'à la fin du monde.

L'Église catholique seule, de l'aveu de tous, repose sur saint Pierre, sur l'autorité du Pape; seule, elle a le Pape pour Chef spirituel, pour Souverain-Pontife, pour Docteur, pour Juge et pour Pasteur. Donc, seule entre toutes les sociétés chrétiennes qui se disent l'Église de JÉSUS-CHRIST, la sainte Église catholique, apostolique, romaine, d'après la parole même du Sauveur, est *évidemment* la seule véritable Église.

Depuis saint Pierre, les Papes, Évêques de Rome et successeurs du Prince des Apôtres, gouvernent l'Église au nom de JÉSUS-CHRIST; il n'y a d'Évêques vraiment catholiques et de Pasteurs vraiment légitimes que ceux qui reconnaissent le Pape pour leur Chef, comme jadis les Apôtres reconnaissaient saint Pierre pour leur Chef unique, et à ce titre lui obéissaient en toutes choses. Et si un chrétien veut savoir s'il est, oui ou non, dans la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, il n'a qu'à se poser cette simple question : Suis-je dans l'Église qui obéit au Pape, dans l'Église du Pape?

Les protestants nous appelaient autrefois *papistes*. Ils croyaient nous adresser une injure. Sans le vouloir, ils proclamaient notre premier titre de gloire : en nous appelant *papistes*, c'est-à-dire *disciples du Pape*, ils professaient ce que nous disons ici : que ce qui distingue avant tout les catholiques, c'est leur dépendance du Pape. Nous sommes *papistes*, *disciples du Pape*, comme nous sommes chrétiens, disciples du Christ : nous sommes papistes, parce que nous sommes chrétiens catholiques.

Donc il est très-sûr et très-certain que l'Église catho-

lique est la vraie Église, et que tous les chrétiens sont obligés, s'ils veulent rester fidèles à JÉSUS-CHRIST et à DIEU, d'entrer et de demeurer dans l'Église catholique.

Il n'y a qu'une Église, parce qu'il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême; et il n'y a qu'un Christ, qu'une religion, parce qu'il n'y a qu'un DIEU. Un seul DIEU, un seul Christ, une seule Église, tout cela se tient et ne fait qu'un.

## VIII

**S'il est bien sûr que nous ne pouvons pas nous tromper en écoutant le Pape et les Évêques, Pasteurs de l'Église catholique.**

Il est absolument certain que nous ne pouvons pas nous tromper en obéissant au Pape et aux Évêques catholiques, parce qu'en leur obéissant c'est à JÉSUS-CHRIST lui-même que nous obéissons, et que, obéir à JÉSUS-CHRIST, c'est obéir à DIEU même.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en envoyant aux hommes, pour leur prêcher la Religion, le premier Pape et les premiers Évêques, leur a dit ces paroles solennelles :  
 « Recevez le Saint-Esprit. De même que mon Père m'a  
 « envoyé, moi je vous envoie. Allez donc, enseignez tous  
 « les peuples et baptisez-les au nom du Père, du Fils et  
 « du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer mes com-  
 « mandements. Prêchez l'Évangile à toute créature :

« celui qui vous croira, sera sauvé; celui qui ne vous  
 « croira pas, sera condamné. Celui qui vous écoute,  
 « m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise. Et  
 « voici que moi-même je suis avec vous tous les jours  
 « jusqu'à la fin du monde. »

Il avait dit en outre à saint Pierre, au premier Pape :  
 « C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des  
 « cieux : tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans  
 « les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera  
 « délié dans les cieux. »

Ces paroles du Fils de DIEU n'ont pas besoin d'expli-  
 cation. Elles montrent clairement que l'autorité du Pape  
 et des Évêques, successeurs de saint Pierre et des Apô-  
 tres, est l'autorité même de JÉSUS-CHRIST, et que lorsque  
 le Pape enseigne, commande ou condamne, c'est JÉSUS-  
 CHRIST, c'est DIEU lui-même qui, par la bouche de son  
 représentant ici-bas, enseigne, commande, condamne.  
 Toujours assisté de DIEU, quand il parle à l'Église, le  
 Pape ne peut pas se tromper, ni par conséquent nous  
 tromper : sa parole, son autorité, c'est la parole infail-  
 lible, l'autorité suprême du Seigneur Jésus. Personne  
 sur la terre, entendez-vous bien cela, personne n'a le  
 droit de dire au Pape : « Vous vous trompez, je n'o-  
 béirai pas. »

L'obéissance aux Pasteurs de l'Église et principalement  
 au souverain Pasteur, telle est donc, pour toute créa-  
 ture humaine, le moyen très-simple et très-facile de  
 savoir au juste ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire,  
 ce qu'il faut éviter pour être disciple de JÉSUS-CHRIST.

Il suffit d'écouter son curé, lequel est l'envoyé de l'Évêque, lequel est à son tour le représentant du Pape, représentant de DIEU. Par cette union de foi, d'enseignement et de parfaite obéissance entre nos prêtres, nos Évêques et le Pape, chaque chrétien se trouve uni à JÉSUS-CHRIST, comme le fruit d'un arbre est uni à la racine par le tronc, par les grosses branches et par les branches secondaires auxquelles il est attaché. L'Église catholique est comme le grand arbre du bon DIEU, qui porte tous les élus.

Il n'est pas besoin d'être savant, ni même de savoir lire pour être chrétien : il suffit d'être obéissant, d'avoir un cœur humble, sincère et fidèle. Or, cette bonne disposition est à la portée de tout le monde : chacun de nous peut l'avoir, s'il le veut ; ceux qui l'ont, DIEU les bénit et les comble de ses grâces ; ceux qui ne l'ont pas, DIEU les rejette comme des rebelles et des orgueilleux qu'ils sont. Ce sont des branches détachées du tronc, des rameaux desséchés et morts. Tels sont les pauvres protestants, et spécialement leurs ministres.

Rien n'est plus doux et plus simple que d'obéir : c'est la désobéissance qui a perdu les mauvais anges et tous les hérétiques ; c'est l'obéissance qui sauve tous les fidèles et qui leur ouvre la porte du Paradis.

Accessible à tous, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants, la religion chrétienne, que l'Église catholique apporte au monde, est ainsi la religion populaire, la religion de ceux que DIEU aime de préférence : les petits, les pauvres, les faibles. Si tous doivent

l'aimer et la pratiquer avec reconnaissance, les ouvriers et les pauvres gens du peuple le doivent faire avec plus de gratitude encore que les autres. L'Église catholique est en effet la mère des peuples, la protectrice de tout ce qui souffre sur la terre : un pauvre qui insulte l'Église, c'est un fils qui insulte sa mère.

## IX

**S'il est bien sûr qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, mais qu'il est absolument nécessaire de pratiquer la Religion.**

La religion catholique, que nous enseigne l'Église, c'est la loi de DIEU, enseignée aux hommes par les ministres de DIEU. Est-on libre, dites-moi, d'obéir aux lois civiles? Évidemment *il faut* y obéir, sous peine d'amende ou de prison. Si cela est vrai pour les lois humaines, que sera-ce pour les lois divines, pour les lois religieuses que DIEU nous impose par son Église?

En matière de religion, comme en matière de propriété, on ne peut pas faire tout ce que l'on veut; de même qu'il y a des lois obligatoires qui disent nettement ce qu'un propriétaire, ce qu'un fermier, ce qu'un commerçant, etc., *doit* faire et ne pas faire; de même, il y a des lois obligatoires qui nous apprennent très-positivement ce que nous devons faire et éviter en matière de conscience. La justice divine, dont la justice humaine n'est qu'une imitation, est là, qui attend les violateurs

des lois divines, pour les punir exactement, soit en ce monde par des peines et des afflictions, soit dans l'autre monde par les terribles expiations du purgatoire, ou par le feu éternel de l'enfer, bien plus terrible encore.

Ces lois de la conscience, auxquelles nous sommes absolument obligés de nous soumettre, ce sont les commandements de DIEU, les commandements de l'Église, et la pratique des vertus chrétiennes : l'humilité, la charité, la douceur, la miséricorde, le pardon des injures, la chasteté, la pénitence, le travail, l'amour de DIEU, la piété envers la Sainte-Vierge.

C'est la pratique de nos devoirs chrétiens : les prières de chaque jour, la sanctification de nos dimanches, l'observation des abstinences et des jeûnes de l'Église quand la santé ou le travail n'empêchent pas de s'y conformer ; c'est la fréquentation des sacrements, au moins une fois par an, à Pâques ; et plus souvent si on le peut ; en un mot, c'est l'obéissance à tout ce que les Pasteurs de l'Église nous commandent de la part du bon DIEU. Il ne suffit donc pas d'être honnête homme selon le monde, c'est-à-dire de mener vis-à-vis des autres une vie honorable ; il faut sans doute être honnête homme de la sorte ; mais en outre il *faut* être bon chrétien, bon catholique ; il faut pratiquer sérieusement sa religion, prier et adorer DIEU chaque jour, aller à la messe et aux offices le dimanche, sanctifier le jour du Seigneur, écouter et respecter le prêtre, se confesser et communier de temps en temps, faire le bien autant qu'on le peut, donner à tous de saints exemples, souffrir patiemment les

peines de la vie pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, enfin vivre pour le bon DIEU. Tout cela est obligatoire : ce ne sont pas de simples conseils, mais des lois, des commandements proprement dits.

Les honnêtes gens selon le monde manquent au premier, au plus grave de tous leurs devoirs : à leurs devoirs envers DIEU et envers son Église. En pratique, ce sont des apostats, c'est-à-dire des hommes qui vivent sans religion, comme s'ils n'étaient point baptisés, comme s'ils n'étaient pas enfants de l'Église, comme si JÉSUS-CHRIST n'était pas leur Rédempteur et leur Maître, comme s'il n'y avait ni DIEU, ni jugement, ni éternité, ni ciel, ni enfer. Cette indifférence est plus qu'un péché, c'est un crime ; et un crime d'autant plus dangereux que ceux qui s'en rendent coupables finissent peu à peu par si bien s'engourdir, par s'abrutir si complètement, qu'ils ne s'aperçoivent même plus qu'ils font mal, et qu'ils en viennent souvent jusqu'à perdre la foi.

Tous, qui que nous soyons, pauvres et riches, jeunes et vieux, nous sommes créés et mis au monde, non pour gagner de l'argent, non pour nous amuser, non pour nous reposer après avoir fait fortune, mais principalement et *avant tout* pour servir DIEU, pratiquer sa loi, être de bons chrétiens, bien vivre et bien mourir, et parvenir ainsi au bonheur éternel du Paradis.

Ceux qui ne vivent pas de la sorte sont de triples fous et de grands coupables : les chrétiens seuls sont les vrais *honnêtes gens*, c'est-à-dire les hommes qui mènent vraiment une vie bonne et honorable et qui remplissent di-

gnement tous leurs devoirs envers DIEU, envers leur prochain, et envers eux-mêmes.

Que DIEU vous bénisse, mon cher lecteur, et vous accorde la grâce de bien comprendre et de bien pratiquer tout ce que je viens de vous dire

---



## AVIS DES ÉDITEURS

---

Cet opuscule de Mgr de Ségur a été répandu en France et en Belgique à plus de *six cent mille* exemplaires, et, depuis 1850, sa diffusion n'a pas été interrompue un seul instant. Plusieurs de ses éditions, tirées à *onze mille* exemplaires, se sont écoulées avec une telle rapidité, que huit ou dix jours après leur apparition, il fallait en recommencer une nouvelle.

Les *Réponses* ont été traduites dans toutes les langues : en italien, à six ou sept éditions différentes ; en allemand, à trois ou quatre ; en anglais, également à plusieurs éditions ; en espagnol, en portugais, en flamand, en polonais, en suédois, en russe, en grec, et jusqu'en langue hindoue.

La lecture de ce petit livre a été si fort bénie de DIEU qu'elle a été, nous a-t-on dit, pour un grand nombre d'âmes, l'instrument de leur retour à la Religion. Nous savons, entre autres, une famille de huit personnes qu'elle a ramenée à la pratique de la foi.

Nous osons offrir les *Réponses* à MM. les curés et catéchistes comme une source précieuse d'instructions familières et pratiques, et comme un excellent moyen de dissiper, dans les rangs du peuple, les préjugés, les erreurs, les sophismes de tout genre que la mauvaise presse répand avec une si déplorable activité.

Cette édition, retouchée par l'auteur, a été enrichie de plusieurs chapitres nouveaux ; et nous croyons pouvoir la présenter au public comme un excellent abrégé de doctrines chrétiennes, adaptées aux besoins de notre temps, et comme le meilleur livre de lectures pour les veillées et réunions de famille.



# RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

CONTRE LA RELIGION



## PRÉFACE

---

Voici un petit livre que j'ai fait tout exprès pour vous, mon cher lecteur. Il vous déplaira peut-être à la première vue : permettez-moi néanmoins de vous l'offrir : car c'est un signe certain que vous en avez très-particulièrement besoin.

Un bon livre, dit-on, est un ami.

J'espère, en ce moment, quoi que vous en pensiez, vous présenter un de ces amis-là. Recevez-le comme on reçoit ses amis, avec bienveillance et le cœur ouvert. Je vous l'offre de même.

Quoiqu'il parle de choses un peu sérieuses, j'ai tout lieu de croire qu'il ne vous ennuiera pas. Je le lui ai bien recommandé, et il m'a promis de ne point *prêcher*, mais simplement de *causer*. — Après avoir lu le dernier chapitre, vous me direz s'il a tenu parole.

Vous remarquerez, sans doute, que les préjugés auxquels j'oppose une réponse sont de trois espèces. Les uns viennent *de l'impiété*, ce sont les pires ; j'ai commencé par eux : les autres viennent *de l'ignorance* ; les autres, enfin, *de la lâcheté*.

J'espère que la plupart de ces objections vous sont étrangères et que jamais vous ne vous les êtes proposées sérieusement.

Je les ai notées néanmoins comme un préservatif pour l'avenir. C'est le contre-poison que par précaution je vous donne d'avance.

Je demande au bon DIEU que ces simples causeries vous fassent du bien, qu'elles gagnent votre cœur.

Connaissant par une douce expérience que le vrai bonheur consiste à connaître, à aimer, à servir DIEU, je n'ai point de plus ardent désir que de voir mon bonheur si pur, si solide, devenir aussi le vôtre...

L'intention est bonne; c'est déjà quelque chose, surtout par le temps qui court. Le livre est-il aussi bon que l'intention? Je le désire, quoique je connaisse mon peu d'habileté.

Vous trouverez, sans doute, bien des questions traitées trop brièvement; mais j'ai craint de vous fatiguer, mon cher lecteur, et j'ai mieux aimé être incomplet que de vous endormir. Malheur au livre sur lequel on s'endort!

Je vous engage, quant à celui-ci, à n'en pas trop lire à la fois, mais aussi *à le lire tout entier, d'un bout à l'autre*. Lisez avec réflexion, en pesant avec soin les raisons que je vous présente. *Je vous demande surtout de chercher de bonne foi la vérité*, de ne pas la repousser si elle se présente à votre esprit. Quand le cœur est droit et sincère, le jour se fait bien vite.

# RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

AUX

## OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES CONTRE LA RELIGION

---

### I

**Qu'ai-je à faire de la Religion? Je n'en ai pas, et cela ne m'empêche pas de me bien porter.**

RÉPONSE. Aussi ne viens-je pas vous la donner comme un moyen de grandir ou de vous bien porter.

Mais, de bonne foi, ne sommes-nous donc en ce monde que pour cela? et n'avons-nous point une destinée plus haute que nos bœufs et nos chiens, nos chats?... Tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux, ont toujours été convaincus du contraire, et il me paraît difficile que vous ayez raison contre tout le monde.

C'est de cette destinée, qui est la vôtre, la mienne,

celle de tous nos semblables, que s'occupe la Religion. Rien ne peut nous toucher de plus près, vous et moi; rien ne peut mériter davantage l'attention d'un homme raisonnable.

Suivant, en effet, que la Religion est trouvée véritable ou fausse, tout change dans la direction pratique de notre vie, dans nos idées, dans nos sentiments les plus intimes, les plus importants.

Or, non-seulement *il se peut* que la Religion soit vraie, mais il y a de bien graves préjugés en sa faveur, dans les immenses bienfaits de civilisation qu'elle a répandus sur la terre d'abord, puis dans le respect que lui ont accordé une foule d'hommes éminents par leurs vertus et leur génie tels que Charlemagne, Henri IV, Louis XIV, Christophe Colomb, le Dante, Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, saint Louis, Bayard, du Guesclin, Turenne, le grand Condé, Napoléon, saint Vincent de Paul, saint François-Xavier, saint François de Sales, et tant d'autres.

Laissez-moi donc discuter avec vous la cause de la Religion.

Croyez-moi : vous ne la repoussez que parce que vous ne la connaissez pas... Telle que vous vous la représentez, je conçois sans peine qu'elle vous répugne. Mais vous la représentez-vous telle qu'elle est réellement? Là est toute la question. — Hélas! que de préjugés, que d'étranges erreurs règnent sur son compte!

Il ne me sera pas difficile, mon cher lecteur, dans ces

simples causeries, de vous montrer que ces préjugés sont injustes; que la Religion n'est pas ce qu'on veut bien dire; que non-seulement elle n'est pas absurde, mais qu'elle est souverainement raisonnable, belle, harmonieuse, et qu'elle repose sur les preuves les plus solides.

Je viens vous montrer qu'elle est faite pour vous et que vous êtes fait pour elle!...

Si, comme moi, vous la voyiez, chaque jour, cette Religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, arrêter le mal, réparer les injustices, apaiser les haines, répandre partout la résignation, la vérité, la paix, l'espérance, la joie dans les âmes..., vous changeriez sans doute de langage et je n'aurais pas besoin de vous presser.

Mais malheureusement cette preuve *pratique et expérimentale* de la Religion doit plutôt se sentir que se dire. C'est l'expérience, non la parole, qui en fait comprendre la force invincible.

Permettez-moi néanmoins, avant de commencer nos petits et très-grands entretiens, de choisir, entre mille traits touchants qui se présentent à mon esprit, un fait tout récent et dont je puis vous garantir l'absolue vérité, puisque j'en ai été le témoin et presque l'acteur. Il parlera, ce me semble, en faveur de ma thèse, plus haut que tous les discours.

Il y a quelques années, un pauvre sergent, condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

Son crime était bien grave. Il avait tué, avec préméditation, son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

Aumônier de cette prison, je vis le sergent Herbucl, et lui apportai les secours de la Religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficulté. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des Sacraments, et, à partir de ce moment, cet homme parut tout changé.

« Maintenant, me répétait-il, maintenant, je suis heureux. Je suis prêt : que le bon Dieu fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde ; je ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence. » Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

Après deux mois de prison, le 1<sup>er</sup> novembre<sup>1</sup>, on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un chrétien. J'étais auprès de lui. Son corps était ébranlé par une sorte de tremblement convulsif ; mais l'âme dominait cette émotion violente, et il gardait la paix du cœur. « La volonté de Dieu soit faite, » dit-il au commandant.

Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes ; puis, je lui apportai le saint Viatique. Il pria toute la nuit, causant de temps à autre tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

La triste voiture qui devait nous conduire à Vin-

<sup>1</sup> De l'année 1848.

cennes arriva vers six heures. Herbuel embrassa le concierge de la prison et le commandant; nul ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

Il était paisible, même gai, pendant le trajet. « Vous ne sauriez croire, monsieur l'aumônier, me disait-il, quelle excellente journée j'ai passée hier! Comme j'étais heureux! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence. Je savais que c'était la Toussaint; j'ai prié tout le temps... Le soir j'étais tout content... *et maintenant je le suis bien encore. Rien ne peut exprimer quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée.* » — Et il allait à la mort!...

« La mort, ajoutait-il, n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais; je vais là-haut, chez mon Père; je vais *chez nous*... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs. Je me mets au plus bas; j'ai offensé Dieu; j'ai péché... mais Dieu est bon, et j'ai une confiance immense en lui. »

Et lisant une prière qui lui rappelait la communion : « Mon DIEU est là, » murmurait-il tout bas; et il était plein de joie.

« Oh! que je crois fermement, disait-il encore, toutes les vérités de l'Église! *Oh! que je suis dans un grand calme!*... ET QUEL BEAU JOUR! — Je vais bientôt être avec DIEU! » Et, se tournant vers moi avec un sourire : « Mon père, je vais vous attendre; je viendrai vous faire entrer

à mon tour, ou bien je n'y pourrai rien. » — Puis, rentrant en lui-même : « Je ne suis rien, Dieu seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul... Je ne mérite rien ; je suis un grand pécheur ! »

Il me montrait son *Manuel du chrétien* : « Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là, et ne le jamais quitter. Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et ne serais pas où je suis... »

Nous étions arrivés depuis quelque temps dans la plaine de Vincennes. Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix ; il le prit avec transport, et, le regardant avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises : « Mon Sauveur ! mon Sauveur ! Oui, le voilà bien ! mort pour moi ! Et moi aussi je vais mourir avec lui ! » — Et il baisait la sainte image.

Tout était prêt. On descendit. Herbuel demanda qu'on lui laissât commander son feu ; on le lui accorda. « J'AI EU LE COURAGE DU CRIME, dit-il, IL FAUT QUE J'AIE CELUI DE L'EXPIATION ! »

Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller. — « Camarades, cria-t-il d'une voix vibrante, je meurs chrétien ! Voici l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Regardez-bien, je meurs chrétien ! » — Et il leur montrait à tous la Croix. — « Ne faites pas ce que j'ai fait ; respectez vos supérieurs ! »

Je l'embrassai une dernière fois... Un instant après, la terrible détonation se fit entendre... et Herbuel

parut devant le DIEU qui pardonne tout au repentir!...

Que pensez-vous, dites-moi, d'une Religion qui fait mourir ainsi un grand coupable? et n'y a-t-il pas là de quoi vous faire réfléchir?

## II

### Il n'y a pas de DIEU.

RÉP. — *En êtes-vous bien sûr?* — Et qui donc alors a fait le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, l'homme, le monde?

Tout cela s'est-il fait tout seul? — Que diriez-vous si quelqu'un, vous montrant une maison, vous affirmait qu'elle s'est faite toute seule? que diriez-vous même s'il prétendait que cela est possible? — Qu'il se moque de vous, n'est-il pas vrai? ou bien qu'il est fou; et vous auriez grandement raison.

Si une maison ne peut se faire toute seule, combien moins encore les merveilleuses créatures qui remplissent l'univers, à commencer par notre corps qui est la plus parfaite de toutes!

*Il n'y a pas de DIEU?* — Qui vous l'a dit? Un étourdi sans doute, qui n'avait pas vu le bon DIEU, et qui concluait de là qu'il n'existait pas? — Mais est-ce qu'il n'y a de réels que les êtres que l'on peut voir, entendre, toucher, sentir? — Votre pensée, c'est-à-dire votre âme qui pense, n'existe-t-elle pas? Elle existe si bien, et vous en

avez le sentiment si intime, si évident, que nul raisonnement au monde ne pourrait vous persuader le contraire. — Avez-vous cependant jamais vu, ou entendu, ou touché votre âme? — Voyez donc comme il est ridicule de dire : Il n'y a pas de DIEU, parce que je ne le vois pas.

DIEU est un *pur esprit*, c'est-à-dire un être qui ne peut tomber sous les sens matériels de notre corps, et qui ne se perçoit que par les facultés de l'âme. — Notre âme aussi est un *pur esprit*; DIEU l'a faite à son image.

On raconte que, dans le dernier siècle, où l'impiété était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes qui parlaient de DIEU et niaient son existence. — Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de bon sens :

Pour ma part, plus j'y songe, et moins je puis penser  
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent.

On cite encore une parole fort piquante d'une jeune dame à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de la résistance : « Je n'aurais pas cru, dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en DIEU. »

« Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur; seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »

En bon français, savez-vous ce que veut dire cette grossière parole : « Il n'y a pas de bon Dieu? » — La voici fidèlement traduite : « Je suis un méchant qui ai grand'peur qu'il n'y ait là-haut quelqu'un pour me punir. »

### III

**Quand on est mort, tout est mort.**

RÉP. Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

#### I

Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Vous avez *une* AME, capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle; les bêtes n'en ont pas.

Ce qui fait *l'homme*, c'est *l'âme*; c'est-à-dire ce qui pense en nous, ce qui nous fait connaître la vérité et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une si grande injure que de dire à quelqu'un : « Vous êtes une bête, vous êtes un ani-

mal, » etc. C'est lui refuser sa première gloire, celle d'être *homme*.

Donc, dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier, » c'est dire : Je suis une bête, une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaudrais bien moins que mon chien, car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc. ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En un mot, je suis une très-pauvre bête, et le plus indigent des animaux !

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous et de déclarer hautement que nous sommes des *hommes*. C'est bien le moins.

## II

Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce serait un véritable coupe-gorge ! — Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots, ou plutôt d'odieux mensonges !

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerais-je pas, ne tuerais-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? pourquoi ne me livrerais-je pas à tous les raffinements du libertinage ? pourquoi contenir mes passions ? Je n'ai plus rien à craindre ; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai

silence... Une seule chose attirera mon attention : ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du gendarme. — Le *bien*, pour moi, comme pour tout homme sensé, sera de leur échapper ; le *mal*, d'être attrapé par eux.

« Quel langage ! dites-vous ; il faudrait avoir perdu la tête pour le tenir sérieusement. »

Sans doute. Et cependant, si tout était fini pour nous au jour de la mort, ce langage si odieux, si absurde, je vous défierais de le confondre.

S'il n'y avait pas une vie future, je vous défierais de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche !

*Par les fruits, jugez donc l'arbre*, comme l'enseignent le bon sens et l'Évangile. — Par les horribles conséquences, jugez le principe.... Et osez répéter : « Quand on est mort, on est mort tout entier ! » — Nous saurons désormais ce que cela veut dire....

### III

Contraire au bon sens, le matérialisme l'est encore au sentiment général et invincible de tous les hommes. Partout et toujours, on a cru à une vie à venir. Partout et toujours, l'innocent injustement persécuté, l'homme de bien malheureux, ont attendu dans une autre vie la justice et le bonheur qui leur étaient refusés sur la terre ; partout et toujours on a cru à un Dieu vengeur du crime impuni!...

Partout et toujours enfin, on a prié pour les morts, on

a espéré retrouver par delà le tombeau, dans un monde meilleur, ceux que l'on avait aimés.

« Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses enfants Bernardin de Saint-Pierre mourant. Ce qui vous aime en moi vivra toujours.... Ce n'est qu'une séparation momentanée ; ne la rendez pas si douloureuse !... *Je sens que je quitte la terre, non la vie !* »

Telle est la voix de la conscience ; telle est la voix, la douce, la consolante voix de la vérité.

Telle est aussi la solennelle parole du christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon DIEU couronnera d'un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son DIEU ; et à une vie pure, sainte et paisible, succède une éternité de joies !...

Loin de nous donc, loin de notre France si éclairée ce désolant matérialisme qui voudrait nous ravir de si sublimes espérances ! loin de nous ces mensonges qui avilissent le corps, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage !...

La conscience humaine le repoussé avec mépris !

## IV

C'est le hasard qui mène tout, autrement il n'y aurait pas tant de désordres sur la terre. Que de choses inutiles, imparfaites, mauvaises ! Il est clair que DIEU ne s'occupe pas de nous.

## I

RÉP. — Si un ignorant qui ne sait pas lire, ouvrait un volume de Corneille ou de Racine, et, voyant tant de lettres inconnues, rangées en mille manières différentes, les unes réunies aux autres, quelquefois huit ensemble, quelquefois six, d'autres fois trois, ou sept, ou deux, pour composer les mots ; voyant plusieurs lignes qui se suivent l'une l'autre, celle-ci au commencement d'une page, celle-là à la fin ; plusieurs feuillets rangés, l'un en tête du livre, l'autre au milieu, l'autre à l'extrémité ; apercevant des endroits blancs, d'autres chargés d'impression ; ici des lettres majuscules, là des lettres moindres, etc. ; si, voyant tout cela, à quoi il ne comprend rien, il demandait pourquoi ces lettres, ces feuilles, ces lignes, sont mises en ce lieu plutôt qu'en cet autre ; pourquoi ce qui est au commencement n'est pas au milieu ou à la fin ; pourquoi la vingtième page n'est pas la cinquième, etc., on lui dirait : « Mon ami, c'est un grand poète, un homme de génie qui a disposé cela de la sorte pour exprimer ses pensées, et si l'on mettait une page au lieu d'une autre, si on transposait, non-seulement les lignes, mais même les mots ou les

lettres, il y aurait du désordre dans ce bel ouvrage, et le dessein de l'auteur serait anéanti. »

Et si cet ignorant voulait faire l'entendu et se mêlait de censurer l'ordre de ce volume; s'il venait à dire : Mais il me semble qu'il eût été bien mieux de réunir toutes les lettres qui se ressemblent, les grosses avec les grosses, les petites avec les petites; c'eût été un plus bel ordre de faire tous les mots de même longueur, de les composer du même nombre de lettres : pourquoi ceux-ci sont-ils si courts, et ceux-là si longs? etc. Pourquoi du blanc ici, et non pas là? Tout cela est mal coordonné; il n'y a pas d'ordre. Celui qui a fait cet ouvrage n'y entend rien; tout est jeté au hasard. — Nous lui répondrions : Ignorant que vous êtes! c'est vous-même qui n'y entendez rien. Si les choses étaient disposées selon votre idée, il n'y aurait ni sens ni raison dans ce livre. Une intelligence plus grande cent fois que la vôtre a présidé et préside toujours à cette disposition; et si vous n'en s'avez pas la raison, ne vous en prenez qu'à votre ignorance. »

Ainsi faisons-nous quand nous critiquons les œuvres de DIEU!

C'est son *grand Livre* que nous regardons quand nous jetons les yeux sur le monde. Tous les siècles en sont comme les pages qui se suivent l'une l'autre; toutes les années en sont comme les lignes; et toutes les créatures différentes, depuis l'Ange, depuis l'homme, jusqu'aux derniers brins d'herbe et aux plus petits grains de poussière, en sont comme les lettres, disposées chacune en

leur place propre par la main de ce grand Compositeur, qui seul connaît ses éternelles conceptions et l'ensemble de son ouvrage.

Si vous demandez pourquoi une créature est plus parfaite que l'autre; pourquoi celle-ci est mise à cette place, et celle-là à cette autre; pourquoi le froid d'hiver, et pourquoi la chaleur d'été; pourquoi la pluie en ce moment, et non en cet autre; pourquoi cet accident de fortune, de santé; pourquoi cette maladie; pourquoi la mort de ce jeune enfant auprès de ce vieillard qui demeure; pourquoi cet homme bienfaisant enlevé par la mort, et non pas ce méchant qui ne fait que le mal? etc.; je vous répondrai qu'une intelligence *infinie*, qu'une sagesse *infinie*, qu'une justice, qu'une bonté *infinies* ont ainsi réglé les choses, et qu'il est certain que tout est dans l'ordre, bien que cela ne nous semble point ainsi.

Je vous répondrai que, pour juger sainement une œuvre, il faut la connaître *entièrement*, il faut l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails, comparer les moyens avec la fin qu'ils doivent atteindre. Or, quel homme, quelle créature est jamais entrée dans le secret des conseils éternels du Créateur?

Cela serait surtout nécessaire pour apprécier la sagesse et la justice de la Providence relativement aux hommes raisonnables et *libres*, destinés à une vie immortelle, capables de faire le bien et le mal, capables de mériter et de démériter.

Quelquefois, s'accommodant à notre faiblesse, DIEU daigne se justifier, dès ce monde, par des faits, ou consolants ou terribles. Il n'est pas de siècle où l'on ne voie de ces effets signalés de la justice ou de la bonté divine ; des crimes cachés avec un art infernal se découvrent par les moyens les plus inattendus, les plus extraordinaires ; des blasphémateurs audacieux sont frappés au moment même où ils défient ce Dieu invisible auquel ils ne croient pas. — En 1848, près de Toulouse, pendant les élections de l'Assemblée constituante, un impie démagogue haranguait des paysans électeurs, et cherchait à détruire dans leur esprit le respect pour la Religion, cet obstacle toujours si redoutable aux projets des méchants.

L'orateur attaquait tout, niait tout, jusqu'à l'existence de DIEU. — « Qu'il parle donc, s'écriait-il en montrant le poing au ciel, qu'il parle, s'il m'entend!... »

Il n'avait point achevé, qu'un terrible coup de foudre éclate et renverse le blasphémateur au milieu de la foule épouvantée ! — On le crut mort ; il reprit ses sens après deux heures ; je doute qu'à l'avenir il ait demandé de nouvelles preuves de la providence de DIEU.

Un autre misérable, plus coupable sans doute, fut frappé plus terriblement encore, en 1849, dans un petit village près de Caen. C'était un dimanche, pendant la messe. Cet homme était avec un ami dans un cabaret voisin de l'église. Le son des cloches le mit en fureur. Après mille affreux blasphèmes contre la Religion, contre les prêtres, en proie à une sorte de rage, il prend son

verre et, se levant, devant son compagnon et le cabaretier, qui voulaient en vain le calmer : « S'il y a un DIEU, s'écrie-t-il, qu'il essaye donc de m'empêcher de boire mon verre de vin ! » — Et il tombe au même moment, frappé d'une apoplexie foudroyante ! — On pourrait ajouter une foule de traits semblables de la justice divine dès ce monde. Ce sont des échantillons, et comme des *arrhes* de la justice à venir.

DIEU donne aussi des gages de sa providence sur les bons. Combien de misères soulagées contre toute attente ! combien souvent on découvre que l'on a servi d'instrument à la sainte bonté de DIEU ! Les pauvres, et les chrétiens qui secourent les pauvres, sont là pour le dire. Leur vie, c'est la Providence en action ; c'est la preuve vivante de la Providence.

## II

Maintenant, pourquoi DIEU ne justifie-t-il pas toujours de la sorte sa justice, sa bonté, sa sainteté dès ce monde ? — La raison en est bien simple. C'est que la vie présente n'est que le germe, le commencement de ce qui nous concerne, et que le complément de l'œuvre de DIEU en nous est plus convenablement placé dans l'éternité ; là, seulement, nous arrivons au développement parfait de notre être. C'est que la vie présente est le temps de la foi qui doit croire sans voir, qui doit croire, même malgré les apparences contraires, ce qu'elle verra bientôt à découvert, quand le voile sera levé.

Il ne faut jamais perdre de vue l'Éternité, lorsqu'il

s'agit de juger les choses humaines. Elle rétablit merveilleusement les désordres apparents de ce monde. — « pourquoi, se disait-on, DIEU ne punit-il pas ce grand coupable? Pourquoi ce méchant comblé de prospérités, et cet homme de bien accablé de tant de maux? Quel soin DIEU prend-il donc de cela? où est sa justice? où est sa sagesse? où est sa bonté?

Voici l'Éternité qui explique le mystère! Il était juste et sage de récompenser par les passagères prospérités de la terre le peu de bien qu'avait fait cet impie, ce grand pécheur que l'Éternité devait punir. Et ces justes, que le monde réputait si malheureux, payaient justement par des afflictions passagères la peine des fautes légères échappées à la faiblesse humaine; l'Éternité bienheureuse était la récompense de leur vertu!

*C'est à la mesure de l'Éternité qu'il faut juger tout ce qui arrive à l'homme en ce monde.* Hors de là, il est impossible de rien comprendre aux desseins de DIEU sur nous.

Réformons donc désormais notre manière de voir. Ne jugeons plus notre Grand Juge! — Ni vous ni moi, croyez-le bien, n'avons la vue aussi longue que lui.

Ce qu'il fait est bien fait, et, s'il permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien.

Ne vous souvenez-vous plus du jardinier de la fable? — Il se trouvait dans son jardin, près d'une grosse citrouille :

A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?

Il a bien mal placé cette citrouille-là!

Eh! parbleu! je l'aurais pendue  
 A l'un des chênes que voilà!  
 C'eût été justement l'affaire :  
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.  
 — C'est dommage, Garo, que tu n'es pas entré  
 Au conseil de Celui que prêche ton Curé!  
 Tout en eût été mieux. — Et pourquoi, par exemple,  
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,  
 Ne pend-il pas en cet endroit?  
*Dieu s'est mépris ; plus je contemple*  
 Ces fruits ainsi placés, puis il semble à Garo  
 Que l'on a fait un quiproquo.

Il faisait chaud ; l'ami Garo était fatigué ; il se couche au pied d'un des chênes voisins. Il commençait à s'endormir, quand un gland se détache et, du haut de l'arbre, lui tombe sur le nez. Garo, réveillé en sursaut, pousse un cri, et voyant la cause de son accident :

« Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc  
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
 Et que ce gland eût été gourde!  
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison.  
 J'en vois bien à présent la cause. »  
*Et, louant Dieu de toute chose,*  
*Garo revint à la maison.*

Faites comme ce brave homme ; et, loin de nier la divine Providence, gardez-vous même de vous plaindre d'elle.

## V

**La Religion est bonne pour les femmes.**

RÉP. Et pourquoi donc pas pour les hommes?  
 Ou elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie,

elle est aussi vraie (et dès lors aussi *bonne*) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

Oui, certes, « la Religion est bonne pour les femmes ; » mais aussi, et absolument pour les mêmes raisons, elle est bonne pour les hommes.

Comme les femmes, les hommes ont des passions, souvent fort violentes, à combattre ; et comme les femmes, les hommes ne les peuvent vaincre sans la crainte et l'amour de DIEU, sans les moyens puissants que la Religion *seule* leur présente.

Pour les hommes comme pour les femmes, la vie est remplie de devoirs difficiles et pénibles : devoirs envers DIEU, devoirs envers la société, devoirs envers la famille, devoirs envers soi-même.

Pour les hommes comme pour les femmes, il y a un DIEU à adorer et à servir, une âme immortelle à sauver, des vices à réprimer, des vertus à pratiquer, un paradis à gagner, un enfer à éviter, un jugement à craindre, une mort sans cesse menaçante à laquelle il faut se préparer.

Pour les uns comme pour les autres, JÉSUS-CHRIST est mort sur la croix, et ses commandements regardent tout le monde.

La Religion est donc aussi bonne pour les hommes que pour les femmes ; et s'il y a une différence, c'est qu'elle est encore plus indispensable aux hommes qu'aux femmes. Ils sont en effet exposés à plus de dangers ; ils peu-

vent faire le mal plus facilement, et ils sont plus entourés de mauvais exemples, principalement en ce qui touche les mauvaises mœurs, l'intempérance et la négligence des devoirs religieux.

La Religion est bonne pour tout le monde. Elle est surtout nécessaire à ceux qui disent qu'elle n'est pas faite pour eux. Plus on en a besoin, moins on en veut.

## VI

**Il suffit d'être honnête homme : c'est la meilleure des religions, cela suffit.**

RÉP. Oui, pour ne pas être pendu ; mais non pas pour aller au ciel. — Oui, devant les hommes ; non, devant DIEU, le souverain Juge.

### I

« Il suffit d'être honnête homme ? dites-vous. — Soit ; mais entendons-nous. Qu'appellez-vous un *honnête homme* ? — Voilà une parole qui me paraît bien élastique, bien commode, et qui se prête à tous les goûts.

Demandez, en effet, à ce jeune homme aux mœurs déréglées, si, avec la conduite plus que légère qu'il mène, on peut être *honnête homme* ? — « Quelle question ! vous répondra-t-il ; des folies de jeunesse n'empêchent nullement d'être honnête homme. J'ai, certes, la prétention de l'être ; et je voudrais bien voir que quelqu'un vînt me contester ce beau titre ! »

Demandez ensuite à ce marchand, qui achète des étoffes de qualité inférieure et les vend comme étant de première qualité; à cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que lorsqu'il est à ses pièces; à ce patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers le repos nécessaire du dimanche; demandez-leur si ce qu'ils font là les empêche d'être des *honnêtes gens*? Et aucun d'eux n'hésitera à vous répondre qu'il est un honnête homme, et que ces petites ruses, ces habiletés ne font rien à l'affaire.

Demandez encore à ce dissipateur si sa prodigalité, à ce vieillard si son avarice sordide, à cet habitué du cabaret si l'ivrognerie, détruisent leur *honnêteté*? Et chacun demandera grâce pour sa passion favorite, tout en se proclamant honnête homme et très-honnête homme!

Ainsi, de l'aveu même des *honnêtes gens* dont il est question ici, un homme débauché, trompeur, ivrogne, avare, usurier, prodigue, libertin, peut être un *honnête homme*, et nul ne peut lui dénier ce titre, pourvu qu'il n'ait point volé d'argent ou assassiné!

Ne trouvez-vous pas cette nouvelle morale fort commode? Quiconque n'a rien à démêler avec la cour d'assises n'aura point de compte à rendre à DIEU. — Ce ne sera plus au cœur, ce sera à l'épaule désormais qu'il faudra regarder pour juger les gens; et quiconque n'aura point le T. F. ou le T. P.<sup>1</sup>, sera réputé bon pour le Ciel!

<sup>1</sup> Travaux forcés; travaux à perpétuité.

Quelle *religion* que celle de l'honnête homme ! — Et vous dites que c'est là votre religion ? que c'est la meilleure des religions ? une religion qui permet tout, hormis le vol et l'assassinat ! Mais vous n'y pensez pas ! C'est une perversion et une abominable doctrine, et non point une religion.

## II

« Mais, dites-vous, j'entends alors par *honnête homme* plus que l'on n'entend d'habitude. J'appelle HONNÊTE HOMME *celui qui remplit bien tous ses devoirs, qui fait le bien et évite le mal.* »

Et moi, je vous réponds alors et j'affirme, appuyé sur l'expérience, que si vous êtes tel que vous dites sans l'aide puissante de la Religion, vous êtes la huitième merveille du monde ; mais qu'il y a cent à parier contre un que vous ne l'êtes pas.

Car vous ne me ferez pas croire que vous n'avez point de passions, de penchants déréglés ; tout homme en a, et beaucoup. — Si donc vous êtes enclin au libertinage, à la gourmandise, aux plaisirs de sens, qui vous modérera ? — Si vous êtes porté à la violence, ou à la paresse, ou à l'*orgueil*, qui dominera ces passions ? qui retiendra votre bras ? qui arrêtera votre langue ? — Sera-ce la crainte de DIEU ? — Mais il n'en est pas question dans cette religion de l'honnête homme. — La voix de la raison ? — Mais nous savons ce que vaut le raisonnement aux prises avec une passion violente. — Quoi donc ? En vérité, je ne vois pas autre chose que la crainte de la

police, la force brutale. Mais alors, quelle noble religion !... Je vous en fais mon compliment. — J'aime mieux la mienne.

Seule la religion chrétienne offre des remèdes efficaces à nos passions, et oppose un frein suffisant à leurs emportements. A moins d'admettre qu'un homme est impeccable, qu'il est un ange (ce qui n'est pas), il est nécessaire de conclure que, sans les puissants secours que nous donne le Christianisme, nous ne pouvons être **CONSTAMMENT** *fidèles à tous les grands devoirs dont l'observation constitue le véritable honnête homme.*

Sans le Christianisme, nous ne pouvons surtout les remplir avec cette droiture d'intention qui en fait toute la beauté morale.

Les chrétiens les plus vertueux (tant est grande cette faiblesse humaine dont vous vous prétendez exempt!) manquent eux-mêmes parfois à leurs devoirs, malgré la force surhumaine qu'ils puisent dans la foi. Et vous, privé de ce frein tout-puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dangers du monde, vous prétendriez être toujours fidèle ?

Je l'affirme avec assurance, celui qui, n'étant pas chrétien, se dit *honnête homme* (dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure), ou bien se fait à lui-même une grossière illusion, ou bien ment à sa conscience.

### III

Mais je vais plus loin. Alors même que je vous verrais remplir parfaitement vos devoirs de citoyen, de père,

d'époux, de fils, d'ami, en un mot les devoirs qui font l'honnête homme selon le monde, je vous dirais encore : « Cela ne suffit pas ! »

Non, *cela ne suffit pas*. — Et pourquoi? — Parce qu'il y a un DIEU qui règne dans les cieux, qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous appelle à lui, qui vous impose une loi déterminée qu'il n'est en la puissance d'aucun homme d'anéantir. — Parce que vous avez envers ce grand DIEU des *devoirs* déterminés d'adoration, d'actions de grâces, de prières, aussi rigoureux, aussi nécessaires, et même plus essentiels, plus imprescriptibles que vos devoirs vis-à-vis de vos semblables.

Un ingrat, un révolté peut-il se dire : « Je suis bon ; je n'ai rien à me reprocher ? » — Non, certes ! — Eh bien, vous êtes un ingrat, un révolté, vous, honnête homme du monde, qui oubliez le bon DIEU ! — Il est votre Père ; vous lui devez l'être, la vie, l'intelligence, la dignité morale, la santé, les biens, tout ; il a créé le monde pour vous, pour votre utilité, pour votre agrément. — Il vous a enseigné lui-même sa loi ; il vous a sauvé. Il vous prépare dans le ciel un magnifique bonheur. — Il est votre Seigneur ; il est votre Maître ; il vous bénit ; il vous pardonne ; il vous aime ; il vous attend !

Et vous, que lui rendez-vous en échange ? Quel amour, quel respect, quel hommage ? Vous discutez froidement les prétextes qu'inventent ses ennemis pour vous soustraire à son service. Vous n'avez peut-être que des sar-

casmes, de la haine, du mépris pour tout ce qui se rattache à son culte ! Vous ne le priez pas. Vous ne l'adorez pas. Vous ne le remerciez pas. Vous plaisantez de la foi à sa parole, de la pratique de sa loi !

Ingrat ! — Et vous n'avez rien à vous reprocher ? Et vous remplissez tous vos *devoirs* ?...

Cessez, croyez-moi, de vous faire cette illusion ! A quoi bon se séduire soi-même ? à quoi bon dissimuler ses torts ?

Reconnaissons bien plutôt que le joug de la Religion, c'est-à-dire du devoir, nous a effrayés, et que c'est pour nous en décharger sans trop d'impudence que nous avons imaginé cette *religion de l'honnête homme*.

Non-seulement elle ne suffit pas, mais elle n'est, à vrai dire, qu'un mot sonore, vide de sens, destiné à palier, aux yeux du monde et à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses dont la pratique du Christianism est le seul remède.

## VII

**Ma religion, à moi, c'est de faire du bien aux autres.**

RÉP. Rien de mieux. C'est aussi ce que la religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'insistance ; elle va même jusqu'à assimiler ce devoir au grand et fondamental devoir d'aimer DIEU : « Tu aimeras, nous dit-elle, le Seigneur ton DIEU de tout ton cœur, c'est là le premier commandement. Et voici le second, *qui est*

« *semblable au premier* : tu aimeras ton prochain comme « toi même. »

Ce sont les propres paroles de JÉSUS-CHRIST (Év. s. Matth., ch. 22); mais il ajoute quelque chose à quoi vous ne prenez pas garde : « *En ces DEUX commandements consiste toute la loi.* »

Vous, dont la religion, dites-vous, consiste seulement à faire du bien aux autres, vous supprimez un des deux commandements, le principal, celui qui, ordinairement, fait naître l'autre, qui le développe, l'alimente, le fait monter jusqu'à l'héroïsme, celui qui seul l'élève à la hauteur d'un devoir *religieux* : le commandement de l'amour de DIEU et l'obligation de le servir.

Il faut avoir ses *deux* jambes pour marcher, n'est-il pas vrai? Également, pour remplir notre destinée sur la terre et arriver au ciel, il faut la pratique des *deux* grands commandements :

1° Tu aimeras ton DIEU.

2° Tu aimeras tes frères comme toi-même.

Aussi le deuxième subsiste-t-il bien rarement là où ne règne pas le premier; l'expérience de dix-neuf siècles est là pour l'attester. Les chrétiens qui appuient l'amour de leurs semblables sur l'amour de DIEU sont les seuls qui les aiment *véritablement, efficacement, purement et constamment.*

Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante? Des *Saints*, c'est-à-dire des hommes brûlant de l'amour de DIEU.

Pour n'en citer qu'un, entre tous, voyez *saint Vincent*

*de Paul*, ce héros de la charité fraternelle, ce père de tous les malheureux, qui fait encore du bien par toute la terre au moyen des œuvres bienfaisantes qu'il a fondées ! Qu'était Vincent de Paul ? Un prêtre, un homme de l'Église ! Où puisait-il ce prodigieux dévouement envers ses semblables ? Dans l'amour de DIEU, dans la pratique de la Religion de JÉSUS-CHRIST.

Quelles sont les institutions de bienfaisance qui prospèrent le plus (pour ne pas dire qui prospèrent *seules*) ? quelles sont celles qui vivent, qui se développent, qui subsistent à travers les siècles ? Celles que fonde l'Église ; celles qui reposent sur une pensée religieuse ; celles que couronne la croix de JÉSUS-CHRIST.

Qui a fondé les hospices ? L'Église.

Qui a recueilli dans tous les temps, qui, de nos jours encore, malgré les entraves que d'aveugles gouvernements lui suscitent, recueille toutes les misères, soit de l'âme, soit du corps, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse ? L'Église.

Qui a créé, pour soulager chacune de ces misères, des Ordres religieux d'hommes et de femmes, appliqués les uns aux petits enfants abandonnés, les autres à l'éducation des pauvres, les autres au soin des malades, ceux-ci au soin des fous, ceux-là à la rédemption des captifs, à l'hospitalité des voyageurs, etc., etc. ? L'Église, et l'Église seule.

C'est elle qui enfante les plus parfaits dévouements à l'humanité ; c'est elle qui fait la *sœur de charité*, comme elle fait le *missionnaire* et le *moine du Saint-Bernard* !

— Toujours l'amour de DIEU, comme fondement le plus solide de l'amour des hommes !

De notre temps, plus que jamais, on parle beaucoup d'humanité, de fraternité, d'amour des pauvres. On bâtit des systèmes ; les belles paroles ne coûtent rien ; on fait des livres et des discours. Pourquoi tout cela a-t-il si peu de résultats ? Parce que la Religion ne vivifie pas ces efforts. Un effet ne peut exister sans sa cause ; la cause, le principe le plus fécond de la charité fraternelle, est la charité divine ou l'amour de DIEU.

Méfiez-vous donc des beaux systèmes de fraternité qui font abstraction de la Religion. Sans Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST il n'y a pas d'amour des hommes *efficace, pur, solide et durable.*

## VIII

**La Religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper de celle-ci, et y détruire la misère.**

RÉP. La Religion parle beaucoup de l'autre vie parce que l'autre vie, étant éternelle, est d'une immense importance et mérite, bien plus encore que celle-ci, que l'on s'occupe d'elle. C'est là, en effet, que se décide à tout jamais la grande question du bonheur ou du malheur ; sur la terre, nous ne faisons que préparer cette solution.

Mais si elle parle beaucoup de la vie éternelle, la Religion n'a garde de négliger la vie de ce monde. Tous

les intérêts de l'homme lui sont présents, son ame, son corps, sa vie passagère, sa vie future et immuable; elle n'oublie rien.

Si elle ne détruit pas entièrement la misère, c'est que *la misère NE PEUT PAS être détruite*; — et la misère ne peut être détruite parce que les causes qui la produisent ne peuvent être supprimées.

La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité entre les hommes. — Si, par suite d'un accident, ou simplement par le fait de la vieillesse, je viens à perdre la force nécessaire pour remplir mon état, ne tomberai-je pas dans la misère? — Si, malgré mes efforts, je suis tellement inepte que je travaille moins bien que mes confrères, mes pratiques n'iront-elles pas s'adresser de préférence aux plus habiles; et ne tomberai-je pas dans la misère? — Et cependant, qui peut garantir de la maladie, des accidents, de la vieillesse? qui peut donner de l'esprit à celui qui n'en a pas? qui peut rendre tous les hommes égaux en force, en intelligence, en bonne volonté?... Voici donc une cause de misère bien féconde et qu'il est impossible, même à la Religion, de détruire.

La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature, corrompue par le péché : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, l'amour du plaisir, la vengeance, l'orgueil, etc.

Parmi les pauvres, combien sont malheureux *par leur faute*? Dix-neuf sur vingt. Ils accusent Dieu et ne de-

vraiment accuser qu'eux-mêmes. Les *bons* pauvres trouvent promptement du secours; DIEU et les amis de DIEU ne les abandonnent jamais!

La pauvreté est, comme la maladie et la mort, la punition du péché. Il est impossible de la détruire, car il est impossible de détruire le péché originel, qui est un fait accompli, et de rendre l'homme impeccable. — Mais ce qui est possible, et ce que la Religion fait admirablement, c'est de diminuer la misère, de la soulager, de l'adoucir, de la rendre supportable, enfin de la sanctifier.

La Religion vénère dans notre corps le temple de cette âme immortelle, qui est elle-même le temple vivant de DIEU. Elle s'ingénie à en guérir, à en prévenir même toutes les douleurs, par ces mille institutions charitables, ces hospices de tout genre, qui couvrent le monde chrétien.

Partout où sa voix est écoutée, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse avec joie son superflu dans le sein des malheureux. Le pauvre, à son tour, apprend à espérer. Il apprend, à l'école de JÉSUS-CRIST, à supporter patiemment, et quelquefois il va jusqu'à aimer des souffrances qu'il sait destinées, dans les desseins adorables de son Père céleste, à éprouver sa fidélité, à le purifier de ses fautes, à le rendre plus semblable à son Sauveur pauvre et crucifié, à lui faire amasser d'ineffables trésors de bonheur dans l'éternelle patrie!... Combien n'ai-je pas vu de bons pauvres remercier DIEU de leurs souffrances, se réjouir dans leurs privations?

La Religion fait donc ce qu'elle doit en s'occupant de nous en cette vie, et en s'occupant davantage encore de la vie à venir.

Nul ne peut se plaindre d'elle. Que les riches deviennent bons chrétiens et dès lors charitables ; que les pauvres deviennent bons chrétiens et dès lors patients : là est tout le mystère.

## IX

**Il faut jouir de la vie ; il faut prendre du bon temps : car le bon DIEU n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux.**

RÉP. Oh, oui ! DIEU dans sa bonté, ne nous a faits que pour nous rendre heureux ! Mais la grande question est de ne pas nous méprendre sur le BONHEUR.

Vous cherchez à être heureux. Vous avez raison. Mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens ! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous ; *une seule est la vraie... malheur à qui en prend une fausse!!!...*

Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours ; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés, et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future

sont des chimères; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. — C'est la doctrine *du plaisir*.

C'est la doctrine qui cherche en ce moment à prévaloir sur le Christianisme et à matérialiser le bonheur. — Dans le siècle dernier on l'appelait *Philosophie*; de notre temps, on l'appelle SOCIALISME.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant*. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes, le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure; le *bonheur* est le même pour l'un comme pour l'autre: la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance!

Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'*impossibilité pratique* de la doctrine socialiste, l'*absurdité* de son bonheur universel.

Je voudrais vous faire toucher du doigt son *opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer*; vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare, il n'y a rien, absolument rien.

S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est, sans contredit, la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir: c'est la condition de tous les hommes sur la terre; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où se-

ront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer.

N'y a-t-il pas, je le demande, ici-bas, et n'y aura-t-il pas *toujours, toujours et toujours*, des maladies, des peines, des douleurs? n'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant?...

N'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes?

Rien pourra-t-il changer cet état de choses? *Une organisation nouvelle de la société*, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra? que nous perdions ceux que nous aimons? empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été?... empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine? empêchera-t-elle surtout de MOURIR?

Tout cela est-il ou n'est-il pas? et n'est-il point aussi certain que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours*? Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

Et que devient, dites-moi, en présence de ce *fait*, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, *cette jouissance constante*, CE BONHEUR TERRESTRE PARFAIT que nous promet le Socialisme? — La seule approche de la

maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir!... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le repos du bonheur sur la terre, où il ne peut être, et quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

Donc, il faut que je le cherche autre part; car il est quelque part, je le sais; la sagesse, la bonté, la puissance de DIEU m'en sont un sûr garant...

Où donc? — Là où me le montre le Christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le ciel.*

Le Christianisme, lui, s'accorde parfaitement avec le grand *fait* de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et du bonheur.

Il prend l'homme tout entier et *tel qu'il est*; il tient compte des *faits* essentiels que méconnaît le Socialisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la Rédemption de JÉSUS-CRIST, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Socialisme, et sur des suppositions chimériques.

Le Socialisme ne voit en nous que l'écorce; il oublie le noyau, l'âme. — Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps; mais il voit aussi le noyau, et il trouve

que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. — Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à Dieu.

Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'âme de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot, de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de ces maux que nous constatons tout à l'heure. Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience.

La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur ; l'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir !

S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le *corps*. Nous avons vu plus haut les soins dont il l'entoure.

Il s'en occupe, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie...

Il recueille ses derniers soupirs, il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et, là encore, il ne lui dit point un éternel adieu !... Il sait qu'un jour, ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire,

sera réuni à son âme, et goûtera, avec elle, dans le Paradis, d'ineffables délices!...

Tel est le Christianisme.

Il connaît, il promet, il donne le bonheur.

Il donne sur la terre ce qui est possible sur la terre. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien *sait, est sur* qu'il l'aura un jour...

Aussi, *tout vrai chrétien est heureux*. Il a des chagrins, des douleurs... Il est impossible de n'en pas avoir; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

Le Socialisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner; il promet l'*impossible*... Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs; et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance?

« Le monde sera heureux, disent-ils, *quand tout sera changé.* » — Oui; mais *quand tout sera-t-il changé?* — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur!

Le Socialisme fait comme ce perruquier gascon qui mettait sur son enseigne :

*Demain, ici on rase pour rien.*

*Demain* restait toujours *demain*; et *aujourd'hui* n'arrivait jamais.

Le Socialisme veut la récompense sans le travail ; le Christianisme veut la récompense après le travail.

L'un dit comme les mauvais ouvriers ; l'autre, comme les bons. Aussi tout fainéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du Socialisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la Religion.

Que notre France se garde donc de ces promesses creuses, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets...

Qu'elle les repousse, qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance !

Relevons la tête, ranimons notre foi engourdie ; soyons, redevenons chrétiens ! Là seulement est le remède à nos maux. Apprenons à comprendre, comme nos pères, les divines leçons que le GRAND MAÎTRE nous a laissées sur le BONHEUR :

« HEUREUX, dit-il, *heureux les pauvres en esprit* (c'est-à-dire ceux qui sont détachés des biens fragiles de la terre) ; *car le royaume du CIEL est à eux !*

« HEUREUX *ceux qui sont doux et pacifiques ; parce qu'ils seront les enfants de DIEU !*

« HEUREUX *ceux qui pleurent ; parce qu'ils seront consolés !*

« HEUREUX *les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde !*

« HEUREUX *ceux qui ont le cœur pur ; car ils verront DIEU !* »

Instruisons-nous, pénétrons-nous de cette religion ca-

tholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois !... Nous aurons le *bonheur* POSSIBLE en ce monde, et le *bonheur* PARFAIT dans l'autre !

Qui veut plus est un insensé qui n'aura ni l'un ni l'autre.

## X

**Il y a des savants et des gens d'esprit qui ne croient pas à la Religion.**

RÉP. Que conclure de là, si ce n'est que, pour être chrétien, pour recevoir de DIEU le don de la foi, il ne suffit pas d'avoir de la science profane ni de l'esprit ; mais qu'il faut, en outre, avoir un cœur droit, pur, humble, bien disposé, prêt à faire les sacrifices qu'imposera la connaissance de la vérité ! Or voilà ce qui manque au petit nombre des savants qui sont irréligieux.

Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion. Absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, ils ne pensent ni à DIEU ni à leur âme ; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la Religion. Par rapport à la Religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture. Il y a tel *savant* plus ignorant en religion qu'un enfant de dix ans assidu au catéchisme.

Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger DIEU, traiter avec

lui d'égal à égal, et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections.

Ou bien enfin, ce qui arrive plus souvent encore, et ce qui, habituellement, est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la religion chrétienne.

Cela explique surabondamment l'incrédulité de certains savants modernes, élevés sans foi et vivant sans Dieu.

Si l'on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages, la difficulté disparaît entièrement.

On peut affirmer que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt.

Et, parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point stables dans leur incrédulité et se réfugièrent, avant de mourir, dans les bras de cette religion qu'ils avaient blasphémée. — Tels furent, entre autres, plusieurs des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, *Montesquieu, Buffon, la Harpe, etc.*

*Voltaire* lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. — Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie ac-

coururent... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la Religion... mais cette fois ce fut en vain ; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir !

*D'Alembert* voulut également se confesser ; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les *philosophes* qui entouraient son lit. — « Si nous n'eussions été là, disait l'un d'eux, il eût fait le plongeon comme les autres ! »

Quelle valeur *morale* ont ces hommes ? et que prouve leur irréligion, surtout si vous leur opposez la foi éclairée des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre ?

La foi, notez-le bien, leur imposait, comme à tous les hommes, des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. L'évidence seule de la vérité du christianisme a pu forcer leur adhésion.

Sans parler de ces admirables Docteurs que l'Église appelle *les Pères*, et qui furent presque les seuls philosophes, les seuls savants des quinze premiers siècles, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la Religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants ?

*Roger, Bacon, Copernic, Descartes, Pascal, Male-*

branche, d'Ayvesseau, Lamoignon, Matthieu Molé, Cujas, Domat, de Maistre, de Bonald, etc... parmi les grands philosophes, les jurisconsultes et les savants du monde;

*Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon*, parmi les grands orateurs;

*Corneille, Racine, Dante, le Tasse, Boileau, Chateaubriand*, etc., parmi les littérateurs et les poètes.

Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses? *Charlemagne* n'était-il pas chrétien? *Godefroid de Bouillon, Tancrède, Bayard, du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Vauban, Villars, Catinat*, etc., n'abaissaient-ils pas devant la Religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires? *Henri IV, Louis XIV*, étaient chrétiens. *Turenne* était chrétien; il avait communiqué le jour même de sa mort. — *Le grand Condé* était chrétien. — Et au-dessus de tous, SAINT LOUIS, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Église.

Chacun sait les sentiments de *Napoléon* touchant le christianisme. Dans l'enivrement de sa puissance et de son ambition, il s'écarta gravement, je le sais, et des règles et des devoirs pratiques de la Religion; mais il en conservait toujours la croyance au fond de son cœur. « Je suis chrétien, catholique romain, disait-il; mon fils « l'est comme moi; j'aurais un grand chagrin si mon « petit-fils pouvait ne pas l'être. » — Le plus plus grand

« service que j'ai rendu à la France, ajoutait-il encore, « c'est d'y avoir rétabli la religion catholique. Sans la « Religion, où en seraient les hommes? Ils s'égorge-  
« raient pour la plus belle femme ou pour la plus grosse  
« poire! »

Lorsqu'il se trouva seul avec lui-même, à Sainte-Hélène, il se prit à réfléchir à la foi de son enfance ; et, dans son profond génie, Napoléon jugea la foi catholique véritable et sainte.

Il demanda à la Religion ses consolations suprêmes. Il implora le pardon du bon Pape Pie VII, qu'il avait abreuvé de tant d'outrages.

Il fit venir à Sainte-Hélène un prêtre catholique, et il assistait à la messe célébrée dans ses appartements. Il recommandait à son cuisinier de ne pas servir gras les jours maigres. Il étonnait les compagnons de son exil par la force avec laquelle il exposait les doctrines fondamentales du catholicisme.

Étant près de mourir, il congédia les médecins, fit venir l'abbé Vignali, son aumônier, et lui dit : « Je crois  
« à Dieu ; je suis né dans la religion catholique : je veux  
« remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les se-  
« cours qu'elle administre... »

Et l'empereur se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. — « Je suis heureux d'avoir rempli  
« mes devoirs, dit-il au général Montholon. Je vous sou-  
« haite, général, d'avoir, à votre mort, le même bon-  
« heur... Sur le trône, je n'ai point pratiqué la Religion,  
« parce que la puissance étourdit les hommes. Mais j'ai

« toujours eu la foi; le son des cloches me fait plaisir, et  
 « la vue d'un prêtre m'émeut. — Je voulais faire un  
 « mystère de tout ceci; mais c'est de la faiblesse... Je  
 « veux rendre gloire à DIEU!... »

Puis il ordonna lui-même que l'on dressât un autel dans la chambre voisine, pour l'exposition du Saint-Sacrement et les prières des Quarante-Heures.

Ainsi mourut Napoléon, en chrétien.

Ne craignons pas de nous tromper à la suite de tant de grands hommes, dont le nombre, la science religieuse et surtout la valeur morale l'emportent mille fois sur les quelques hommes distingués qui méconnurent le christianisme.

L'orgueil, — la passion de science profane qui les absorbait tout entiers, — d'autres passions encore plus violentes et plus honteuses, — sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer leur incroyance; tandis que la vérité de la Religion a pu seule, nous le répétons, incliner le front des autres sous le joug sacré du catholicisme!

## XI

**Les Curés font un métier, ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent.**

RÉP. Qu'osez-vous dire? — Les Prêtres de JÉSUS-CHRIST, des imposteurs! Eh! qu'en savez-vous? comment pouvez-vous lire au fond de leur cœur s'ils croient ou s'ils ne croient pas à leur sacerdoce? C'est à l'accusateur à prou-

ver ce qu'il avance; prouvez cette accusation; je vous en défie.

Me jetterez-vous, en guise de preuve, le nom de quelque mauvais Prêtre?

Mais ne voyez-vous pas que l'exception prouve la règle? On ne remarquerait pas un mauvais Prêtre si l'immense majorité n'était pas sainte, pure et vénérable.

Une tache d'encre paraît vivement sur une robe blanche; on la verrait à peine si la robe était noire ou souillée.

Ainsi en est-il du Sacerdoce catholique, à qui l'impiété rend ici un hommage involontaire.

Qu'il y ait de mauvais Prêtres, ce n'est pas chose étrange. Souvenez-vous qu'il y eut un Judas parmi les Apôtres! — De même que les Apôtres, premiers Prêtres, premiers Évêques de l'Église, rejetèrent l'Apôtre infidèle et ne furent point responsables de son crime, ainsi l'Église condamne-t-elle avec encore plus d'énergie, plus d'horreur que vous ne le faites vous-mêmes, les Prêtres coupables, déserteurs de leurs sublimes devoirs! Elle tâche de les ramener d'abord par la douceur et par le pardon: le Prêtre, comme les autres hommes, a droit à la miséricorde; mais s'ils ne se corrigent pas, s'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, elle les retranche de son sein et les frappe de ses anathèmes.

Les Prêtres, des imposteurs! — Et quel intérêt ont-ils à vous confesser, à vous reprendre de vos vices, à vous prêcher, à catéchiser vos enfants, à nourrir les pauvres, à donner à celui-ci un conseil, à cet autre une consolation, à cet autre du pain?

Retrancherait-on un centime de leur mince traitement et de leur casuel plus mince encore, s'ils se taisaient sur les désordres de leurs paroisses, s'ils admettaient tout le monde aux Sacrements sans se donner la peine d'examiner les consciences, s'ils abrégèrent leurs catéchismes de moitié, etc.? Quel intérêt ont-ils donc à bien remplir leur ministère?

Non, non; le Prêtre n'est point ce que les impies voudraient qu'il fût; et c'est parce qu'ils le savent bien, qu'ils détestent le Prêtre. Ils voient en lui le Représentant du DIEU qui condamne leurs vices, l'Envoyé de JÉSUS-CHRIST qu'ils blasphèment et qui les jugera. Ils voient en lui une personnification de cette loi de DIEU qu'ils violent sans cesse; et c'est parce qu'ils ne veulent pas du MAÎTRE qu'ils ne veulent pas de son Ministre.

## XII

**Les Prêtres sont des fainéants : à quoi servent-ils?**

RÉP. A sauver les âmes! Certes, voilà un emploi qui en vaut un autre!

L'ouvrier travaille la matière; le Prêtre, lui, travaille l'âme. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du Prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre.

Le Prêtre continue le grand travail du salut du monde. JÉSUS-CHRIST, son DIEU et son modèle, l'a com-

mencé; les Prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

A son exemple, le Prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie, appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et qui n'ont pas d'ami.

Il n'attend rien en échange de ce dévouement; le plus souvent il ne reçoit que des insultes, des calomnies abominables et de pénibles traitements. Véritable disciple de son divin Maître, il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie! quelle abnégation surhumaine!

Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères: tel Mgr Affre, sur les barricades de Paris; tels Mgr de Belzunce et saint Charles Borromée dans les pestes de Marseille et de Milan; tel, dans le choléra en 1832 et en 1849, tout le clergé de Paris et de tant d'autres villes, qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple.

Voilà à quoi servent les Prêtres! Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent servent à quelque chose de meilleur.

Les ingrats! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertumes celui qu'ils appellent auprès de leur chevet dans de mauvais jours, celui qui a béni leur enfance, et qui ne cesse de prier pour eux!

Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le Prêtre. Et notre pauvre France, déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole que m'adressait un jour dans une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, revenu à Dieu de tout son cœur. Je lui avais donné un petit *Manuel du Chrétien*. « Ah ! mon père, me dit-il en me montrant ce livre, si j'avais connu ce qui est là-dedans, et si je l'avais pratiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce que j'ai fait, je ne serais pas où je suis. »

Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le Prêtre ; si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par trois ou quatre révolutions en cinquante ans, et elle n'en serait pas à se demander encore aujourd'hui : Vais-je périr ? puis-je encore être sauvée ?

Oui, elle peut l'être, si elle veut redevenir catholique !  
 Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de celui qui SAUVE le monde !

Les Prêtres sont le salut de la France ! Sans la Religion la société est perdue.

Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au Prêtre. Tout homme qui le repousse n'a pas l'intelligence de notre siècle ni de notre patrie.

Loin de nous donc tous nos vieux préjugés ! loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété du voltairianisme avait flétri le Sacerdoce catholique !

Respectons nos Prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

Tâchons alors de ne pas regarder l'*homme* et de ne voir que le *prêtre* : en tant que *prêtre*, il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint ; car il est le continuateur de JÉSUS-CHRIST, souverain Prêtre, à travers les siècles, et c'est de lui que le Sauveur a dit : *Qui vous écoute m'écoute ; et qui vous méprise me méprise.*

### XIII

**Il y a de mauvais Prêtres ; comment peuvent-ils être les ministres de DIEU ?**

RÉP. Parce que, en devenant mauvais, ils ne cessent pas d'être Prêtres.

Cessez-vous d'être chrétien, parce que vous faites un péché ? Un juge cesse-t-il d'être juge, de porter des sentences obligatoires, parce qu'il devient prévaricateur ? un père n'est-il plus père, parce qu'il manque à ses devoirs ? un capitaine perd-il le droit de commander, parce qu'il commet une faute contre la discipline ?....

S'il en est ainsi dans les choses humaines, où les charges publiques peuvent, à la rigueur, être enlevées aux coupables, combien plus stable, plus inaliénable encore ne doit pas être, dans les choses divines, ce caractère sacré du Sacerdoce, sur qui repose la sécurité des consciences et toute la vie des fidèles !

Si nos Prêtres cessaient d'être Prêtres par le seul fait d'un péché grave, nous ne saurions jamais si nous recevons réellement de leurs mains les choses saintes; car DIEU seul connaît et scrute les consciences.

C'est pour nous qu'ils sont Prêtres; c'est pour nous qu'ils le demeurent, même quand ils oublient leur grandeur!

## XIV

**Les Prêtres devraient se marier. Le célibat est contre la nature.**

RÉP. Non pas contre la nature, mais au-dessus de la nature, ce qui est bien différent.

A ce compte, la chasteté elle-même serait condamné, et le christianisme qui ordonne cette chasteté à tous les chrétiens non mariés serait une loi coupable et tyrannique.

Le célibat des Prêtres n'a rien de bien extraordinaire. L'Église, en le proposant à ses ministres, n'a d'autre but que de les établir dans une liberté parfaite qui leur permette de se donner entièrement à leur saint ministère. Il est évident qu'un homme non marié est infiniment plus disposé à se dévouer au service de DIEU et de ses frères, à s'exposer aux dangers et à se sacrifier même au salut du prochain, que ne le ferait un homme chargé de femme et d'enfants.

Dans nos armées, durant la guerre, quels sont les

soldats qui marchent au combat avec le plus de cœur ! Sont-ce les soldats, les officiers mariés ? L'expérience démontre, ce qui se conçoit du reste bien facilement, que le souvenir d'une femme, d'un enfant, a fait mollir plus d'un courage.

Il en serait de même du Prêtre s'il était marié, et c'est ce que l'Église a compris dans sa profonde sagesse. Les hommes verraient moins en lui l'homme de DIEU, le ministre de la Religion, de la prière et du dévouement. En gardant la parfaite continence, le Prêtre ne fait d'ailleurs qu'imiter JÉSUS-CHRIST le divin Maître. JÉSUS, fils d'une Vierge, est resté vierge lui-même. Son envoyé ne peut que gagner à l'imiter. *Le disciple est parfait quand il ressemble au maître.*

La chasteté sacerdotale entoure le Prêtre d'une sorte d'auréole qui l'élève au-dessus de ses frères et lui permet d'attaquer plus librement leurs vices, particulièrement l'impureté et le libertinage. Elle l'aide puissamment dans le ministère si délicat, si pur de la confession ; c'est elle qui lui permet de pénétrer des secrets tellement intimes, que la fille n'ose les dire à sa mère, l'époux à son épouse, le frère à son frère.

Ceux qui crient contre le célibat des Prêtres le savent bien : la puissance morale du Prêtre catholique réside en grande partie dans son célibat. Ils sentent que ces hommes, chargés par état d'enseigner et de redresser leurs frères, deviendraient bien plus accommodants et plus faciles s'ils prenaient femme. Occupés de leur ménage, ils n'auraient plus guère le temps de s'occuper des

affaires du bon DIEU ni des consciences de leurs paroissiens.

Et puis on ferait les affaires du ciel en famille. Pour obtenir l'indulgence du curé, on flatterait *Madame*, on soupirerait auprès de *Mademoiselle-Aînée*, on admirerait, devant le *papa*, l'esprit, la bonne mine de la sainte progéniture. Le *mari-papa-confesseur* n'y tiendrait pas et accorderait tout ce que l'on voudrait.

Et la charité! et ce dévouement héroïque dont l'histoire du sacerdoce catholique rapporte à chaque page de si admirables traits, n'est-ce pas le célibat qui les a rendus possibles?

Il pourra s'attendrir sur le pauvre et l'orphelin, mais il ne se donnera point tout à eux, celui qui *doit* les affections premières de son cœur et les premières économies de sa bourse à l'entretien, à l'éducation, à l'avenir de ses propres enfants.

Le morceau de pain qu'il s'ôterait peut-être de la bouche pour sustenter l'affamé qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des mains de son fils.

Cette vie que, dans un fléau public, dans une contagion, il voudrait sacrifier au salut de ses frères, il la doit, il la conservera à sa famille!... Que deviennent les plus généreuses résolutions devant les larmes d'une épouse chérie et les caresses d'un enfant?

Si nous voulons que nos Prêtres nous sauvent (et eux seuls peuvent nous sauver), laissons-les seuls avec JÉSUS-CHRIST!

Ont-ils donc, d'ailleurs, si fort envie de se marier ?  
Pas le moins du monde, je vous le jure.

Depuis quand marie-t-on les gens malgré eux ?

## XV

**Je ne crois que ce que je comprends. Un homme raisonnable  
peut-il croire les mystères de la Religion ?**

RÉP. Alors ne croyez donc *rien*, rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, etc., car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes.

Qu'est-ce, en effet, que la *vie* ? qu'est-ce que la *parole* ? qu'est-ce que le *son* ? qu'est-ce que le *bruit* ? la *couleur*, l'*odeur*, etc.

Qu'est-ce que le *vent* ? où commence-t-il ? où et pourquoi et comment cesse-t-il ? qu'est-ce que le *froid*, le *chaud* ?

Qu'est-ce que *dormir* ? comment se fait-il que, pendant le sommeil, mes oreilles demeurant ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entende plus rien ? Pourquoi, comment me réveillé-je ? et que se passe-t-il alors ?

Qu'est-ce que la *fatigue*, la *douleur*, le *plaisir*, etc. ?

Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc. ?

Qui *comprend* ce que c'est ?

Comment peut-il se faire qu'avec mes yeux qui sont deux petites boules toutes noires en dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple) ?

Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps si, régulièrement, je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc. ?

Tout est *mystère*<sup>1</sup> en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature ? quel est celui qui en a compris un seul ? Quels *mystères* !!...

Et je veux comprendre CELUI qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre ! Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur ! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini ! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre DIEU et tous ses enseignements !!...

Mais c'est *absurde* ! il n'y a rien autre chose à répondre.

Les mystères de la Religion sont comme le soleil. Impénétrables en eux-mêmes, ils éclairent et vivifient ceux qui marchent avec simplicité à leur lumière ; ils

<sup>1</sup> Un *mystère* est une vérité dont nous pouvons connaître avec certitude l'existence, mais que nous ne pouvons comprendre en elle-même que d'une manière imparfaite.

Tout est mystère pour qui sait réfléchir, dans la nature comme dans la Religion. C'est le cachet des œuvres de DIEU.

n'aveuglent que l'œil audacieux qui veut sonder leur splendeur.

Les mystères sont *au-dessus de la raison*, et non pas *contraires à la raison*; c'est tout autre chose. — La raison ne voit pas, par ses seules forces, la vérité qu'ils expriment; mais elle ne voit pas non plus l'impossibilité de cette vérité.

Non, la foi n'est pas contraire à la raison. Bien loin de là, elle est sa sœur et son aide. C'est une lumière plus brillante qui vient s'ajouter à une première lumière.

La foi est à la raison ce qu'est le télescope à l'œil nu. L'œil, avec le télescope, voit ce qu'il ne peut apercevoir seul. Il pénètre dans des régions qui lui sont inaccessibles sans ce secours. Direz-vous que le télescope est contraire à la vue?

Telle est la foi. Elle ne fait que régler et étendre la raison. Elle la laisse s'appliquer à tout ce qui est de son ressort; et là où viennent expirer ses forces naturelles, elle la prend, la relève et la fait pénétrer dans des vérités nouvelles, surnaturelles, divines, jusque dans les secrets de DIEU.

Je *crois* donc les mystères de la Religion comme je *crois* les mystères de la nature, parce que je sais qu'ils existent.

Je sais que les mystères de la nature existent, parce que des témoins irrécusables me l'attestent: *més sens* et *le sens commun*.

Je sais que les mystères de la Religion existent, parce que des témoins plus irrécusables encore me l'attestent:

JÉSUS-CHRIST *et son Église*<sup>1</sup>. Ma raison me sert à examiner, à peser la valeur de leur témoignage. Mais, une fois qu'avec le flambeau de la philosophie, de la critique et du bon sens, j'ai examiné les faits qui me prouvent la vérité, la divinité, l'infailibilité de ces témoignages, ma raison a terminé son œuvre; la foi lui doit succéder, la raison m'a conduit à la vérité. Elle parle; je n'ai plus qu'à écouter, qu'à ouvrir mon âme, qu'à croire, qu'à adorer.

Ma foi aux mystères chrétiens est donc souverainement raisonnable. Elle prouve un esprit solide et logique. Ma raison m'a dit : « Ces témoins ne peuvent te tromper ni se tromper. Ils t'apportent du ciel LA VÉRITÉ ! » — Je manquerais à ma raison si je ne croyais pas à leur parole.

C'est une pitoyable faiblesse d'esprit que de ne vouloir croire que ce que l'on comprend.

## XVI

**Je voudrais bien avoir la foi, mais je ne peux pas.**

**RÉP.** Illusion pure : elle ne vous excusera pas au tribunal du redoutable Juge qui nous a déclaré que « CELUI QUI CROIT EN LUI A LA VIE ÉTERNELLE, ET QUE CELUI QUI NE CROIT PAS EN LUI EST DÉJÀ CONDAMNÉ. »

*Vous ne pouvez pas croire? Et quels moyens avez-vous pris pour arriver à la foi? Qui veut la fin, veut les*

<sup>1</sup> Voyez aux n<sup>os</sup> 17, 18 et 19, la question de la divinité de Jésus-CHRIST et de son Église.

moyens; qui néglige les moyens, montre évidemment qu'il ne se soucie guère de la fin.

Or, c'est là votre cas, si vous n'avez pas la foi. — Ou bien, vous n'avez pas pris les moyens de l'obtenir, ou bien vous les avez mal pris, ce qui revient à peu près au même.

1° *Avez-vous prié?* C'est la première condition de tous les dons de DIEU, par conséquent de la foi, qui est le don le plus précieux et le plus fondamental. Avez-vous demandé à DIEU cette grâce de la foi? — Comment l'avez-vous demandé? — N'a-ce pas été en l'air, sans trop vous en soucier, une fois en passant et sans persévérance? — Aviez-vous en priant, avez-vous actuellement un profond, un sincère, un vif désir de croire et d'être chrétien? Il y en a qui demandent les vertus avec grand'peur de les obtenir.

2° Avez-vous étudié la Religion avec un amour sincère de la vérité? n'ai-je pas vu des incrédules *étudier* la Religion dans Voltaire, Rousseau, etc.? Mieux vaudrait étudier la France en Angleterre. — *Avez-vous été trouver un prêtre instruit*, ou, au moins, un chrétien éclairé sur sa croyance, pour exposer et résoudre vos difficultés? L'orgueil est là, qui arrête souvent.

3° Êtes-vous décidé, si DIEU vous donne la foi, à vivre selon ses saintes et austères maximes, à combattre vos passions, à travailler à votre sanctification, à faire à DIEU les sacrifices qu'il vous demanderait?

Voilà, chez la plupart des incrédules, la vraie raison de leur état. Au fond, c'est le cœur, c'est la passion bien plus que la raison, qui repousse la foi, comme trop pé-

nible et trop gênante. « La lumière est venue dans le monde, dit JÉSUS-CHRIST, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, *parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* » Le cœur emporte la tête. Alors les raisonnements ne font plus rien; on ne veut pas de la vérité. *Il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.*

Cet aveuglement est volontaire et coupable dans sa cause; voilà pourquoi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST déclare que tout incrédule est jugé d'avance: il a résisté à la vérité.

Soyez de bonne foi dans votre recherche de la vérité religieuse; demandez à DIEU la lumière avec sincérité et persévérance; *exposez vos doutes à un prêtre charitable et éclairé;* soyez disposé à vivre selon la foi dès que sa lumière divine éclairera votre âme: et je vous affirme, au nom de JÉSUS-CHRIST, que vous ne tarderez pas à croire et à être un bon catholique.

## XVII

### Toutes les religions sont bonnes.

RÉP. Toutes les religions sont bonnes en ce sens qu'il vaut mieux en avoir une, n'importe laquelle, que de n'en pas avoir du tout; mais non point en ce sens qu'il est indifférent de professer celle-ci ou celle-là.

Vous pensez peut-être que, pourvu qu'on soit à peu près honnête homme, il importe peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, Protestant; que toutes

les religions sont des inventions humaines, dont le bon Dieu doit fort peu s'inquiéter.

Mais, dites-moi, où avez-vous pris cela? et qui vous a révélé que tous les cultes que l'on voit sur la terre soient également agréables au Seigneur?

Parce qu'il y a de fausses religions, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable? et, parce qu'on est entouré de trompeurs, n'est-il plus possible de discerner un ami sincère?

Vous avez découvert que Dieu accueille avec le même amour et le Chrétien, qui adore Jésus-Christ, et le Juif, qui ne voit en lui qu'un vil imposteur? qu'il est bon et permis d'adorer, à la place du Dieu suprême, dans les contrées païennes, Jupiter, Mars, Priape, Vénus? de rendre, en Égypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au bœuf Apis? chez les Phéniciens, de sacrifier ses enfants au dieu Moloch? en Gaule ou au Mexique, d'immoler des milliers de victimes humaines aux affreuses idoles qu'on y vénère? ailleurs, de se prosterner devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort? de répéter, du fond du cœur, à Constantinople, « Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète! » à Rome, à Paris, d'abhorrer tous ces faux dieux, de mépriser ce même Mahomet comme un imposteur?

Mais il est impossible que vous le croyiez sérieusement! — Voilà ce que vous dites, cependant: « Toutes les religions sont bonnes. »

Pourquoi ne pas avoir plutôt le mérite de la franchise.

et ne pas avouer que vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher la vérité, qu'elle vous importe peu et que vous la tenez pour oiseuse?

La recherche de la vérité religieuse, inutile!... Insensé! Et si, contrairement à votre affirmation, que rien n'appuie, DIEU a imposé à l'homme un ordre d'hommages déterminé? si, entre toutes les religions, *une, une seule* est LA RELIGION, la vérité religieuse, absolue comme toute vérité, rejetant tout mélange, excluant tout ce qui n'est pas Elle?... à quel sort vous exposez-vous? Croyez-vous que votre indifférence vous excusera devant le tribunal du souverain Juge? et pouvez-vous sans folie braver une si terrible perspective?

Mais voyez donc la misère de l'homme sans une religion divine! voyez-le avec les pâles lueurs de sa raison, abandonné au doute, souvent même à l'ignorance la plus inévitable, la plus périlleuse, sur les questions fondamentales de ses destinées, de ses devoirs, de son bonheur! « D'où viens-je? qui suis-je? où vais-je? quelle est ma fin dernière? comment dois-je y tendre? qu'y a-t-il par delà cette vie? qu'est-ce que DIEU? que veut-il de moi? » etc., etc.

Laisée à ses seules forces, que répond la raison à ces immenses problèmes? Elle balbutie, elle reste muette; elle donne des probabilités, des *peut-être*, insuffisants mille fois pour nous faire surmonter la violence des passions, pour nous maintenir dans le rude sentier du devoir!...

Et vous voudriez que le DIEU de toute sagesse, de toute

bonté, de toute lumière, ait abandonné de la sorte sa créature raisonnable, l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains !

Non, non. Il a fait luire à ses yeux une céleste lumière qui, répondant aux besoins impérieux de son être, lui révèle, avec une divine évidence, et la nature, et la justice, et la bonté, et les desseins de ce DIEU, son premier principe et sa fin dernière ; une lumière qui lui montre la voie du bien et la voie du mal, ouvertes toutes deux devant lui, aboutissant, l'une à d'éternelles joies, l'autre à une éternelle punition ; une lumière qui, au milieu des fausses lucurs dont la corruption humaine l'a environnée ; se distingue par la seule splendeur de sa vérité ; une lumière qui illumine, qui vivifie, qui perfectionne tout ce qu'elle pénètre...

Et cette lumière, c'est la *Révélation chrétienne*, le *Christianisme*, la seule Religion qui ait des preuves, la seule qui éclaire la raison, qui sanctifie le cœur, qui, ramenant toute notre perfection morale à la connaissance et à l'amour du bon DIEU, soit digne et de DIEU et de nous-mêmes.

Quelle langue humaine pourrait dire tous les titres du christianisme à notre croyance ?

Voyez-le, dès l'abord, remonter au berceau du monde par les prophéties qui l'annoncent, par la foi, l'espérance et l'amour des saints Patriarches, et par les cérémonies des cultes mosaïque et primitif qui le figurent !

Il a toujours été, en effet, une seule et même Religion, bien qu'il se soit développé en trois phases successives .

1° Dans la religion patriarcale, qui dura depuis Adam jusqu'à Moïse;

2° Dans la religion juive, que Moïse promulgua de la part de DIEU, et qui dura jusqu'à l'avènement de JÉSUS-CHRIST;

5° Dans la religion chrétienne ou catholique, enseignée par JÉSUS-CHRIST lui-même, prêchée par ses Apôtres.

Il se développait, dès l'origine, avec lenteur et majesté, comme toutes les œuvres de DIEU; — comme l'homme, qui passe par l'enfance, puis par l'adolescence, avant d'arriver à la perfection de l'âge; — comme le jour qui passe par le crépuscule et l'aurore avant de luire en son plein midi; — comme la fleur, qui est un bourgeon d'abord, puis un bouton fermé, avant de laisser entrevoir les richesses de son sein.

Et ainsi le christianisme, *et lui seul*, embrasse l'humanité tout entière; il domine tout, le temps, les siècles. Il part de l'Éternité pour rentrer dans l'Éternité; il sort de DIEU pour se reposer éternellement en DIEU!...

Tout en lui est digne de son auteur. Tout y est VÉRITÉ ET SAINTETÉ. Et ceux qui l'étudient y découvrent une merveilleuse harmonie, une beauté, une grandeur, une évidence de vérité toujours croissantes, à mesure qu'ils en scrutent les dogmes.

Il touche et purifie le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit. Il remplit l'homme tout entier.

Le caractère sublime, surhumain, incomparable de JÉSUS-CHRIST, son fondateur;

La perfection divine de sa vie;

- La sainteté de sa loi ;
- La sublimité pratique de la doctrine qu'il a enseignée ;
- Son langage, qui est une folie s'il n'est divin ;
- Le nombre et l'évidence de ses miracles, reconnus même par ses ennemis les plus acharnés ;
- La puissance de sa Croix ;
- Les circonstances de son ineffable Passion, toutes prédites à l'avance ;
- Sa résurrection glorieuse, annoncée par lui-même à quatorze reprises à ses disciples, et l'incrédulité même de ses Apôtres, que l'évidence obligea de croire à la vérité de la résurrection de leur Maître ;
- Son ascension au ciel en présence de plus de cinq cents témoins ;
- Le développement surnaturel de son Église, malgré toutes les impossibilités naturelles, physiques et morales ;
- Les éclatants miracles qui ont accompagné par toute la terre la prédication de ses Apôtres, pêcheurs ignorants et timides, changés tout à coup en docteurs et en conquérants du monde ;
- La force surhumaine de ses neuf millions de martyrs ;
- Le génie des Pères de l'Église écrasant toutes les erreurs par la seule exposition de la foi chrétienne ;
- La sainte vie des vrais chrétiens opposée à la corruption et à la faiblesse naturelle des hommes ;
- La métamorphose sociale que le christianisme a opérée, et opère encore de nos jours, dans tous les pays où il pénètre ;

Enfin, sa durée, l'immutabilité de son dogme, de sa constitution, de sa hiérarchie catholique; son indissoluble unité au milieu des empires qui tombent, des sociétés qui se modifient; tout nous montre que le doigt de DIEU est là, et qu'il n'est en la puissance de l'homme ni de concevoir, ni de faire, ni de conserver une pareille œuvre.

Il y a donc, vous le voyez, *une vraie religion*, UNE SEULE, la religion chrétienne.

Elle seule est LA RELIGION, c'est-à-dire le lien sacré qui nous rattache à DIEU, notre Créateur et notre Père.

Elle seule nous transmet la vraie doctrine religieuse, ce que DIEU nous apprend sur lui-même, sur sa nature, sur ses œuvres, sur nous, sur notre éternelle destinée, sur nos devoirs moraux.

Toutes les autres prétendues religions qui enseignent ce que le christianisme rejette, qui rejettent ce qu'il enseigne, paganisme, judaïsme<sup>1</sup>, mahométisme, quelles

<sup>1</sup> Pour la *religion juive*, il y a une difficulté spéciale; car, ayant été, dans les desseins de DIEU, la préparation à l'avènement du Messie, et comme la seconde phase de la vraie religion, *elle a été, mais, depuis Jésus-CHRIST, elle n'est plus* la vraie religion. Le judaïsme était comme l'échafaudage du maçon, nécessaire pour construire l'édifice: une fois la maison achevée, l'échafaudage doit être enlevé; il n'est plus qu'un obstacle inutile et fâcheux.

Le juif entêté a laissé la maison pour garder l'échafaudage; il a sacrifié la réalité à la figure. Depuis l'avènement du Messie, sans temple, sans autels, sans sacrifices, le peuple juif, dispersé dans le monde, où il ne peut être détruit, porte avec lui son cadavre de religion: il subsiste à travers les siècles, selon la prédiction de Jésus-CHRIST, pour servir de témoin perpétuel au christianisme, comme l'ombre d'un corps en prouve l'existence.

qu'elles soient, sont donc fausses, et dès lors, mauvaises.

Ce sont des *inventions humaines*, tandis que la Religion est une institution divine. Ce sont des imitations sacrilèges de la vraie Religion, comme la fausse monnaie est une imitation criminelle de la véritable.

Ne serait-ce pas folie que de dire : « Toutes les pièces de monnaie sont bonnes, » sans distinguer les vraies des fausses ?

Il serait encore plus insensé de répéter désormais cette parole à laquelle nous venons de répondre : « Toutes les religions sont bonnes. »

C'est ou une impiété énorme ou une énorme sottise ; une impiété, si on la dit par indifférence ; une sottise, si on la dit par ignorance ou par étourderie.

## XVIII

**JÉSUS-CHRIST** est-il autre chose qu'un grand philosophe, qu'un grand bienfaiteur de l'humanité, qu'un grand Prophète ? est-il vraiment DIEU ?

RÉP. Entendez-le vous répondre lui-même :

« OUI, VOUS L'AVEZ DIT ; JE LE SUIS. — *Quoi ! depuis tant de temps que je suis avec vous, vous ne me connaissez point encore ?* CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE ; MOI ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN SEUL ÊTRE<sup>1</sup> !!! »

Il faudrait un livre entier pour traiter convenablement

<sup>1</sup> Saint Matth., ch. xxvi, v. 63, 64. — Saint Marc, ch. xiv, v. 61, 62. — Saint Luc, ch. xxii, v. 70. — Saint Jean, ch. xiv, v. 10.

cette question. Nous venons d'y toucher déjà en prouvant la divinité de la religion chrétienne. Cependant il nous faut insister davantage, et développer un point sur lequel repose toute notre foi.

## I

JÉSUS-CHRIST est l'Être surhumain dont nous parle l'Évangile<sup>1</sup>.

Et voyez tout d'abord les proportions gigantesques de cette figure comparée à tous les autres hommes, même aux plus grands ! Tous meurent *tout à fait* ; ils font du bruit pendant leur passage, ils remuent le monde..., et après eux, que reste-t-il d'eux ? Leur nom, loué ou bafoué d'abord, puis devenu indifférent, va s'ensevelir dans les livres. Ils ne *vivent* plus sur la terre.

JÉSUS-CHRIST SEUL vit encore, vit toujours, vit partout. Il est présent au monde. Aujourd'hui, comme il y a 1,800 ans ; à Paris, à Londres, à Rome, à Pétersbourg, en Asie, en Amérique, partout, on l'aime et on le hait ; partout on le défend et on l'attaque, partout on l'accueille et on le repousse, comme aux jours de sa vie mortelle. Il est au fond de tous les grands mouvements qui ébran-

<sup>1</sup> L'Évangile est l'histoire de JÉSUS-CHRIST, écrite par des témoins oculaires devant des témoins oculaires aussi, les Juifs et les premiers chrétiens, racontée par les plus saints des hommes, les Apôtres, qui se sont fait tuer pour attester la vérité de leur parole...

La seule lecture de l'Évangile est la meilleure preuve de sa vérité. L'incrédule Rousseau l'avouait lui-même : *Ce n'est point ainsi qu'on invente*, disait-il, *et l'inventeur d'un pareil livre en serait plus étonnant que le héros.*

lent le monde ; il est la question capitale, le centre auquel aboutissent toutes les questions qui touchent au cœur de l'humanité.

Il vit, il parle, il commande, il enseigne, il défend. il développe sa vie puissante dans le christianisme, dont il est le principe, l'âme et le résumé. Le sort de l'un est le sort de l'autre ; car le christianisme, c'est la continuation de la vie de JÉSUS-CHRIST dans l'univers, à travers tous les siècles...

Donc JÉSUS-CHRIST est un fait universel, continu, actuel, agissant depuis dix-neuf siècles, écrit sur les générations humaines, sur tous les pays, sur tous les peuples, en caractères vivants. C'est une vie exceptionnelle qui pénètre le monde. Tout passe, tout meurt autour de lui ; LUI SEUL, LUI SEUL vit et subsiste!...

Donc il y a en lui plus qu'un homme, et Napoléon avait raison de dire : « Je me connais en hommes, et je vous dis, moi, que CELUI-LA était plus qu'un homme. »

## II

Et, chose étrange, propre à JÉSUS-CHRIST seul, cette vie qui remplit l'univers depuis son apparition sur la terre a rempli avec la même puissance les siècles précédents, jusqu'au berceau du monde. Ce même Jésus, pour lequel ont vécu, vivent et vivront les générations chrétiennes, c'est *pour* LUI qu'ont vécu les générations des antiques fidèles, des disciples de Moïse, des Prophètes, des Patriarches ! C'est *en* LUI qu'elles ont cru ; c'est *en* LUI qu'elles ont espéré ; c'est LUI qu'elles ont attendu ;

*c'est* LUI qu'elles ont aimé ! Le soleil, en son plein midi, inonde de ses rayons tout l'espace, et celui qu'il a parcouru déjà, et celui qu'il doit parcourir encore ; ainsi JÉSUS-CHRIST, centre de l'humanité, éclaire, vivifie tout : le passé, le présent, l'avenir...

## III

JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST seul, est le type de la perfection, le modèle sur lequel se calque le monde moral civilisé, le moule où l'humanité vient, en quelque sorte, se couler pour réformer ses vices. — La vertu, qu'est-ce autre chose que l'imitation de JÉSUS-CHRIST ?

Rien de commun entre lui et aucun type de perfection connu, soit juif, soit grec, soit romain. Il est LUI, il est SEUL, il est UNIQUE ; il est au-dessus de tout.

Dans la perfection humaine, il y a toujours concurrence de vertu ; on se surpasse l'un l'autre ; on a des *pendants*. JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST seul, fait exception.

Il y a solution de continuité entre sa perfection et celle des autres hommes.

Quel nom mettre à côté du sien ? qui oserait-on lui comparer ? Les Saints, qui sont les héros de la vertu sur la terre, ne sont que ses pâles copies.

Personne ne pense, personne n'a jamais pensé à *l'égaliser* : car on sent qu'il ne s'agit plus ici d'un rival possible. Tout s'efface à sa lumière, comme toutes les lumières factices de la terre en la présence de celle du soleil. Aussi bien l'a-t-il dit lui-même : *Je suis la LUMIÈRE du monde.*

Et cette perfection surhumaine est un phénomène sans antécédents ; elle n'est précédée par rien, préparée par rien. Elle arrive, comme sa doctrine, *toute faite*. Elle ne participe à aucune école philosophique ou théologique ; elle est sans aucune cause qui la produise ou l'explique, sinon la présence de la PERFECTION même, qui est DIEU. Elle éclaire tout, et n'est éclairée par rien, elle est le foyer même de la lumière.

Autre observation non moins frappante, et propre à Jésus seul : chez lui, cette perfection vraiment divine, qui semble si fort élevée au-dessus de l'humanité, si inaccessible à notre faiblesse, est cependant la plus pratique, la plus imitable, la plus féconde, la seule féconde en imitateurs et en disciples. Elle se propose à tous les hommes, à l'enfant comme au vieillard, à l'ignorant comme au savant, au pauvre comme au riche, à celui qui commence comme à celui qui achève. Elle semble faite pour chacun en particulier. Elle s'adapte à tout et réforme tout ; elle est la perfection pour tous !

Qui ne voit là le cachet de la Divinité ? L'homme peut-il rien de tout cela ?

Enfin, dernier caractère de la perfection de JÉSUS-CHRIST, *surhumain* comme tous les autres, et, comme tous les autres, *propre à lui seul* : sa perfection N'A AUCUN EXCÈS.

Toujours l'homme a l'excès de ses qualités. Se sentant faible, il préfère, de crainte de faillir, excéder en bien.

Saint Vincent de Paul était humble, mais il semble excéder dans la basse estime de lui-même ; saint Charles

était austère, mais son austérité nous semble effrayante ; saint François pauvre semble excéder dans son dénuement, etc. ; l'imperfection humaine perce jusque dans l'héroïsme de leur vertu. — En JÉSUS-CHRIST, le bien est parfaitement vrai ; rien n'est outré ; la perfection de la nature divine se manifeste et se fond avec les émotions vraies et bonnes de la nature humaine. Tout l'homme paraît en lui. Le DIEU et l'homme sont entiers.

Et à cause de cela, ce modèle si parfait n'est pas désespérant ; il est, au contraire, suave, doux et aimable. C'est la vérité d'une vertu parfaite et possible, proposée à des hommes par un DIEU-homme, aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU.

Quelle merveille unique ! quel prodige que JÉSUS-CHRIST !... Qui ne s'écriera : « Le doigt de DIEU est ici ! »

#### IV

Et sa doctrine, et cette parole, qui, depuis dix-huit siècles qu'elle est méditée, discutée, attaquée, disséquée par toutes les sciences, par toutes les haines, par les plus immenses génies, appliquée aux sociétés, aux peuples, aux individus, n'a jamais pu être convaincue d'erreur ! Toujours elle demeure « la lumière du monde ; » et chaque tentative vérifie ce que le Maître a prédit : *Le ciel et la terre passeront.* MAIS MA PAROLE NE PASSERA POINT. »

Là où elle retentit pénètrent la civilisation, la vie intellectuelle et morale, le progrès, les lumières... ; là où

elle ne règne point, et à proportion qu'elle règne moins, la dégradation, l'inertie, le matérialisme, la mort.

C'est ELLE, c'est la parole de JÉSUS-CHRIST qui a fondé notre société moderne; c'est elle qui est devenue le guide, le flambeau conducteur de la raison humaine et de la philosophie; et, bon gré, mal gré, c'est avec ce que JÉSUS-CHRIST leur a donné que les chrétiens incrédules raisonnent contre lui.

« *Jamais homme, disaient les Juifs, n'a parlé comme cet homme !* »

Ouvrez, en effet, l'Évangile... Quelle puissance inouïe ! quelle autorité ! quel calme ! quelle naïveté céleste !... JÉSUS enseigne ce qu'il voit, ce qu'il sait. Il ne discute pas ; il ne cherche point à prouver, à convaincre ; sa parole lui suffit ; il est sûr, il affirme. DIEU seul fait homme et parlant aux hommes est capable d'un tel langage.

## V

Bien plus, la parole de JÉSUS-CHRIST se prouve elle-même ; car il affirme sans cesse sa divinité.

Il se dit DIEU, *le Fils de DIEU*<sup>1</sup>, *le Christ, la Vérité, la Vie, le Sauveur, le Messie.*

« Si tu es le Christ, lui disaient les Juifs, dis-le-nous.

<sup>1</sup> Par *Fils de DIEU*, ni JÉSUS-CHRIST, ni les Juifs à qui il parlait, n'entendaient *un homme juste, enfant de DIEU, ami de DIEU*. Lui et eux entendaient par là *le Verbe divin*, la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils éternel et unique de DIEU, DIEU comme le Père et le Saint-Esprit. Aussi, quand JÉSUS déclare à Caïphe « qu'il est le *Fils de DIEU*, » le Grand Prêtre et les pharisiens crient-ils au *blasphème*, et le condamnent-ils à la mort comme blasphémateur, comme *s'étant fait DIEU*.

— *Je vous parle*, leur répondit-il, *et vous ne me croyez pas. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. MOI ET ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN SEUL ÊTRE.* » Ils veulent le lapider, au lieu de croire à cette parole. « Pourquoi, leur dit Jésus, voulez-vous me lapider ?

— C'est à cause de ton blasphème, et parce que, *étant un homme, TU TE FAIS DIEU.* »

La Samaritaine lui parle du Christ Rédempteur qui doit sauver les hommes et leur enseigner toute vérité : C'EST MOI QUI LE SUIS, lui dit-il, *moi qui parle avec toi.*

Une autre fois, il enseigne la foule assemblée autour de lui : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, de même que le Père ressuscite les morts, de même le Fils rend la vie à qui il veut...*, AFIN QUE TOUS RENDENT AU FILS UN HONNEUR ÉGAL A CELUI QUI EST DU AU PÈRE.

« QUI N'HONORE POINT LE FILS N'HONORE POINT LE PÈRE. »

Il instruit un savant juif venu pour le consulter : « *Personne, lui dit-il, ne monte au ciel si ce n'est CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, LE FILS DE L'HOMME QUI EST DANS LE CIEL.* »

« *DIEU a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné SON FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en lui ne meure point, mais possède la vie éternelle... DIEU a envoyé SON FILS dans le monde, pour que le monde soit sauvé par lui.*

« *Celui qui croit en lui ne sera point condamné, MAIS CELUI QUI NE CROIT PAS EST JUGÉ D'AVANCE, PARCE QU'IL NE CROIT PAS AU FILS UNIQUE DE DIEU.* »

Il vient de guérir l'aveugle-né; celui-ci, chassé de la synagogue par les pharisiens parce qu'il disait que son bienfaiteur était au moins un Prophète, le retrouve et se jette à ses pieds. « CROIS-TU AU FILS DE DIEU! » lui demande JÉSUS. — « Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui? — TU LE VOIS; ET CELUI QUI TE PARLE, C'EST LUI-MÊME. » Et ce pauvre homme s'écrie : « Je crois, Seigneur! » Et, se prosternant, il l'adore.

Est-ce assez? voulez-vous l'entendre encore?

« Abraham votre père, dit-il aux Juifs, s'est réjoui en m'entrevoyant d'avance. — Comment! lui réplique-t-on, vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham<sup>1</sup>!

— AVANT QU'ABRAHAM FUT, JE SUIS. »

A la sœur de Lazare, qui vient lui demander de ressusciter son frère : « JE SUIS, dit-il, LA RÉSURRECTION ET LA VIE. *Celui qui croit en moi vivra, même après la mort. Et quiconque vit en moi et croit en moi ne mourra point éternellement. Le crois-tu?* — *Oui, Seigneur,* répond la fidèle Marthe; JE CROIS QUE VOUS ÊTES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT, QUI ÊTES VENU EN CE MONDE. »

Et quelques instants après, arrivé devant le cadavre déjà fétide de Lazare, il ajoute ces divines paroles :

« Mon Père, je vous bénis de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais bien que vous m'écoutez toujours. Mais c'est à cause de ce peuple qui m'entoure que je parle

<sup>1</sup> Abraham vivait vingt siècles avant JÉSUS-CHRIST.

ainsi, *afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* »

Et il s'écria à haute voix : « Lazare, sors du tombeau ! » Et le mort se leva, ayant encore la face, les mains et les pieds liés des bandelettes funéraires...

Il faudrait citer tout l'Évangile. Lisez surtout son ineffable discours avant la Cène (en saint Jean, ch. XIII et suiv.) : « JE SUIS, dit-il, LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE. *Personne n'arrive au Père que par moi. Si vous me connaissez, vous connaissez mon Père; CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE.*

« *Tout ce que vous me demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Aimez-moi. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui.* »

Jusque sur sa croix, JÉSUS-CHRIST s'affirme DIEU et parle en DIEU. Le bon larron, crucifié à ses côtés, s'écrie, éclairé par la foi : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. — Aujourd'hui, lui répond JÉSUS, tu seras avec moi dans le Paradis. »

Enfin, — car il faut se borner, — l'incrédule Thomas le voit, le touche après sa résurrection; vaincu par l'évidence, il tombe à ses pieds et s'écrie : « *Mon Seigneur ET MON DIEU!* » Loin de le reprendre, JÉSUS l'approuve : « *Parce que tu as vu, Thomas, TU AS CRU. HEUREUX CEUX QUI, SANS AVOIR VU, ONT CRU!* »

Voyez quel langage! quelle conduite, quelle toute-

puissance! comme il se fait appeler DIEU! comme il en a le ton et l'accent! comme il revendique les droits de la divinité, la foi, l'adoration, la prière, l'amour, le sacrifice!

Or, ici le raisonnement est bien simple : *Ou JÉSUS dit vrai, ou il ne dit pas vrai. Il n'y a pas de milieu.*

S'il dit vrai, il est ce qu'il dit être, il est DIEU. Il est le Fils éternel du DIEU vivant, béni aux siècles des siècles, et toutes ses paroles, ses actions, ses miracles, son triomphe, s'expliquent facilement. Rien n'est impossible à un DIEU.

S'il ne dit pas vrai, il est (blasphème que j'ose à peine écrire, quoique ce soit pour le confondre), il est un fou ou un imposteur.

Oui, *un fou*, s'il n'a pas conscience de ses paroles et de sa conduite; — *un détestable imposteur*, s'il ment avec connaissance de cause.

Oseriez-vous jamais le dire! JÉSUS-CHRIST, la Sagesse par excellence, un fou!!! — JÉSUS-CHRIST, le plus vertueux, le plus saint des hommes, un menteur, un imposteur sacrilège!!!

Il faudrait avoir perdu la raison et le sens moral pour préférer une pareille folie!

**DONC IL EST DIEU.**

JÉSUS-CHRIST est devant la raison humaine comme il fut devant Caïphe au jour de sa Passion. « *Je t'adjure, au nom du Dieu vivant*, lui dit le grand prêtre, *de nous dire si tu es le CHRIST, le Fils de Dieu.* — OUI, répond JÉSUS, *TU L'AS DIT ; JE LE SUIS.* »

Il faut croire ou ne pas croire à cette affirmation, il n'y a pas de milieu.

Il faut admettre JÉSUS-CHRIST tout entier, ou le rejeter tout entier. Quiconque n'est pas pour lui est contre lui ; quiconque ne l'*adore* pas ne peut pas, sans in conséquence, sans folie, le louer, l'admirer, le vanter comme *un sage, comme un grand homme, comme un Prophète.*

« Mais peut-être, pensera quelqu'un, ne se disait-il DIEU que pour faire admettre plus facilement sa doctrine? »

La difficulté demeure tout entière ; car nulle intention ne pourrait jamais excuser une si immense, une si constante imposture, et il n'en faudrait pas moins conclure que toute la vie de JÉSUS-CHRIST, ayant été l'affirmation de sa divinité, a été un tissu de folies ou de blasphèmes.

Mais, outre cette raison, cette supposition est absolument inadmissible. En effet :

1° Une pareille fiction aurait détruit toute son œuvre, anéanti toute sa doctrine. — JÉSUS-CHRIST n'a qu'un but : détruire l'idolâtrie, rétablir partout le *règne de la vérité* : *par la vérité* ramener la vertu et la sainteté sur la terre ; rendre à DIEU ce qui est à DIEU seul, le cœur de l'homme, sa foi, son dévouement, son amour. Avec cette pensée, pouvait-il, sans être vraiment DIEU, en prendre le titre et en revendiquer les droits, sans ruiner par la base tout son dessein?

2° Ce prétendu *moyen* destiné à appuyer sa doctrine en eût été le plus redoutable ennemi.

*L'impossible*, humainement parlant, dans la prédication de JÉSUS-CHRIST et de ses Apôtres, était principalement de faire admettre par les peuples la divinité de ce Jésus pauvre, humilié, homme de douleurs, mort sur une croix. N'est-ce pas ce qui révolte le plus la raison dans l'enseignement chrétien? n'est-ce pas là précisément la pierre de scandale pour l'incrédule? Et c'est ce moyen que JÉSUS-CHRIST aurait choisi pour faire recevoir sa religion? Mais c'eût été le comble de la folie! Quel singulier appât que celui qui effraye cent fois plus que l'hameçon lui-même!

La divinité de JÉSUS-CHRIST une fois admise, je conçois qu'elle devient un puissant moyen de faire croire à sa doctrine. Mais cette hypothèse elle-même, qui l'aurait fait admettre? et comment, sans une manifestation *évidente et irrésistible* de la toute-puissance divine, JÉSUS-CHRIST aurait-il pu être regardé comme un DIEU?

Non, non, je le répète, devant le caractère surhumain de JÉSUS-CHRIST, devant ces paroles, devant ses affirmations, devant ses actions, devant son œuvre qui est le christianisme, il n'y a, pour un homme raisonnable et sincère, qu'un parti à prendre : c'est de tomber à ses genoux, d'adorer l'amour infini d'un DIEU qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et de s'écrier avec saint Thomas devenu fidèle : « MON SEIGNEUR ET MON DIEU! — DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS<sup>1</sup>! »

<sup>1</sup> Voir cette question fondamentale traitée dans un opuscule spécial intitulé : *Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST?*

## XIX

**C'est bien mieux d'être protestant que catholique; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.**

RÉP. Oui, *presque*; comme la fausse monnaie est *presque* la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie et que l'autre est fausse.

## I

**CATHOLIQUE et PROTESTANT, *presque la même chose!***

— Mais vous ne connaissez donc ni l'un ni l'autre?

Là où l'Église catholique affirme, le Protestant nie.

Le Catholique a pour règle de sa foi l'enseignement infallible de l'Église. — Le Protestant rejette l'Église, méprise son autorité, et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le Catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Église, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Le Protestant ne reconnaît pas ces sacrements; il ne conserve que le Baptême, et encore!...

Le Catholique adore dans l'Eucharistie JÉSUS-CHRIST, qui y est réellement présent. — Le Protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le Catholique vénère, invoque, aime la Bienheureuse Vierge MARIE, Mère du DIEU fait homme. — Le Protestant

a pour Elle un éloignement invincible qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à l'aversion.

Le Catholique vénère dans le Pape, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Chef des fidèles, leur Pasteur suprême et le Docteur infallible de la loi de DIEU. — Le Protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi de la vérité, etc., etc., etc.

Le Protestantisme est au Catholicisme ce que *non* est à *oui*, et cela, dans les points fondamentaux de la Religion. — Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

## II

« *Il vaut mieux, disiez-vous, être Protestant que Catholique.* » Non. Cela seul est *mieux*, ou plutôt cela seul est *bon*, qui est *vrai*. Le reste ne vaut rien.

Partez de ce principe évident : *Il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur*. Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière. — Il n'y a qu'une vraie religion ; nous l'avons vu : c'est la religion de JÉSUS-CHRIST, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, a toujours été appelée *catholique* ou *universelle*.

Les sectes protestantes ne sont pas cette religion une et catholique de JÉSUS-CHRIST ; le nom seul l'indique ; *donc* elles ne sont pas la vraie religion ; *donc* elles sont une erreur, une corruption du christianisme.

Cela seul suffirait déjà. Mais examinons et allons plus loin.

### III

JÉSUS-CHRIST, fondateur du christianisme, en est le seul Maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par JÉSUS-CHRIST.

Si je venais vous dire : « Mon ami, vous êtes chrétien? La religion chrétienne vous enseigne telle et telle doctrine, vous impose tel ou tel devoir. Eh bien, moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne; je vous débarrasse de tel et tel de vos devoirs qui est gênant; je vous permets ce que votre religion vous défend, » etc.

Vous me répondriez bien certainement : « Mais qui êtes-vous pour agir de la sorte? Ma religion n'a qu'un Maître, JÉSUS-CHRIST. Est-ce lui qui vous a envoyé? quand et comment vous a-t-il envoyé? Prouvez-moi votre mission divine. »

Eh bien, quand Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question; ils n'ont pu rien répondre<sup>1</sup>; et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle.

<sup>1</sup> Calvin voulut une fois, cependant, faire *un miracle* pour résoudre la difficulté. Malheureusement il prit mal ses mesures, ou plutôt DIEU les déjoua. — Il avait payé un homme pour faire le mort, afin de le *ressusciter*

Il n'y a donc que ceux qui en ont été chargés par JÉSUS-CHRIST qui aient le droit d'enseigner sa religion. Mais ces envoyés, ces docteurs légitimes, *seuls* légitimes de la Religion, ces Pasteurs *légitimes* du peuple chrétien, qui sont-ils? comment les reconnaître? — Au moyen de deux observations bien simples.

La première est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, Évêque actuel de Rome, est le Chef de la religion catholique, et remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'à l'Apôtre saint Pierre; que, de tout temps, les Évêques catholiques ont été regardés comme les successeurs des Apôtres.

La seconde est l'explication de ce fait par la simple lecture des passages de l'Évangile où Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST donne à ses Apôtres et à *eux seuls* la mission sacrée de prêcher sa religion à tous les hommes, et choisit entre les Apôtres eux-mêmes saint Pierre, pour être le Chef de toute l'Église, le lien d'unité des Pasteurs et des fidèles, le fondement immuable de l'édifice vivant qu'il doit élever.

Quoi de plus clair, je le demande, quoi de plus solennel que cette Mission pastorale et doctorale des Apôtres? — « RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT, leur dit le Fils de ensuite. Quand il arriva, suivi de ses amis, la justice de DIEU avait frappé son complice : il était réellement mort sur son lit.

Luther, lui, se mettait en fureur quand on lui demandait la preuve de sa mission. Et il répondait, en appelant l'indiscret questionneur : *âne, porc, chien, Turc endiablé*, etc.

« DIEU ; DE MÊME QUE MON PÈRE M'A ENVOYÉ, MOI JE VOUS  
 « ENVOIE. ALLEZ DONC : ENSEIGNEZ TOUTES LES NATIONS ; *bap-*  
 « *tisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.*  
 « *Prêchez l'Évangile à toute créature.* VOICI QUE MOI-MÊME  
 « JE SUIS AVEC VOUS JUSQU'À LA FIN DU MONDE. CELUI QUI  
 « VOUS ÉCOUTE M'ÉCOUTE ; CELUI QUI VOUS MÉPRISE ME MÉ-  
 « PRISE<sup>1</sup>. »

Et cette autre parole du Seigneur à saint Pierre ne porte-t-elle point avec elle son évidence ?

« *Tu es Pierre*<sup>2</sup> ; ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON  
 « ÉGLISE, *et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas*  
 « *contre elle.* C'EST A TOI QUE JE DONNERAI LES CLEFS DU  
 « ROYAUME DES CIEUX, *et tout ce que tu délieras sur la terre*  
 « *sera délié dans les cieux*<sup>3</sup>. » Par là, ainsi que l'ont  
 entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi  
 par JÉSUS-CHRIST, Chef, Fondement immuable, Docteur  
 infaillible, Pasteur de toute son Église, de tous ses dis-  
 ciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires.

1° Il y a une Église chrétienne, puisque JÉSUS-CHRIST dit : *Mon ÉGLISE.*

2° Il n'y en a qu'une seule ; car il ne dit pas : *MES Églises,* mais *MON Église.*

3° Et entre toutes celles qui se disent cette unique

<sup>1</sup> Évangile de saint Matthieu et de saint Marc ; dernier chapitre.

<sup>2</sup> Dans la langue hébraïque, dont se servait Notre-Seigneur, cette parole est beaucoup plus claire encore. Si on la traduisait à la lettre, il faudrait dire : *Tu es la pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.*

<sup>3</sup> Saint Matthieu, ch. xvi.

Église, laquelle est la vraie, la seule vraie? Celle qui est fondée sur saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son successeur, donc, l'Église catholique romaine, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Pontife et le Chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement? Il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait catholique depuis), et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insista de nouveau, et confirma ce qu'il avait donné à saint Pierre, en lui disant : *Sois le Pasteur de mes agneaux ; sois le Pasteur de mes brebis.* (S. Jean, ch. dernier).

C'est donc au Pape et aux Évêques, Pasteurs actuels de l'Église catholique, qui *seuls* remontent par une succession non interrompue jusqu'à saint Pierre, Chef des Apôtres, et jusqu'aux Apôtres, que s'adressent ces grandes promesses de JÉSUS-CHRIST ; c'est à eux, *et à eux seuls*, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la Religion ; ce sont eux, *et eux seuls*, qui sont les Pasteurs *légitimes* du peuple chrétien. Avec eux, *et avec eux seuls* JÉSUS-CHRIST demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes <sup>1</sup>.

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur

<sup>1</sup> C'est là ce qu'on appelle l'*infaillibilité* de l'Église : c'est l'infaillibilité de JÉSUS-CHRIST, de Dieu même, qui lui est communiquée.

enseignement que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette *voie d'autorité* divine, claire et infaillible, que nous présente l'Église catholique. — Comme il est facile à un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien ! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son Évêque, uni lui-même au Pape qui est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, son ministre sur la terre, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire et éviter.

Comme c'est beau et comme c'est simple ! Aussi, voyez quelle *parfaite* UNITÉ découle de cette autorité ! Partout la même foi, la même doctrine ; à Rome, à Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de JÉSUS-CHRIST lui-même ! partout le même sacerdoce, celui dont le Pape est le Chef visible et JÉSUS-CHRIST le Chef invisible ! Partout le même Sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut !

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le Pape (et elle seule) s'étend *sur toute la terre*.

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (c'est la remarque que faisait déjà saint Augustin, il y a quinze cents ans) : *catholique* veut dire *universel*. L'Église embrasse tous les temps, tous les pays, tous les

peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a annoncé, quand l'Église catholique aura prêché l'Évangile à tous les peuples de la terre <sup>1</sup>.

Partout où elle pénètre, l'Église catholique répand la *sainteté* chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle est la mère des Saints. Elle n'a cessé d'en enfanter depuis dix-neuf siècles, et de voir JÉSUS-CHRIST, son DIEU et son fondateur, confirmer par des miracles <sup>2</sup> la sainteté de ses serviteurs.

## IV

LE PROTESTANTISME, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une *désorganisation* de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divisé en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Église : luthériens, calvinistes, zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, herrnhuters, évangéliques, anglicans, quakers, piétistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc. (on en compte plus de deux cents), le protestantisme est l'*anarchie religieuse*.

Il a attaqué le christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale

<sup>1</sup> Saint Matthieu, ch. xxiv, v. 14.

<sup>2</sup> Voyez page 129.

de la foi, qui est l'enseignement infallible et l'autorité divine du Pape et des Évêques, seuls Pasteurs, seuls Docteurs légitimes. — Et ainsi, tout en parlant bien haut *de la foi*, il a anéanti *la foi*, c'est-à-dire la soumission de l'esprit et du cœur à l'enseignement divin. Le protestant, en effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de DIEU ; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que JÉSUS-CHRIST a établis juges ; il croit à sa raison, non à la parole de DIEU qu'il lit dans sa Bible ; il n'a plus de *croiances*, il n'a plus que des *opinions*, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes chez les protestants. Et même, chaque tête en peut changer tous les jours. Je connais une famille protestante très-honorable, composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente!!!

Pour cette même raison, le protestantisme flotte à tout vent de doctrine, varie chaque année, chaque jour, dans le symbole de sa foi. — Il rejette aujourd'hui ce qu'il enseignait hier ; il n'a ni unité, ni antiquité, ni universalité, ni stabilité.

Je défie un protestant de me dire nettement ce que tout le monde doit croire, sous peine de n'être point dans la vérité chrétienne.

« Tu varies, disait jadis Tertullien à Montan ; donc tu erres. »

## V

Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ses des-

tructions; mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont presque toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. — Elles existent *malgré le protestantisme*. En réalité, elles sont *catholiques*; elles appartiennent à l'Église. Plus les protestants sont protestants, moins ils ont de vertus chrétiennes; plus ils se rapprochent de nous, plus leurs vertus sont réelles et vivantes. On a dit avec justesse de l'Angleterre protestante, qu'elle était, entre les autres sectes, la moins difforme, parce qu'elle était *la moins réformée*<sup>1</sup>. »

Le protestantisme rejette tout ce qui est consolant, tendre, affectueux dans la Religion : la sainte présence de Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour; le tribunal de la miséricorde et du pardon; l'amour et l'invocation de la Bienheureuse Vierge MARIE, cette douce Mère du Sauveur qu'il nous a donnée pour Mère au moment suprême de sa mort; l'invocation des Saints, nos frères aînés, nos amis, déjà entrés dans la patrie où ils nous appellent et nous attendent, la prière pour les morts, etc., etc.

Il n'a point de *culte* religieux : car on ne peut donner ce nom à ce qui se passe dans la grande chambre nue qu'on appelle *le temple*.

<sup>1</sup> Depuis vingt-cinq ou trente ans, les protestants qui sont encore chrétiens tendent singulièrement à se rapprocher de l'Église catholique. La religion qu'ils se font n'a presque de protestant que le nom. Ils nous imitent en une foule de choses, et quelques-uns de leurs ministres ne déblatèrent plus contre l'Église : plusieurs invoquent la sainte Vierge, croient à la Messe, etc. C'est le bon sens et la vérité qui dominant peu à peu les préjugés d'enfance et de secte.

Y êtes-vous jamais entré? On croit, à la première vue, ces assemblées pleines de l'esprit religieux. — Qu'on y regarde de près : il n'y a point là de véritable présence du bon DIEU; on n'y sent point surtout *son amour*... Il faut se rappeler que les pharisiens étaient jadis plus réguliers que les autres dans le temple!...

Le vice fondamental du protestantisme, c'est la révolte, c'est L'ORGUEIL.

Aussi est-il stérile en saints. Jamais il n'a fait *une vraie sœur de charité*, c'est-à-dire une humble et affectueuse servante de DIEU et de ses pauvres. Son zèle est fanatique; ses adeptes fervents sont des illuminés, des mystiques vagues, qui se croient remplis de l'Esprit-Saint et à qui ce prétendu esprit révèle souvent de bien étranges choses!

Ses missionnaires sont des marchands de bibles... Comparez-les donc aux Apôtres ou à nos missionnaires catholiques, héritiers du zèle, de la charité, des souffrances des Apôtres, comme ils le sont de leur foi! Quelle différence!

Ses *ministres* prêchent sans mission. Ce sont des messieurs, habillés de noir, et prêchant une morale fade qui se résume en ceci : « Lisez la Bible, et faites ce que voudrez, — pourvu toutefois que vous ne vous fassiez pas catholiques. »

De quel droit enseignent-ils les autres? Ils avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas plus qu'eux, vu que tous les chrétiens sont prêtres, et selon un grand nombre, *toutes les chrétiennes aussi*... De quel droit viennent-

ils interpréter la parole de DIEU à leurs frères? sont-ils infallibles? Puisque toute la religion chrétienne est dans la lecture de la Bible, pourquoi viennent-ils y mêler leur parole humaine?

Ces hommes mariés ne sont plus *les hommes de DIEU*, les époux de l'Église, les hommes du dévouement, du sacrifice, de la charité, de la chasteté, de la perfection...

## VI

Ainsi — pour nous résumer, — opposées à la parole expresse de JÉSUS-CHRIST; opposées à la tradition historique de tous les siècles passés; opposées à l'idée de fixité, d'unité, de perfection inséparable de l'œuvre de DIEU, — les sectes protestantes, nées, les plus anciennes, il y a trois cents ans à peine, les plus nouvelles fabriquées, revues, augmentées et replâtrées sous nos yeux, dans notre siècle, ne sont pas, ne peuvent pas être la société ou Église, *une, sainte, universelle*, des vrais disciples de JÉSUS-CHRIST, *établie et constituée*, IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS, *par les Apôtres* de ce divin Maître.

Je pourrais ajouter d'autres preuves; montrer l'impossibilité absolue de prouver l'inspiration divine de l'Écriture sainte, et spécialement de l'Évangile, sans l'infaillible autorité de l'Église; — les absurdités que les protestants sont obligés de dévorer lorsqu'ils sont

conséquents et lorsqu'ils veulent demeurer fidèles à leurs principes; — la liaison intime et logique qui existe entre les principes protestants et les doctrines anarchiques des révolutionnaires, etc. Ce que nous avons dit suffit grandement <sup>1</sup>.

Donc, pour être *chrétien*, il ne suffit pas de croire que JÉSUS-CHRIST est DIEU, mais il faut, en outre, croire tout ce qu'il révèle.

Donc, *être chrétien et être catholique, c'est une seule et même chose.*

Donc, hors de l'Église catholique, il n'y a point de christianisme véritable, et, comme le proclamait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, Évêque et martyr : « NUL NE PEUT AVOIR DIEU POUR PÈRE, S'IL NE VEUT POINT AVOIR L'ÉGLISE POUR MÈRE. »

Donc, un protestant qui connaît la vraie Église, l'Église catholique, apostolique et romaine, gouvernée et enseignée par le Pape, *est obligé d'y rentrer, sous peine de perdre son âme.* — En religion, plus qu'en

<sup>1</sup> Une observation remarquable, c'est que JAMAIS on n'a vu un bon catholique, *instruit de sa foi et sincère dans sa piété*, se faire protestant pour devenir meilleur; tandis que les protestants qui se font catholiques sont ordinairement les plus pieux, les plus éclairés et les plus honorables, de l'aveu même de leurs coreligionnaires.

Souvent (et de nos jours plus souvent que jamais), des protestants se sont faits catholiques *à l'article de la mort*; JAMAIS un catholique ne s'est fait protestant à ce redoutable moment, où la vérité seule est devant l'âme pour la juger.

Cette observation suffirait seule pour décider la question qui nous occupe, et pour nous faire conclure la vérité de la seule religion catholique.

toutes choses, il faut quitter l'erreur dès qu'on la connaît et adhérer à la vérité.

Donc enfin, il n'est pas plus vrai de dire : « Je puis être catholique, ou protestant, ou schismatique, sans cesser d'être chrétien, » que de dire : « Je puis être ture, païen, juif ou chrétien, sans cesser d'avoir la vraie religion <sup>1</sup>. »

## XX

### **Les Protestants ont le même Évangile que nous.**

RÉP. Ils en ont la lettre, ils n'en ont pas l'esprit. — « Or, la lettre tue, dit l'Apôtre saint Paul, c'est l'esprit qui donne la vie. » — La lettre de l'Écriture sainte tue les protestants, comme celle des prophéties a tué les juifs; parce que, comme les juifs, les protestants rejettent l'enseignement sacré de ceux que Dieu envoie pour expliquer la lettre. Les juifs ont rejeté l'enseignement de JÉSUS-CHRIST et de ses Apôtres, et ils se sont perdus;

<sup>1</sup> Nous ne craignons pas d'insister un peu sur le protestantisme, à cause d'une sorte de recrudescence dans la propagande que font, en plusieurs pays, les ministres protestants. A Paris notamment, ils ont divisé toute la ville en sections, et ils se remuent beaucoup pour fonder des écoles et attirer à eux les enfants des classes ouvrières.

Il y a, en outre, une liaison intime entre les principes protestants et les doctrines révolutionnaires qui minent la France. Le père de nos anarchistes, c'est Calvin. Et le père de Calvin, c'est le diable. *Vos ex patre diabolo estis.* — Je ne me soumettrai pas : *Non serviam.* C'est leur devise à tous.

les protestants rejettent l'enseignement des Pasteurs légitimes de l'Église, et ils se perdent.

L'Église est avant l'Écriture. L'Église est l'institution divine fondée par JÉSUS-CHRIST pour conserver, expliquer, prêcher, défendre, appliquer pratiquement la Révélation chrétienne, et, par conséquent, l'Écriture sainte, partie principale de cette Révélation.

C'est l'Église, et l'Église seule, qui nous enseigne *infailliblement*, au nom et par l'autorité de JÉSUS-CHRIST, l'inspiration divine des Livres saints. C'est elle seule qui les distingue d'une manière souveraine des livres non inspirés. C'est elle seule qui fixe le sens véritable des passages obscurs ou contestés, avec la lumière du même Esprit qui a inspiré les Livres eux-mêmes. C'est d'elle, enfin, que les protestants ont reçu ces Livres.

Sans l'Église, la Bible et l'Évangile ne sont plus qu'une lettre morte, que des mots. Aussi le grand saint Augustin disait-il hautement aux hérétiques du quatrième siècle, qui lui opposaient des textes mal compris de l'Écriture : « *Je ne croirais pas à l'Évangile, sans l'autorité de l'Église catholique*<sup>1</sup>. »

## XXI

**Un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il faut rester dans la religion où l'on est né.**

RÉP. Oui, quand on est né dans la vraie religion, qui est la religion catholique.

<sup>1</sup> « *Evangelio non crederem, nisi me cogeret Ecclesiæ catholicæ auctoritas!* »

Mais quand on n'a point eu le bonheur de naître catholique, et que l'on vient à découvrir la véritable foi, non-seulement il est *permis*, mais il est *absolument nécessaire*, sous peine de péché grave, de quitter la secte protestante (ou autre) où l'on a été élevé.

Ce n'est point là *apostasier*. L'*apostat* est celui qui abandonne la vérité pour l'erreur.

Abandonner l'erreur pour rentrer dans la vérité, c'est accomplir la volonté de DIEU; c'est faire un acte souverainement raisonnable, légitime, loyal; c'est agir selon sa conscience, c'est remplir le plus sacré des devoirs.

C'est, en outre, faire un *acte de vertu héroïque*. — Car celui qui se convertit a presque toujours à braver un terrible orage, les reproches, les mépris, les insultes, les larmes, les supplications de sa famille, de ses amis, de ses coreligionnaires, surtout des ministres, dépités de cette désertion.

Il doit se souvenir alors de la grande parole du Sauveur : « JE NE SUIS POINT VENU APPORTER LA PAIX, MAIS LA GUERRE! *Je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère... car souvent les plus redoutables ennemis de l'homme sont les membres de sa famille.*

« *Quiconque aime son père et sa mère, son fils ou sa fille, plus que moi, N'EST PAS DIGNE DE MOI.*

« *Et celui qui ne porte point sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi.*

« VOUS SEREZ HAIS DE TOUS A CAUSE DE MOI. CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'A LA FIN, CELUI-LA SEULEMENT SERA SAUVÉ. » (Saint Matthieu, chap. x.)

Une célèbre protestante, madame de Staël, dans une discussion religieuse qu'elle avait provoquée sur cette question du changement de religion, s'avisa de recourir à cette défense banale : « *Je veux vivre et mourir dans la religion de mes pères. — Et moi, madame, dans la religion de mes grands-pères,* » repartit son spirituel interlocuteur.

Chacun connaît le motif de souverain bon sens qui a décidé Henri IV, protestant, à se faire catholique. Il assistait à une conférence entre des docteurs catholiques et des ministres protestants. « Puis-je me sauver dans l'Église catholique? » demanda-t-il aux ministres, quand la discussion fut close. « — Oui, Sire, répondirent-ils; mais vous vous sauverez plus facilement en restant dans la Réforme.

— Et vous, messieurs, dit le Roi aux docteurs catholiques, qu'en pensez-vous? — Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Église véritable, vous êtes obligé d'y entrer, et qu'il n'y a plus de salut pour votre âme dans le protestantisme.

— Je vais donc au plus sûr, conclut le Roi en se levant; puisque tout le monde est d'accord que je puis me sauver en étant catholique, je me fais catholique. »

Et il abjura son erreur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour ce qui concerne la question protestante, voir le *Traité* intitulé *Causeries familières sur le Protestantisme d'aujourd'hui*

## XXII

**L'Église catholique a fait son temps.**

RÉP. Voilà dix-neuf cents ans bientôt qu'elle existe, et en voilà à peu près autant qu'on dit cela d'elle.

Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Église catholique; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les antiques croyances de l'Église..., et néanmoins CELA NE VIENT PAS.

Ainsi, dans le premier siècle du christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : « Avant peu de temps, grâce à la persécution, *cette secte* sera étouffée, et l'on n'entendra plus parler de ce Dieu crucifié... »

Et Trajan est mort, et « le Dieu crucifié » règne toujours dans le monde !

Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de « préparer le cercueil du Galiléen, » c'est-à-dire, d'anéantir sa Religion et son Église...

Et Julien est mort, et le Galiléen et son Église vivent encore !

Ainsi, au seizième siècle, Luther, ce moine révolutionnaire qui fit de l'orgueil et de la révolte une religion,

parlait de la Papauté comme d'une vieillerie qui allait finir : O Pape, disait-il, ô Pape ! j'étais une peste pour toi pendant ta vie ; après ma mort, je serai ta destruction !... »

Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes parts ! et la Papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais !

C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de JÉSUS-CHRIST, Voltaire, qui signait ses lettres : « *Voltaire Christ-moque*, » ou « *Écrasons l'infâme* » (c'est-à-dire, Écrasons Jésus et son Église) ; c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : « Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la religion catholique ; je veux faire voir qu'il suffit d'un seul pour la détruire. » — « Dans vingt ans, écrivait-il à un autre, le Galiléen aura beau jeu ! »

Et, *vingt ans après, jour pour jour*, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui...

Et l'Église vit toujours, traversant les âges, brisant sur son paisible passage tous ceux qui la veulent briser.

Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la religion de JÉSUS-CHRIST, en remplaçant de l'Église catholique.

Moins redoutables encore que leurs devanciers, ces pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur fai-

blesse! Ils croient faire du nouveau, tandis qu'il ne font que *réchauffer* le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc.

Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et aux premiers Évêques : « *Allez, enseignez tous les peuples ; MOI-MÊME je suis avec vous tous les jours JUSQU'A LA CONSOMMATION DES SIÈCLES ?* »

Ont-ils oublié ce qu'il a dit au Prince des Apôtres : « *Tu es Pierre, et sur toi, Pierre, je bâtirai mon Église, ET LES PUISSANCES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE ?* »

Ce que DIEU a fondé, croient-ils pouvoir le détruire?

Non, l'Église catholique n'a pas « fait son temps : » elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

L'Église ne craint rien ; elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie. Et elle enterrera ses adversaires présents, plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs.

### XXIII

**Moi, je veux le pur Évangile, le christianisme primitif.**

RÉP. Et moi aussi, je le veux, et n'en veux pas d'autre ; et je le possède, si je suis bon catholique ; et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions.

Si vous êtes bon catholique, vous pratiquez l'Évangile dans toute sa pureté ; vous avez le même christianisme,

les mêmes croyances, la même religion que les premiers chrétiens.

Le temps n'a modifié le christianisme que dans quelques-unes de ses formes extérieures ; le fond est le même, absolument le même depuis qu'il existe. Ces modifications, ces développements qui font croire aux gens peu réfléchis que le christianisme actuel est différent du christianisme primitif, tiennent à la nature même des choses, et se rencontrent dans toutes les œuvres de Dieu.

Ainsi, l'homme est-il un être différent de lui-même à un an, à dix ans, à trente ans ? Non, évidemment ; c'est le même individu, se développant peu à peu, et acquérant la perfection de son être. Il en est de même des œuvres de Dieu dans l'ordre surnaturel.

L'Église catholique, au temps des Apôtres, était dans son germe ; on ne voyait pas encore toutes ses richesses, toute sa puissance, toute sa vie ; mais tout cela existait, prêt à se développer avec les siècles.

Plus on étudie l'antiquité chrétienne, plus on reconnaît la vérité de ce que nous disons ici. Et c'est cette étude consciencieuse qui a ramené à la religion catholique un grand nombre de savants protestants ou incrédules, qui trouvèrent dans les monuments des trois premiers siècles de l'Église les vestiges frappants et le principe de toutes nos institutions catholiques ; entre autres, la suprématie spirituelle de l'Évêque de Rome, successeur de saint Pierre ; son autorité doctrinale, ainsi que celle des Évêques, successeurs des Apôtres ; la pompe du culte divin ; le sacrifice de la Messe, avec toutes les cérémonies

que nous pratiquons encore, et dont la plupart remontent au siècle même des Apôtres; le culte de la sainte Vierge, Mère de Dieu; le culte des Saints, des reliques, des images; les sept sacrements, entre autres la confession faite au prêtre, etc.

On a découvert récemment dans les catacombes de Rome, principalement dans celle de Sainte-Agnès, qui *date du milieu du deuxième siècle*, des chapelles entières avec plusieurs autels où reposaient les reliques des martyrs, avec des peintures, avec des images de la sainte Vierge, avec un siège pontifical, avec des bénitiers, avec des sièges qui servaient de confessionnaux, etc.

On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le vrai christianisme, le christianisme des premiers temps, se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la religion catholique.

Dans tous les temps, *chrétien et catholique* ont été synonymes, et les bons catholiques de notre temps ne diffèrent des bons catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

Toutes les hérésies ont eu cette prétention qu'affichent, de nos jours, les prétendus réformateurs de la société et de la Religion. Ils répètent ce que disaient, il y a trois siècles, Luther et Calvin, *leurs grands-pères* : « Nous venons *réformer* le christianisme, en le ramenant à sa pureté primitive. Vous, Église catholique, vous, prêtres catholiques, vous n'y entendez rien; vous avez corrompu la vérité, la Religion, la doctrine de JÉSUS-CRIST. Nous

seuls la possédons et l'apportons au monde ! Que chacun donc nous écoute : les misères humaines vont cesser ; voici l'ère nouvelle qui va commencer !... »

Laissons-les dire et n'en croyons pas le premier mot.

## XXIV

### L'Église est l'ennemie du progrès.

RÉP. De quel progrès ? Il y a le bon et véritable progrès, qui est le développement de tout ce qui est utile aux hommes ; il y a aussi le faux progrès, le progrès menteur, qui ne s'occupe que du bien-être matériel, qui flatte les passions et les convoitises, aux dépens du salut de l'âme.

Ce second *progrès*, l'Église catholique le repousse, le combat avec toute l'énergie de son amour pour les hommes, parce qu'elle sait que c'est une maladie qui conduit à la mort, un mal et non un bien. Quant au premier, qui seul mérite le nom de progrès, l'Église est son partisan le plus ardent, sa véritable amie. C'est elle qui l'a fait triompher des raffinements infâmes de la soi-disant *civilisation* païenne ; c'est elle qui l'a établi dans le monde ; c'est elle qui l'y maintient, quoi qu'on en dise, défendant partout la vraie liberté contre tous les despotismes, protégeant la vraie autorité contre toutes les licences.

L'Église veut le progrès, mais le progrès dans la bonne voie, le progrès dans la vérité, le progrès dans le bien,

dans l'ordre, dans ce qui constitue la paix, la joie, le bonheur, le salut.

Sans rejeter le moins du monde tout ce progrès industriel qui fait pâmer d'admiration la foule des gens superficiels, elle demeure assez indifférente à ce tapage d'inventions, de machines, de télégraphes, de vapeur, de centralisation, etc., parce qu'elle y voit des dangers véritables, que ne compensent guère certains avantages matériels. Elle a peur qu'il ne sorte de tout cela plus de mal que de bien. Et, à vrai dire, presque tous nos modernes perfectionnements n'ont-ils pas pour unique objet de développer le luxe, de flatter les sens, de déclasser les pauvres gens et de mettre les têtes à l'envers? nous font-ils avancer ou reculer dans la voie du bien, laquelle seule nous conduit à notre destinée suprême, au bonheur éternel? Cette voie-là est la seule voie du progrès.

L'autre n'est en réalité qu'une déception. L'expérience est là qui le démontre chaque jour avec une évidence de plus en plus douloureuse.

Plus le luxe augmente, et plus le peuple est misérable; plus la fièvre du commerce est ardente, et plus les ouvriers et les ouvrières sont pauvres, sont à la merci des gros marchands égoïstes.

Il y aurait bien des choses à dire sur tout cela, sur la bureaucratie, sur la dépopulation des campagnes, sur l'encombrement de toutes les carrières (sauf la meilleure de toutes, la plus pauvre et la plus sainte : la carrière sacerdotale); sur la démangeaison universelle de tout savoir, de tout lire; sur la demi-science qui perd les peu-

ples au lieu de les éclairer, etc., etc. Qu'il nous suffise de bien constater ce fait, que l'Église ne prend pas, comme nos fameux grands hommes et nos journalistes, les vessies pour des lanternes, et qu'elle ne favorise, dans le mouvement de nos sociétés modernes, que ce qui est bon et honnête, que ce qui est pur, utile, chrétien et selon DIEU.

## XXV

**El n'est pas question du Pape dans l'Évangile.**

RÉP. Il en est si bien question, que les protestants se débattent vainement depuis trois siècles contre l'évidence écrasante des paroles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, rapportées au seizième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu. Écoutez plutôt :

Notre-Seigneur, dans la plaine de Césarée, vient d'interroger ses douze Apôtres sur l'opinion que les hommes avaient de lui. « Que dit-on de moi? leur demande-t-il, et qui pense-t-on que je suis? » Les Apôtres répondent : « Quelques-uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité; d'autres que vous êtes le Prophète Élie; d'autres encore, que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes. — Et vous, ajoute le Seigneur, que dites-vous de moi? » Alors Simon-Pierre s'avance devant son Maître, et répondant au nom de tous les autres, au nom de toute l'Église à venir : « Vous êtes le Christ, Fils du DIEU vivant, » s'écrie-t-il avec amour; *tu*

*es Christus, Filius DEI vivi.* — JÉSUS le regarde avec une divine tendresse et lui dit : « Tu es bien heureux, Simon, « fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang « qui te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. « Et moi, je te dis que tu es PIERRE ; et sur cette pierre je « bâtirai mon Église ; et les puissances de l'enfer ne l'em- « porteront point contre elle. C'est à toi que je donnerai « les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras « sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu « délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. »

Voilà toute la Papauté catholique ; voilà résumée par le Christ lui-même, et exposée clairement par la bouche de DIEU, l'autorité spirituelle et suprême du Pape, successeur de saint Pierre sur le siège de Rome et Chef suprême de l'Église.

Remarquez tout d'abord quelle idée l'Évangile nous donne de la grandeur unique des prérogatives de saint Pierre ! « Mon Père t'a révélé, lui dit le Sauveur, que je suis le Christ, DIEU incarné, Fils éternel du DIEU éternel. A cause de cela, je te prends, je te choisis seul entre tous les hommes, pour être, comme je suis moi-même, un Être unique, un homme à part, au-dessus de tous : *et ego dico tibi* ; à cause de cela, MOI, je dis à TOI. Moi, le Christ ; à toi, le Vicaire du Christ. Moi, qui suis par nature le Souverain-Pontife du monde, le Père et le Monarque des âmes, le Chef de la Religion ; à toi, que je fais par ma grâce ce que je suis par nature : Souverain-Pontife, Père et Roi des âmes, Chef de la Religion.

Et que va dire JÉSUS-CHRIST à ce cher disciple, élu

entre tous les disciples? « *Tu es PIERRE.* Par nature, tu n'es que Simon, un pauvre pêcheur et un pauvre pécheur; par grâce, je te fais *Pierre*; je te change, toi et ton nom; je te donne la solidité de la pierre, l'immobilité du roc, afin que sur ce roc, sur cette pierre, je puisse asseoir les fondements de mon Église. Au ciel, invisible, je serai la pierre angulaire, la seule pierre immuable sur laquelle repose toute la Religion, tout le salut du monde; sur la terre, au milieu des hommes, je te place, toi, mon Vicaire, comme un autre moi-même; *et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* et sur cette pierre je bâtirai, j'établirai mon Église. (C'est à dessein que j'ajoute ici le texte latin, afin de rendre la preuve encore plus frappante.)

« C'est parce que mon Église reposera ainsi sur toi et sur moi, sur moi en toi, que les puissances de l'enfer ne pourront jamais triompher d'elle; *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire la rage et la perfidie des juifs, la fureur des bourreaux, la puissance des Césars, la ruse des hérétiques, le nombre des barbares, les rébellions des faux chrétiens, l'ingratitude des hommes, les négligences et les faiblesses des ministres même de la Religion, rien de tout cela ne prévaudra contre l'Église, parce que l'Église trouvera en toi la force, la vérité, l'appui nécessaires à son existence. Comme moi, mon Église aura ses jours de lutttes et de ténèbres, de deuil et de sang; mais toujours, pour elle comme pour moi, après la Passion, se lèvera radieux le soleil de Pâques. »

Pour réaliser son dessein, Notre-Seigneur donne à Pierre « les clefs du royaume des cieux ; *et tibi dabo claves regni cœlorum ;* » et avec ces clefs, signe de la domination suprême, il lui donne le pouvoir discrétionnaire, le pouvoir illimité et absolu de s'en servir pour fermer ou pour ouvrir, pour lier ou pour délier, lui déclarant de sa bouche infallible que « tout ce qu'il lierait sur la terre, serait lié dans les cieux ; et tout ce qu'il délierait sur la terre, serait délié dans les cieux ; *et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.* » Rien n'est excepté : tout ce que tu lieras, tout ce que tu délieras ; donc, le Pape est constitué juge suprême et infallible de toutes les questions qui peuvent intéresser le salut du monde ; juge suprême et infallible de toutes les doctrines ; directeur suprême et infallible de toutes les consciences, de toutes les sociétés, de toutes les institutions ; en un mot, Père des hommes et des peuples, Protecteur de tous les droits, Pasteur du monde.

Tel est le Pape, dans la pensée du Christ ; tel est le Pape de l'Évangile ; tels sont les oracles et les décisions du Fils de Dieu. Aussi saint Léon le Grand, expliquant, il y a quinze siècles, cette même page de l'Évangile au peuple fidèle qui entourait sa chaire, déclarait-il que « cette parole est la parole de la vie, qu'elle porte au ciel ceux qui la reçoivent et la pratiquent, et qu'elle précipite ceux qui la rejettent jusqu'au fond des enfers. »

Reconnaissant ces glorieux privilèges donnés au Pape

par le divin Sauveur, l'Église, dans le Concile général de Florence, les a formulés dans un célèbre décret de foi, conçu en ces termes solennels : « Nous définissons et nous déclarons que le Saint-Siège Apostolique et que le Pontife Romain tient le premier rang dans le monde; que c'est lui, Pontife Romain, qui est le successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres, et le vrai Vicaire du Christ; qu'il est le Chef de toute l'Église, le Père et le Docteur de tous les chrétiens; et qu'enfin à lui seul a été confiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du Bienheureux Pierre, la pleine puissance de paître, de diriger et de gouverner l'Église universelle, ainsi que le témoignent les actes et les décisions des Conciles œcuméniques. » Ainsi parle l'Église, d'accord en cela comme en toutes choses avec la très-sainte parole de son divin Fondateur.

Que vient-on donc nous dire que l'Évangile ne parle pas du Pape? Il parle du Pape comme il parle de la sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, etc.; s'il ne prononce pas le nom, il parle de la chose, ce qui est l'essentiel et l'unique nécessaire. L'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules s'y méprendre.

« Mais du moins l'Évangile ne parle pas du pouvoir temporel? — Sans doute; et il n'avait pas besoin d'en parler. Quand on parle d'un homme, parle-t-on de sa chemise et de ses habits? et l'armure ne suit-elle pas tout naturellement le guerrier? Le pouvoir temporel du Pape n'est que cela; c'est un vêtement de décence et d'honneur que les peuples chrétiens ont donné à leur

Père; c'est une armure que les soldats du Christ ont donnée à leur chef pour le préserver plus sûrement des coups et des surprises de l'ennemi. C'est parce qu'on veut détruire la Papauté que, depuis plusieurs siècles, on attaque son temporel. Si jamais le diable réussit à le lui enlever, il aura porté au Vicaire du Christ et à l'Église entière un de ses coups les plus redoutables. Quand le Souverain-Pontife, dépouillé de son temporel, n'aura plus de racine sur la terre, l'Antechrist sera proche, et avec lui la fin des temps et le jugement dernier<sup>1</sup>.

## XXVI

**J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend; cela me regarde seul, et je sers DIEU à ma manière.**

RÉP. Et *votre manière*, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir! C'est comme les gens qui entendent par « liberté de conscience, » liberté de ne pas avoir de conscience.

Non, chacun n'est pas libre de servir DIEU comme il l'entend, mais il DOIT servir DIEU comme DIEU VEUT être servi, et non autrement.

« Cela vous regarde, » il est vrai; mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi : c'est l'Église, à qui DIEU a *ordonné* de vous apprendre comment vous devez le

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur l'autorité spirituelle du Pape, voir le petit Traité intitulé : *le Souverain-Pontife*; pour les questions concernant l'Église, voir celui qui a pour titre : *l'Église*; pour la question spéciale du pouvoir temporel, voir le petit Traité populaire intitulé : *le Pape*.

servir. « *Allez*, a-t-il dit aux premiers Évêques de son Église, *allez*, ENSEIGNEZ TOUS LES PEUPLES APPRENEZ-LEUR A OBSERVER TOUS MES COMMANDEMENTS. *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* »

La religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la *seule* vraie religion, nous l'avons vu plus haut<sup>1</sup>; elle est donc le seul véritable et légitime service de DIEU. — Donc,

1° Tout homme qui ne croit pas toutes les vérités révélées que l'Église enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des Apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques;

2° Tout homme qui ne pratique pas de son mieux les dix commandements de DIEU et les lois que font les Pasteurs de l'Église;

3° Tout homme qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus;

4° Tout homme qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Église propose à ses enfants, c'est-à-dire la prière et les sacrements;

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas DIEU de la sorte, *ne le sert pas réellement*. Il offre à DIEU un culte dont DIEU ne veut pas; il veut arriver par une voie différente

<sup>1</sup> AUX numéros XVIII, XI et XX.

de celle qui lui est tracée ; il a l'apparence de la Religion, mais il n'en a pas la réalité.

Vous n'êtes donc pas libre de servir DIEU comme vous l'entendez ; surtout vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.

## XXVII

**Moi, je suis gallican.**

Gallican ? vous ne savez seulement pas ce que c'est. Vous sentez dans ce mot-là un fumet de révolte, et vous dites avec une ferveur d'instinct : C'est mon affaire ; j'en suis !

Il y a des gens qui croient bonnement qu'être *gallican*, c'est être bon Français, c'est aimer la France, préférer la patrie à un joug étranger, etc. Là-dessus, le sang patriotique s'échauffe, avec la bile, dans les veines, et l'on fait *chorus* avec les impies, avec les hérétiques, avec tous les blasphémateurs et contempteurs de l'Église.

Rien de tout cela ; le gallicanisme est tout simplement du schisme en herbe ; c'est un ensemble de maximes et d'usages, nés de l'insubordination et de la fausse science, en opposition directe avec l'esprit catholique, qui ne respire qu'obéissance, simplicité, vérité, paix et amour. Les gallicans sont les gens qui, sous prétexte d'honorer les Évêques, méprisent le Pape et les décrets du Saint-Siège ; ce sont les gens qui mettent le Roi avant le Pape, le fils avant le père, et, sous prétexte de dévouement à

l'État, foulent aux pieds les droits les plus sacrés, les plus inaliénables de l'Église. Ce sont des esprits pointus, chicaneurs, qui ergotent à la manière des protestants sur les textes les plus clairs et trouvent moyen d'embrouiller les questions les plus élémentaires d'obéissance et de respect.

Il n'y a plus guère de *gallicans* aujourd'hui, sinon dans les rangs impies des révolutionnaires, des incrédules, et de ces *bons* chrétiens qui ne font pas leurs pâques.

Vous êtes gallican? Tant pis pour vous. Moi, je suis catholique, apostolique, romain; en même temps qu'aux Évêques, j'obéis au Souverain-Pontife, Vicaire et premier Ministre de mon DIEU; je crois tout simplement ce qu'il enseigne, je fais ce qu'il commande, je condamne ce qu'il condamne; et ma soumission est toute ma finesse. Je n'ai pas la prétention d'en savoir plus long que le Pape, et, pauvre petit mouton, de diriger mon Pasteur.

« Mais Bossuet? » — Eh bien, Bossuet s'est trompé sur ce point-là. Il n'était pas infallible; il s'est trompé comme tant d'autres grands hommes, comme Origène, comme Tertullien, comme saint Cyprien, etc. Il s'est trompé, et, s'il revenait au monde, il ne dirait plus ce qu'il a dit, et surtout il s'indignerait de tout ce qu'on lui fait dire. Que ne met-on pas sur le dos de ce pauvre Bossuet quand on parle gallicanisme?

Bossuet, malgré son incomparable génie, a manqué de caractère vis-à-vis du despote Louis XIV, dans les démêlés de celui-ci avec Rome. Il s'est laissé circonvenir

par des intrigants, et a failli gravement à son devoir de catholique et d'évêque. Au reste, il donna mille preuves non équivoques de son obéissance envers le Saint-Siège. — Mais quoi qu'il en soit du grand Bossuet, laissons cela de côté : nous sommes chrétiens, nous sommes disciples du Christ et de saint Pierre, et non d'aucun homme, d'aucun docteur particulier, quel que soit d'ailleurs son génie et sa science. Prenez-y bien garde : le gallicanisme n'est au fond qu'une provision de purgatoire; il peut même, en certains cas, mener plus loin. Attention donc ! et, fermes dans l'amour de l'obéissance catholique; allons au plus sûr et restons sous le manteau de saint Pierre, pour ne pas être emportés, comme des feuilles, par les tempêtes du schisme et de l'erreur. « Là où est Pierre, là est l'Église; *ubi Petrus, ibi Ecclesia*, » disait saint Ambroise, il y a plus de quinze cents ans. Or, là où est l'Église, là est le Christ; et là où est le Christ, là est le salut et le bon DIEU.

Après cela, soyez gallican, si cela peut vous faire plaisir !

## XXVIII

**Les Prêtres sont des hommes comme les autres; le Pape et les Evêques sont des hommes : comment des hommes peuvent-ils être infailibles ? Je veux bien obéir à DIEU, mais non pas à des hommes comme moi.**

RÉP. C'est comme si un soldat disait : « Je veux bien obéir au roi, mais je n'obéirai ni à mon général, ni à

mon colonel, ni à mon capitaine, car ils sont *sujets* du roi comme moi. »

Auriez-vous beaucoup de peine à lui répondre ?

Ma tâche ici n'est pas plus difficile.

L'Église, il est vrai, est composée d'*hommes* : le Pape, les Évêques, les Prêtres sont des hommes.

Mais ce sont des hommes que JÉSUS-CHRIST même a revêtus de la puissance spirituelle et de l'autorité divine.

Et à cause de cela, *ce ne sont point des hommes comme les autres*.

Les Apôtres, qui furent les premiers Évêques de l'Église, ont été envoyés aux hommes par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST comme d'autres *lui-même*. Leur obéir, ce n'est pas obéir à des hommes, mais à DIEU, à JÉSUS-CHRIST. Leur désobéir, mépriser leurs lois, c'est désobéir à DIEU, mépriser JÉSUS-CHRIST. « *Qui vous méprise me méprise.* »

Ce n'est pas à l'homme que je me sou mets, c'est à DIEU, qui exerce par lui son autorité sur moi.

La seule différence entre les Commandements de DIEU et les Commandements de l'Église, c'est donc que les premiers nous sont adressés directement par le Seigneur, et les seconds indirectement, par l'intermédiaire de ses envoyés ; mais c'est toujours DIEU qui commande.

Ce n'est pas non plus, à proprement parler, *l'homme* qui est infallible dans le Pape, c'est JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU qui le revêt de sa vérité pour qu'il ne puisse enseigner l'erreur aux peuples chrétiens<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il est bon d'ajouter ici que l'Église n'est infallible que pour les choses de la Religion, telles que la définition des articles de foi, la règle

Aussi, en matière d'obéissance religieuse, ne faut-il pas faire attention aux qualités personnelles du Pape, ou de l'Évêque, ou du Prêtre qui nous administre les choses saintes, mais seulement à son autorité légitime, à son caractère de Pape, ou d'Évêque, ou de Prêtre.

C'est la raison pour laquelle les défauts, quelquefois même les vices d'un Prêtre (ce qui, DIEU merci! est rare), ne doivent point diminuer en nos cœurs le respect, la foi, l'amour de la Religion.

Ces faiblesses sont le fait de *l'homme* et non du *prêtre*. Elles ne peuvent atteindre le sacerdoce divin dont il est revêtu. Le crime de Judas a-t-il souillé son ministère?

C'est encore la raison pour laquelle la Messe, l'absolution, etc., d'un mauvais prêtre sont aussi *valides* que la Messe, que l'absolution, etc., d'un prêtre fidèle. La consécration a lieu par les paroles de l'un comme par celles de l'autre; les péchés sont remis par celui-ci comme par celui-là; parce que ces actions sont le fait du *prêtre* et non de *l'homme*, et que les péchés d'un prêtre ne lui enlèvent pas le caractère indélébile du sacerdoce.

Le prêtre prévaricateur est bien coupable; mais son sacerdoce reste toujours le même; c'est celui de JÉSUS-CRIST, que rien ne peut altérer ni détruire.

des mœurs, la discipline générale, la liturgie, la canonisation des Saints, etc.

Notre-Seigneur JÉSUS-CRIST l'assiste en toutes ces choses, et l'empêche toujours de rien statuer contre la vérité ou contre le bien spirituel du peuple chrétien.'

En cela *seulement* elle est infaillible.

## XXIX

**Hors l'Église point de salut ! Quelle intolérance ! Je ne puis admettre une règle aussi cruelle.**

RÉP. Voilà ce que vous ne pouvez pas admettre dans le sens où vous l'entendez, savoir : Quiconque n'est pas catholique est damné.

Mais voilà aussi comment on critique la Religion parce qu'on ne la comprend pas, et comment on lui fait dire des choses qui lui font horreur.

Cette parole, en effet, entendue comme l'Église l'enseigne, est la plus simple des vérités, une vérité de bon sens. « Hors l'Église, pas de salut, » c'est dire : Hors la lumière, les ténèbres; hors le blanc, le noir; hors le bien, le mal; hors la vie, la mort; hors la vérité, l'erreur, etc.

Où est donc le mystère de tout cela? où est donc la difficulté?

« Hors l'Église, pas de salut, » signifie tout bonnement « qu'on est obligé, sous peine de péché grave, de croire et de pratiquer la vraie religion (qui est la religion catholique) lorsqu'on est à même de le faire. » Cela signifie que « vous péchez, et que par conséquent vous perdez votre âme, si vous rejetez *volontairement* la vérité, quand elle se montre à vous. » Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire? y a-t-il de quoi crier à l'intolérance, à la cruauté?

Un protestant, un schismatique, n'est pas *damné* par cela seul qu'il est protestant ou schismatique. S'il est *de bonne foi* dans son erreur, c'est-à-dire s'il n'a pas pu, pour une raison ou pour une autre, connaître et embrasser la foi catholique, il est considéré par l'Église comme faisant partie de ses enfants : et, s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de DIEU, il a droit au bonheur du ciel, comme s'il eût été catholique.

Il y a, DIEU merci ! un grand nombre de protestants dans cette bonne foi, et, même parmi leurs ministres, il s'en rencontre parfois. M. de Cheverus, Évêque de Boston, en a converti deux, très-savants et très-pieux ; et, après leur retour à l'Église catholique, ils déclaraient au bon Évêque que, jusqu'à l'époque où ils l'avaient connu, ils n'avaient jamais eu de doutes sur la vérité de leur religion.

Ne nous inquiétons pas, du reste, du jugement que DIEU fera des protestants ou des incrédules. Nous savons d'une part, que DIEU est bon, qu'il veut le salut de tous, et, d'autre part, qu'il est la Justice même. Servons-le de notre mieux, et ne nous inquiétons pas des autres.

On confond d'ordinaire deux choses essentiellement distinctes : *l'intolérance en fait de doctrine* et *l'intolérance en fait de personnes* ; et, après avoir tout mêlé, on fait l'indigné, on crie à la dureté, à la barbarie !

Si l'Église enseignait ce qu'on prétend qu'elle enseigne, oui, elle serait dure et cruelle, et l'on aurait grand'peine à la croire.

Mais il n'en est rien. L'Église n'est intolérante que dans la mesure juste, vraie, *nécessaire*. Pleine de miséricorde pour les personnes, *elle n'est intolérante que pour les doctrines*. Elle fait comme DIEU, qui, en nous, déteste le péché et aime le pécheur.

L'intolérance doctrinale est le caractère essentiel de la vraie religion. La VÉRITÉ, en effet, qu'elle est chargée d'enseigner, est absolue, est immuable. Tout le monde doit s'y adapter; elle ne doit fléchir devant personne. Quiconque ne la possède point, se trompe. Il n'y a point de transactions possibles avec elle; c'est tout ou rien. Hors d'elle, il n'y a que l'erreur.

L'Église catholique *seule* a toujours eu cette inflexibilité dans son enseignement. C'est la preuve la plus frappante peut-être de sa vérité, de la divine mission de ses Pasteurs.

Indulgente pour les *faiblesses*, elle ne l'a jamais été, elle ne le sera jamais pour les *erreurs*. « Si quelqu'un ne croit point ce que j'enseigne, dit-elle dans les règles de foi formulées par ses conciles, *qu'il soit anathème!* » c'est-à-dire, retranché de la société chrétienne.

La vérité seule parle avec cette puissance.

Les gens qui accusent l'Église de cruauté à propos de l'intolérance qu'ils lui prêtent, ont-ils lu dans le *Contrat social* de Rousseau, le grand apôtre de la *tolérance*, cette touchante maxime : « Le souverain peut *bannir de l'État* quiconque ne croit pas les articles de foi de la religion du pays... Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, *se conduit*

*comme ne les croyant pas, QU'IL SOIT PUNI DE MORT! »*  
(Livre IV, chap. VIII.)

Quelle tolérance!!!

Il faut avouer que l'Église s'y entend mieux que ceux qui veulent lui en remontrer.

### XXX

#### **Mais la Saint-Barthélemy?**

RÉP. Est-ce la Saint-Barthélemy qui vous empêche de bien vivre ?

Et avez-vous peur, si vous devenez bon chrétien, que l'on vous engage à massacrer vos voisins s'ils ne servent pas le bon DIEU ?

Le massacre de la Saint-Barthélemy a été un de ces excès déplorables que l'irritation des guerres civiles, l'astuce de la politique, la fureur de quelques fanatiques, la dureté des mœurs de ce temps, peuvent seules expliquer.

La Religion est bien loin d'approuver tout ce qu'on fait en son nom et tout ce qui se couvre de son manteau sacré.

Il faut dire, du reste, que ses ennemis ont singulièrement dénaturé ce crime. Ils l'ont représenté comme l'*œuvre de la Religion*, tandis qu'il n'est l'œuvre que de la haine et du fanatisme, que blâme la Religion.

Ils l'ont représenté comme exécuté par les prêtres, tandis que PAS UN SEUL n'y prit part. Il y en eut même

plusieurs, entre autres l'Évêque de Lisieux, qui sauvèrent tout ce qu'ils purent de huguenots, et qui intercédèrent pour eux auprès du roi Charles IX, etc.

Si un fait est avéré maintenant et hors de contestation, c'est que la Saint-Barthélemy est, avant tout, un *coup d'État politique*, que la Religion en a été le prétexte bien plutôt que la cause, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour davantage son gouvernement, qu'à procurer la gloire de DIEU.

Il a plu à un poète de l'école voltairienne de représenter le Cardinal de Lorraine « bénissant les poignards des catholiques. » Malheureusement ce Cardinal était à Rome en ce moment, pour l'élection du Pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, qui venait de mourir.

Mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. « *Mentez, mentez toujours*, osait écrire Voltaire à ses amis, *il en restera toujours quelque chose*<sup>1</sup> ! »

Depuis trois siècles la haine des protestants et, plus tard, des voltairiens, contre l'Église, a tellement altéré l'histoire, qu'il est très-difficile d'y découvrir la vérité.

On arrange les faits, on ajoute, on retranche, on invente même, au besoin. On impute à l'Église des crimes qu'elle déteste. On fait peser sur la Religion des accusations odieuses. Méfiez-vous, en général, des faits histo-

<sup>1</sup> Lettre au marquis d'Argens.

riques où la Religion joue un rôle ridicule ou barbare ou ignoble. Il se peut qu'ils soient vrais ; et alors il faut porter tout le blâme sur l'homme faible ou vicieux qui a oublié son caractère de prêtre ou d'Évêque ou même de Pape, et qui, devant faire le bien, a fait le mal ; mais il se peut aussi (et c'est le plus ordinaire), que ces faits soient, sinon inventés complètement, du moins tellement travestis et exagérés, que l'on peut, avec justice, les taxer de mensonge.

Il est fort commode d'attaquer l'Église de cette façon ; mais est-ce légitime ? est-ce loyal ? est-ce sincère ?

## XXXI

**Il n'y a pas d'enfer ; personne n'en est jamais revenu.**

RÉP. Non, personne n'en est jamais revenu ; et si vous y entrez vous-même, vous n'en reviendrez pas plus que les autres.

Si on en revenait, même une seule fois, je vous dirais : « Allez-y, et vous verrez s'il y en a un. » Mais c'est parce qu'on ne peut faire cette expérience qu'il est *insensé* de s'exposer à un mal sans remède comme sans terme et sans mesure.

Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer ? En êtes-vous sûr ? Je vous défie de l'affirmer. Vous auriez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus profonds impies. A cette question : Y a-t-il un enfer ? Rousseau répondait : « *Je n'en sais rien.* » Et Voltaire écrivait à

un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer : « *Vous êtes bien heureux ! je suis loin de là.* »

Mais voici qu'à votre *peut-être* j'oppose une terrible affirmation. JÉSUS-CHRIST, le fils de DIEU fait homme, dit qu'il y a un enfer, et un enfer si terrible, que « le feu ne s'y éteindra jamais. » Ce sont ses propres paroles, qu'il répète trois fois de suite<sup>1</sup>.

Lequel faut-il que je croie de préférence : un homme qui n'a jamais étudié la Religion, qui attaque ce qu'il ignore, qui ne peut avoir que des *doutes*, non une certitude, sur ce sujet ; — ou bien CELUI qui a dit : « Je suis LA VÉRITÉ ; le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point ? »

Prenez garde : c'est JÉSUS, le bon JÉSUS ; JÉSUS si miséricordieux et si doux, qui pardonne *tout* aux pauvres

<sup>1</sup> On voit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST parler *quinze fois* dans son Évangile du *feu de l'enfer*.

Voyez entre autres les sept ou huit derniers versets du neuvième chapitre de saint Marc, où il dit qu'il vaut mieux tout perdre et tout souffrir que « d'aller dans l'enfer, dans le feu qui ne s'éteint point, où le remords ne meurt pas, et où le feu ne peut s'éteindre. Car, ajoute-t-il, « tout homme qui y tombera sera *salé* par le feu, » c'est-à-dire en sera à la fois pénétré, dévoré et conservé, comme le sel conserve les viandes tout en les pénétrant parfaitement.

Voyez encore en saint Matthieu, à la fin du chapitre xxv : « Retirez-vous de moi, maudits, *au feu éternel* qui a été préparé pour le démon et les autres mauvais anges... Et ils iront dans le *supplice éternel*, et les justes dans la *vie éternelle*. »

Et en saint Jean, chapitre xv : « Si quelqu'un ne m'est pas uni (par la grâce), il sera jeté *dans le feu, et il brûlera,* » etc., etc.

pêcheurs repentants ; Jésus, qui accueille sans une parole de reproche et la coupable Madeleine, et la femme adultère, et le publicain Zachée et le voleur crucifié à ses côtés ; c'est Jésus qui vous déclare qu'il y a un *enfer éternel de feu*, et qui le répète quinze fois expressément dans son Évangile !

Auriez-vous la prétention de mieux vous entendre que JÉSUS-CHRIST en fait de miséricorde et de bonté ?

En cette matière, voyez-vous, plus qu'en toute autre, c'est bien souvent le *cœur* du méchant qui parle, et non sa raison. C'est la passion criminelle qui a peur de la justice de DIEU, et qui crie, pour étourdir la conscience : « Il n'y a pas de justice de DIEU, il n'y a pas d'enfer ! »

Mais qu'importent à la réalité ces cris et ces passions ? L'aveugle qui nie la lumière empêche-t-il la lumière de luire ? Que l'impie le nie ou le reconnaisse, il existe un enfer, vengeur du vice, et cet enfer est éternel.

C'est le cri de l'humanité entière ! La certitude de l'enfer est tellement au fond de la conscience humaine, qu'on retrouve en effet ce dogme *chez tous les peuples* anciens et modernes, chez les sauvages idolâtres comme chez les chrétiens civilisés. Il est tellement au fond du christianisme, que, de toutes les hérésies qui ont attaqué les dogmes catholiques, pas une n'a pensé à le nier. La vérité seule de l'enfer est restée debout, intacte, au milieu de tant de ruines.

Les plus grands philosophes, les plus grands génies, ont

admis l'enfer, non-seulement parmi les chrétiens, cela va sans dire, mais même parmi les païens : Virgile, Ovide, Horace, Platon, Socrate, enfin l'impie Celse lui-même, ce Voltaire du troisième siècle. Qui oserait se montrer plus *difficile qu'eux*?

Il y a une vingtaine d'années, l'aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr venait, pendant le carême, de faire aux élèves une instruction sur l'enfer. Il remontait chez lui et allait rentrer dans son appartement, lorsqu'un vieux capitaine attaché à l'école comme instructeur et qui montait l'escalier derrière lui, lui dit en ricánant : « Monsieur l'aumônier, pourriez-vous me dire si dans l'enfer nous serons rôtis ou bouillis ? »

L'aumônier se retourne, le regarde un instant sans rien dire, et lui répond froidement : « Vous verrez cela, capitaine. » — Et il ferma sa porte.

L'officier s'en alla ne riant plus, et plus tard, revenu à DIEU, il déclara qu'il devait sa conversion à cette réponse saisissante et à la pensée de l'enfer.

Ne riez point de l'enfer, mon cher lecteur ; il n'y a pas là de quoi rire.

## XXXII

**Comment concilier la bonté de DIEU avec l'éternité des peines de l'enfer ? A tout péché miséricorde.**

Rép. A tout péché miséricorde, sans aucun doute ; mais en ce monde seulement et non plus dans l'autre.

Toutes les objections contre l'éternité des peines de l'enfer tombent d'elles-mêmes dès qu'on se rend compte de ce que c'est que l'*éternité*. L'éternité n'est pas une suite de siècles se succédant sans fin les uns aux autres, ainsi que nous sommes portés à nous l'imaginer; c'est un présent sans avenir et sans autre passé que celui de la terre; une fois qu'on y est entré, on est dans une existence absolument différente de celle de la terre; il n'y a plus la succession du temps, et à cause de cela on ne peut plus changer. Pourquoi en ce monde puis-je me repentir lorsque je suis séparé de DIEU? C'est que j'en ai le *temps*; c'est que j'ai devant moi des années, des jours, des heures, des minutes; et une seule minute me suffit pour revenir à DIEU par le repentir. Mais dans l'éternité il n'est ni années, ni jours, ni heures, ni minutes; il n'y a point de temps, point de succession, par conséquent point de changement possible. Tel on y entre, tel on y reste, ou, pour parler plus exactement, tel on y EST.

L'enfer est donc éternel parce qu'il ne peut pas ne pas être éternel.

Méditez un peu cette explication, et vous y trouverez la solution de toutes les difficultés contre l'éternité de l'enfer.

La doctrine des peines éternelles a, du reste, dans l'enseignement de l'Église, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et *infinie justice* de DIEU; l'autre, sa souveraine et *infinie bonté*. Mais tout en DIEU n'est-il pas adorable, sa justice comme tous ses autres attributs?

Je le répète, on ne penserait guère à nier l'enfer si l'on n'en avait pas peur.

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'éternité de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction; et comme DIEU donne à l'homme tout ce qui lui est nécessaire, la nécessité des peines éternelles ferait croire aisément à leur réalité.

Je pourrais montrer encore que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités que je vous ai apportées en regard de votre doute : l'autorité du GENRE HUMAIN, et celle, plus imposante encore, de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST qui, dans son Évangile, dit aux damnés : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le FEU ÉTERNEL. »

### XXXIII

**DIEU est trop bon pour me damner.**

RÉP. Aussi n'est-ce pas DIEU qui vous damne, c'est vous-même qui vous damnez.

DIEU n'est pas plus la cause de l'enfer qu'il n'est la cause du péché qui produit l'enfer.

« Pourquoi donc *permet-il* le péché? »

Parce que, vous ayant donné le plus magnifique de tous les dons, celui de l'*intelligence*, qui vous rend sem-

blable à lui, et vous ayant préparé un bonheur *éternel*, il ne convenait pas qu'il vous traitât comme la brute, qui n'a pas d'intelligence et qui n'est faite que pour la terre.

Il ne convenait pas que vous fussiez *contraint* de recevoir les dons de DIEU; il fallait que vous employassiez votre intelligence à accepter librement et à acquérir vous-même le trésor d'une éternité de béatitude.

Voilà pourquoi DIEU nous a donné, avec l'intelligence, la *liberté morale*, c'est-à-dire la faculté de choisir à notre gré le bien ou le mal, de suivre ou de ne pas suivre la voix de notre bon Père qui nous appelle à lui.

Cette liberté est la plus grande marque d'honneur et d'amour que nous puissions recevoir de DIEU.

Si nous en abusons, la faute en est à nous, non à lui.

Si je vous donne une arme pour défendre votre vie, n'est-ce pas là une marque d'amour de ma part? et si, contre ma volonté, malgré les avertissements et les leçons que je vous ai donnés pour vous en bien servir, vous tournez cette arme contre vous-même, serai-je cause de votre blessure? n'est-ce pas à vous seul qu'il faudra l'imputer?

Ainsi fait pour nous le bon DIEU. Il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal; mais il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien. Instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses grâces, il nous environne de secours; — mais il ne nous *force* pas : ce serait détruire son ouvrage.

Il respecte en nous les dons qu'il a mis en nous.

C'est donc le réprouvé qui *se perd* ; ce n'est pas DIEU qui le damne, c'est lui-même *qui se damne*. DIEU ne fait que donner à chacun ce que chacun a choisi librement, la vie ou la mort ; le Paradis, fruit de la vertu, ou l'enfer, fruit du péché.

Un voyageur entrant un jour dans la cour des Messageries, à Paris, déclara qu'il désirait se rendre à Lille en Flandre, dans le nord de la France. On s'empresse de lui montrer la voiture qui allait partir pour cette destination. Il était déjà sur le marchepied, lorsqu'il aperçut non loin de là une autre voiture, tout fraîchement peinte, qui lui parut plus belle et plus commode. Immédiatement il change d'idée et va prendre une place dans l'intérieur de cette voiture. Or, cette diligence faisait le service de Marseille, ville du midi de la France et directement opposée au but du voyage de notre homme.

Le chef du bureau, qui le suivait de l'œil, s'aperçut de son erreur et s'empressa de l'en avertir.

« Que faites-vous, monsieur ? lui dit-il fort poliment ; n'est-ce pas à Lille que vous allez ? »

— Oui, monsieur, c'est bien à Lille.

— En ce cas, monsieur, vous vous trompez de voiture ; celle où vous êtes, loin d'aller à Lille, va partir pour Marseille.

— Mais je finirai toujours par arriver à Lille ?

— Comment, à Lille ! Vous arriverez à Marseille si vous prenez la voiture et la route de Marseille.

— Bah ! bah ! je n'en crois rien, dit le sot voyageur ;

cette voiture est beaucoup plus belle et plus commode que l'autre ; et l'administration est trop honnête pour me faire aller là où je ne veux pas aller. Je me trouve bien ici et j'y reste, et, quoi que vous en disiez, je serai demain soir à Lille. »

La cloche du départ vint à sonner, la voiture partit, et deux jours après elle débarqua notre voyageur à.... Marseille.

Ce n'était pas difficile à deviner.

Ainsi font ceux qui, sans s'inquiéter de bien vivre, présument de la bonté de DIEU qu'ils arriveront tout de même au Paradis.

Il y a deux chemins ouverts devant nous en cette vie, celui de la vertu et celui du vice. Le second est quelquefois plus doux, plus séduisant que le premier, surtout dans les commencements ; mais l'un mène à l'enfer, où la douceur se change en amertume ; l'autre en Paradis, où le travail se change en un ineffable repos.

Pour aller au Paradis, il faut prendre le chemin du Paradis ; c'est tout simple. Le prêtre catholique est le guide charitable qui, de la part de DIEU, montre à tous ce chemin. Combien, hélas ! ferment leurs oreilles à sa voix ! combien se perdent pour n'avoir point suivi ces indications !

### XXXIV

**DIEU a prévu de toute éternité si je dois être sauvé ou damné.  
J'aurai beau faire, je ne pourrai changer la destinée.**

**RÉP.** Si votre femme venait vous dire : « Mon ami,

DIEU a prévu de toute éternité si tu dois dîner ou ne pas dîner aujourd'hui. J'aurai beau faire, il en sera ce que DIEU a prévu. Je vais donc aller me promener, et ton dîner se préparera comme il pourra. »

Si votre enfant vous disait : « Mon cher papa, DIEU a prévu de toute éternité si je dois aujourd'hui travailler ou faire l'école buissonnière. J'aurai beau faire, je ne changerai pas la destinée. Je vais donc aller m'amuser au lieu de lire et d'écrire. »

Je crois que vous n'auriez pas de peine à leur répondre, et surtout à les mettre à la raison.

Ce que vous répondriez à votre femme et à votre enfant, je vous le répons à vous-même.

La *prescience* de DIEU ne détruit pas notre liberté. Et bien que notre faible raison ne puisse sonder le fond de ce grand mystère, elle en sait cependant assez pour être certaine de la vérité.

D'abord nous avons tous, en dépit de tous les raisonnements, de toutes les subtilités, le sentiment intime que nous sommes libres dans nos déterminations. Je sens, en écrivant ces lignes, qu'il ne dépend que de ma volonté de mettre ici un mot au lieu d'un autre, d'interrompre ou de continuer mon travail, etc. Vous qui lisez, vous sentez, et nul ne pourra vous persuader le contraire, qu'il ne dépend que de vous de lire ou de fermer ce livre, de chanter ou de vous taire, de vous lever ou de rester assis, etc. — Donc, vous et moi, nous sommes libres.

En second lieu, cette difficulté de concilier notre liberté morale avec la prescience de DIEU est-elle aussi

sérieuse qu'elle en a l'air? Je ne le crois pas, et je n'y vois guère qu'une *affaire de mots*.

Nous mesurons ici DIEU à notre aune; nous parlons de lui comme de nous-mêmes. Nous lui prêtons nos faiblesses; et nous nous créons par là de chimériques embarras.

Il n'y a point, à vrai dire, de *prescience* en DIEU. *Prévoir, c'est voir d'avance, voir ce qui sera. Prévoir* suppose nécessairement un avenir, non existant encore. Or, il n'y a point de *futur* ni de succession de temps pour DIEU, mais un éternel et immuable *présent*. Le passé et l'avenir ne sont que pour les créatures finies et changeantes. Nous prévoyons, nous autres; mais c'est une imperfection de notre être. DIEU, l'Être parfait, voit, ne prévoit pas.

Il nous *voit* agir. Or personne n'a jamais dit, que je sache, que la connaissance actuelle que DIEU a de nos actions en gêne la liberté. Eh bien, DIEU n'en a pas d'autre.

Cela me paraît bien simple, bien facile à saisir. Il ne reste plus là que le mystère de l'éternité, de l'immutabilité de DIEU, ou plutôt le mystère de son existence. Mais qui sera jamais assez insensé pour dire : Je refuse de croire en DIEU, parce que je ne conçois pas l'INFINI ?

Usez donc bien de votre liberté sous l'œil du bon DIEU, qui rendra à chacun selon ses œuvres.

## XXXV

**Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. DIEU ne me damnera pas pour un morceau de viande. La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours.**

RÉP. Vous avez tout à fait raison : ce n'est pas la viande qui damne ; la viande n'est pas plus mauvaise un jour que l'autre.

Ce qui damne, c'est la désobéissance, qui fait manger la viande.

Ce qui est mauvais le vendredi et le samedi, c'est la violation d'une loi qui n'existe pas pour les autres jours ; c'est la révolte contre l'autorité légitime des Pasteurs, à qui nous devons tous obéir comme à CELUI même qui les envoie : « Allez, c'est moi qui vous envoie. *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise.* »

Il ne s'agit donc pas de viande, ni de jours, ni d'estomac ; il s'agit du cœur qui pèche en refusant de se soumettre à un commandement obligatoire et facile.

Outre le grand et général motif d'observer toutes les lois de l'Église, nous pouvons ajouter que ces lois ne sont pas faites au hasard, par caprice, mais qu'elles portent sur de sages et très-importantes raisons.

Ainsi la loi de l'abstinence, dont l'application revient toutes les semaines, est destinée à rappeler incessamment au souvenir des chrétiens la Passion, les souffrances, la mort de leur Sauveur, ainsi que la nécessité de la péni-

tence; elle est la pratique *publique* de la pénitence des chrétiens, etc.

Il n'y a qu'un homme superficiel ou ignorant qui puisse regarder cette institution comme inutile. On ne peut croire, dans la pratique, combien cette seule observation du maigre le vendredi et le samedi empêche l'âme de sortir des idées religieuses.

Les lois de l'Église, tout en obligeant sous peine de péché, sont loin d'être dures et tyranniques. L'Église est une mère, et non une maîtresse impérieuse. Il suffit que, *pour un motif grave et légitime*, vous ne puissiez faire maigre, pour que vous en soyez par là même dispensé. L'Église veut vous faire du bien, non du mal. Elle veut vous faire expier vos péchés, non vous rendre malade. La maladie, la faiblesse du tempérament, la fatigue d'un rude travail habituel, l'extrême pauvreté, la grande difficulté de se procurer des aliments maigres, sont des motifs qui dispensent du maigre.

Pour ne pas se faire illusion, il est bon cependant de consulter auparavant le curé ou le confesseur, interprètes de la loi.

Cette observation, qui s'étend à toutes les lois de l'Église, montre combien sage et modérée est l'autorité qui les porte. Respectons-la donc du fond de notre cœur; laissons rire ceux qui n'y entendent rien, et accomplissons sans murmurer des commandements si simples, si sages et si utiles à nos âmes.

## XXXVI

**DIEU n'a pas besoin de mes prières. Il sait bien ce qui m'est nécessaire sans que je le lui demande.**

RÉP. Oui, certes, il le sait ; mais vous auriez tout à fait tort de conclure de là que vous pouvez vous dispenser de prier.

Le bon DIEU n'a pas besoin de vos prières, il est vrai. Vos prières et vos hommages ne changent en rien sa béatitude immuable... Mais il les *exige* de vous, ces hommages, ces adorations, ces actions de grâces, ces prières ; parce que vous, sa créature et son enfant, vous les lui devez.

Votre pensée, dont il est l'auteur, il y a droit ; il veut que vous la dirigiez vers lui ; et ce cœur qu'il vous a donné, il a droit également à son amour, et il veut que, par l'amour, vous le lui rendiez librement.

DIEU sait tous vos besoins. C'est encore très-vrai. Aussi n'est-ce point pour les lui apprendre qu'il faut que vous les lui exposiez. C'est afin que vous ne perdiez pas de vue votre impuissance sans son secours : c'est afin de vous rappeler sans cesse votre dépendance.

C'est *pour vous* qu'est ordonnée la prière, non pas pour lui. Il *veut* que vous priiez, d'abord, parce qu'il est juste que vous adoriez votre DIEU, que vous pensiez à Celui qui pense sans cesse à vous, que vous aimiez Celui qui est le Bien suprême et votre excellent bienfaiteur ; et

ensuite, parce qu'il est bon, utile et même nécessaire pour vous de prier.

Quoi de plus grand, quoi de plus doux, de plus simple, de plus facile que la prière !

C'est la plus noble occupation de l'homme en ce monde ; c'est ce qui ennoblit, relève et rend dignes d'un être raisonnable toutes nos autres occupations.

C'est la pensée humaine s'appliquant à DIEU, son plus digne objet.

C'est le cœur s'unissant au DIEU d'infinie bonté, d'infinie perfection, d'infini amour, qui peut seul pleinement le satisfaire.

C'est l'enfant qui parle à son père bien-aimé.

C'est l'ami qui converse familièrement avec son ami.

C'est le coupable pardonné qui remercie tendrement son Sauveur ; c'est le pécheur faible et infirme qui demande miséricorde au DIEU qui a dit : « Jamais je ne rejeterai celui qui vient à moi. »

La prière est la consolation de toutes nos peines. C'est le trésor de notre bonheur intime, que rien ne peut nous ravir. Car la prière est en nous ; elle est nous-mêmes. C'est nous-mêmes pensant à DIEU et aimant DIEU.

Il en est de la prière comme de l'amour de DIEU. C'est une si douce chose, que le bon DIEU, en nous en imposant l'obligation, ne fait que nous commander d'être heureux.

Aussi Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, qui est venu en ce monde pour nous rendre heureux en nous rendant bons, ne recommande-t-il rien tant que la prière : « *Priez*

*sans cesse*, dit-il, *et ne vous laissez point.* » C'est-à-dire, habituez votre âme à penser à DIEU et à l'aimer par-dessus toutes choses. La prière est le fond de la vie chrétienne.

Priez donc, et de bon cœur; non point seulement de bouche, mais du fond de l'âme. Soyez fidèle, au commencement et à la fin du jour, à rendre au bon DIEU votre hommage filial<sup>1</sup>. Priez dans vos peines; priez dans vos dangers; priez dans vos tentations. Priez après vos fautes, pour en obtenir le pardon. Priez dans les principales circonstances de votre vie.

Mêlez la prière à vos actions journalières. Avec elle rien n'est petit devant DIEU; avec elle rien n'est perdu pour le Paradis. Vous serez pur et bon, si vous pratiquez la prière. Votre cœur sera dans la paix. Au milieu des misères de la vie, vous aurez cette joie intérieure qui en adoucit les amertumes; et quand le temps de votre épreuve sera terminé, vous recueillerez au centuple le fruit de votre fidélité.

## XXXVII

**Je prie et n'obtiens pas. Je perds mon temps.**

RÉP. Sainte Monique, la mère de saint Augustin, a-t-elle perdu son temps, lorsque pendant *seize années* de prières et de larmes elle a demandé à DIEU ce qu'elle a enfin obtenu : la conversion de son fils?

<sup>1</sup> N'attendez rien, disait un jour saint Vincent de Paul, d'un homme qui ne fait point ses prières matin et soir.

Saint François de Sales a-t-il perdu son temps lorsqu'il a travaillé pendant *vingt-deux* ans à acquérir la douceur ?

La *persévérance* est une des principales qualités de la prière.

Ne nous lassons jamais de prier. Le bon DIEU fait la sourde oreille pour nous faire crier plus haut et davantage : il semble se cacher pour que nous sentions mieux son absence, pour que nous apprécions mieux la douceur de sa présence.

Souvenons-nous de la présence du Maître : « *Cherchez, ET VOUS TROUVEREZ.* » Nous trouverons, nous sommes assurés de trouver. Mais nous ne sommes pas assurés de trouver *tout de suite*. Sainte Monique, la femme de la foi et de la persévérance, n'a trouvé qu'après seize ans, et c'est sa constance inébranlable qui l'a sanctifiée. La Chananéenne de l'Évangile n'a obtenu la vie de son enfant qu'après *trois* demandes, et ce retard, si cruel pour son cœur de mère, a été l'épreuve et le triomphe de sa foi...

Ne nous lassons pas. Le moment où nous perdons courage est peut-être celui où DIEU va venir à nous !

### XXXVIII

Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon DIEU pour qu'il m'envoie tant de mal ?

RÉP. « Homme de peu de foi, » qui ne comprenez point les secrets de DIEU ! Quand il vous visite par la

souffrance, ne lui posez jamais, croyez-moi, cette redoutable question : « Que vous ai-je fait pour tant souffrir ? »

*Presque toujours* il pourrait vous réduire au silence en déroulant sous vos yeux épouvantés une longue, une affreuse série de fautes, que votre indifférence religieuse dérobe seule à votre attention, et les éternelles douleurs de l'enfer que ces fautes méritent cent fois !

*Toujours* il pourrait vous répondre, en vous rappelant les flammes redoutables du Purgatoire, que nul n'est saint à ses yeux, et que les peines mitigées de la vie présente sont bien peu de chose en comparaison des expiations de la vie future.

*Toujours*, enfin, il pourrait vous répondre, en vous montrant son Paradis, sa crèche, sa croix, que votre voyage en ce monde n'est qu'une épreuve passagère ; qu'il vous a, le premier, donné l'exemple de la patience, afin que, par le saint usage de la souffrance, vous sanctifiez votre âme et accumuliez sur votre tête un poids immense de gloire dans l'éternité.

Il vous rappellerait ces oracles tombés jadis de ses lèvres divines :

*« En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous souffrirez, tandis que le monde se réjouira. Mais votre tristesse sera changée en joie. La femme qui enfante souffre et gémit quand arrive son heure ; mais quand elle a enfanté, elle oublie bientôt ses souffrances à cause du fils qu'elle a mis au monde ! »*

*« Et vous aussi vous êtes maintenant dans les larmes ;*

*mais je vais bientôt venir, et votre cœur sera dans la joie, et nul ne pourra troubler votre bonheur!... »*

Qui que vous soyez, juste ou pécheur, comprenez le mystère adorable de la douleur! C'est la visite la plus intime de DIEU. C'est le don le plus précieux de sa miséricorde.

C'est le dernier effort de son amour.

DIEU n'a rien trouvé de plus excellent à donner à son Fils unique, JÉSUS; à MARIE, son épouse, sa mère, sa créature bien-aimée; à ses Saints, à ses martyrs, à tous ses amis!...

Si vous souffrez avec JÉSUS-CHRIST, vous serez couronnés avec lui. — C'est par la croix qu'on arrive à la gloire!

## XXXIX

**A quoi bon prier la sainte Vierge? c'est une superstition.  
D'ailleurs comment peut-elle nous entendre?**

**RÉP.** Comment, *vous*, pouvez-vous m'entendre?

— Mais... avec mes oreilles.

— Je le sais bien; aussi n'est-ce pas cela que je vous demande. Je vous demande *comment* vous pouvez m'entendre avec vos oreilles.

Je remue mes lèvres, elles agitent un peu l'air; cet air entre dans vos oreilles et s'arrête à un petit os recouvert de peau appelé le *tympan*... Et voici que vous entendez ce que je vous dis!

Comment cela se fait-il? quel rapport entre ce peu d'air sur le tympan et ma *pensée* qui se manifeste à votre âme? — Si nous n'étions témoins de cela chaque jour, nous n'y pourrions croire. Il est bien certain cependant que cela est.

Eh bien, quand vous m'aurez dit comment vous, qui êtes à deux pas de moi, vous pouvez m'entendre et entrer en rapport avec moi quand je vous parle, je vous dirai comment la sainte Vierge et les Saints, qui sont dans le ciel, peuvent entendre mes prières et y répondre.

Le même DIEU qui fait que vous m'entendez, fait aussi qu'ils m'entendent lorsque je leur demande d'intercéder pour moi auprès de lui.

*Comment* le bon DIEU s'y prend-il pour cela? Il m'importe peu de le savoir. Ce que je sais, c'est que cela est; c'est que DIEU fait connaître à la Bienheureuse Vierge qu'il a élevée, seule entre toutes les créatures, à la dignité prodigieuse de SA MÈRE, à celle qu'il nous a laissée pour *mère*, pour *avocate*, pour *protectrice*, en mourant sur la croix, qu'il fait, dis-je, connaître à la Vierge MARIE les prières, les besoins de ses enfants; c'est qu'il écoute toujours Celle qu'il aime par-dessus toutes les œuvres de ses mains; c'est qu'il vient encore à nous par Elle, comme il est venu jadis, au jour de son Incarnation; c'est que le moyen le plus sûr d'arriver à JÉSUS, c'est d'aller à MARIE, qui nous introduit auprès de son Fils et de notre DIEU, couvrant ainsi par sa protection notre indignité et nos dispositions imparfaites.

Ce que je sais, c'est qu'il n'y a rien de plus doux, de plus suave, de plus consolant que d'aimer la sainte Vierge, de lui confier ses peines, de lui offrir son cœur.

C'est que son culte rend meilleur, rend chaste, pur doux, humble, fait aimer la prière, donne la joie et la paix de l'âme...

Ce que je sais, c'est qu'en aimant et en servant MARIE, je ne fais qu'imiter, et bien imparfaitement, mon Sauveur JÉSUS-CHRIST lui-même.

Le premier, il a aimé par-dessus toutes les créatures sa Mère, si bonne et si sainte; le premier, il l'a servie de ses mains, et lui a rendu toutes sortes d'honneurs, de devoirs, d'obéissance.

Et comme il m'a dit la veille de sa mort : « Je vous ai donné l'exemple, *afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez,* » je tâche d'aimer et d'honorer parfaitement la sainte Vierge MARIE qu'il a si parfaitement aimée et honorée<sup>1</sup>.

Ce n'est point ici le lieu de faire un traité sur le culte de la sainte Vierge.

Mais c'est toujours le lieu de dire que la haine contre ce culte a été le cachet universel de toutes les hérésies, de toutes les insurrections religieuses; que l'on ne quitte jamais MARIE sans bientôt quitter JÉSUS; que même on ne diminue jamais ce culte pour devenir meilleur.

<sup>1</sup> Les protestants opposent à notre piété envers la sainte Vierge quelques textes mal compris de l'Évangile. A les en croire, Notre-Seigneur n'eût pas aimé sa Mère, et violé durant toute sa vie le quatrième commandement de DIEU son Père. Mais qui prouve trop ne prouve rien; on ne me persuadera jamais que JÉSUS ait été un mauvais fils.

Ce qu'il faut dire, c'est que les pauvres protestants sont bien à plaindre de ne connaître point, de n'aimer point leur MÈRE!... de ne point accueillir Celle que JÉSUS-CHRIST a choisie, a aimée, a unie inséparablement au mystère de son Incarnation, au mystère de sa crèche, aux mystères de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie publique, au mystère de ses douleurs et de notre rédemption; Celle qu'il associe, dans le ciel, aux mystères adorables de sa gloire et de sa royauté.

Ils doivent trembler lorsque, jetant les yeux sur tous les siècles chrétiens, ils n'en trouvent pas un seul qui ne condamne leur silence, et qui n'ait réalisé la parole prophétique de la Vierge elle-même : « *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* » (Saint Luc, ch. I.)

Nulle part on n'aperçoit ce Christ solitaire, rêvé par Luther, Calvin et leurs disciples; mais on retrouve partout le Christ tel qu'il se montra à l'œil des Prophètes, tel qu'il paraît dans l'Évangile, *Enfant de la Vierge*, formé de sa chair et de son sang, porté longtemps dans son sein et dans ses bras, remplissant trente ans envers elle les devoirs du fils le plus soumis, expirant sous ses yeux, et reposant encore dans ses bras avant de passer de la croix au sépulcre...

Ils craignent d'enlever à JÉSUS-CHRIST ce qu'ils donneraient à MARIE? — Mais n'est-ce pas grandement ignorer le cœur humain, formé à l'image de celui de DIEU, que de craindre de blesser un ami, en témoignant, *à cause de lui*, un grand amour à sa mère? n'est-ce point à cause du

Fils que nous aimons la Mère? et n'est-ce point à JÉSUS-CRIST que reviennent tous ces hommages?

Maintenant, qu'il y ait quelques abus, quelques indiscretions chez des gens ignorants relativement à ce culte de la sainte Vierge; qui le nie? de quoi n'abuse-t-on pas? Mais ces abus sont réprouvés par l'Église. Les Évêques et les prêtres en détournent les fidèles dès qu'ils en ont connaissance.

En ce qui touche le culte de MARIE, l'excès le plus commun, croyez-le bien, n'est pas *en trop*, mais *en trop peu*. Car dès qu'on ne *l'adore* pas (et on ne doit pas l'adorer; l'adoration est due à DIEU seul), dès qu'on n'adore pas la sainte Vierge, on reste toujours au-dessous de ce qu'elle mérite. Jamais nous ne l'honorons autant que Dieu l'a honorée en la faisant sa MÈRE. Jamais nous ne l'aimons autant que l'a aimée JÉSUS, notre modèle.

Catholiques, nous sommes la grande famille de JÉSUS-CRIST. Est-il étonnant que nous aimions sa Mère?

## XL

**Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles?**

RÉP. Un *miracle* est un fait sensible qui surpasse évidemment les forces de la nature.

C'est une chose que DIEU seul peut faire, et qui manifeste son intervention d'une manière extraordinaire dans les choses de ce monde.

« Pourquoi n'y en a-t-il plus ? » demande-t-on.

A cela, j'apporte deux réponses :

1° Il y en a encore, et beaucoup ; 2° il est tout naturel qu'il y en ait moins que dans les premiers siècles du christianisme.

1° *Il y en a encore.*

Moi qui vous parle dans ce petit livre, je pourrais vous dire que j'en ai vu, et que j'ai vu en outre plusieurs personnes sur qui des *miracles authentiques* s'étaient opérés, tels que la guérison instantanée de maladies incurables.

Mais je préfère vous citer un fait d'une portée plus générale.

Un Anglais protestant était à Rome, sous le pontificat du Pape Benoît XIV. Il causait, avec un Cardinal, de la religion catholique, l'attaquant assez vivement, et rejetant surtout, comme faux, les miracles opérés par l'intercession des Saints.

Peu de temps après, ce Cardinal fut chargé d'examiner les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de DIEU. Il les remit un jour au protestant, lui recommandant de les examiner avec soin et de lui dire son avis sur le degré de foi que méritaient ces témoignages.

Après quelques jours, l'Anglais rapporte les procès-verbaux. « Eh bien, monsieur, lui demande le Prélat, quelle est votre impression au sujet de ces pièces ?

— « Ma foi, Éminence, j'avoue que je n'ai rien à

dire; et si tous les miracles des Saints que votre Église canonise étaient aussi certains que ceux-ci, cela me donnerait à réfléchir...

— « En vérité? lui répliqua le Cardinal en souriant; eh bien, nous sommes plus difficiles que vous, à Rome; car ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et la cause est rejetée. »

L'Anglais fut si frappé de cette conduite, qu'il s'instruisit plus à fond de la foi catholique. Il abjura le protestantisme avant de quitter Rome.

Or, cette sévérité extraordinaire existe encore dans les procès de canonisation des Saints. Et comme de nos jours on canonise des Saints, ainsi qu'on l'a fait dans tous les siècles<sup>1</sup>, et que, d'autre part, on n'en canonise *aucun* sans un examen rigoureux, constatant *au moins* *CINQ miracles* opérés par son intercession, nous sommes donc en droit d'affirmer *qu'il y a encore des miracles.*

2° Je réponds en second lieu : Il y a *moins* de miracles qu'au commencement du christianisme, et il en doit être ainsi.

Pour trois raisons :

1° Parce que le but véritable des miracles a été atteint, savoir : la conversion du monde et l'établissement de la religion chrétienne;

<sup>1</sup> Les deux dernières canonisations ont eu lieu en 1859 et en 1862. Grégoire XVI et Pie IX ont déclaré *saints* le B. Alphonse de Liguori et quatre autres serviteurs de Dieu ainsi que les vingt-six martyrs du Japon.

2° Parce que ce but atteint, n'ayant pu l'être sans des miracles, et d'immenses miracles, atteste à tout jamais le fait même de ces miracles.

L'évidence de la divinité de la religion chrétienne, manifestée *par de grands prodiges*, a seule pu convaincre les païens si sensuels et les juifs si opiniâtres : 1° de la divinité de Jésus-Christ pauvre et crucifié ; 2° de la vérité de sa doctrine, tout opposée à leurs idées les plus enracinées ; 3° de la divine mission des Apôtres et de leurs successeurs.

Le monde converti au christianisme sans miracle eût été lui-même le plus étonnant, le plus incompréhensible des miracles.

3° Parce que nous avons aujourd'hui sous les yeux une preuve aussi éclatante de la divinité de notre foi que les miracles l'étaient pour les premiers chrétiens : je veux dire les prophéties de l'Évangile et leur accomplissement dans le monde.

Il y a deux faits naturels et divins qui prouvent la divinité du christianisme : 1° les miracles de Jésus-Christ et de ses envoyés ; 2° l'accomplissement des prophéties de l'Évangile.

Les premiers chrétiens voyaient les miracles, *ils ne voyaient pas* l'accomplissement des prophéties que faisait leur Maître : ils étaient obligés cependant d'y croire fermement<sup>4</sup>, et ils y croyaient facilement à cause des miracles qu'ils voyaient.

<sup>4</sup> Croire, c'est admettre la vérité d'une chose sur le témoignage d'autrui.

Nous autres, nous ne voyons point les miracles qu'ont vus nos pères, mais nous *voyons* l'accomplissement des prophéties de l'Évangile; et ce que nous *voyons* nous fait admettre aisément les miracles que nous n'avons pas vus.

Les miracles évidents faisaient admettre aux premiers chrétiens l'accomplissement certain des prophéties; l'accomplissement évident des prophéties nous fait admettre la réalité certaine des miracles.

Le miracle était la preuve des premiers chrétiens; la prophétie, au contraire, est notre preuve, à nous, par l'évidence du fait divin de son accomplissement.

Et observons que cette preuve, tirée de l'accomplissement des prophéties, est peut-être plus péremptoire encore que celle tirée des miracles, en ce sens que le temps en augmente la force de jour en jour.

Ainsi, la stabilité du Siège de saint Pierre, la permanence de la dispersion et, à la fois, de la conservation des juifs, pendant dix-neuf siècles, etc., sont des faits bien plus frappants que s'ils ne subsistaient que depuis trois ou quatre siècles. Et si le monde dure encore quelques milliers d'années, cette preuve de la divinité de la Religion sera encore bien plus entraînante dans trois ou quatre mille ans qu'elle ne l'est de nos jours.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait moins de miracles maintenant qu'aux premiers siècles du christianisme.

## XLI

**Pourquoi parler latin? pourquoi se servir d'une langue inconnue?**

RÉP. Parce que, à des dogmes immuables, il faut une langue immuable qui garantisse de toute altération la formule même de ces dogmes.

Parce que, à une société universelle, il faut une langue universelle, qui maintienne, resserre, proclame hautement l'unanimité de la foi et la fraternité universelle de la religion véritable.

Les Protestants et tous les ennemis de l'Église catholique lui ont toujours durement reproché le latin. Ils sentent que l'immobilité de cette cuirasse défend merveilleusement de toute altération ces antiques traditions chrétiennes, dont le témoignage les écrase. Ils voudraient briser la forme pour atteindre le fond. — L'erreur parle volontiers une langue variable et changeante.

Ce reproche, d'ailleurs, si on l'examine de plus près, n'a aucun fondement. N'y a-t-il pas une foule de personnes qui savent le latin? la prédication, c'est-à-dire la partie du culte divin qui s'adresse directement aux fidèles, n'est-elle pas en langue vulgaire? pour le reste des offices, n'y a-t-il pas un nombre infini de traductions des prières de l'Église? quel est le chrétien que la langue mystérieuse de l'autel empêche de suivre l'office? certaines cérémonies, certains signaux n'avertissent-ils

pas tous les assistants de ce qui se fait et de ce qui se dit? s'ils sont distraits, n'est-ce pas leur faute?

Rien n'égale, en outre, la dignité, la grandeur, la clarté, la beauté de la langue latine. C'est la langue des conquérants de l'univers, des Romains; c'est la langue de la civilisation; c'est la langue de la science. Cette langue est la reine des langues; elle méritait de devenir la langue de la Religion.

Outre les grands changements qui dénaturent les langues vivantes, il en est beaucoup d'autres qui semblent peu importants, mais qui le sont beaucoup. Ainsi tous les jours l'usage change le sens des mots et souvent le gâte par pur caprice. Si l'Église parlait notre langue, il pourrait dépendre d'un bel esprit effronté de rendre le mot le plus sacré de la liturgie ou ridicule ou indécent.

Sous tous les rapports imaginables, la langue religieuse doit être mise hors du domaine de l'homme.

Voilà pourquoi l'Église catholique parle latin.

## XLII

**Les Prêtres demandent toujours de l'argent!**

RÉP. Oui, mais est-ce pour eux-mêmes?

Ils n'en demandent que pour les pauvres et pour les frais du culte divin. Les en blâmez-vous? ne sont-ils pas les pourvoyeurs des pauvres et les pères des indigents? ne sont-ils pas les ministres de Dieu, chargés de l'honneur de son culte et du soin de ses temples?

Ils vous demandent souvent, c'est vrai ; mais n'est-ce pas un peu votre faute ? Pourquoi, si prodigue pour vos plaisirs, êtes-vous si parcimonieux pour faire le bien ? pourquoi leur donnez-vous si peu quand ils vous quêtent ? n'est-ce pas votre économie intempestive qui les oblige à revenir, malgré eux, à la charge ?

Puis, croyez-vous qu'il soit possible de subvenir à de grandes dépenses sans de grandes ressources ? Mettez-vous donc un moment à la place de votre Curé, avec la charge de tous les pauvres de la paroisse, avec l'obligation d'entretenir, de fonder des œuvres de bienfaisance, avec l'obligation, plus dispendieuse qu'on ne croit, de tenir dans un état décent de propreté l'église et tout son mobilier. Ne faut-il pas de l'argent pour tout cela ?

Ne vous étonnez donc pas s'il vous en demande. Cette dépense, soyez-en sûr, ne vous laissera point de remords. Elle ne vous ruinera pas non plus. Jamais l'aumône n'a ruiné personne. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; mais ce peu que vous donnez, donnez-le de bon cœur.

Le Prêtre est l'homme de la foi et de la charité. Ayons plus de foi et plus de charité, et nous comprendrons pourquoi il demande toujours !

### XLIII

**Ce sont les Prêtres qui ont inventé la confession.**

RÉP. Voici une grande question.

Vous comprenez sa portée, ami lecteur ? Si c'est le

bon DIEU, il faut nous soumettre, car c'est folie de résister à DIEU. Si ce n'est pas lui, mais un homme comme vous et moi, il faut (passez-moi le mot) l'envoyer promener, lui et son invention, car c'est l'invention la plus désagréable que l'on puisse voir.

Se confesser, c'est avouer ses péchés, c'est dire à un Prêtre tout ce qu'on a fait de mal, quelque honteux que ce soit. — Quoi de plus désagréable, je le demande? quel plus grand sacrifice demander à l'orgueil de l'homme?

Faut-il donc le faire, ce sacrifice? suis-je obligé, obligé en conscience, sous peine de révolte contre DIEU, de me confesser?

Oui.

Car la confession de péchés, faite au Prêtre, a été instituée par JÉSUS-CHRIST lui-même, le Fils du DIEU vivant descendu sur terre et fait homme pour nous sauver.

Ouvrons, en effet, son Évangile.

Nous y trouvons deux paroles de ce divin Maître relatives à la confession des péchés et au pouvoir donné par lui à ses ministres de remettre aux pécheurs leurs fautes en son nom.

La première de ces paroles est la *promesse* faite par JÉSUS-CHRIST à ses Apôtres de leur donner ce pouvoir. La seconde est l'accomplissement de cette promesse.

1° *La promesse.* Elle se trouve dans l'Évangile de saint Matthieu, au chap. xviii : « *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, ET TOUT CE QUE VOUS DÉLIEREZ SUR LA TERRE SERA DÉLIÉ DANS LES CIEUX.* »

2° *La réalisation de la promesse* (Saint Jean, ch. xx).

C'est le jour de Pâques, le jour même de la Résurrection. (Ce divin pouvoir que JÉSUS-CHRIST va conférer à ses Apôtres, qu'est-ce autre chose, en effet, que le pouvoir de ressusciter les âmes mortes par le péché?)

Les Apôtres sont réunis, tremblants de frayeur, dans la salle du Cénacle. Ils sont enfermés de peur des Juifs, qui ont crucifié leur Maître l'avant-veille... Tout à coup, les portes étant fermées, JÉSUS paraît au milieu d'eux. « La paix soit avec vous ! dit-il ; c'est moi, ne craignez point. » — Ils s'effrayent, ils ne veulent pas en croire leurs yeux ! Mais ils touchent le corps sacré, les plaies des mains, des pieds, du côté. Ils tombent aux pieds du Sauveur ressuscité et l'adorent.

JÉSUS souffle sur eux : « *Recevez le Saint-Esprit*, leur dit-il ; *de même que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.* » De même que mon Père m'a envoyé Sauveur des hommes, moi, égal à mon Père, Dieu éternel et tout-puissant comme lui, moi, je vous envoie. Je vous envoie sauveurs de vos frères ; je vous envoie dépositaires des trésors de salut que j'ai amassés pour les répandre sur les hommes, dépositaires et dispensateurs de mes sacrements, où j'ai renfermé tous les mérites de ma Passion et de ma mort. « *Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.* RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT. LES PÉCHÉS SERONT PARDONNÉS A CEUX A QUI VOUS LES PARDONNEREZ, ET ILS SERONT RETENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ. »

Est-il besoin, je le demande, de raisonner sur de pareilles paroles ? Qui osera nier que JÉSUS-CHRIST donne ici à ses Apôtres, premiers Prêtres, premiers Pasteurs de son

Église, la puissance de pardonner les péchés ou de les retenir, selon qu'ils le jugeront convenable? Qui pourra nier qu'il les établisse ici juges des consciences, juges avec plein pouvoir de pardonner ou de retenir?

Donc, c'est lui, JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, qui a voulu, qui a ordonné que tout homme qui a commis un péché et qui veut en obtenir le pardon, aille recourir au ministère de ses prêtres, lesquels sont chargés de juger son âme et de prononcer, au nom de DIEU, sa sentence. Donc c'est lui, et lui seul, qui a institué, ordonné, imposé au monde la confession.

A quoi, en effet, servirait au Prêtre de JÉSUS-CHRIST ce pouvoir de pardonner ou de retenir les péchés, s'il y avait un autre moyen d'en obtenir la rémission? quel sens auraient les paroles du Seigneur? à quoi bon donner les clefs de la porte au gardien, si l'on peut entrer dans la maison par une autre issue?

Et, ensuite, quel moyen aurait le Prêtre de porter raisonnablement sa sentence si le coupable ne venait lui-même avouer ses péchés dont souvent il a seul le secret?

Les chrétiens sont donc obligés de *confesser* leurs fautes à leurs prêtres, s'ils veulent obtenir le pardon de DIEU. La confession est, de droit divin, la voie du pardon; qui veut la fin, veut aussi le moyen; qui ne prend pas le moyen, n'atteindra point la fin.

Aussi s'est-on confessé aux prêtres dans tous les siècles.

L'histoire nous a conservé le nom du confesseur de Charlemagne, au neuvième siècle.

Au quatrième siècle, on voit le grand saint Ambroise, Évêque de Milan, appliqué à entendre les confessions des pénitents; et l'auteur contemporain de sa vie ajoute « qu'il pleurait tellement sur les péchés qu'on lui avouait, que les pécheurs étaient obligés de pleurer avec lui. »

A la même époque, on entend saint Augustin reprocher aux hérétiques d'Afrique cette prétention, renouvelée depuis par les protestants, de ne vouloir se confesser qu'à Dieu seul. « Est-ce donc en vain, s'écrie-t-il, que le Seigneur a remis les clefs du ciel à l'Église? est-ce en vain qu'il a dit : *Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux?*—Vous vous moquez de l'Évangile! vous promettez ce qu'il refuse! »

Au troisième et au deuxième siècle, on trouve encore, dans les livres qui nous ont été conservés des anciens docteurs, des témoignages très-frappants sur la nécessité de la confession faite aux prêtres pour être pardonné de DIEU.

Dans les catacombes, on a découvert plusieurs sièges qui, par leur forme, leur position dans les chapelles, etc., étaient évidemment des sièges confessionnaux.

Enfin, dans le livre même des Actes des Apôtres, on voit les païens convertis d'Éphèse, dociles à la voix de saint Paul, « *venir en foule POUR AVOUER ET POUR CONFES- SER LEURS ACTIONS*<sup>1</sup>. »

Confesse-t-on autre chose que des actions coupables,

<sup>1</sup> « *Confitentes et annuntiantes actus suos.* » (Actes des Apôtres, ch. XIX, v. 18 et 19.)

des péchés? et que signifie ce passage du livre des Actes, s'il n'indique pas la confession des péchés?

Vous le voyez donc, c'est le bon DIEU, notre Sauveur, qui nous a donné la *confession* comme le remède des maux de notre âme, comme le moyen de rentrer en grâce avec notre Père céleste.

C'est une invention de miséricorde, de douceur et de tendresse. Il en coûte un peu, il est vrai, surtout quand une longue négligence a laissé accumuler beaucoup de fautes, et des fautes graves. Mais ce premier moment passe vite, et après, quelle joie! quelle paix! quel bonheur de se retrouver comme jadis l'enfant de DIEU, l'ami de JÉSUS-CHRIST! Si la confession est un joug, c'est « *ce joug SUAVE et ce fardeau LÉGER* » dont parle le Sauveur. « *Prenez-le, ajoute ce bon Maître, là seulement vous trouverez le repos de vos âmes.* »

Allez vous confesser, et vous verrez<sup>1</sup>.

## XLIV

### A quoi sert la confession?

RÉP. D'abord, il faut qu'elle serve à quelque chose de bon, puisque c'est une institution divine, et que DIEU ne fait rien sans motif.

Mais, de plus, vous demandez à quoi sert la confession? *Confessez-vous, et vous verrez à quoi cela sert.*

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur ce sujet si pratique, voir le petit traité populaire intitulé : *la Confession*.

Vous verrez que cela sert à devenir bon, de mauvais que l'on est ; vous verrez que cela sert à se corriger de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

*A quoi sert la confession?* Demandez-le à ce pauvre enfant que dégradait de honteuses habitudes dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage... Le voici tout changé, au physique comme au moral. Qu'a-t-il donc fait ? Il s'est confessé, il se confesse... Auparavant il ne se confessait pas.

*A quoi sert la confession?* Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret ; actuellement si chaste, si sobre, si rangé, si travailleur, devenu en peu de temps le modèle de ses camarades ! Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose.

*A quoi sert la confession?* Demandez-le à cette pauvre femme, accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elle s'approche du confesseur... Je ne sais ce qu'il lui dit ; mais voici qu'elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines ; elle souffre sans rien dire les duretés de son mari... Celui-ci s'étonne du changement, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins, une mère conservée à six ou sept enfants, un bon ménage et une famille vertueuse de plus.

Après cette pauvre femme, c'est un serviteur qui, depuis longues années, faisait des *petits profits* un peu hasardés, aux dépens de son maître. Un remords l'a troublé ; il va trouver le prêtre... Si le maître a l'œil à ses affaires, il peut voir que la dépense diminue sans que le train de sa maison ait baissé... Et il reçoit un jour un billet de quatre ou cinq cents francs d'une main inconnue<sup>1</sup>.

Comptez : un voleur de moins ; peut-être la flétrissure du bague épargnée à une honorable famille ; un honnête serviteur de plus.

*A quoi sert la confession ?* Demandez-le aux pauvres de telle commune. Le riche propriétaire du lieu les laissait dans leur misère ; il dépensait pour lui toute son immense fortune... Depuis quelque temps il se confesse... et le voici devenu le père des malheureux ; il va au-devant de leurs privations... Ils trouvent, les pauvres gens, que la confession sert à quelque chose !

La confession, *c'est l'égide de la persévérance et de la vertu*. — C'est l'écorce, âpre et rude, je l'avoue, mais l'écorce protectrice qui conserve intact ce fruit merveilleux qui s'appelle *la conscience*.

<sup>1</sup> Jean-Jacques Rousseau, malgré ses haines religieuses, reconnaît lui-même l'utilité de la confession : *Que de restitutions, dit-il dans son Émile, que de réparations la Confession ne fait-elle pas fuire chez les catholiques !* — Un Prêtre remit un jour à un ministre protestant, habitué à tourner en dérision la confession et la communion catholiques, une somme considérable qui lui avait été dérobée. Cet argument très-sensible fit impression sur le cœur du ministre. *Il faut avouer, a-t-il répété depuis, que la confession est une bien bonne chose !*

C'est la confession qui rend, qui conserve la paix du cœur, sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

C'est elle qui prévient une foule de crimes et de malheurs.

C'est elle qui relève le pauvre pécheur que sa faiblesse a séparé de Dieu ! c'est elle surtout qui console le mourant prêt à paraître devant son Dieu et son juge<sup>1</sup>.

Quel changement vous verriez en France si tout le monde se confessait, sincèrement et sérieusement comme on doit le faire !

Les lois et les gendarmes n'auraient plus guère à s'exercer. Il y aurait dans cette seule loi de l'Église : « Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an, » de quoi régénérer la France, et arrêter toutes ses révolutions.

Jugez donc de l'arbre par ses fruits.

Il en est de la confession comme de toute la Religion : elle n'a pour ennemis que l'ignorance, les préjugés et les passions.

<sup>1</sup> M. Tissot, célèbre médecin genevois, protestant comme presque tous les habitants de cette malheureuse Genève, citait avec admiration la guérison inespérée d'une dame catholique mourante, opérée par la confession. Cette dame se trouva dans un tel calme, dans une joie si profonde, après qu'elle eut reçu les sacrements de l'Église, que sa santé s'en ressentit presque aussitôt. La fièvre baissa, les symptômes alarmants disparurent et la malade guérit. *Quelle est donc, s'écriait M. Tissot, la puissance de la confession chez les catholiques !*

Un autre médecin protestant, M. Babel, fait le même aveu ; il prouve par des exemples multipliés « que la confession est utile, non-seulement aux individus, mais à la société entière, et qu'elle mérite de fixer l'attention de quiconque cherche le bien-être de l'espèce humaine. »

## XLV

Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurais rien à dire.

RÉP. C'est là le résultat de votre examen de conscience! Mon cher ami, de deux choses l'une : ou bien vous êtes un homme exceptionnel, ou bien vous ne voyez pas clair dans votre conscience.

Et voulez-vous que je le dise franchement? *Je suis sûr* que vous êtes un homme semblable aux autres, et que la seconde hypothèse seule est la véritable.

Vous n'avez rien à vous reprocher? — Examinons un peu. — Ce serait singulier que je visse plus clair que vous en vous-même!

1. D'abord où en êtes-vous par rapport au bon DIEU? Vous m'avouerez que vous lui devez bien *quelque chose!* Il n'est pas *pour rien* votre Créateur, votre Maître, votre Père, votre fin dernière...

L'adorez-vous? — Le priez-vous *chaque jour?* — Le remerciez-vous de ses bienfaits?

Lui demandez-vous pardon des fautes que vous commettez contre sa loi? — Obéissez-vous à cette loi?

CELUI qui devrait être la première occupation de votre vie y entre-t-il seulement pour quelque chose? Les pauvres sauvages idolâtres honorent leurs faux dieux. Et vous, qui connaissez le DIEU vivant et véritable, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas?

Voilà donc un point que vous aviez bien mal examiné, lorsque tout à l'heure vous me disiez que vous n'aviez rien à vous reprocher, et que vous seriez embarrassé de trouver quelque chose à dire à M. le Curé.

2. Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus fidèle? Mettez la main sur la conscience : là encore que de misères!

Charité fraternelle, efficace et sincère; dévouement aux autres; miséricorde envers les pauvres; indulgence pour les fautes de vos frères; respect pour leur réputation; pardon des injures; support mutuel; bon exemple; devoirs de citoyens; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père; devoirs de bon époux; devoirs de bon maître et de bon serviteur; devoirs de bon et fidèle ami; devoirs d'ouvriers consciencieux ou de patrons justes et humains, etc. : la liste en est longue. Les remplissez-vous tous?

Encore là une belle matière pour votre prochaine confession.

3. Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la Religion, il y a plus à dire encore. Voyez :

Vous avez une âme; quel soin en prenez-vous? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaises les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir? est-ce le désir d'ac-

complir la volonté de DIEU, de plaire à DIEU, ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde?...

Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance?

Où en êtes-vous surtout *de la chasteté*?... Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant DIEU, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme!... Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à de jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable?

N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres?...

Nous pourrions pousser bien plus avant cet examen de votre conscience; la mine, croyez-moi, n'est pas épuisée.

En voici bien assez pour vous convaincre, si vous voulez être convaincu, que malgré votre parfaite innocence, vous avez fait tout ce qu'il faut pour faire une excellente et longue et solide confession. Vous avez, d'une part, les péchés; je viens de vous exhiber les plus gros; d'autre part, vous avez, je n'en doute pas, la bonne volonté. Vous connaissez quelque bon Prêtre qui va être enchanté de vous recevoir et de vous pardonner, au nom du Bon DIEU.

Allez donc le trouver, et de bon cœur.

Il n'y a que le premier pas qui coûte; la peine passe bien vite; la joie demeure.

— « Mais il y a si longtemps que je n'y ai été ? »

— « Raison de plus ; vous en avez plus besoin. »

— « Mais j'en ai trop à dire. » — Tant mieux ! les gros poissons sont les meilleurs. Les confesseurs aiment bien mieux les grands pécheurs que les petits, dès qu'ils se repentent.

— « Mais je ne me rappellerai jamais tout. » — Qu'est-ce que cela fait ? Dites ce que vous vous rappelez ; repentez-vous de tout, et Dieu, qui ne demande que la bonne volonté, vous pardonnera tout. Le repentir est le principal dans la confession.

Allez vous confesser, croyez-moi. Vous verrez que vous serez heureux et enchanté quand vous aurez fini.

Le vrai bonheur sur la terre, c'est la paix du cœur, fruit de la bonne conscience.

## XLVI

**C'est ennuyeux de se confesser.**

RÉP. Aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser !

Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. — Ce n'est pas *amusant* de prendre médecine quand on est malade. On la prend cependant pour guérir. — Ce n'est pas *amusant* de travailler du matin au soir, pour gagner sa vie, celle de sa famille, pour faire quelques économies que l'on retrouvera dans la vieillesse. Mais c'est utile, mais c'est nécessaire ; et l'on

travaille *quoique* l'ouvrage soit dur, désagréable, pénible.

Ainsi en est-il de la confession. C'est un remède, un remède désagréable, d'autant plus désagréable, qu'on en a plus besoin ; mais c'est un remède NÉCESSAIRE. Ce n'est pas pour m'amuser que je me confesse, c'est pour me guérir et pour me préserver.

Ayez donc plus d'énergie, ne vous laissez point gagner par la grande maladie de notre siècle, qui est *l'affaiblissement de l'estime du DEVOIR*. Le DEVOIR, ce grand et sublime mot, ne dit plus rien à bien des âmes. Elles ne comprennent que le PLAISIR.

Gardez-vous de cette faiblesse déplorable et souvenez-vous du jugement de DIEU !

## XLVII

**Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école,  
mais maintenant!...**

RÉP. *Mais maintenant* que j'en aurais dix fois plus besoin, je n'y vais plus !

*Mais maintenant* que mes passions se développent, que les dangers du monde m'entourent, que je suis exposé au mal de tous côtés, à quoi bon prendre des précautions?...

Pauvre cœur humain ! comme il bat la campagne quand, au lieu d'obéir à la raison, il la dirige !

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout

âge on a besoin d'accomplir la loi de DIEU, promulguée par l'Église catholique. Or, la loi de DIEU ordonne à *tout homme* capable de pécher sans aucune exception, de se confesser au moins une fois par an.

A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on pèche, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché et tient l'âme prête à paraître devant DIEU.

A mesure que l'on avance dans la vie, les combats deviennent plus violents, les attaques plus fréquentes et plus redoutables, les ennemis plus nombreux... Est-ce le moment de quitter les armes?

## XLVIII

**Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. UN TEL, qui se confesse, n'est pas meilleur pour cela.**

RÉP. Cela prouve : 1° ou bien que cet *un tel* se confesse fort mal et n'est pas sérieusement chrétien ;

2° Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

3° Ou bien (et c'est le plus probable), que vous vous trompez et que *vous êtes injuste pour lui*.

Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine que le péché a si fort corrompue ; leur conduite

dès lors n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs désirs, avec leurs résolutions.

Mais si la Religion ne corrige pas *tous* les défauts de caractère, si elle ne détruit pas *entièrement et de suite* toutes les imperfections, du moins, elle les diminue, elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre, elle offre des moyens très-simples et très-puissants pour devenir non-seulement bons, mais parfaits autant que l'humanité le comporte. Voyez les Saints; voyez saint François de Sales, saint François Xavier, saint Vincent de Paul; c'étaient de *vrais chrétiens*, rien de plus!

Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement, et finissent-elles par devenir meilleures, puis bonnes, puis excellentes.

Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux qui crient contre les dévots sont, les trois quarts du temps, dix fois plus mauvais qu'eux; ils voient la paille dans l'œil de leurs voisins, et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur.

*La Religion ne peut que rendre meilleur.* Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.

Et, de plus, il aurait le très-long et très-capital défaut que vous avez, vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration, de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes.

## XLIX

**Comment le corps de JÉSUS-CHRIST peut-il être réellement présent dans l'Eucharistie? c'est impossible.**

RÉP. Je n'ai qu'une chose à vous répondre, mais elle suffit.

CELA EST; *donc c'est possible.*

CELA EST; *donc vous devez le croire*, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

Je dis donc que *cela est*, que JÉSUS-CHRIST est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la Messe, il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du Prêtre, mais le Corps et le Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST vivant, voilé sous les saintes *apparences* du pain et du vin.

Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai pas tous les siècles chrétiens, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait, certes, beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants docteurs adorer avec la foi la plus entière le sacré mystère de l'autel....

Mais, outre que cela nous entraînerait à de trop longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi; c'est à elle seule que je m'adresse, et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans com-

mentaire, les paroles mêmes de JÉSUS-CHRIST, qui déclare que l'Eucharistie, c'est lui-même, son Corps, sa Chair, son Sang.

Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Évangile : la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa Passion); la deuxième fois (la veille de sa Passion), pour l'instituer, et accomplir ainsi sa promesse.

1° La première parole est dans saint Jean, au chapitre vi; la voici, je la propose à votre bon sens :

« *En vérité, je vous le dis, celui qui CROIT en moi a la vie éternelle.* » Il exige d'abord la foi à sa parole; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi.

« *Je suis le pain de vie.* »

« *Je suis le pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai*<sup>1</sup>, *C'EST MA CHAIR POUR LA VIE DU MONDE.* »

Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il donner sa chair à manger? comment cela peut-il se faire? — Et ils ne voulaient pas le croire.

Voyez comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST leur affirme de nouveau sa présence réelle dans le pain qu'il leur promet :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DÉCLARE : *si vous*

<sup>1</sup> Observez cette parole; JÉSUS-CHRIST *promet* ce pain mystérieux : il ne le donne pas encore; il le donnera plus tard : « le pain *que je donnerai.* » Ce n'est donc pas, comme le disent les protestants, une manière figurée de parler de la doctrine qu'il prêchait, car cette doctrine il la donnait; on ne peut *promettre* ce qu'on a déjà donné et ce qu'on donne.

*ne MANGEZ LA CHAIR DU FILS DE L'HOMME, et si vous ne BUVEZ SON SANG, vous n'aurez point la vie en vous.*

*« Celui qui mange MA CHAIR et qui boit MON SANG a la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »*

*« CAR MA CHAIR EST VRAIMENT UNE NOURRITURE, et MON SANG EST VRAIMENT UN BREUVAGE. »*

*« Celui qui MANGE MON CORPS et qui BOIT MON SANG demeure en moi, et moi je demeure en lui. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »*

Qu'en dites-vous? Ne croyez-vous pas à la parole de JÉSUS-CHRIST lui-même, vous affirmant que l'Eucharistic est son Corps et son Sang, avec une clarté d'expressions si désespérante, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence?

2°. Si cette première parole de JÉSUS-CHRIST est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la parole même de l'institution de l'Eucharistie, ne l'est pas moins.

La veille de sa Passion, Notre-Seigneur, après la Cène, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présente à ses Apôtres, en disant : *« Prenez et mangez-en tous; car CECI EST MON CORPS. »*

Est-ce clair? — CECI, ce que je tiens et que je vous présente, EST, quoi? MON CORPS.

Puis il donne à ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles : *« Et vous, toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mé-*

*moire de moi*; c'est-à-dire comme moi-même, comme je viens de les faire.

Hommes de bonne foi, entendez et jugez : **CECI EST MON CORPS!!!...**

Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit; et, non-seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfragable sa divinité. Jamais un homme n'a dit, *n'a pu dire* une chose semblable!...

Une observation bien simple vous facilitera, du reste, la croyance au mystère eucharistique :

La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, soi-disant *impossible*, d'une substance en une autre.

Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma propre chair et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

Ce que DIEU opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer surnaturellement dans le mystère de l'Eucharistie?

Vous voyez donc qu'il n'est pas IMPOSSIBLE que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient changés, sur nos autels, en la substance du Corps et du Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST; et que l'Église, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit

point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

Maintenant COMMENT ce prodige admirable s'opère-t-il? *Je n'en sais rien*, et les plus grands docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de DIEU. Ce que nous savons, c'est qu'il EST, et cela suffit.

Par cette adorable présence, JÉSUS-CHRIST, le Roi des âmes, la Vie des chrétiens, le Chef de l'Église, le Refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants...: DIEU et homme tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il adore son Père parfaitement et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuels péchés du monde.

Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également, pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, *le mystère de l'amour!*...

Croyons, aimons et adorons<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour plus de développements, voir le petit traité populaire intitulé *la Présence réelle*.

## L

**Je n'ai que faire d'aller à la Messe ; je prie aussi bien le bon DIEU chez moi.**

RÉP. Et le priez-vous bien fort *chez vous*? Pardonnez-moi si je me trompe ; mais je vous soupçonne un peu de ne prier pas plus chez vous qu'à l'église.

La question, voyez-vous, n'est pas de savoir si vous priez le bon DIEU aussi bien chez vous qu'à la Messe ; mais de savoir si le bon DIEU *veut* que, le dimanche et les fêtes, vous le priiez à la Messe et non chez vous.

Or, il le veut.

Vous vous souvenez que nous avons déjà causé de cela ensemble, et nous sommes convenus que les lois religieuses des Pasteurs de l'Église catholique sont obligatoires en conscience, parce qu'ils portent ces lois par l'autorité même de JÉSUS-CHRIST. « *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise.* »

L'Église nous ordonnant d'assister à la Messe, les dimanches et les grandes fêtes, c'est désobéir à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, c'est désobéir à DIEU même, que de négliger d'y aller.

La raison qui a fait porter cette loi est très-importante ; aussi la loi elle-même l'est-elle beaucoup. C'est la nécessité du culte public qu'il faut rendre à DIEU.

Nous ne vivons pas seulement individuellement comme

hommes, comme chrétiens; nous vivons encore *comme société religieuse*; et cette société, dont nous sommes les membres, établie par DIEU même, a envers lui des devoirs à remplir, aussi bien que chacun de nous en particulier.

Or, le culte public de la société (ou Église) chrétienne, c'est précisément *l'assistance au Sacrifice de la Messe*, qui nous réunit tous, en la présence de notre DIEU, dans son temple, à des jours fixés à cet effet, les uns par DIEU lui-même<sup>1</sup>, soit avant soit après son Incarnation, les autres par les Apôtres ou leurs successeurs.

Ne pas se joindre, à ces moments solennels, au reste de la famille chrétienne, c'est, en quelque sorte, renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de DIEU, de disciple de JÉSUS-CHRIST, de membre de l'Église catholique.

Aussi est-ce *un péché grave* que de manquer à la Messe, le dimanche et les fêtes d'obligation, sans une nécessité véritable.

La gravité de cette négligence se comprend d'autant mieux que l'on connaît davantage la grandeur, la sainteté, l'excellence divine du Sacrifice de la Messe.

*La MESSE est le centre de toute la Religion.*

Elle est la continuation non sanglante, à travers les

<sup>1</sup> C'est le bon DIEU qui a institué, dès l'origine du monde, le repos du septième jour, en souvenir perpétuel de la création et de l'éternité. Le dimanche est le jour du bon DIEU, le jour où il faut nous occuper de lui tout spécialement, et nous préparer à notre éternité qui sera le repos éternel et l'éternel dimanche.

siècles et les générations, du sacrifice sanglant de JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a aucune différence essentielle entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la Messe. *C'est le même et unique sacrifice, offert sous une forme différente.* — Le Prêtre est le même; c'est JÉSUS-CHRIST, visible sur le Calvaire, invisible et caché dans le Prêtre, à l'autel. La victime est la même : JÉSUS-CHRIST, sanglant au Calvaire, non sanglant et voilé sous le Sacrement, à l'autel. Les différences ne sont que purement extérieures et apparentes; le fond, le sacrifice est le même.

Par la parole mystérieuse et toute divine du prêtre, ou plutôt de JÉSUS-CHRIST même qui parle par son ministre, le même miracle d'amour qui s'est opéré à la sainte Cène, le Jeudi-Saint, se renouvelle chaque jour sur nos autels. Le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST, et ne conservent plus que la simple *apparence* du pain et du vin; de sorte qu'il n'y a plus sur l'autel, après la Consécration, que le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST; que JÉSUS-CHRIST vivant, résumant ainsi dans le Saint-Sacrement tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse.

Comprenez donc les grandeurs de votre foi et changez de langage.

Venez avec tous vos frères, venez à votre Sauveur; c'est pour vous qu'il descend, qu'il s'immole dans ce grand mystère. Sans lui, vous ne pouvez sauver votre âme; et cependant vous le négligez, vous le dédaignez,

vous lui préférez de futiles occupations, des niaiseries, des bagatelles!...

Croyez-moi, rentrez en vous-même. Remplissez un devoir aussi facile qu'il est grave et nécessaire.

Allez le dimanche, aux pieds du bon DIEU, faire votre revue de la semaine passée et votre provision pour la semaine suivante. DIEU vous bénira et vous serez heureux.

## LI

### Je n'ai pas le temps.

RÉP. Avez-vous le temps de manger?

— Sans doute.

— Et pourquoi mangez-vous?

— Quelle question! Pour ne pas mourir. La nourriture est la vie du corps.

— Lequel vaut mieux, votre âme ou votre corps?

— Quelle question encore! Mon âme, sans aucun doute.

— Eh! faites donc alors pour votre âme au moins autant que pour votre corps! Vous trouvez, vous prenez le temps de faire vivre votre corps, et vous ne prenez pas celui de faire vivre votre âme!

Je voudrais bien voir que votre patron prétendît vous ôter le temps de manger! Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre.

Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : *Avant tout*, même avant la vie de votre corps, *avant tout*, ne laissez pas mourir votre âme, qui est la principale partie de vous-même ; votre âme, qui fait de vous un homme ; car par le corps nous ne sommes qu'un animal ; c'est l'âme qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La Religion vous donne la vie de votre âme, en l'unissant à DIEU, et vous dites : Je n'ai pas le temps de pratiquer la Religion ? Eh bien, prenez-le, ce temps *nécessaire*. Prenez-le, coûte que coûte, n'importe aux dépens de qui.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature, et si quelqu'un osait attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des Apôtres : *Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes*.

« Mais mon état, dites-vous, m'empêche de travailler à mon salut. »

Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si vous me répondez : *Oui*, après y avoir bien réfléchi, je vous dirai : Alors il faut le quitter et en prendre un autre.

La vie passe promptement, en effet ; mais l'éternité demeure. A quoi vous servirait de gagner le monde entier si vous veniez à perdre votre âme ?

Mais soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puis-

siez vous sauver, vivre chrétiennement dans votre état?

Est-ce votre état qui vous empêche de faire une petite prière matin et soir? est-ce votre état qui vous empêche d'élever de temps en temps votre cœur à DIEU dans la journée, de lui offrir vos prières, votre travail, vos privations?

Ce n'est pas lui qui vous fait jurer, blasphémer le nom de DIEU, fréquenter les mauvais théâtres, les bals, les cabarets, les lieux de débauche... Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous l'employiez à travailler à votre salut.

Ce n'est pas non plus votre état qui vous empêche, le soir, après votre journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver un confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de vos péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir.

En fait de conscience, voyez-vous bien, *on a le temps de faire ce qu'on veut*. Mais il faut le vouloir fortement, énergiquement, avec persévérance.

Ne dites donc plus : « Je n'ai pas le temps de vivre chrétiennement ; » car vous vous tromperiez vous-même.

Dites, si vous le voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je le voudrais. » — Soit ; mais, après tout, c'est le *cœur* que DIEU demande et la bonne volonté ; et il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer le bon DIEU, éviter le péché, se repentir de ses fautes ; il ne faut pas beaucoup de temps pour faire

ses prières de chaque jour ; il ne faut pas même beaucoup de temps pour aller à une messe basse, d'une petite demi-heure, le dimanche, et pour aller se confesser quatre ou cinq fois par an.

D'autres font tout cela et plus encore. J'en connais qui ne passent jamais un mois sans recevoir les sacrements ; et ils n'en sont pas plus mauvais ouvriers. Comment font-ils ? Ayez bonne volonté comme eux ; et, comme eux, vous vivrez en vrai chrétien ; et, comme eux, vous irez en Paradis au lieu d'aller en enfer.

Qui ne donne pas à DIEU son *temps*, DIEU lui refusera son *éternité*.

## LII

**Je ne peux pas ! c'est trop difficile !**

RÉP. Dites donc que *vous ne voulez pas !* On peut tout ce qu'on veut, en ce qui touche la conscience et le salut.

Ce qui manque, ce n'est pas le pouvoir, c'est le courage. *On a peur* du travail, on recule. Le vrai chrétien est un brave ; semblable à un bon soldat que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat, il n'a peur de rien. Appuyé sur JÉSUS-CRIST, il tire de lui toute sa force. S'il tombe, il se relève, et recommence le combat plus fort qu'auparavant.

« Je ne peux pas ! » Le paresseux qui, le matin, bâille,

se détire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : « Je ne *peux* pas ! »

Un jour viendra où vous verrez que vous pouviez. Mais il ne sera plus temps alors, et le moment du travail sera passé.

Vous serez devant le tribunal de JÉSUS-CHRIST, et vous entendrez sa redoutable parole : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au démon<sup>1</sup>. » Vous comprendrez, ce jour-là, que vous *pouviez* !

Cependant il y a quelque chose de très-vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que JÉSUS-CHRIST, votre Sauveur, a déposés à cet effet dans les mains de son Église.

Ces moyens, vous les connaissez ; dans des temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien, vous les avez employés, et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière ;

C'est la sanctification du dimanche ;

<sup>1</sup> Saint Matthieu, ch. xxv.

C'est l'instruction religieuse ;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion ;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs coupables, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens, non-seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile.

Combien de jeunes gens, d'hommes de tout âge et de toute condition, ont des passions plus violentes que vous, qui les domptent cependant, et en sont devenus les maîtres ! Plusieurs sont plus exposés que vous ne l'êtes et ont plus d'obstacles de tout genre à surmonter. Ce qu'ils font, pourquoi ne pourriez-vous le faire ?

J'ai connu un vieux militaire qui avait l'habitude de jurer le nom de DIEU depuis son enfance. Il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché par une bonne exhortation, il se décida à remplir ses devoirs de chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut ; et *en quinze jours de temps*, il en vint à bout. Chaque fois que le nom de DIEU lui échappait, il disait en son cœur : « *Mon DIEU, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni !* » — Également, quand il entendait ses camarades commettre le même péché. — « Je suis obligé, me disait-il, de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour. »

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie, obtenir une victoire encore plus

difficile, avec un courage semblable. Le célèbre général Cambronne, quand il était simple soldat, avait cette détestable habitude. Ivre un jour, il frappa un officier et fut condamné à mort. Son colonel, qui l'aimait pour sa bravoure et sa loyauté, obtint sa grâce à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin. — Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne, et s'était immortalisé par son héroïque retraite de Waterloo. Retiré dans sa famille, à Paris, il vivait tranquillement, aimé et estimé de tous. Son ancien colonel l'invite un jour à dîner, avec quelques vieux frères d'armes. La place d'honneur était pour Cambronne, à la droite du maître. On apporte un vin exquis, réservé pour les grandes occasions. « Mon général, dit le vieux colonel, vous allez m'en dire des nouvelles ; » et il s'apprête à remplir le verre de Cambronne. Celui-ci refuse, — l'autre insiste ; Cambronne se fâche. « Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent ! » — « Il s'agit bien de cela ! dit vivement Cambronne. Il s'agit de mon honneur ! Et ma promesse, colonel, ma promesse de caporal, l'avez-vous donc oubliée?... Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Ma parole et ma conscience valent mieux que votre vin ! »

Voilà de l'énergie ! voilà des hommes !

*Du courage donc ! c'est là ce qui manque. ON EST CHRÉTIEN DÈS QU'ON LE VEUT.*

## LIII

**On se moquerait de moi ! Il ne faut pas se singulariser ; il faut faire comme les autres.**

RÉP. Raisonnement de chèvre, mon pauvre ami ! Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres : si la première se jette dans un trou, la seconde la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, ainsi de suite ; elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées ; *elles font comme les autres.*

Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi stupide ?

Hélas ! combien sont chèvres en ce point ! combien vont en enfer parce que les autres y vont !

« Il ne faut pas se singulariser, » dit-on. Si fait ! il faut se singulariser, non point par orgueil et parce qu'on dédaigne les autres, mais parce qu'il *faut* être bon au milieu du monde qui est mauvais.

Le mal abonde, et le bien est rare ; il y a beaucoup de méchants et peu de bons ; beaucoup de païens et peu de chrétiens. Les mauvais forment la masse ; ce sont eux qui font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de se singulariser.

Eh bien, cette singularité, il faut l'avoir. Elle est le signe, la condition nécessaire de votre salut éternel.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a déclaré en termes for-

mels : « *Entrez, dit-il<sup>1</sup>, par la porte étroite, parce que la porte qui conduit à la mort est large et la voie qui y mène est spacieuse, et il y en a un grand nombre qui y entrent. Combien est étroite la voie qui mène à la vie éternelle, et comme il y en a peu qui la suivent!*

« *Ne craignez pas, ajoute-t-il en un autre endroit de l'Évangile, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : Craignez Celui qui peut tuer le corps et perdre l'âme dans l'enfer. Ah! je vous le dis, craignez Celui-là<sup>2</sup>! — Celui qui rougira de moi et de ma religion devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père et devant tout l'univers au jugement dernier. ET CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'À LA FIN, » malgré tous les obstacles, malgré surtout les railleries, les exemples et les efforts des libéraux, « **CELUI-LA SEULEMENT SERA SAUVÉ.** » (Saint Matth., xxiv, 13.)*

L'avertissement est-il clair? C'est le *Juge* éternel qui nous le déclare. C'est Celui qui ne parle pas en vain, et qui proclame de sa propre bouche que « le ciel et la terre passeront, » mais que « ses paroles ne passeront pas. »

Il faut donc, sous peine de damnation éternelle, vivre dans le monde autrement que le monde ne vit.

Il faut se faire gloire de cette singularité, loin de la craindre et d'en rougir. C'est elle qui nous fait chrétiens.

<sup>1</sup> Saint Matthieu, ch. vii.

<sup>2</sup> *Ibid.*, ch. x, 28.

« Mais on se moquera de moi ? » — Eh bien, laissez les sots se moquer de vous ; vous n'en mourrez pas ! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous ; ils sont les ridicules, et vous, vous êtes le sage. Lequel doit se moquer de l'autre : le fou, du sage ? ou le sage, du fou ?

Si on se moquait de vous parce que vous mangez, ou parce que vous marchez sur vos pieds et non sur votre tête, cesseriez-vous pour cela de manger, et vous mettriez-vous à marcher sur vos mains ? Non. Et pourquoi ? Parce que ce que vous faites est bien, est raisonnable, et que ce qu'on voudrait vous voir faire est absurde.

Combien plus est-il absurde de perdre votre âme pour plaire à quelques étourdis dont vous méprisez le libertinage au fond de votre cœur ! La louange de pareilles gens, voilà la vraie honte : leur blâme est un bien. C'est signe qu'on ne leur ressemble pas.

Mais ne vous exagérez pas les choses. Vous ne serez pas le seul de votre parti. Quoiqu'il y ait plus de méchants que de bons, le nombre de ceux-ci est cependant plus grand qu'on ne le pense, surtout de nos jours, où la Religion reprend de plus en plus son empire. — Dans les classes éclairées de la société, c'est maintenant une recommandation honorable que d'être chrétien.

Il y a quelques années, le jeune C\*\*\*, un des élèves les plus distingués de l'École polytechnique, perdit son chapelet. Un camarade le trouva, et à l'heure de la récréation, il appela toute l'école, attacha le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi : « Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer ! » s'é-

cria-t-il. « C'est moi qui l'ai perdu, dit tranquillement le jeune C\*\*\*, en s'avançant au milieu des élèves ; ce cha-pelet est un souvenir de ma mère ; j'y tiens beaucoup et le récite tous les jours. » — « Bravo ! » s'écrie une grosse voix. Tous se retournent : c'était le général commandant l'École. « Bravo, mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien ; vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin ! » — C\*\*\* sortit le premier de l'École, et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous.

Soyez bon, aimable, obligeant envers tout le monde ; riez avec les autres de ce dont on peut rire sans offenser DIEU ; et ils vous laisseront bien vite tranquille au sujet de la Religion, si tant est seulement qu'ils vous attaquent.

Je connais un Alsacien, fort bon chrétien, qui, à son arrivée au régiment, fut raillé par plusieurs de ses camarades. On l'appelait *cagot*, *bigot*, *cafard* et le reste.

Un jour que la bataille s'engageait plus vivement que de coutume, il demanda la permission à son capitaine de réunir sa compagnie dans la chambrée. Il monta sur un banc et leur adressa ce petit discours : « Vous avez beau faire, vous ne me ferez point changer. Le bon DIEU vaut mieux que vous, n'est-ce pas ? Eh bien, j'aime mieux lui plaire qu'à vous. Allez vous coucher, si vous n'êtes pas contents ! Tout le régiment serait là, que je ne reculerais pas d'un pouce ! » Ses camarades se mirent à rire et à applaudir, et depuis ce temps on ne dit plus un mot désobligeant à ce digne garçon.

Un autre jour, un voyageur arrive à une table d'hôte ; c'était un samedi, il demande du maigre. Quelques convives ricanent. Un d'eux, plus hardi, lui adresse la parole : « Monsieur fait maigre ? » dit-il d'un air moqueur. — « Oui, monsieur, répond le voyageur sur le même ton ; et monsieur fait gras ? — Oui, monsieur, dit l'autre un peu attrapé de voir qu'on se moquait de lui. — Tant pis pour monsieur, répond l'autre. Monsieur pense-t-il donc qu'un homme d'honneur doive préférer une côtelette à sa conscience ? Moi, j'aime mieux ma conscience qu'une côtelette. » — Les rieurs se mirent de son côté. Et mieux que cela, un convive, se tournant vers lui, le félicita de sa fermeté à remplir son devoir : « Je ne veux pas, monsieur, ajouta-t-il, que vous soyez le seul ici ; je profiterai de votre aimable leçon, car moi aussi je suis catholique. Garçon, apportez-moi du maigre. »

Ne faiblissez pas devant une parole, devant un regard, devant un sourire....

Laissez se perdre *les autres* qui veulent se perdre ; vous, qui savez ce qui en est, sauvez votre âme. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*

## LIV

**Il ne faut pas être bigot.**

RÉP. Eh ! sans doute, il ne faut pas être *bigot* ! Qui vous parle de cela ?

*La bigoterie n'est pas la Religion, elle en est l'abus.*

Les défauts des personnes qui abusent ainsi de la Religion, ordinairement par ignorance, ne doivent pas lui être imputés.

On abuse d'elle, comme on abuse de toutes les bonnes choses. Il faut rejeter l'abus et garder l'usage.

Il faut être pieux ; il ne faut pas être bigot. DIEU aime l'un, et il n'aime pas l'autre. Il veut voir en notre cœur de la *dévotion*, c'est-à-dire du *dévouement* à son service, du dévouement pour les devoirs qu'il commande et de l'amour pour sa loi ; mais il n'y veut pas voir de la *bigoterie*, c'est-à-dire de ces petites manies, de ces habitudes mesquines ou superstitieuses de religion, qui souvent font remplacer le principal par l'accessoire et prendre les moyens pour la fin.

Cependant, il faut le dire, ces abus de religion ne sont ni aussi grands ni aussi odieux qu'on veut bien le dire.

Ils ne font ordinairement de mal à personne et ne nuisent qu'à ceux qui les commettent. Ceux qui y tombent sont des personnes (des femmes, communément ; les hommes sont moins portés à ces défauts), des personnes peu éclairées, qui se fatiguent, qui s'embrouillent dans des pratiques extérieures, bonnes en soi, mais trop multipliées ; qui ont des manières singulières ; qui se tourmentent la conscience dans la crainte de mal faire ; qui prennent feu, par un zèle mal entendu, lorsqu'il eût été plus à propos de se taire, etc.

Voilà ce qu'est la bigoterie. C'est un défaut ; mais plaise à DIEU qu'il n'y ait jamais d'autre abus sur la terre ! Ceux qui déblatèrent contre la bigoterie, ceux qui

s'indignent de ses ridicules, me rappellent cet homme qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un affreux *assassinat*, s'indignait de ce qu'au bagne on lui avait donné pour compagnon de chaîne... un *voleur*.

Ils sont bien plus condamnables que ceux qu'ils attaquent.

Leur libertinage, leur inconduite, leur oubli des devoirs les plus sacrés, leur ignorance religieuse, leurs discours impudiques, leurs exemples, etc., etc., toutes ces choses ne sont-elles pas des *abus*? ne sont-elles pas des *crimes*?

Leur vie entière est un *abus*; et l'abus de la dévotion est, je crois, le seul abus dont ils ne sont pas coupables. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils l'échangeassent contre les autres, je le demande?

Ne soyez donc pas bigot, mais chrétien, et bon chrétien. Aimez DIEU, servez-le fidèlement, observez tous ses commandements; remplissez, pour plaire à DIEU, tous vos devoirs, et soyez docile aux enseignements des ministres de JÉSUS-CHRIST.

## LV

**La vie chrétienne est trop ennuyeuse. C'est trop triste : se priver de tout; avoir peur de tout; quelle vie!**

RÉP. Hé! la, la! tout doucement, mon pauvre ami! ne vous effarouchez pas si vite! La vie chrétienne ne vous oblige pas « à craindre tout et à vous priver de tout. » Vous vous exagérez les choses; si la loi de l'Évangile est

un joug, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui nous l'impose, nous déclare lui-même « que ce joug est doux et que ce fardeau est léger. »

Vous connaissez sans doute de bons chrétiens? ont-ils l'air si triste, si maussade, si malheureux?

Tous ceux que je connais ont, au contraire, quelque chose de paisible, d'honnête, de content sur le visage: leur vue seule fait du bien.

Je ne nie pas qu'il faille, pour être un vrai chrétien, veiller sur soi-même et éviter certains plaisirs mauvais ou dangereux. Je ne nie pas que la lutte de la volonté contre les passions ne soit quelquefois très-difficile.

Mais trouvez une condition sans luttés et sans sacrifices! Pour apprendre votre état, pour gagner votre vie, ne faut-il pas que vous vous donniez du mal, et beaucoup de mal?

Même pour *s'amuser*, il faut ordinairement s'imposer quelques sacrifices...

Et l'on voudrait que la plus grande, la plus importante, la seule nécessaire de toutes les choses, qui est l'œuvre du salut éternel, ne coûtât rien! C'est impossible.

Le monde voit des chrétiens prier, faire pénitence, s'imposer des contraintes, donner ce qu'ils ont aux pauvres, étouffer leurs passions, se priver des plaisirs sensuels, et faire telles ou telles autres choses qui lui font paraître cette vie désagréable et rigoureuse.

Mais ce n'est là que l'écorce. Regardez au dedans, et vous verrez le cœur tout réjoui et tout généreux, qui

rend faciles, agréables même, ces sacrifices en apparence si pénibles.

Un bon fils, qui se prive pour sa mère, n'est-il pas heureux des privations qu'il s'impose?

La piété chrétienne change en douceur ce qui est amer dans la pratique du devoir; comme les abeilles, qui changent en miel le suc très-amer qu'elles cueillent sur la fleur du thym.

*Essayez, et vous verrez.* Il faut sentir ces choses; les paroles ne les peuvent faire comprendre à qui n'en a pas l'expérience.

Reportez-vous aux jours de votre enfance. Il est peu d'hommes qui n'aient goûté ce pur bonheur de l'amour de DIEU au grand et solennel moment de leur première communion... Vous étiez heureux alors!... Pourquoi? Parce que vous étiez pur, chaste, appliqué au bien, en un mot, parce que vous étiez chrétien.

Re devenez-le, et vous serez heureux encore. Le DIEU de votre enfance n'a pas changé... comme vous, hélas! Il vous aime toujours, et attend le retour de son enfant prodigue. N'ayez pas peur de lui; il est le bon Sauveur, il est le refuge des pécheurs repentants. « *Jamais, nous a-t-il dit, jamais je ne rejeterai celui qui vient à moi!*

Prenez ce joug doux et léger de la vie chrétienne, et vous trouverez le repos, la paix du cœur, la vraie joie en ce monde, et après votre mort les joies éternelles du Paradis

## LVI

**Je ne suis pas digne de m'approcher des sacrements. Il ne faut pas abuser des choses saintes.**

RÉP. Non, mais il faut en user.

Après le sacrilège, la plus grande injure que l'on puisse faire à JÉSUS-CRIST dans le Saint-Sacrement, c'est l'abandon.

Il y a deux espèces de personnes qui doivent s'approcher des sacrements : les bons qui veulent rester bons ; et les pécheurs qui veulent devenir bons.

En vous abstenant, vous fuyez la vie. Pour réchauffer l'eau, l'éloigne-t-on du feu ? Pour guérir de la maladie, s'abstient-on du remède ?

Ces sacrements sont des remèdes. Allez-y, non parce que vous en êtes digne (personne n'est digne de DIEU), mais pour en devenir moins indigne ; non parce que vous êtes fort, mais pour guérir votre faiblesse.

Allez à JÉSUS-CRIST ; sans lui, vous ne pouvez vous sauver. Allez le chercher là où il est : dans la confession, où il purifie son temple qui est votre cœur, et dans la sainte Communion, où il entre en personne dans cette demeure qu'il vient de purifier.

Faites ce qui dépend de vous, et ne craignez pas. Ayez seulement de *la bonne volonté* ; toujours vous en reviendrez meilleur

## LVII

**J'ai fait de trop grands péchés; il est impossible que DIEU me pardonne.**

RÉP. Impossible? Pauvre âme, qui ne connaissez pas le cœur de JÉSUS-CHRIST!

En avez-vous fait, dites-moi, plus que Madeleine? Madeleine, la femme de mauvaise vie; Madeleine, la pécheresse publique; Madeleine que chacun repoussait comme si son contact seul eût été une souillure! — Ne vous souvient-il plus de son histoire?

Le bon JÉSUS a été invité à dîner chez Simon le pharisien. Il est à table, étendu selon l'usage des Juifs. Une femme entre dans la salle; elle se jette aux pieds du Sauveur, et sans rien dire, mais en pleurant, elle saisit ses pieds sacrés, elle les arrose de ses larmes, elle les couvre de ses baisers... Le pharisien la reconnaît, c'est Madeleine la pécheresse! « Si cet homme était le Fils de DIEU, pense-t-il en lui-même, il saurait que cette femme est une misérable!... » JÉSUS, connaissant ses pensées: « Simon, dit-il, j'ai quelque chose à te dire. » — « Maître, répond le pharisien, parlez. » — « Un homme avait deux débiteurs; l'un lui devait deux cents pièces d'or, l'autre cinquante oboles. Il leur remit leurs dettes à tous les deux. Lequel, penses-tu, doit l'aimer davantage? » — « Celui-là sans doute, répondit Simon, à qui il a remis la plus grosse dette. » — « Tu as raison, » dit JÉSUS.

CHRIST. Et, se tournant vers la pauvre Madeleine : « Tu vois cette femme ? Quand je suis entré chez toi, tu ne m'as point donné le baiser de paix ; et elle, depuis qu'elle est entrée dans ta maison, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Tu ne m'as point offert de l'eau pour me purifier selon l'usage ; et elle, elle me couvre de ses larmes... En vérité, en vérité, je te le déclare, beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle m'a aimé beaucoup. » — Puis, sans s'inquiéter davantage des murmures de l'orgueilleux pharisien : « Femme, dit-il à SAINTE Madeleine, va en paix et ne pêche plus. »

Et, après cela, vous désespérerez de la bonté de DIEU?.. Oh ! non ; le cœur de votre Sauveur est toujours le même. Il vous attend avec une merveilleuse douceur. Allez, allez vous jeter à ses pieds ; allez pleurer vos fautes. Elles sont grandes, oui ; mais sa bonté est plus grande encore ! Il l'a déclaré de ses lèvres divines : « JAMAIS *je ne repousserai celui qui vient à moi.* »

Rappelez-lui les souffrances qu'il a endurées pour vous ; rappelez-lui sa crèche, sa pauvreté, son agonie, sa passion, sa couronne d'épines, sa flagellation, sa croix, sa mort... Rappelez-lui sa Mère, sa douce Mère qu'il vous a donnée précisément pour être auprès de lui votre avocate, votre refuge, votre espoir...

Puis, le repentir dans le cœur, allez trouver le ministre du pardon, le juge de miséricorde, le confesseur... Demandez-lui indulgence et secours. Il vous les donnera, soyez-en sûr ; car DIEU veut qu'il les donne à tous et

toujours. Puis, vous entendrez à travers vos larmes, la grande parole de vie éternelle qui a ressuscité Madeleine, et qui, de *Madeleine la pécheresse*, a fait l'admirable *sainte Marie-Madeleine*! « Tes péchés sont pardonnés; lève-tôi et ne pêche plus. »

## LVIII

### Il faut que jeunesse se passe.

RÉP. A quoi faire? Des sottises? des péchés? à perdre son âme, son honneur, sa santé, son argent avec des libertins? à faire ce que DIEU défend de faire? Voilà, certes, une étrange morale! et je ne sais pas de quel endroit de l'Évangile elle est tirée!

Oui, il faut que jeunesse se passe; mais il faut qu'elle se passe, comme toute la vie, dans la pratique du bien, dans la fuite du mal, dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse, c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces, et qu'ainsi elle doit faire le bien avec plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement.

Oui, il faut que la jeunesse se passe de la sorte, pour être honorable devant DIEU et devant les hommes; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de DIEU; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera, au jour de son départ, sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant, de plus aimable qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs!

Oh! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont! pour rien au monde, ils ne voudraient perdre leur gloire!

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes; mais ce n'est plus *l'innocence!*

Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait!

## LIX

**L'Extrême-Onction fait mourir les malades. Il y a de quoi les tuer. Il ne faut appeler le Prêtre que quand il n'y a plus de connaissance.**

RÉP. C'est cela; il faut appeler le confesseur quand on ne peut plus se confesser; il faut appeler le Prêtre quand sa présence est devenue inutile! — Il y aurait quelque chose de plus simple encore : ce serait de ne pas l'appeler du tout et de laisser mourir les gens comme des chiens...

Est-ce donc que JÉSUS-CHRIST est le DIEU des morts? et est-ce pour des cadavres qu'il a donné ses Prêtres?

On ne saurait calculer le nombre des malheureuses âmes que ce fatal préjugé a perdues, perdues éternellement. L'expérience de chaque jour a beau le démentir; on a beau voir les malades pleurer de joie après avoir

reçu les derniers secours de la Religion, rien n'y fait ; et l'on voit des familles entières qui se prétendent chrétiennes, se liguier, en quelque sorte, contre le Prêtre, pour l'empêcher de sauver l'âme d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, prêts à paraître devant DIEU !

Et puis, quand il est trop tard, quand le Prêtre adresse quelques reproches à cette famille insensée : « Oh ! dit-on, il était si bon ! c'était un si honnête homme ! une si brave femme ! il était si rangé ! Elle aimait tant ses enfants ! Il n'y a pas de craintes à avoir... » — Et souvent il y avait dix ans, vingt ans que ce malheureux mort avait oublié JÉSUS-CHRIST et négligé les devoirs essentiels de la vie chrétienne.

Mais non, mais non, sachez-le donc une bonne fois, les pauvres mourants n'ont pas peur du Prêtre ! mais non, sa visite ne les tue pas ! Elle les sauve, au contraire, elle les console, elle les fortifie, elle les soulage, quelquefois même physiquement. Les médecins passent leur vie à constater les résultats non moins inattendus que touchants de l'accomplissement des devoirs religieux chez les malades.

Il y a quelques années, j'en ai vu un exemple que je n'oublierai de ma vie. Je fus appelé le mardi gras de l'année 1850 auprès d'un enfant malade, condamné par son médecin. La pauvre mère n'avait plus aucun espoir. Je donnai à ce pauvre petit les derniers sacrements des chrétiens ; je le confessai, je l'administrai et je lui fis

faire en viatique sa première communion... ou plutôt, sa dernière! L'enfant tenait ses petites mains jointes pendant cette triste et pieuse cérémonie. Et lorsque, après, je lui demandai s'il était bien content, il rassembla ses forces pour me répondre avec un sourire : « Oui, mon père, bien content. » Je le quittai, n'espérant plus le revoir.

Le lendemain matin, le médecin fut surpris de le trouver encore vivant. Mais sa surprise augmenta bien davantage quand il l'examina de près. Il n'y avait plus de fièvre; les symptômes de mort avaient disparu. Il n'y comprenait rien.

Trois jours après, le petit ressuscité jouait avec son frère.

L'Extrême-Onction l'avait-elle fait mourir?

N'ayez donc pas peur du Prêtre. Quand vous êtes gravement malade, envoyez-le chercher tout d'abord. Demandez-lui les consolations de la Religion. Tenez-vous prêt à tout événement, et mettez-vous en paix avec DIEU. Avoir son passe-port en règle n'oblige point à partir.

## LX

**Je pratiquerai la Religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires. Je me confesserai plus tard, à la mort. Bien certainement, je ne mourrai pas sans sacrements.**

RÉP. Plus tard?

— Bien certainement.

— Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui, *bien certainement*, est douteux.

Combien ont dit comme vous : « Demain, plus tard, » pour qui il n'y a eu que le jugement et l'éternité!...

Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire quand ils l'ont voulu !

Vous vous confesserez à *la mort*? Mais si DIEU mettait la mort avant la confession?

« Oh ! répondez-vous, il est miséricordieux ! » — Oui ; aussi vous offre-t-il aujourd'hui un pardon que vous ne méritez pas.

Mais celui qui a promis le pardon au pécheur pénitent ne lui a pas promis le lendemain.

Tout au contraire, il l'a averti de se tenir toujours sur ses gardes, parce que la mort lui serait envoyée à l'improviste.

Quelle folie de risquer son éternité sur un *peut-être* !

Il y a peu d'années, à la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, un jeune détenu, âgé de dix-sept ans, avait refusé à l'aumônier de venir le trouver pour remplir le devoir pascal. *Tous*, excepté lui, avaient accueilli la parole du Prêtre.

« Plus tard, avait-il répondu, pas maintenant ; l'année prochaine, pas cette année ! »

Le lendemain de son infructueuse visite, l'aumônier descend aux cellules de l'infirmerie. Il voit sur une des portes le *numéro* de son détenu de la veille. Il entre, et le

trouve couché, endormi et fort pâle. Il appelle la Sœur infirmière, et demande ce qu'a le nouvel arrivé. « Pas grand'chose, répond-elle; un mal de tête, quelque indigestion peut-être. » — Ils rentrent tous deux; la Sœur approche et parle au jeune malade, qui ne répond pas. « Mais, ma Sœur, dit le Prêtre effrayé, ce garçon-là se trouve mal. Envoyez chercher le médecin. » — Au bout de quelques minutes le docteur arrive... Le malade était en effet sans connaissance. Le médecin lui prend le pouls, met la main sur le cœur... « Ah! mon Dieu!... s'écrie-t-il d'un air de stupéfaction. — Qu'y a-t-il donc? » demande le Prêtre. — De nouveau le docteur examine: « Ce qu'il y a? s'écrie-t-il... Il y a que ce jeune homme est mort!

— Mort! répéta l'aumônier, en poussant un cri de terreur, mort! »

Et il regardait avec effroi les lèvres encore ouvertes qui venaient de repousser DIEU, et avaient dit: « *Plus tard, à l'année prochaine!* »

... Dans la cellule voisine gisait un autre détenu, âgé, lui aussi, de dix-sept ans. Administré depuis quelques jours, on attendait ses derniers moments: « O mon père, murmura-t-il, quand il vit entrer le Prêtre, mon bon père, que je suis heureux!... Je vais voir le bon DIEU... sera-ce bientôt? » Et comme l'aumônier lui donnait quelques paroles d'espoir pour sa guérison: « Ne me dites pas cela, dit-il avec un sourire. J'aime bien mieux mourir; je pourrais pécher, oublier DIEU, si je revenais à la

santé... J'aime mieux mourir pour aller au Paradis!... »

Et le soir, ce jeune homme expirait doucement en mêlant à son dernier soupir le nom sacré de Jésus!...

Les exemples de morts subites, entièrement imprévues, sont quotidiens. Il y a peu de temps, un ouvrier, père de famille, tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard, à Paris. Il se tua roide. Il ne put même pousser un cri! Il avait entendu l'aver-tissement de l'Évangile... Il se confessait et communiait *tous les huit jours*.

S'il vous en arrivait autant ce soir, seriez-vous prêt, comme lui, à entrer dans votre éternité?

Plus récemment encore un homme passait dans la rue de... Il chancelle, tombe. On l'entoure aussitôt; on le porte dans une boutique voisine. Un médecin est appelé; il l'examine, et déclare que la mort avait été instantanée, avant même que l'infortuné fût entièrement tombé à terre. Celui-ci n'était pas préparé.

Après cela comptez donc *sur le lendemain* pour vous sauver!

Après cela, parlez-moi de *plus tard!* Après cela dormez tranquille avec cette pensée: Je me confesserai *bien certainement* à la mort!

Un pauvre apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais l'avait prise sérieusement: *Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même.* »

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord : « J'irai me confesser dans quelques jours. » Mais sa promesse lui revenait à la mémoire, et quelque chose lui disait : Fais ce que tu as promis; va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave Maria*, pour obtenir la grâce de connaître la volonté de DIEU... La prière est le salut de l'âme...

Il se lève et se met en chemin.

A son retour, il est rencontré par sa marraine, qui lui demande d'où il vient; il le lui raconte, la joie sur le visage, il lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon DIEU.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveille qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambre et en l'appelant.

Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre : « Allons donc, paresseux! il est prêt de sept heures et demie, n'es-tu pas honteux?... »

Elle approche de son enfant, qui ne bougeait pas... Elle lui prend la main, qu'elle trouve glacée... Effrayée, elle regarde... et, poussant un affreux cri, elle tombe à terre sans connaissance... L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid !

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard!* de n'avoir pas remis même *au lendemain!*

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même!

---

## CONCLUSION

---

Vous le voyez, cher lecteur, toutes ces réponses sont la voix du bon sens, pas autre chose. Il n'y a pas là de finesse d'esprit ni de subtils tours de rhétorique. La vérité se prouve en se montrant. Il existe sans doute, dans le monde, d'autres préjugés contre la Religion. Les erreurs, comme les folies, n'ont point de bornes. — Je crois néanmoins avoir réuni, dans ce petit volume, les objections les plus répandues.

Les autres, je vous le garantis, ne sont pas plus fondées. Quelles qu'elles soient, ce sont des sophismes, c'est-à-dire des raisonnements qui ont l'apparence du vrai, mais qui pèchent par quelque point. — On ne peut avoir raison contre la vérité.

Si une de ces objections vous arrêterait, allez, croyez-moi, trouver quelque bon Prêtre (Dieu merci, il n'en

manque pas au milieu de nous), et soyez sûr d'avance de son bienveillant accueil. Exposez-lui franchement votre difficulté; il vous en montrera la solution.

Tâchez de vous instruire de la Religion; plus on la connaît, plus on l'aime; et plus on l'aime, plus on la pratique. Beaucoup l'attaquent parce qu'ils ne la connaissent pas. Ils se la figurent tout autre qu'elle n'est, et ils ont beau jeu, dès lors, pour s'en moquer.

Je souhaite que mes causeries avec vous soient utiles à votre âme. — Relisez et méditez les points qui vous arrêtaient davantage. Si les raisons que je vous donne vous semblent insuffisantes, soyez bien persuadé que la faute en est à moi seul, et non pas à la sainte cause de la vérité que j'ai voulu défendre. La nécessité d'être très-court dans mes réponses, et mon peu de talent, sont les seuls motifs de la faiblesse de la défense.

Puissé-je cependant avoir réussi! puisse-je avoir augmenté dans votre cœur le respect pour la foi, l'amour pour la vertu, le zèle pour votre salut! C'est là toute ma prétention dans ce petit ouvrage!... J'aurais travaillé à votre *bonheur*, et mon livre serait une bonne action.

Je prie le bon DIEU de le bénir, de vous bénir, et de me bénir moi-même. Et sur ce, je vous quitte, mon cher lecteur; au revoir, j'espère, dans le Paradis. G. S.

# JÉSUS-CHRIST

---

CONSIDÉRATIONS FAMILIÈRES

SUR

LA PERSONNE, LA VIE ET LE MYSTÈRE

DU CHRIST

D'APRÈS LA QUINZIÈME ÉDITION

---

Ce petit Traité a été composé à Rome, en 1855. Il a été traduit en plusieurs langues, et jusqu'en arménien et en turc



# JÉSUS-CHRIST

---

## I

Qu'est-ce que Jésus-Christ ?

Il n'est permis à personne de rester indifférent à la solution de ce problème. Qui que nous soyons, nous y sommes tous *personnellement* et *directement* intéressés ; et non-seulement nous y sommes intéressés, mais il s'agit là du plus important de tous nos intérêts.

En effet, si JÉSUS-CHRIST est réellement DIEU *fait homme*, ainsi que le proclament les chrétiens, chacun de nous doit l'adorer, croire à sa parole, obéir à ses lois, en un mot, devenir chrétien.

Si, au contraire, la solution de l'Église n'est pas vraie, nous pouvons vivre selon des lois toutes différentes, et, il faut l'avouer, infiniment plus commodes et plus faciles. La vie chrétienne est une lutte constante contre toutes les passions ; et, pour s'imposer des sacrifices aussi sérieux,

il faut être bien sûr de ne pas se tromper. « Si notre foi est vaine, disait jadis saint Paul aux premiers fidèles, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. Mais pour moi, ajoutait-il, je sais quel est CELUI en qui je crois! »

Donc il est absolument nécessaire pour tout homme raisonnable d'examiner attentivement et de résoudre, d'une manière ou d'une autre, le grand problème de JÉSUS-CHRIST.

## II

Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST ?

JÉSUS est un Juif qui vécut à Jérusalem il y a dix-huit siècles, et qui, ayant enseigné pendant trois ans une doctrine religieuse, fut accusé de blasphème par les pontifes et les magistrats de sa nation, et mourut crucifié à l'âge de trente-trois ans. Personne ne conteste ce fait.

Il est un autre fait non moins incontestable : c'est que ce Juif crucifié est, depuis dix-huit siècles, adoré par l'élite du genre humain, non pas comme *un Dieu*, mais comme le seul et unique DIEU vivant, créateur, sauveur et sanctificateur du monde.

Qu'est-ce que cela? comment concilier deux extrêmes aussi inconciliables? Et cependant, si l'on n'adopte pas la réponse de la foi chrétienne, il faut dire que l'univers entier est devenu fou, et que le bon sens et la raison sont bannis du monde depuis dix-huit cents ans.

## III

Ce n'est point assez de dire que l'élite des nations adore ce Juif crucifié : les plus grands génies de ces nations d'élite ont cru en JÉSUS-CHRIST.

Quelle est la force mystérieuse qui inclinait devant lui leurs têtes puissantes? — Rien ne manque à leur témoignage, ni l'intelligence, ni la science profonde, ni la sainteté de la vie.

Qui craindra de se tromper avec un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bernard, un Bossuet?

Qui refusera de courber son front avec un Constantin, un Charlemagne, un saint Louis?

Et, dans ces derniers temps, n'avons-nous pas vu, au sein de l'incrédulité et de la révolution, le grand et terrible Napoléon, incliner lui-même devant la croix de JÉSUS-CHRIST son front orgueilleux? « Je me connais en hommes, disait-il un jour sur le rocher de Sainte-Hélène à l'un des compagnons de son exil, je me connais en hommes, et je vous déclare, moi, que le Christ est plus qu'un homme! »

## IV

L'arbre se juge par ses fruits. Qu'a produit dans le passé, et que produit encore sous nos yeux le christianisme dans le monde?

Partout où pénètrent le Christ et sa loi, il s'opère une transformation merveilleuse. Individus et sociétés, tout se métamorphose. Les mœurs barbares font place à la civilisation, l'orgueil à l'humilité, les passions brutales à la chasteté, la vengeance et la colère au pardon des injures, le froid égoïsme à l'abnégation et à la charité ; en un mot, le mal au bien, les ténèbres à la lumière.

Qui peut nier que le culte du Christ purifie tout ce qui l'approche ? Il a seul le secret de consoler toutes les douleurs, de donner la paix du cœur et la joie de la conscience. Les chrétiens souffrent, mais ils ne sont pas malheureux.

Comment expliquer cette influence surhumaine ? en dehors du christianisme, où est le mot de cette profonde énigme ?

## V

A la solution de cette grande question : Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST ? se rattache donc la solution de toutes les questions humaines. On est bien coupable, ou du moins bien aveugle, en restant indifférent devant un problème qui contient le secret de nos destinées dans ce monde et dans l'autre.

Le petit ouvrage que je vous présente, cher lecteur, est l'examen, aussi familier qu'il m'a été possible de le faire, du mystère du Christ. Ce n'est point une histoire de JÉSUS-CHRIST ; ce n'est pas non plus une controverse, encore moins un livre de piété. C'est à la fois un peu

tout cela ; c'est un ensemble de récits, de pensées, de réflexions simples, dont l'objet général doit être, ce me semble, de faire entrevoir ce qu'est Notre-Seigneur Jésus-CHRIST.

Je m'adresse un peu à tout le monde, à ceux qui croient, à ceux qui ne croient pas. Ceux qui ont le malheur de ne pas croire seront convaincus peut-être, ceux qui croient seront affermis.

Tel est du moins le but que je me suis proposé et que j'atteindrai sans doute, cher et bon lecteur, si vous apportez à l'examen de cette question si grave un esprit sans préjugés, un cœur droit et un amour sincère de la vérité.

---

## LES TRADITIONS PRIMITIVES ET LES PROPHÉTIES

### I

Il est encore un grand fait historique que nul homme instruit ne songe à nier : c'est que tous les peuples de l'antiquité, au milieu de leurs variétés religieuses, se sont rencontrés dans certaines croyances à peu près identiques, et dont l'origine remonte nécessairement aux premiers âges du genre humain.

Ces traditions primitives se rapportent toutes au double dogme, plus ou moins voilé par les différentes mytholo-

gies, d'une déchéance originelle de l'humanité et d'une réhabilitation surnaturelle promise et attendue. Les plus grands impies du siècle dernier ne l'ont pas contesté : « Les traditions sacrées des temps anciens, disait l'un d'eux, avaient répandu chez tous les peuples la croyance d'un grand Médiateur qui devait venir, juge final, sauveur futur, roi, DIEU, conquérant et législateur, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal. »

Ce Libérateur mystérieux doit être un DIEU incarné. Il doit naître miraculeusement d'une vierge, et réparer le mal causé, dès l'origine, par la séduction du serpent et la chute de la femme.

L'accord de tant de religions différentes sur ces détails extraordinaires ne serait pas croyable, si nous n'avions pas sous les yeux les documents les plus certains de la science. Pour les peuples de l'Asie, les Persans, les Indiens, les Chinois, ce *Saint*, comme l'appelle Confucius, doit venir de l'Occident; pour les peuples de l'Europe, au contraire, Grecs, Gaulois, Scandinaves, c'est de l'Orient qu'il doit surgir<sup>1</sup>. Et, chose non moins frappante, le Libérateur divin est attendu par tous les cultes antiques, et en particulier par le paganisme romain, à l'époque même où le Christ apparaît au monde.

<sup>1</sup> La Judée, où naquit Jésus-Christ, est précisément à l'occident de l'Asie et à l'orient de l'Europe, et se trouvait ainsi le centre géographique de l'attente universelle.

## II

Mais, entre toutes les nations, il en est une dont l'histoire authentique remonte à plus de vingt siècles avant notre ère, et qui a toujours affirmé qu'elle était la race choisie d'où devait naître le Réparateur de l'humanité déchu. C'est le peuple juif, dont Abraham est le père. Seul fidèle au culte d'un DIEU unique et spirituel, ce peuple eut, dès les temps les plus reculés, des monuments écrits de son espérance.

Celui qu'il attendait était appelé le MESSIE, c'est-à-dire l'*Envoyé*, ou encore le CHRIST, c'est-à-dire le *Sacré*.

Ce Messie est comme l'idée fixe de la religion hébraïque. Il est prédit par une série de Prophètes que les Juifs regardaient comme inspirés de DIEU, et les caractères auxquels on devait le reconnaître au jour de son apparition sont si clairement indiqués dans les livres de l'Ancien Testament, que l'on croit y voir plutôt une histoire du passé qu'une annonce de l'avenir.

Et qu'on ne pense pas que les chrétiens aient torturé le sens des livres prophétiques pour les adapter, bon gré mal gré, à leur Christ; ou bien encore qu'ils aient fabriqué ces prophéties après l'événement. Les Juifs actuels, ennemis directs du christianisme, conservent entre leurs mains, depuis dix-huit cents ans, ces témoignages de notre foi; et nous possédons en outre les anciens commentaires que les rabbins ont écrits, soit avant,

soit immédiatement après la venue de JÉSUS-CHRIST. Or ces commentaires eux-mêmes déclarent, d'après les traditions mosaïques, que l'on doit entendre du Messie à venir les passages les plus importants que l'Église chrétienne applique au Fils de MARIE.

### III

Quels sont les signes caractéristiques de ce Christ attendu par les Juifs?

Il doit être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille royale de David.

Il doit avoir un précurseur.

Il doit naître d'une vierge à Bethléem, la ville de David.

Il doit venir à une époque prédite expressément par Daniel, avant la destruction du second temple et la ruine de Jérusalem, lorsque le sceptre sortira de la tribu de Juda.

Il est appelé Emmanuel, c'est-à-dire DIEU avec nous, — Jéhovah éternel, — le Fils de DIEU, — l'Ange de la nouvelle alliance, — l'Admirable, — le DIEU fort — il sera tout à la fois le Fils et le Seigneur de David.

Il doit être Roi tout-puissant, et à la fois pauvre, sans éclat, humilié, homme de douleurs.

Il doit faire de grands prodiges, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, évangéliser les pauvres.

Il doit être la victime universelle des péchés du monde.

Il doit être méconnu et rejeté par son peuple, trahi par un des siens, vendu pour trente pièces d'argent, avec lesquelles on achètera le champ d'un potier; il doit être souffleté, moqué, condamné à mort parce qu'il se dit Fils de DIEU; abreuvé de fiel, et insulté durant son supplice; ses mains et ses pieds seront percés; on lui crachera au visage, et ses vêtements seront tirés au sort

Pour lui, il sera comme un agneau qui se tait pendant qu'on l'immole.

Mais sa mort sera sa victoire, et son sépulcre sera glorieux; il ressuscitera le troisième jour, montera au ciel pour partager la gloire de DIEU, et régnera pacifiquement sur toute la terre.

Et les Prophètes ajoutent que les Juifs qui l'auront rejeté ne seront plus le peuple de DIEU. Ils ne seront pas détruits, mais errants, sans roi, sans sacrifices, sans autels, sans Prophètes; ils attendront toujours le Christ qu'ils n'ont pas voulu recevoir. A la mort du Messie, tous les peuples païens verront la lumière et connaîtront le vrai DIEU, adoré jusque-là par les seuls Juifs; les sacrifices sanglants cesseront, et le sacrifice nouveau sera selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire pur, saint et spirituel, offert avec le pain et le vin.

Tel est le Christ des Prophètes, tel est le Messie qu'attendaient les Juifs.

## LES ÉVANGILES

## I

L'Évangile est l'histoire de celui que les chrétiens regardent comme le Christ annoncé par les Prophètes et promis au monde dès l'origine, comme le Libérateur divin qui faisait l'attente de toutes les nations

*Évangile* veut dire *bonne nouvelle, nouvelle du salut.*

L'Évangile est l'histoire de JÉSUS-CHRIST, écrite par quatre témoins oculaires, les Apôtres saint Jean et saint Matthieu, et les disciples saint Marc et saint Luc. Ces quatre récits forment un seul livre que l'on appelle indifféremment l'*Évangile* ou les *Évangiles*.

La première histoire de JÉSUS fut écrite à Jérusalem, environ douze années après la mort du Sauveur. Avant de se disperser pour conquérir l'univers à la foi de leur Maître, les douze Apôtres, cédant à la prière des chrétiens de Judée, chargèrent saint Matthieu de rédiger succinctement le récit des actions et des paroles les plus importantes de JÉSUS-CHRIST. Cet Évangile fut composé en syriaque, langue vulgaire des Juifs à cette époque. Le but principal de saint Matthieu étant de prouver que JÉSUS est le Christ, Fils de DIEU et Fils de David, il s'applique à mettre sans cesse en regard les prophéties des

livres sacrés du peuple hébreu et les circonstances de la vie du Sauveur qui en sont la réalisation.

L'Évangile de saint Marc fut écrit à Rome, en langue grecque, peu d'années après l'Évangile de saint Matthieu. Saint Marc était disciple et secrétaire de saint Pierre, Prince des Apôtres. Son Évangile, qui résume celui de saint Matthieu, fut approuvé, sinon dicté, par saint Pierre, et se répandit bientôt dans toute l'Église chrétienne.

Saint Luc, Grec de nation, compagnon fidèle du grand Apôtre saint Paul, est l'auteur du troisième Évangile. Il l'écrivit en grec, langue que parlait habituellement saint Paul dans le cours de ses prédications. L'Évangile selon saint Luc est plus complet que les trois autres, et l'auteur s'attache surtout à conserver l'ordre historique et chronologique. Seul entre tous, il raconte avec détails tout ce qui concerne les commencements de la vie du Sauveur.

Quant à saint Jean, disciple bien-aimé de Jésus, il composa son Évangile à Éphèse, près de cinquante ans après les autres.

Presque centenaire et seul survivant de tout le Collège apostolique, saint Jean céda aux instances des fidèles épouvantés par l'audace des hérésies naissantes. A mesure que le martyr enlevait au monde les Apôtres immédiats au Seigneur, les ennemis de la foi levaient plus hardiment la tête, et altéraient la vérité par des fables, et par les excès d'un faux mysticisme. Les Gnostiques et les Docètes, entre autres, niaient la réalité de l'humanité de Jésus-Christ ou la divinité du Verbe.

Aussi saint Jean, laissant de côté tout ordre chronologique, se contente-t-il de consigner par écrit les circonstances qui, dans la vie de son Maître, manifestent plus clairement la divinité du Fils de Dieu et la vérité de son Incarnation.

## II

Dès le premier siècle, on écrivit plusieurs autres histoires de Jésus-Christ; mais les quatre Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, ont été seuls approuvés par les Apôtres et déclarés exacts et authentiques.

Par les soins et sous la garde des Évêques, successeurs des Apôtres, ils se répandirent aussitôt dans toutes les Églises du monde; et les chrétiens les vénéraient à un tel point, qu'ils en savaient par cœur presque toutes les paroles sacrées, et qu'ils en portaient constamment sur eux une copie. Ce respect et cet amour de tous les fidèles garantissaient ainsi d'une manière inviolable la pureté et l'intégrité du texte évangélique.

## III

La véracité des Évangélistes, et par conséquent la vérité des faits qu'ils rapportent est une question de bon sens et de bonne foi.

Les Évangiles ont été prêchés et écrits à Jérusalem, sous les yeux des Juifs ; à Rome, à Corinthe, à Éphèse, sous les yeux des païens et des hérétiques, qui en égorgeaient les auteurs, mais ne les démentaient pas.

Toute la vie des Évangélistes et surtout leur mort nous sont données en gage de la vérité des Évangiles. La fondation rapide de tant d'églises, la désertion des temples païens, la sainteté des chrétientés naissantes, la fidélité et le dévouement de tant de milliers de martyrs, la rage impuissante de tant d'ennemis : voilà les garants immenses de la vérité de ce livre, qui n'est pas seulement vrai, mais est la vérité même.

L'Évangile est plus qu'un livre écrit sur le papier ; c'est un fait imprimé sur le monde.

Les Évangélistes ont été les témoins oculaires de ce qu'ils racontent : « Ce que nous avons vu de nos yeux, « ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nos « mains ont touché du Verbe de vie : voilà ce que nous « vous annonçons ! » disait l'Apôtre saint Jean ; et saint Pierre : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables, mais « comme témoins oculaires de sa majesté, que nous « vous faisons connaître la présence et la puissance de « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ayant entendu nous-mêmes « sur la montagne la voix du ciel : Celui-ci est mon Fils « bien-aimé : écoutez-le ! »

Ils écrivent, ils prêchent sur les places mêmes de Jérusalem et devant le Calvaire, en face d'ennemis acharnés, témoins des mêmes faits. La métamorphose inexplicable opérée en eux dans le Cénacle, la sainteté merveilleuse et

la naïveté de leur vie, leur désintéressement, leur pauvreté, leur zèle pour la vérité, leur courage à annoncer le Christ sous les menaces et les coups, enfin, et plus que tout cela, le sanglant martyre qui couronne leur prédication : tels sont les gages incomparables de la sincérité et de la véracité des Évangélistes.

« Pour moi, dit le grave Pascal, je crois sans peine des témoins qui se font égorger. »

#### IV

Mais il est une autre garantie de la véracité de l'Évangile qui dépasse toutes les garanties et qui n'a jamais été invoquée en vain : c'est le livre lui-même.

Ouvrez-le. Quelle évidence de vérité! et comment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité du discours? Quelle paix! quelle sainteté! quelle morale! quelle sagesse! quels sublimes enseignements! quelle perfection soutenue! L'Évangile a une profondeur et une élévation illimitées, qui se tempèrent elles-mêmes par leur propre douceur, et qui sont à l'âme ce que le bleu du ciel est au regard.

« L'Évangile se prouve lui-même. Quand on le lit, quand on en parcourt les pages saintes, quand l'œil suit ce divin tissu de faits naïfs, de préceptes sublimes, de paraboles touchantes, de miracles bienfaisants, d'enseignements célestes; et quand on voit le parfait accord, la

fusion de tout cela dans un fond commun de candeur et de vérité, on se sent pénétré d'une persuasion irrésistible. On croit alors, on croit tout : toutes les preuves deviennent inutiles et superflues ; on a honte d'avoir douté, les difficultés s'évanouissent. La simple affirmation de l'Évangile suffit pour entraîner la foi, et l'incrédule lui-même, quand il n'a pas perdu tout sens moral et tout sentiment du vrai, ne peut retenir l'involontaire aveu qu'arrachait jadis au sophiste de Genève l'évidence de la vérité : « Je  
 « l'avoue, écrivait-il, la majesté des Écritures m'étonne,  
 « la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Se peut-il  
 « qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ou-  
 « vrage des hommes? Disons-nous que l'histoire de l'É-  
 « vangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas  
 « ainsi qu'on invente. L'Évangile a des caractères de vé-  
 « rité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables,  
 « que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Donc l'Évangile est vrai, et nous pouvons l'ouvrir avec confiance <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez le quatrième volume des *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Nicolas, l'ouvrage le plus remarquable, peut-être, qui ait été composé sur ce sujet.

---

## LA VIERGE ET L'INCARNATION

## I

D'après les traditions les plus antiques et les prophéties les plus claires du peuple juif, c'était, comme nous l'avons vu, de la race royale de David, et dans la petite ville de Bethléem, en Judée, que devait naître le Christ sauveur, le Roi d'Israël. Les traditions générales du monde, tout altérées qu'elles étaient, s'accordaient d'une manière frappante avec les espérances du peuple de Dieu. Or les temps marqués par les Prophètes étaient accomplis, et tous les Juifs étaient dans l'attente.

Il ne restait plus que deux rejetons de la famille de David : la Vierge MARIE et le charpentier Joseph, fiancés l'un à l'autre, selon la loi de Moïse, et vivant pauvres et ignorés dans une bourgade de Galilée, appelée Nazareth. MARIE, consacrée au Seigneur dès son enfance, entrait dans sa quinzième année.

Le vingt-cinquième jour du mois de mars de l'an 4004 du monde, jour anniversaire de la délivrance du peuple d'Israël et de sa sortie d'Égypte, l'Archange Gabriel apparut à MARIE dans son humble demeure de Nazareth : « Je vous salue, lui dit-il, ô pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous ; vous êtes la femme bénie entre toutes ! »

Et comme l'humble Vierge se troublait à ces paroles : « Ne craignez point, ô MARIE ! ajouta l'envoyé de DIEU ; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voici que vous allez concevoir et enfanter un fils que vous appellerez Jésus. Il sera grand ; son nom sera le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin.

« — Comment ces choses sont-elles possibles ? » répondit MARIE, puisque je ne connais point d'hommes ?

Et l'Ange lui dit : « C'est le Saint-Esprit même qui surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pour cela que l'Être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de DIEU. Rien n'est impossible au Seigneur. »

MARIE s'humilia profondément, et, pleine de crainte et d'amour : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait suivant votre parole ! »

Et l'Ange disparut.

Et la Vierge devint mère ! et le Fils éternel de DIEU devint le Fils de MARIE !

## II

Mais, avant de parler de cet adorable mystère qui est la vie et le centre du monde, il est nécessaire d'écarter deux difficultés, deux *fins de non-recevoir* qui rendraient peut-être inutiles les explications les plus probantes.

« La foi, disent quelques-uns, ne doit point détruire la raison ; elle ne doit point enseigner l'absurde. Or n'est-

il pas absurde, absolument impossible que DIEU se soit fait homme? L'infinie majesté peut-elle descendre? »

Non, certes, DIEU ne peut descendre, et, si l'Église catholique nous enseignait quelque chose de semblable, le bon sens suffirait pour écarter sa doctrine. Aussi telle n'est point la foi chrétienne, et l'Église enseigne expressément que le Fils de DIEU, en se revêtant de la nature humaine, ne l'a point *confondue* avec la nature divine, bien qu'il ait *uni* la divinité et l'humanité en sa personne indivisible. C'est la *confusion* de sa nature divine, infinie, éternelle, toute-puissante, etc., avec la nature humaine, finie, dépendante et créée, qui constituerait une contradiction, une impossibilité véritables.

Mais le DIEU des chrétiens n'offre rien de semblable, et il *unit* la divinité et l'humanité sans les confondre. En cette humanité qu'il daigne s'adjoindre, il demeure éternel, créateur, tout-puissant, infini; si nous disons que DIEU est né, que DIEU a souffert, que DIEU est mort, nous n'entendons parler que de sa nature humaine; nature humaine toutefois si intimement unie à la nature divine, qu'elles ne forment toutes deux qu'une seule et indivisible personne, qui est JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU, lequel est né, a souffert, est mort en sa nature humaine seulement.

La foi chrétienne ne présente donc à la raison rien d'absurde, rien d'*impossible*, rien qui soit indigne de la grandeur de DIEU et de la raison humaine; et le devoir de l'intelligence, ici comme dans tous les mystères, est de s'assurer de la réalité du fait, et non pas d'en scruter le *comment*.

« Autre impossibilité, dit-on : Comment une vierge peut elle être mère en demeurant vierge ? »

Qu'il suffise de faire observer, dans une matière aussi délicate, que l'on confond ici deux idées bien distinctes, la *virginité* et la *stérilité*. Il est impossible, en effet, qu'un sein stérile, demeurant stérile, devienne le sein d'une mère; il n'en est pas ainsi d'une vierge. Il y a certainement, dans une *virginité féconde*, une action toute *surnaturelle, divine et miraculeuse*; aussi l'Église proclame-t-elle surnaturelle, divine et miraculeuse la fécondité de la Vierge MARIE. Le Christ est né d'elle, non pas selon les lois naturelles, mais selon la toute-puissance du Saint-Esprit.

Il faut se garder de croire à la légère à ces prétendues *impossibilités*, à ces contradictions que l'on reproche à la foi chrétienne. Elles viennent *toujours* de l'ignorance de l'enseignement précis de l'Église; et, très-souvent, à cette ignorance viennent se joindre les révoltes de la raison orgueilleuse et le désir de se livrer plus tranquillement à de mauvaises passions.

### III

La vérité a ce caractère incommunicable de se prouver en se montrant. Elle est comme la lumière, que l'on voit et qui ne se démontre pas.

Avant donc de pouvoir entendre le témoignage que le Christ s'est rendu à lui-même, avant de voir si ce témoi-

gnage est digne de créance et s'il s'appuie sur des arguments sans réplique, il ne sera pas inutile d'exposer ici en quelques mots l'enseignement admirable et trop ignoré de la foi chrétienne sur l'Incarnation du Fils de DIEU.

On appelle *mystère* une vérité que l'on connaît assez pour la formuler et pour l'admettre, mais que l'on ne peut comprendre d'une manière complète. Le mystère est au-dessus de la raison, mais non pas contre la raison. Il est le cachet divin et inimitable que DIEU appose à toutes ses œuvres. Pour qui sait réfléchir, tout est mystère dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, dans la création et dans la religion chrétienne, sorties toutes deux également des mains de DIEU.

Le mystère de l'Incarnation est le mystère du Fils de DIEU fait homme. C'est le DIEU infini et inaccessible se manifestant à ses créatures dans une humanité semblable à la nôtre, et devenant ainsi *notre* DIEU, notre Pontife, notre Chef, en même temps que notre frère.

DIEU est amour, et l'amour opère l'union. Si DIEU nous aime, cette union adorable que l'on appelle l'Incarnation est-elle chose si surprenante? « Pour nous, répondait jadis l'Apôtre saint Jean aux premiers hérétiques qui niaient l'Incarnation, pour nous, nous croyons à l'amour de notre DIEU. » — Et nous entendrons bientôt le Christ lui-même nous déclarer que sa présence au milieu du monde est l'excès de l'amour divin : « DIEU a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ! »

Le double fondement du mystère de l'Incarnation est,

d'une part, l'unité indivisible et parfaite de la personne de JÉSUS-CHRIST, Fils éternel de DIEU et Fils de la Vierge MARIE, et, de l'autre, la distinction parfaite de ses deux natures divine et humaine. Dans la combinaison de ces deux vérités, l'unité de la personne et la distinction des natures, réside le mystère de JÉSUS-CHRIST.

Chacun de nous porte en sa propre personne un mystère à peu près semblable : en l'unité indivisible de ma personne, ne porté-je point en effet deux natures absolument distinctes, la spirituelle et la corporelle, dont l'union fait de moi un homme? L'homme n'est ni une âme ni un corps, mais le composé unique d'une âme et d'un corps.

Et cette comparaison est si juste, qu'elle peut se pousser plus loin, et faire comprendre comment la Vierge MARIE est réellement la Mère de DIEU, bien qu'elle n'ait point enfanté la divinité de JÉSUS. Ma mère n'a enfanté que mon corps, et cependant n'est-elle point ma mère, c'est-à-dire la mère de ma personne composée de mon âme et de mon corps? Ainsi, en JÉSUS-CHRIST, la nature divine est la plus noble; et néanmoins MARIE, en fournissant au Christ la seule nature humaine, est devenue la mère de sa personne divine.

Le Christ est aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU, DIEU consubstantiel à son Père, homme consubstantiel à sa mère; éternel, car il est DIEU; sujet au temps, car il est homme; à la fois infini et fini, increé et créé, tout-puissant et faible, Fils de DIEU et fils de l'homme.

Telle est la doctrine chrétienne sur l'Incarnation. N'est-elle pas sublime et aussi digne de la grandeur que de la bonté de DIEU ?

#### IV

Rien d'ailleurs n'est plus naturel, plus *humain*, que le mystère tout surnaturel, tout divin de l'Incarnation.

Comme, entre toutes les créatures, il n'y a pas d'idée plus naturelle à l'homme que l'*homme* même, celui-ci était porté naturellement à appliquer à un corps et à une forme humaine l'idée qu'il avait de la Divinité. Telle a été l'origine de l'idolâtrie.

Or l'Incarnation est à la fois la satisfaction et le remède de cette tendance. DIEU, dans son amour et dans sa condescendance paternelle, a voulu présenter à l'homme un *homme* qui fût DIEU, afin de fixer ses adorations, de les diriger vers leur vrai but, en rendant visibles et palpables l'éternelle sainteté et la vérité souveraine.

Tel est le DIEU des chrétiens, l'Homme-DIEU.

Rien de moins métaphysique, rien de moins vague que ce divin objet de notre religion. Aussi, parmi nous, les intelligences les plus humbles comme les plus relevées, le petit enfant et la simple femme aussi bien que le philosophe et le docteur, ont-ils, grâce à l'Incarnation, les idées les plus nettes, les plus sublimes et à la fois les plus pratiques sur DIEU, et sur la voie que nous devons suivre pour arriver jusqu'à lui.

L'Incarnation nous présente un DIEU adoré et un DIEU adorant. Un DIEU adorant, quel prodige ! mais un homme adoré, quel autre prodige ! et enfin le même sujet étant à la fois ce DIEU adorateur et cet homme adoré, recevant et rendant les adorations en cette double qualité, les recevant comme homme parce qu'il est DIEU, les rendant comme DIEU parce qu'il est homme, quelle grandeur et quelle harmonie !

## V

Dans un tableau, l'ombre fait ressortir la lumière ; ainsi l'erreur rehausse et fait resplendir la vérité. Pour mieux saisir la vraie doctrine sur le mystère du Christ, il ne sera pas inutile de donner en quelques mots l'aperçu des principales erreurs touchant l'Incarnation.

Les premières surgirent du temps même des Apôtres, et, chose remarquable ! la notoriété des miracles et de la divinité de Jésus-Christ était telle, que c'est la réalité de son humanité seule que l'on nia d'abord. Ce furent les Docètes et les premiers Gnostiques qui prétendirent que la chair du Christ, créée à l'origine des temps, n'avait fait que passer par MARIE pour apparaître au monde.

Après les Gnostiques parut un certain Paul de Samosate, qui, *séparant* le Christ du Verbe, divisant ce qu'il fallait simplement *distinguer*, détruisait l'unité de la personne du Sauveur et résumait son erreur en cette formule captieuse : « Le Christ ne fut point avant MARIE... »

Il oubliait qu'il n'y a qu'une personne dans le Fils de MARIE, et que cette personne est le DIEU éternel.

Puis vint le célèbre hérésiarque Arius, prêtre d'Alexandrie, à la fin du troisième siècle. Son hérésie attaquait à la fois le mystère de la Trinité, celui de l'Incarnation, et, partant, celui de la Rédemption. Arius enseignait que le Verbe, seconde personne de la Trinité, était une créature, la première de toutes, dans l'ordre des temps, et que par elle, comme par un médiateur, DIEU avait créé l'univers. Folie ridicule, qui donnait à une créature la puissance incommunicable et divine de créer ! Dans la suite des siècles, ajoutait Arius, ce Verbe s'est incarné dans le sein de MARIE, et JÉSUS est le Verbe incarné. Il résultait de là que le Verbe n'était pas égal et consubstantiel au Père, et que le Christ n'était pas DIEU.

Puis vint Nestorius, patriarche de Constantinople, qui, au commencement du cinquième siècle, renouvela, en la développant, l'hérésie de Paul de Samosate, et voulut voir en JÉSUS-CHRIST, non pas deux natures seulement, mais deux personnes : le Verbe et le Christ. Il formulait son hérésie d'une manière plus impie et non moins insidieuse que son devancier : « MARIE, disait-il, n'est pas la MÈRE de DIEU, elle n'est que la mère du Christ. »

Emporté hors de la vérité par la violence de sa réaction contre Nestorius, trente ans après, le moine Eutychès prétendit qu'il n'y avait dans le Christ qu'une seule nature, non plus qu'une seule personne ; qu'il n'était pas véritablement homme, et que la divinité absorbait complètement l'humanité.

Dans le siècle dernier, on poussa plus loin la révolte et l'audace. Une foule d'impies, ignorants des choses de DIEU, aux mœurs dépravées, à l'esprit superficiel, osèrent dire que JÉSUS-CHRIST était un homme comme nous; et Voltaire porta la fureur jusqu'à l'appeler un vil imposteur et l'*infâme* !

De nos jours, enfin, nous voyons de pauvres têtes qui découvrent dans JÉSUS-CHRIST un égalitaire et un démocrate !

En présence de ces aberrations criminelles, l'Église catholique et apostolique, gouvernée par saint Pierre et par les Pontifes de Rome, ses successeurs, enseigne avec une autorité invariable ce que nous répétons chaque jour au saint Sacrifice dans le Symbole de la foi véritable :  
 « Je crois en un seul Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils unique  
 « de DIEU et né du Père avant tous les siècles, DIEU en-  
 « gendré de DIEU, Lumière engendrée de la Lumière,  
 « vrai DIEU engendré du vrai DIEU; engendré, et non  
 « point créé; consubstantiel au Père; par lequel toutes  
 « choses ont été faites; qui est descendu du ciel à cause  
 « de nous et pour notre salut; qui s'est incarné par la  
 « vertu du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge MARIE,  
 « et s'est fait homme. »

Ainsi la vérité est entre les deux extrêmes : ni *confusion* ni *séparation*, mais UNION des deux natures dans la personne du Christ, DIEU-Homme.

## VI

Il n'y a qu'un seul DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit.

Le Père ne s'est point incarné, non plus que le Saint-Esprit; mais le Père est dans le Fils, et le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. JÉSUS, fils de DIEU fait homme, possède la plénitude de la divinité. Il n'est point le Père, et cependant qui le voit, voit le Père; il n'est point le Saint-Esprit, et cependant il est tout dans le Saint-Esprit, qui procède de lui et est son esprit propre.

Le Christ est donc le vrai DIEU, le seul vrai DIEU, et toute créature qui aspire vers DIEU, aspire vers JÉSUS-CHRIST, lors même qu'elle ne le connaît point. Le connaître, c'est connaître la vérité et la vie; l'ignorer, c'est ignorer l'unique nécessaire; l'aimer, c'est le bien suprême en ce monde et dans l'éternité.

JÉSUS-CHRIST est le créateur du ciel et de la terre, et à la fois le médiateur entre l'éternité et le temps, entre DIEU et la créature. En lui se résume toute la religion de DIEU, c'est-à-dire le lien qui unit DIEU à l'homme et l'homme à DIEU. C'est par lui et pour lui<sup>1</sup> que toute chose existe, et nous, en particulier, ses créatures raisonnables. Son âme sainte est l'archétype de tout le monde spirituel et invisible; son corps, l'archétype de tout le monde de la matière.

JÉSUS est l'homme par excellence, l'homme des hommes,

<sup>1</sup> *Per quem et propter quem omnia...* (Saint Paul.)

celui pour qui sont créés tous les hommes, le centre de la création, la raison d'être de toutes les existences ; plus que cela, le principe et la fin de toutes choses, car il est le seul DIEU vivant.

En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ; en lui est le secret de toute la création.

Par lui et en lui, DIEU devient *notre Père* ; et l'abîme incommensurable qui sépare l'éternité du temps, le Créateur de la créature, l'infini du fini, est comblé par son Incarnation. JÉSUS est le ciel sur la terre ; aussi l'Église appelle-t-elle sa Mère « la porte du ciel. »

Le jour où DIEU est devenu JÉSUS est le plus grand jour qui ait lui sur le monde !

## VII

La Vierge MARIE est véritablement la Mère de DIEU, car elle est la mère du Christ, qui est DIEU.

MARIE est à JÉSUS dans le temps ce que son Père lui est dans l'éternité ; elle le produit, elle l'engendre de sa substance, elle lui dit avec un droit aussi réel que le Père céleste : « Tu es mon Fils !... *Filius meus es tu !* »

MARIE est aussi nécessaire à JÉSUS que DIEU le Père lui-même ; sans sa mère, il ne serait point JÉSUS, c'est-à-dire le Verbe incarné.

La Vierge est associée à toutes les grandeurs de JÉSUS. Avec lui et par lui, elle est Reine de l'Église et du monde.

Par lui et à cause de lui, elle est immaculée en sa

conception, à la fois exempte du péché originel et de tout autre péché. Par lui et à cause de lui, elle présente le miracle unique d'une virginité féconde.

Si le Christ est notre tête et si nous sommes ses membres, la Vierge pourrait être comparée au cou qui unit les membres à la tête.

C'est par MARIE que nous est venu JÉSUS, et c'est par elle seule que nous devons aller à lui.

Les Protestants ne comprennent pas ce mystère d'amour et d'union. Ils croient épurer le christianisme en retranchant le culte de MARIE ; ils ne réfléchissent pas qu'en frappant le cou ils tranchent la tête.

## VIII

Ils nous reprochent encore le nom de *Médiatrice* que nous donnons à la Vierge MARIE ; ils ne voient pas que cette qualité glorieuse est la conséquence nécessaire de la maternité divine.

JÉSUS-CHRIST est Médiateur, parce qu'il est vrai DIEU et vrai homme. Tout entier dans la divinité et dans l'humanité, il fait passer DIEU dans l'homme et l'homme en DIEU, l'éternité dans le temps et le temps dans l'éternité, l'infini dans le fini et le fini dans l'infini : c'est ainsi qu'il est Médiateur.

Selon la grande pensée de sainte Catherine de Sienne, il est le pont mystérieux qui unit les deux rives de l'infini et du fini. Rien ne peut passer d'une rive à l'autre,

sinon par ce pont. Par lui passe tout ce qui de l'éternité passe dans le temps, et par lui encore tout ce qui du temps repasse dans l'éternité et va se consommer en DIEU.

Ce pont n'a qu'une seule arche ; il appartient aux deux rives et s'appuie tout entier sur l'une et l'autre rive. A l'une des extrémités est le Père, principe de toutes choses, de qui tout découle ; à l'autre extrémité est MARIE, la première des créatures, qui communique immédiatement avec le pont, comme le Père y communique lui-même. Elle est donc la première à tout recevoir, et par conséquent à tout communiquer à ceux qui sont sur la rive du fini.

En effet, comme personne ne peut aller à la rive de l'infini, ou au Père, sans passer par le Pont qui est JÉSUS-CHRIST : ainsi personne ne peut arriver au pont lui-même sans passer par cette extrémité de la rive, qui est MARIE, la Vierge-Mère. De même encore que rien ne peut venir à nous de la rive de l'infini, ou du Père, sans passer par le pont qui est JÉSUS-CHRIST, de même rien ne peut de ce pont arriver jusqu'à nous sans passer par l'extrémité de la rive finie, qui est MARIE.

Rien n'est donc plus exact que cette affirmation mise par le Saint-Esprit sur les lèvres sacrées de l'Église, que MARIE est la vraie *Médiatrice* entre nous et son Fils, que personne ne vient à JÉSUS que par MARIE, que rien ne passe du ciel à la terre ni de la terre au ciel que par MARIE.

C'est dans ce sens qu'elle est notre *Médiatrice*.

JÉSUS-CHRIST est une fleur dont le parfum est DIEU et dont la tige est MARIE. C'est vainement qu'on voudrait avoir le parfum sans la fleur, et vainement aussi qu'on voudrait avoir la fleur sans la tige ; car cette tige n'a pas seulement une fois porté la fleur, elle la porte toujours, elle la fait toujours fleurir dans les âmes.

## IX

La vie de la Sainte Vierge est un profond mystère. Quand on médite la maternité divine, on entrevoit des grandeurs sans mesure, qu'un Docteur de l'Église<sup>1</sup> ne craignait point d'appeler une certaine infinité, « *quandam infinitatem.* » Quelle union, par exemple, je n'ose pas dire quelle unité, entre cette Mère miraculeuse et le Fils de DIEU qu'elle porte neuf mois dans son sein virginal ! Un seul sang coule dans leurs veines, le sang de DIEU incarné ; et le prodige inconcevable, c'est que la Mère de DIEU ne soit point devenue divine elle-même.

Et cependant l'union corporelle était moindre encore que l'union spirituelle du Fils et de la Mère, chaque instant de la vie de MARIE resserrant presque jusqu'à l'infini le lien sacré de l'amour qui l'unissait à son DIEU JÉSUS.

EN MARIE comme en JÉSUS, tout est dans le Saint-Esprit, qui est l'union, l'amour, la vie, la perfection.

<sup>1</sup> Saint Bonaventure.

## X

La vie de MARIE se divise en trois phases qui sont les trois phases d'un seul et ineffable amour, l'amour de DIEU, l'amour de JÉSUS, l'amour de l'ÉGLISE.

L'amour de DIEU remplit son cœur jusqu'au jour de l'Incarnation ; il devint l'amour maternel de MARIE lorsque son DIEU fut devenu son fils ; et il prit enfin au pied de la croix un troisième caractère, en devenant son amour pour nous, hommes régénérés, représentés au Calvaire par l'Apôtre saint Jean.

C'est donc avec justice que nous voyons l'Église rendre à la Bienheureuse Vierge de si grands hommages et l'aimer d'un si tendre amour.

Honorer MARIE, professer MARIE, c'est professer le christianisme dans son acte essentiel, dans l'acte de l'Incarnation ; c'est confesser que JÉSUS-CHRIST est homme, puisqu'il est le fils de la femme ; c'est confesser qu'il est DIEU, puisque cette femme est Mère de DIEU.

Le culte de MARIE n'est en définitive que le culte de JÉSUS, c'est-à-dire le culte de DIEU.

## XI

A propos de l'Annonciation, un mot sur les Anges.

La grande hérésie des temps modernes est de ne point

croire au monde spirituel et surnaturel. On ne croit plus qu'à ce que l'on voit, qu'à ce que l'on touche. Et cependant les réalités les plus réelles, s'il est permis de parler ainsi, sont celles qui ne se voient ni ne se touchent. Le plus réel de tous les êtres est Dieu, qui en est le plus invisible. En l'homme, l'âme a plus de réalité, plus de vie que le corps. Ainsi en est-il du monde.

Les Anges ou esprits sont les puissances invisibles qui le maintiennent et le gouvernent. Leur force et leur mode d'existence dépassent toute conception. C'est par eux que Dieu administre la matière<sup>1</sup>, et c'est par eux que, dans des circonstances plus solennelles, il manifeste extérieurement et miraculeusement sa volonté. Plusieurs de ces *esprits administrateurs*, comme les appelle l'Apôtre saint Paul, se détournent de leur Créateur ; et le désordre de leur révolte, manifesté dans les éléments de notre monde, est la cause trop ignorée de tous les désordres physiques qui le bouleversent. Leur action délétère est contenue par les Anges fidèles, dont la force est la force de Jésus-Christ même ; et la lutte ne cessera que lorsque le Fils

<sup>1</sup> La foi nous apprend peu de choses sur les Anges. Elle nous dit seulement qu'ils existent, qu'ils sont des esprits, que les uns ont été fidèles à Dieu et sont dans la gloire éternelle, et que les autres, révoltés par orgueil, sont damnés éternellement. Elle nous apprend encore que les bons comme les mauvais Anges ont une action sur les hommes et sur les éléments.

Saint Paul enseigne expressément, dans son Épître aux Hébreux, que « tous les Anges ont pour mission d'administrer le monde : *Nonne omnes administratorii spiritus?* » Cette parole jette un grand jour sur le monde des esprits, dont l'action extérieure se concilie parfaitement avec leur constante contemplation de l'essence divine.

de DIEU viendra, à la fin des temps, compléter son triomphe et délivrer le monde.

Toutes les générations humaines qui traversent les siècles s'associent à la fidélité des bons Anges ou à la révolte des démons. Selon le choix que nous aurons fait dans cette vie, nous partagerons dans l'éternité le bonheur et la gloire des uns, ou le châtement et la malédiction des autres.

Tout cela peut paraître fort étrange dans ce siècle de matérialisme; mais cela n'en est pas moins vrai. — Si l'on veut être chrétien, il faut croire non-seulement à l'existence des Anges et des démons, mais encore à leur action sur le monde. — L'Évangile est plein de cette idée.

Un Ange apparut à Ève au jour de la chute; un Ange apparaît à MARIE au jour de la réparation. Ève, la vierge infidèle, crut à l'Ange infidèle, et nous perdit. — MARIE, la Vierge sainte, crut à l'Ange fidèle, et nous sauva.

Dans l'Annonciation, Gabriel porte à MARIE, comme à la Souveraine des Anges, le salut permanent de tout le monde angélique. L'Église s'y associe sur la terre en répétant avec lui : *Ave, MARIA!*

---

## BETHLÉEM

## I

Après l'incarnation du Fils de DIEU, la Vierge quitta Nazareth, et passa trois mois auprès de sa parente Élisabeth, dans l'antique ville d'Hébron, à l'endroit même où, suivant la tradition, reposaient les ossements sacrés des Patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Élisabeth portait alors dans son sein le Précurseur du Messie, annoncé lui aussi par les Prophètes, et qui tressaillit de joie dans les entrailles de sa mère, à l'approche de l'humble Vierge qui portait en elle le DIEU d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ce fut là que MARIE, saluée par Élisabeth du glorieux titre de Mère du Seigneur, laissa tomber de ses lèvres le cantique de son humilité et de sa reconnaissance, récité depuis, chaque jour, dans les prières des chrétiens : *Magnificat anima mea Dominum!*

Après la naissance de Jean-Baptiste, elle retourna à Nazareth, où le chaste Joseph fut instruit par un Ange de la vocation incomparable de son épouse et du mystère de l'Incarnation. Saint Joseph est donc le premier homme à qui fut révélé l'accomplissement de la grande œuvre de DIEU.

Après la destinée de MARIE, il n'en est peut-être point de plus merveilleuse que celle de Joseph. Représentant visible du Père céleste, il fut le dépositaire des deux êtres les plus saints qui aient jamais paru sur la terre, JÉSUS et MARIE.

Les autres hommes adoptent des enfants, JÉSUS a adopté un père; et ce père d'adoption, humble et chaste comme MARIE, reçut comme elle et avec elle la mission secrète et toute divine de protéger l'enfance du Verbe incarné.

Joseph vivait à Nazareth, où l'on voit encore les vestiges de sa maison. Il y exerçait l'état de charpentier.

## II

Mais ce n'était point à Nazareth que le Christ devait naître.

« Et toi, Bethléem, terre de Juda, avait dit, sept siècles auparavant, le Prophète Michée, tu n'es pas la dernière parmi les cités de Juda, car de toi sortira le Chef qui doit régner sur Israël mon peuple! »

Cette prophétie était célèbre chez les Juifs.

Bethléem était la ville de David et le berceau de sa race; il était juste que le vrai David et le vrai Roi d'Israël la choisît pour le lieu de sa naissance.

L'empereur Auguste, alors maître du monde, fut, sans le savoir, l'instrument dont se servit la Providence pour l'accomplissement des divins oracles. Un édit émané de

Rome ordonna le recensement universel de tous les peuples soumis à la domination romaine; et la Judée, alors tributaire de l'empire, dut se soumettre à cet orgueilleux caprice. Pour faciliter cette immense opération, chaque famille reçut l'ordre de se rendre, à une époque fixée, dans la ville d'où elle tirait son origine. Joseph et MARIE, malgré les rigueurs de l'hiver, partirent de Nazareth; le Fils de DIEU, encore caché dans le sein de sa mère, nous enseignait déjà la doctrine si difficile de l'obéissance.

### III

La Vierge et son époux s'acheminèrent vers Bethléem, distante de Nazareth de trois journées de chemin, et arrivèrent le soir du vingt-quatrième jour de décembre dans la ville de leurs ancêtres, où le recensement avait rassemblé une foule d'étrangers. MARIE et Joseph étaient pauvres, et les Bethléémites ignoraient qu'avec ces deux obscurs voyageurs entraient dans leurs murs le trésor du ciel et de la terre, la gloire promise à leur cité.

L'heure solennelle approchait cependant; et le Fils de DIEU allait quitter, pour apparaître au monde, le tabernacle sacré où il reposait depuis neuf mois.

Repoussés de la porte des hôtelleries, MARIE et Joseph cherchèrent un refuge non loin des ruines de l'ancien château de leur aïeul David, et s'abritèrent humblement dans une des grottes qui, selon l'usage de la Palestine, servaient de retraite aux bergers et aux troupeaux.

## IV

Il était minuit, et les ténèbres, symboles du péché, couvraient la terre.

Toute recueillie en DIEU et tout embrasée de son amour, la Sainte Vierge mit au monde son fils JÉSUS, non-seulement sans douleur, mais au milieu d'une joie ineffable. Sorti surnaturellement de ce corps virginal, l'Enfant divin apparut à ses yeux... Elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Semblable aux deux Chérubins d'or inclinés sur le propitiatoire de l'arche d'alliance, MARIE et Joseph adoraient JÉSUS-CHRIST. Ils voyaient de leurs yeux, ils touchaient de leurs mains le DIEU d'Abraham, le DIEU vivant, le Messie des Prophètes, le Désiré des nations, le Sauveur et le Créateur du monde.

Plus saints que les Anges, ils l'adoraient avec les Anges.

## V

Mais pourquoi le Verbe incarné, apparaissant au monde, voile-t-il à tous les yeux les splendeurs de son humanité sainte? quoi de plus glorieux en effet, quoi de plus royal et de plus divin que cette chair pénétrée par la Divinité et tellement unie au Verbe, qu'elle est la chair, le temple vivant de DIEU?

C'est ici le second mystère du Christ *distinct* de l'Incarnation, bien qu'il n'en soit point *séparé*. C'est le mystère de la Rédemption, par lequel le Fils de DIEU fait homme devient le Sauveur et la Victime du monde, prenant sur lui nos péchés et les misères, les souffrances, les humiliations, la mort même, qui sont la suite et la punition du péché.

Nous reviendrons plus tard sur cette distinction importante; les anéantissements et les pleurs de la crèche la rendaient nécessaire dès l'abord. Si l'homme n'était point tombé<sup>1</sup>, s'il était resté dans la gloire primitive de son innocence, le mystère de l'Incarnation n'eût point été couvert et comme obscurci par le mystère, dès lors inutile, de la Rédemption. Majestueuse et divinisée, l'humanité du Seigneur eût été resplendissante, admirable, et telle qu'il convenait à l'humanité de DIEU; elle fût restée, selon l'expression de saint Paul, dans la *forme divine*, et n'eût point été anéantie dans la *forme d'esclave*. Tel est le secret de la pauvreté, de l'obscurité, de la petitesse et des autres abaissements du DIEU Sauveur. C'est faute de le comprendre que plusieurs se scandalisent devant le DIEU des chrétiens, et méconnaissent ses divines grandeurs que l'immensité de son amour dérobe seule aux yeux du monde.

<sup>1</sup> L'opinion philosophique et théologique qui soutient que l'incarnation du Fils de DIEU est indépendante de la chute de l'homme, et aurait eu lieu sans le péché originel, a été professée par les plus graves et les plus saints docteurs; et il est parfaitement légitime de l'adopter. Les raisons qui l'appuient semblent tellement péremptoires, que, pour ma part, je la regarde comme fondamentale, et indispensable à l'intelligence du mystère de JÉSUS-CHRIST.

## VI

Comment l'Enfant de la crèche a-t-il pu venir au monde sans blesser la virginité de sa mère?

Ici se révèle à nous, dès la naissance du Christ, un rayon de la gloire secrète de sa chair. Ce n'est que par un miracle continu de miséricorde et de sagesse que le DIEU-Homme a caché aux yeux de ses frères, sous le vêtement du péché, les splendeurs qui lui sont propres. Néanmoins, en plusieurs circonstances de sa vie mortelle, il a prévenu la gloire de sa résurrection et de son ascension au ciel, en levant pour ainsi dire momentanément le voile qui le dérobaît à notre adoration. Ces principaux moments, consignés dans les Évangiles, sont : sa naissance, sa disparition miraculeuse d'entre les Juifs de Nazareth qui voulaient le lapider, sa manifestation à saint Pierre et aux Apôtres sur les eaux du lac de Génésareth; et durant la tempête; plus encore, sa transfiguration sur le Thabor; enfin, et surtout, sa présence réelle dans l'Eucharistie, lorsque lui-même, la veille de sa Passion, il donna de sa propre main son corps adorable à ses Apôtres.

En ces diverses circonstances, dépouillant pour un instant l'infirmité accidentelle de la chair, et vivant selon les lois spirituelles, célestes et parfaites des corps glorifiés, le Fils de DIEU s'élevait au-dessus des lois terrestres qui régissent nos corps; et, subtil comme l'esprit, invi-

sible, impalpable, tout divin, il sortait du sein de la Vierge, multipliait au Cénacle la présence réelle de son corps unique, et accomplissait ses autres prodiges.

Prodiges pour nous, mais non pour lui, car rien n'est prodigieux ni surnaturel pour le Maître de toutes choses. Le miracle, pour Jésus, n'est pas d'avoir nourri des multitudes avec sept petits pains, mais d'avoir eu faim et soif; le miracle n'est pas d'avoir marché sur les eaux, mais d'avoir été fatigué; le miracle n'est pas de s'être transfiguré lumineusement, mais de s'être voilé mortellement; le miracle, enfin, le grand miracle, n'est pas d'être ressuscité dans la gloire, mais d'être mort dans l'ignominie!

## VII

Pendant la nuit de Noël, des bergers veillaient aux environs de Bethléem à la garde de leurs troupeaux. L'Enfant-Jésus voulut avoir pour premiers adorateurs ces hommes simples et pauvres; s'il est le Roi des Anges, il est aussi le père des pauvres, le consolateur et l'ami de ceux que dédaigne le monde.

Il leur envoya un de ses Anges, qui leur apparut tout lumineux; et, comme ils étaient saisis de frayeur: « Ne craignez rien, leur dit le messager céleste, voici que je vous annonce une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ,

« le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous  
 « trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans  
 « une crèche. » — Et aussitôt une légion d'esprits bien-  
 heureux fit entendre dans les airs des chants d'allé-  
 gresse, louant le Seigneur et disant : « Gloire à DIEU dans  
 « le ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne  
 « volonté! »

Les bergers, obéissant à l'ordre de l'Ange, se rendirent  
 en toute hâte à Bethléem, trouvèrent l'Enfant et MARIE  
 sa mère, adorèrent, pleins de foi et de simplicité de  
 cœur, le DIEU anéanti pour les sauver, offrirent à sa  
 mère leurs humbles présents, et sortirent de la grotte  
 sacrée, racontant partout les merveilles dont ils avaient  
 été les témoins.

## VIII

On abuse parfois dans notre siècle de cette prédilection  
 du bon DIEU pour les pauvres, et l'on fait de ce qu'il  
 y a de plus tendre dans l'Évangile une théorie de dis-  
 corde.

On se sert de la sainte pauvreté du Christ pour bou-  
 leverser la société, pour soulever les peuples et les in-  
 surger contre les grands et les riches.

Le Fils de MARIE répond d'avance à ces détestables  
 sophismes. Il réunit autour de sa crèche les grands avec  
 les petits, les rois d'Orient avec les pâtres de Bethléem.  
 DIEU fait-il acception de personnes? — Toutes nécessaires

qu'elles soient au maintien de la société, et par conséquent voulues de DIEU, les distinctions humaines n'ont point de valeur à ses yeux, et il apprécie les hommes selon d'autres mesures.

Avertis par un signe céleste de la naissance du Messie, trois rois, venus des pays d'Orient, imitèrent la fidélité des bergers et vinrent, du fond de la Chaldée, déposer aux pieds de l'Enfant-Jésus le tribut de leurs adorations. Les bergers avaient offert les humbles présents de l'indigence; ceux-ci apportaient au souverain Maître les dons de leur opulence royale.

Remplis d'une foi non moins vive et plus méritoire peut-être que celle des bergers, ils reconnurent, dans un petit enfant pauvre et caché au fond d'une étable, le DIEU sauveur promis et attendu dès l'origine.

Prosternés en sa présence, ils lui offrirent de l'encens, de l'or et de la myrrhe : de l'encens, parce qu'il est DIEU; de l'or, parce qu'il est Roi; de la myrrhe, parce qu'il est homme et victime.

La tradition chrétienne nous a conservé les noms de ces saints rois : Caspar, Melchior et Balthazar. Ils ne faisaient point partie du peuple juif. Non-seulement ils étaient rois, mais ils étaient *Mages*, titre que l'on donnait en Orient aux hommes qui se livraient à l'étude des sciences. Ils apportaient ainsi au Christ naissant les prémices des nations, des sciences et de la royauté!

## IX

Huit jours après sa naissance, l'Enfant fut circoncis selon la loi de Moïse. Joseph et MARIE lui donnèrent le nom mystérieux qui leur avait été apporté du ciel : JÉSUS.

JÉSUS veut dire *Sauveur*. C'est le nom de la miséricorde et du pardon.

Ce fut Joseph qui circoncit l'Enfant : cérémonie symbolique, où le sang était répandu, et qui rappelait que le Fils de DIEU devait se faire fils d'Adam pour sauver les hommes ; Joseph, image du Père céleste qui nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique comme victime expiatoire, fait couler les premières gouttes de ce sang divin qui doit consommer notre rédemption.

JÉSUS, maître de la loi, est la Loi vivante du ciel et de la terre ; il n'était point soumis à la loi de Moïse, son serviteur ; mais il fallait accomplir toute justice, et il était convenable qu'il portât la marque du péché, comme il devait en porter la peine.

## X

Les méchants n'aiment point JÉSUS-CHRIST. Aussi la vie du Sauveur ne fut-elle qu'une longue persécution.

Hérode, roi de Jérusalem, à qui l'arrivée des Mages avait révélé la naissance du Roi mystérieux que le monde attendait, partageait l'erreur populaire au sujet du Messie ; il croyait que ce dernier apparaîtrait comme un

conquérant, d'une puissance tout extérieure. Il eut peur pour sa couronne, et, impatient de toute rivalité, il ordonna le massacre de tous les enfants de Bethléem.

Mais celui-là seul fut sauvé que recherchait la fureur du tyran. Joseph, surnaturellement averti de ce danger, prit l'Enfant et sa mère, et, selon l'avis de DIEU, s'enfuit en Égypte.

La sainte famille y demeura deux ans et demi, jusqu'à la mort du persécuteur, laquelle arriva le 25 mars, trois ans après l'incarnation.

Les plus anciennes traditions chrétiennes et juives nous apprennent que plusieurs familles de la Judée s'enfuirent, à cette époque, pour éviter la cruauté d'Hérode. Elles se fixèrent presque toutes, ainsi que Joseph, MARIE et JÉSUS, dans une petite ville voisine de Memphis et habitée déjà par des Juifs. Ce lieu portait le nom, prophétique peut-être, de *Lumière* ou *Soleil*. Là avaient vécu jadis le Patriarche Joseph, fils de Jacob, et Moïse, le libérateur et le législateur du peuple d'Israël; tous deux figures frappantes de l'unique Sauveur, Libérateur et Législateur du véritable Israël, qui arrivait dans cette même ville, voilant sous la faiblesse de l'enfance la majesté de sa gloire.

Le souvenir touchant du séjour de l'Enfant-Jésus nous a été conservé par ces fameux *thérapeutes* ou solitaires, si célèbres par leur sainte vie pendant les premiers siècles de l'Église, et que l'Évangéliste saint Marc, apôtre de l'Égypte, vint établir dans ces lieux sanctifiés.

Après deux ans et demi d'absence, Joseph et MARIE revinrent à Nazareth y cacher leur trésor.

## NAZARETH

## I

Le Fils de Dieu passa les trente premières années de sa vie inconnu au monde, dans la petite ville de Nazareth.

Il y exerça l'humble et pénible métier de charpentier, à l'exemple de saint Joseph, son père d'adoption; et, dans les premières années du second siècle, on montrait encore une charrue, ouvrage, disait-on, de ses mains divines.

Avant d'enseigner la pénitence, l'humilité et l'obéissance, Jésus commençait par en donner l'exemple. Il sanctifiait le travail, devenu, depuis le péché, une punition pour l'homme; et il nous donnait, en se taisant, en obéissant et en travaillant, la leçon la plus difficile peut-être de tout son Évangile.

Portés que nous sommes à l'orgueil, nous croyons toujours que la sainteté est proportionnée à l'éclat de nos œuvres, cherchant ainsi, même à notre insu, la gloire qui vient des hommes plus encore que celle qui vient de Dieu.

JÉSUS, MARIE et Joseph, par leur vie si obscure, si monotone, en apparence si inutile, durant les longues années de Nazareth, font justice de cette dangereuse erreur.

Faire bien les petites choses, sanctifier par un grand amour et une parfaite pureté d'intention le travail de chaque jour, les peines et les emplois communs de la vie,

prier, vivre de peu, et aimer beaucoup : tel est le fond de la sainteté chrétienne et du véritable service de DIEU.

C'est donc à dessein que le Saint-Esprit, en dictant les Évangiles, a gardé le silence sur le Christ à Nazareth, silence plus instructif que toutes les paroles, plus éloquent que tous les discours.

Il est impossible de se figurer quelle divine conversation ce dut être pour MARIE et pour Joseph ; quelle école de sainteté parfaite. L'Enfant-Jésus enseignait lui-même et sa mère et son père, leur expliquant les secrets de DIEU, « que personne ne connaît si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils daigne les révéler. »

La vie religieuse, dans laquelle la contemplation rend l'âme attentive à la parole secrète de Jésus, et où l'humble travail est joint à la contemplation, a pour premiers patrons MARIE et Joseph. Heureuses les âmes que DIEU attire de la sorte dans la sainte obscurité de son service, et qui choisissent ainsi la meilleure part !

## II

A l'âge de douze ans, les enfants des Israélites commençaient à prendre part aux pratiques publiques de la loi de Moïse. Maintenant encore, chez les Juifs, ce jour est accompagné de certaines solennités.

Lorsque le Christ eut atteint cet âge, Joseph et MARIE le conduisirent au temple, à Jérusalem, pour les fêtes de Pâques ; et le voile mystérieux qui couvre la jeunesse du Sauveur s'entr'ouvre pour un jour.

Après avoir accompli les rites de la loi, la sainte famille quitta la ville au milieu d'une de ces nombreuses caravanes qui couvraient, à l'époque des fêtes, les routes de la Judée.

A la fin de la première journée, Joseph et MARIE ne trouvèrent point JÉSUS, qu'ils avaient cru jusqu'alors avec un des leurs. Ils retournèrent sur leurs pas, cherchèrent l'Enfant, et le trouvèrent dans une des grandes salles du temple, au milieu des Docteurs de la loi, qui, émerveillés de la sagesse extraordinaire de ses paroles, l'avaient, contre tout usage, fait asseoir sur un de leurs sièges. Il leur expliquait la loi et répondait à leurs questions.

« Mon fils, lui dit MARIE, pourquoi agir ainsi envers nous? Moi et votre père, nous vous avons cherché avec inquiétude. »

C'était la mère qui parlait à son fils; le DIEU répondit à la femme :

« Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je me donne au service de mon Père? »

Et, se levant, il les suivit, joignant ainsi l'action humaine à l'action divine, l'humble sujétion du fils de MARIE à l'indépendance du Fils de DIEU

La plupart des protestants, mus par une antipathie incompréhensible contre la douce et chaste Mère du Sauveur, saisissent avec bonheur cette parole, qu'ils expliquent à leur façon, grâce à la *libre* interprétation des Écritures, pour rabaisser la Sainte Vierge et se moquer de la vénération que lui porte l'Église.

« C'est une femme comme les autres, disent-ils, igno-

rante des mystères du Christ, instrument passif de son incarnation, et repoussée par lui dès que ce rôle est accompli. »

Une tradition de dix-huit siècles proteste contre les protestants, et donne aux paroles si profondes de Jésus à sa Mère une interprétation plus digne.

Ici, comme plus tard aux noces de Cana et dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus répond à la Sainte Vierge non pas *durement*, mais *divinement*. Il veut nous faire comprendre, plus encore peut-être qu'à MARIE, que sa mission divine est infiniment au-dessus de ses devoirs de fils, et que, « dans les choses qui sont de son Père, » il ne connaît que la volonté de son Père.

Le mystère de la Sainte Vierge est d'ailleurs lié trop intimement au mystère de la Rédemption pour ne point en refléter tous les caractères. MARIE est obscure et humiliée, parce que son divin Fils est obscur et humilié. Elle participe ainsi aux anéantissements de JÉSUS-CHRIST, qui ne lui refuse la gloire et l'honneur que parce qu'il se les refuse à lui-même.

L'Enfant-Jésus, obéissant à la voix de ses parents, quitta le temple pour n'y plus revenir pendant dix-huit années; et toute son histoire durant cette longue période est résumée par le saint Évangile en cette seule parole :  
 « *Et il leur était soumis.* »

Quelques esprits trop ingénieux ont voulu faire ici de l'histoire au profit de leur incrédulité. Ils ont découvert, après dix-sept ou dix-huit siècles, que *probablement, sans aucun doute*, Jésus s'était fait initier, durant son ado-

lescence, aux mystères cachés de l'Égypte ou à la doctrine mystique des Esséniens, et qu'il avait puisé là sa sagesse et sa puissance.

Lors même qu'on leur accorderait cette hypothèse, leurs affaires ne seraient guère plus avancées; car les mystères d'Égypte n'expliquent pas plus que les monastères esséniens les miracles et les paroles du Christ avec tout leur rayonnement de faits surnaturels.

Mais cette hypothèse tardive n'est pas seulement gratuite; elle est contraire à toute les traditions anciennes de l'histoire et de la Religion. Il était de notoriété publique dans les premiers siècles, et les païens le reprochaient à nos pères, que Jésus avait été un charpentier, et qu'il avait passé toutes les années de sa jeunesse caché dans l'humble atelier de Nazareth, fabriquant des instruments aratoires, et vivant du travail de ses mains.

### III

Joseph, le grand modèle de la vie cachée, mourut à Nazareth dans cet intervalle.

Sa mort, comme sa vie, est inconnue des hommes.

L'Église cependant le place dans sa liturgie avant saint Pierre, le Vicaire du Christ. Puissante consolation pour tant d'existences ignorées, méprisées même, et cependant précieuses aux yeux de DIEU!

Saint Joseph mourant dans le secret, entre les bras de JÉSUS et de MARIE, est, à cause de cela même, le protecteur spécial des mourants.

La sainte Église nous apprend que Joseph conserva le trésor d'une chasteté parfaite. La virginité semble être l'auréole de Jésus; tout ce qui l'approche est chaste et pur. Il est vierge lui-même, sa mère est vierge, son père d'adoption vierge aussi; Jean, son disciple bien-aimé, est appelé par toute l'antiquité chrétienne le disciple vierge. Faut-il s'étonner si son Église exige que ses ministres le servent dans la même pureté?

Quelques blasphémateurs ont osé attaquer la virginité perpétuelle de MARIE. Alléguant, sans le comprendre, un passage de l'Évangile, qui parle des *frères* de Jésus, ils accusent la Vierge d'une profanation aussi indigne de la Mère de DIEU que du Fils de DIEU lui-même.

En Orient, d'après un usage immémorial, on appelle, de nos jours encore, du nom de *frère*, tous les plus proches parents. Les *frères* de Jésus mentionnés dans l'Évangile, et Jacques qu'on appela *frère du Seigneur*, étaient fils d'une sœur de la Sainte Vierge, âgée de vingt ans de plus qu'elle, épouse de Cléophas, et que nous voyons avec elle au pied de la croix.

Prophétisée par Isaïe, et consignée dans le Symbole des Apôtres, la virginité de MARIE a été, dès l'origine, un article de foi dans l'Église.

« Ainsi, dit un célèbre auteur, une demi-connaissance éloigne souvent de la foi, tandis qu'une connaissance plus complète y ramène toujours. »

---

## LE PRÉCURSEUR ET LE DESERT

## I

La vie cachée du Christ durait depuis trente ans, et les temps arrivaient où il allait se manifester.

Mais, avant de se rendre témoignage à lui-même, il devait, suivant une prophétie connue de tout le peuple juif, recevoir le témoignage d'un dernier Prophète qui le précéderait et lui préparerait les voies.

Ce Prophète, précurseur du Messie, était apparu; et, retiré sur les bords du Jourdain dans la solitude, il commençait à prêcher la pénitence, la venue prochaine du Sauveur et le règne de Dieu. La réputation de sa sainteté s'était répandue dans toute la Judée. Il se nommait Jean, et était surnommé *Baptiste* ou le *Baptiseur*, à cause du baptême de pénitence qu'il administrait dans les eaux du Jourdain. Ce n'était point le baptême proprement dit, mais une cérémonie expiatoire destinée à figurer d'avance le sacrement de la régénération.

Touchés de repentir, la plupart de ses auditeurs confessaient leurs péchés, et se préparaient ainsi à recevoir dignement le Messie.

Jean-Baptiste était fils du prêtre Zacharie et d'Élisabeth, parente de la Sainte Vierge, et il appartenait à

la race sacerdotale d'Aaron. C'était lui qui avait tressailli dans le sein de sa mère, à l'approche de la Vierge au jour de sa visitation.

## II

« Pour moi, disait Jean-Baptiste à la foule qui recueillait ses paroles, je vous baptise dans l'eau ; mais un plus puissant que moi viendra, et je ne suis pas digne de délier les courroies de sa chaussure.

« Celui-là vous purifiera dans le feu et dans le Saint-Esprit. »

L'austérité incroyable de sa vie fit penser néanmoins aux principaux de Jérusalem qu'il était peut être le Christ attendu de tous.

« Qui es-tu ? lui demanda une députation de prêtres et de lévites, et que dis-tu de toi-même ? »

Et Jean-Baptiste déclara solennellement qu'il n'était point le Christ, mais son Précurseur, la Voix prédite par Isaïe et qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur ! »

« Il en est un au milieu de vous, ajouta-t-il, que vous ne connaissez point ; c'est lui qui doit venir après moi et qui a été fait avant moi, parce qu'il est au-dessus de moi. »

Et Jean rendait témoignage à son Maître, qu'il attendait lui-même et qu'il n'avait point encore vu.

Humblement mêlé à la foule, Jésus s'approcha de Jean

pour recevoir le baptême. Et, comme il descendait dans les eaux du fleuve, une grande lumière les environna tous deux; une forme lumineuse, semblable à une colombe, reposa sur la tête du Christ, et une voix entendue de tous prononça ces paroles : « *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon amour.* »

Jean-Baptiste se prosterna aussitôt devant Jésus : « Quoi ! Seigneur, lui dit-il, vous voulez que je vous baptise ? N'est-ce pas à vous plutôt de me baptiser ? » — « Non, répondit Jésus, il nous faut ainsi accomplir toute justice. »

Après son baptême, Jésus se retira dans le désert. Le dernier des Prophètes venait de le désigner comme le Messie; le Père céleste l'avait proclamé son Fils unique bien-aimé; et lui-même, par l'humiliation publique de son baptême, s'était déclaré le Pénitent universel et la grande Victime chargé des péchés du monde.

### III

La pénitence est la suite du péché. Jésus, l'innocence et la sainteté même, s'oblige à la pénitence en assumant l'expiation du péché, et sa chair sacrée se prépare par le jeûne et les souffrances au sacrifice suprême de son immolation.

Il jeûne dans le désert pendant quarante jours, et réalise l'antique et prophétique figure du bouc émissaire chargé, par le Grand-Prêtre, de la malédiction due à tous

les péchés d'Israël. Coïncidence frappante ! cette cérémonie s'accomplissait à Jérusalem à l'époque même où Jésus, l'innocent Agneau de Dieu, se retira dans le désert pour y pleurer nos péchés.

Type parfait de la pénitence des chrétiens, il donne ainsi le premier à son Église l'exemple et la leçon de la mortification de la chair.

Il lui donne encore l'exemple de la victoire qu'elle doit remporter avec lui et par lui dans la grande lutte qui résume l'histoire de l'humanité.

A proprement parler, Jésus n'a qu'un ennemi : c'est son premier serviteur, révolté dès l'origine des temps, entraînant dans son péché un nombre immense d'esprits célestes, et disputant au Fils de Dieu le cœur de l'homme, son plus cher trésor.

Depuis Adam qui succomba, jusqu'à l'Antechrist avec qui Satan sera expulsé de ce monde, cette lutte gigantesque apparaît sous mille formes et compose l'histoire de l'Église ; et il est impossible à l'homme, qui n'en connaît point le secret, de rien comprendre à l'histoire de l'humanité, non plus qu'à la vie de Jésus-Christ.

Comment, en effet, Jésus est-il le Sauveur des hommes, si ce n'est en leur donnant la puissance de vaincre l'ennemi de leur salut et en triomphant de lui le premier ?

Au moyen des éléments sensibles dont ils ont l'administration, les démons comme les bons Anges peuvent apparaître sous une forme extérieure. Satan parut donc devant le Christ dans le désert. Trompé par l'humiliation

d'une pareille pénitence, et ne voyant en lui que le Saint de DIEU, mais non point DIEU lui-même, il tenta d'ébranler par un triple effort la fidélité de ce Fils de l'homme.

La première tentation du Christ répondit à la tentation d'Adam : « Si tu es le Fils de DIEU, change ces pierres en pain. » — « L'homme ne vit point seulement de pain, répondit JÉSUS, mais de la parole qui sort de la bouche de DIEU. »

Il était lui-même cette parole, ce Verbe éternel de DIEU, vie et nourriture véritable de l'homme. — Adam l'avait oublié.

JÉSUS fut également tenté d'orgueil et d'ambition ; et sa triple victoire, couvrant la triple défaite d'Adam et de tous les fils d'Adam, est le secret de toutes nos victoires sur le même esprit tentateur. Nous sommes en effet les membres du Christ, et, quand nous adhérons à lui par la foi et par l'amour, nous participons à sa puissance.

JÉSUS quitta le désert et retourna à Nazareth. La lumière du monde apparaissait enfin à l'horizon.



## VIE PUBLIQUE ET MANIFESTATION DU CHRIST

On appelle vie publique de JÉSUS-CHRIST l'ensemble de ses œuvres et de ses paroles pendant les trois années qui

s'écoulèrent depuis sa sortie du désert jusqu'au jour de sa Passion.

Cet espace de temps est bien court; mais il n'était pas nécessaire qu'il durât longtemps. Le Christ n'apparaisait sur la terre que pour y semer la vie, et pour servir de base à l'édifice vivant et spirituel que son Église devait élever. Il n'a fait que passer pour se faire suivre, pour nous tirer après lui du visible à l'invisible, de la terre au ciel, et il rentra dans le sein de son Père, après avoir accompli son œuvre de salut et de vie.

Jésus commença par choisir douze disciples qu'il appela ses *Apôtres*, c'est-à-dire *Envoyés*, tous pauvres, sans lettres humaines, mais simples de cœur et craignant Dieu. Le premier fut un pêcheur nommé Simon, que Jésus surnomma Pierre.

Ces douze hommes suivirent constamment le Christ, furent les témoins de ses actions, de ses miracles, de toute sa vie; et l'un d'eux, saint Jean, le bien-aimé de Jésus, a pu dire aux premiers chrétiens : « Ce que nous vous enseignons, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons touché de nos mains. »

C'est principalement pour consolider la foi de ces douze disciples choisis que le Christ fit son premier miracle, changeant, aux noces de Cana, l'eau en vin, à la prière de sa sainte Mère.

Suivi de ses Apôtres, il parcourut pendant trois années les villes et les bourgades de la Judée, de la Samarie et de la Galilée, manifestant à tous sa puissance divine par d'innombrables miracles, dont les Apôtres ont consi-

gné les plus considérables dans le livre des Évangiles.

Il guérissait les malades par l'imposition de ses mains ; il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vigueur du corps aux paralytiques. Il évangélisait les pauvres, consolait les affligés, bénissait les petits enfants, appelait à lui tous ceux qui souffraient et n'étaient point aimés. Avec une miséricorde pleine de sainteté, il relevait les faibles, convertissait les pécheurs, et enseignait l'humilité et la douceur.

Inflexible pour l'orgueil et l'hypocrisie, il stigmatisait publiquement la secte des Pharisiens et des Scribes, dont la justice était tout extérieure, et qui contribuaient puissamment à détourner le simple peuple du véritable service de Dieu.

Il marchait ordinairement accompagné d'une foule considérable avide de sa sainte parole, et lui expliquait les préceptes et les conseils de la religion de Dieu défigurée par de fausses traditions. Docteur d'une loi plus parfaite, il enseignait l'amour de Dieu et l'amour du prochain, le pardon des injures, la miséricorde envers les pauvres, l'humilité et le détachement des choses de ce monde.

Poursuivi par la haine des Pharisiens, dont il démasquait l'hypocrisie, et qui ne pouvaient nier ni sa sainte vie ni ses œuvres miraculeuses, Jésus fut obligé souvent de fuir de ville en ville et jusque dans le désert. Alors il prédisait à ses Apôtres qu'il serait trahi par l'un d'eux, livré à ses ennemis, souffleté, abreuvé d'outrages, condamné à mort et crucifié ; que, par là, il sauverait le

monde, et que, du haut de sa croix, il attirerait à lui tout l'univers; que le troisième jour il ressusciterait par sa propre puissance, et qu'il les enverrait prêcher le salut par toute la terre.

La résurrection d'un homme mort depuis quatre jours, nommé Lazare, ayant attiré à Jésus un nombre considérable de disciples, vers la fin de la troisième année, les pharisiens et les premiers de la synagogue se résolurent enfin à le faire périr comme séducteur du peuple et comme blasphémateur. Ils gagnèrent un des douze disciples, nommé Judas, qui le leur livra la veille de Pâques; et là commencent les douleurs de la Passion, dont nous parlerons bientôt.

Ce qui nous importe le plus ici étant de demander à Jésus lui-même la réponse à cette question fondamentale : « *Qu'est-ce que Jésus-Christ ?* » il nous faut scruter l'Évangile, et y chercher avec une sincérité intelligente la solution du grand problème.



## JESUS FILS DE DIEU — CE QU'IL DIT DE LUI-MÊME

Quand on veut savoir ce qu'est un homme, il semble naturel de lui demander tout d'abord, comme les Juifs à saint Jean-Baptiste : « *Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-*

*même?* » sauf à voir ensuite si ses œuvres et toute sa vie sont conformes à sa réponse.

Telle fut aussi la question que posèrent à Jésus ses douze Apôtres, ses disciples, ses ennemis et ses juges, et à laquelle il répondit avec une clarté vraiment effrayante pour ceux qui ne croient point en lui.

## I

« Si tu es le Christ, dis-le-nous, » — lui demandent un jour les Juifs assemblés dans le Temple, au portique de Salomon. — « Je vous parle, leur répondit-il, et vous ne me croyez point. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. *Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.* »

Exaspérés de voir un homme pauvre et sans éclat se poser devant eux comme ce CHRIST-DIEU à l'avènement duquel ils rattachaient tant d'ambitieuses et folles espérances, ils s'indignent de cette réponse et cherchent des pierres pour lapider Jésus.

« — Pourquoi, leur dit-il avec calme, voulez-vous me lapider ?

« — C'est à cause de ton blasphème, et parce qu'étant homme tu te fais DIEU. »

## II

Un autre jour, Jésus est encore dans le Temple; il vient de pardonner à la femme adultère. Les pharisiens,

indignés d'une puissance et d'une miséricorde qu'ils ne comprennent pas, le pressent de nouvelles questions, avec le parti pris de ne pas croire. — Il est deux manières en effet d'interroger Jésus : l'une, simple et naïve, cherchant la vérité et la trouvant bien vite; l'autre, superbe et méprisante, ou du moins curieuse, et ne trouvant pas Dieu, parce qu'elle ne le cherche pas avec amour.

Au milieu de cette foule qui le presse, Jésus s'écrie :  
 « *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne*  
 « *marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière*  
 « *de vie!* »

« — Ton témoignage est faux, répondent les pharisiens, car tu es seul à témoigner de toi-même.

« — Vous ne savez, reprend le Christ, d'où je viens ni où je vais... Pour moi, je le sais, et je me rends témoignage à moi-même; car je ne suis pas seul, et mon Père qui m'a envoyé est avec moi, et il me rend aussi témoignage. »

Ils lui dirent alors : « Où est ton Père ?

« — Vous ne connaissez ni moi ni mon Père, répondit Jésus; *si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.*

« — Et qui es-tu donc? s'écrièrent-ils.

« — *Le principe de toutes choses, moi qui vous parle.*

« — Abraham votre père a désiré avec ardeur de me voir; il m'a vu, et il s'est réjoui!

« — Eh quoi! reprirent les Juifs, tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham? »

Et Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : *« Avant qu'Abraham fût, je suis ! »*

Avant qu'Abraham fût, *je suis !* Quelle parole ! Il ne dit pas : *J'étais*, mais *je suis*, comme jadis, dans le désert, à Moïse : « *Je suis celui qui est !* »

### III

A Nazareth, on apporte à Jésus-Christ un paralytique couché sur un grabat. Or c'était le jour du sabbat, dont l'observance était si rigoureuse chez les Juifs.

Jésus, voyant la foi de ces pauvres gens, dit au paralytique : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont pardonnés. »

Plusieurs scribes qui se trouvaient là dirent en eux-mêmes : « Cet homme blasphème. Qui peut remettre les « péchés, si ce n'est Dieu seul ? »

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : « Lequel « est le plus facile de dire à cet infirme : Tes péchés te « sont remis ; ou : Lève-toi, et marche ? Or, afin que vous « sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre « les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton « grabat et marche ! »

Et celui-ci se leva, et, portant son lit, s'en alla dans sa maison.

Les pharisiens, loin de se rendre, murmurèrent contre Jésus, parce qu'il avait guéri ce malheureux le jour du sabbat ; hommes au cœur dur, à l'esprit étroit, qui met-

taient les observances extérieures au-dessus de la loi suprême de la charité!

A cause de cela sans doute, Jésus guérissait les malades de préférence le jour du sabbat, et aux murmures des Juifs il se contentait de répondre : « *Celui qui vous parle*  
« *est plus grand que le Temple, et le Fils de l'homme*  
« *est le maître même du sabbat.* »

Parole qu'on ne remarque point assez; car, pour les Juifs, DIEU seul était au-dessus du Temple, et celui-là seul était le maître du sabbat qui l'avait imposé au premier homme, puis à Moïse, en mémoire de la création.

#### IV

Lors du premier voyage de Jésus à Jérusalem, après les fêtes de Pâques, un des chefs de la synagogue, le savant Nicodème, vint un soir le trouver secrètement, lui disant :

« — Maître, je vois bien que vous êtes un envoyé de  
« DIEU; car nul ne peut faire les miracles que vous faites,  
« si DIEU n'est point avec lui. »

Et JÉSUS, après lui avoir parlé du Saint-Esprit, qui seul peut donner l'intelligence des choses de DIEU :

« — Nul, lui dit-il, *n'est monté dans le ciel que celui*  
« *qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est*  
« *dans le ciel.* — Et, comme Moïse a élevé le serpent  
« dans le désert, il faut qu'ainsi le Fils de l'homme soit

« élevé en croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse  
« point, mais qu'il ait la vie éternelle.

« Car DIEU a tant aimé le monde qu'il lui a donné  
« son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne  
« périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle...

« Quiconque croit en lui n'est point jugé ; mais celui  
« qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il ne croit  
« pas au nom du *Fils unique de DIEU.* »

Il est important de remarquer la portée de ces mots :  
« *Fils de DIEU.* » Ni Jésus ni les Juifs n'entendaient par  
là un homme juste, enfant de DIEU, ami de DIEU. Tous  
savaient que c'était le nom propre du Verbe divin, de la  
seconde personne de la Sainte Trinité, du Fils éternel et  
unique de DIEU, DIEU comme le Père et le Saint-Esprit :  
aussi reprochent-ils sans cesse dans l'Évangile à Notre-  
Seigneur de se faire l'égal de DIEU en appelant DIEU *son*  
*Père* ; et, quand il déclare solennellement devant Caïphe  
qu'il est le Christ, Fils de DIEU, le Grand-Prêtre et tous  
les membres du Conseil déchirent leurs vêtements, se  
bouchent les oreilles en criant au blasphème, et le con-  
damnent unanimement à mort comme blasphémateur  
sacrilège

## V

Ajouterai-je encore cet autre témoignage que le Sauveur  
se rend à lui-même devant les Juifs assemblés au Temple  
après un de ses miracles ?

« — *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que fait*  
 « *le Père, le Fils le fait également.* Le Père ressuscite  
 « les morts et vivifie, et de même le Fils donne la vie à  
 « *qui il veut.*

« Le Père ne juge personne, mais il a remis tout juge-  
 « ment au Fils, *afin que tous honorent le Fils comme*  
 « *ils honorent le Père. Quiconque n'honore point le Fils*  
 « *n'honore point le Père qui l'a envoyé.*

« Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a  
 « donné au Fils d'avoir la vie en lui; et il lui a donné  
 « la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de  
 « l'homme. »

Profondeurs sacrées du mystère de l'Incarnation, où le Fils de DIEU, aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU, demeure égal à son Père, tout en se faisant son ministre et son serviteur, notre frère, notre victime, aussi bien que notre juge.

## VI

Jésus n'est pas moins explicite devant ses Apôtres et ses disciples que devant ses ennemis.

Entre mille circonstances, il en est une où il semble leur ouvrir davantage son cœur : c'est dans le Cénacle, après la sainte Cène, et quelques heures avant de commencer sa Passion.

« — Vous croyez en DIEU, leur dit-il avec la tendresse  
 « et la solennité d'un dernier adieu : *vous croyez en DIEU,*  
 « *croyez donc en moi.*

« *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Personne ne vient*  
 « *au Père que par moi. — Si vous me connaissiez, par*  
 « *là même vous connaîtriez mon Père; vous le con-*  
 « *naîtrez bientôt, et déjà vous l'avez vu. »*

L'Apôtre Philippe, le plus simple peut-être des douze, ne comprenant point ces paroles, lui dit tout étonné :

« Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous  
 « suffit. »

— Et Jésus : « Quoi ! depuis si longtemps que je suis  
 « avec vous, vous ne me connaissez point encore ? Phi-  
 « lippe, celui qui me voit, voit mon Père. Comment  
 « dis-tu : Montrez-nous le Père ? Ne croyez-vous pas que  
 « le Père est en moi et que je suis dans le Père ?  
 « Croyez-le du moins d'après mes miracles !

« Si vous demandez quelque chose à mon Père en  
 « mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans  
 « le Fils ; et, si vous me priez en mon nom, je vous  
 « exaucerai.

« Celui qui m'aime gardera mes commandements, et  
 « mon Père l'aimera : et nous viendrons à lui, et nous  
 « ferons en lui notre demeure.

« *Tout ce qu'a le Père est à moi !*

« *Qui me rejette, rejette le Père ! »*

— Enfin, jusque dans les douleurs de sa Passion, jusque sur le Calvaire, jusqu'à son dernier soupir, Jésus s'affirme DIEU, parle, promet, commande comme un DIEU : il meurt, comme il a vécu, le plus audacieux, le plus sacrilège des blasphémateurs, s'il n'est point ce qu'il dit être, c'est-à-dire DIEU incarné, Fils de Dieu

fait homme, aussi vraiment DIEU qu'il est vraiment homme.

## VII

Voilà ce que JÉSUS-CHRIST a dit de lui-même; voilà ce que lui seul a jamais osé dire depuis que le monde est monde et que les hommes parlent. D'autres se sont présentés comme les envoyés de DIEU, comme ses Prophètes, comme ses ministres; leurs titres étaient véritables ou menteurs : tels, dans la vérité, Moïse, les Prophètes, les grands Saints; tels, dans le mensonge, Zoroastre, Manès, Mahomet, Luther, Calvin, et tous les illuminés de la Réforme. Aucun ne s'est dit DIEU, aucun n'a pu se dire DIEU! Non, il n'est point au pouvoir de l'homme d'arriver à un pareil orgueil, de descendre à une pareille folie!

Et pourtant c'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

## VIII

Ce n'est pas tout. — Même lorsqu'il ne parle pas de sa divinité, c'est toujours comme DIEU qu'il parle, et l'Évangile nous offre, à chaque page, de ces paroles inouïes, inconcevables, qui seraient de véritables extravagances, le comble même du ridicule et de l'absurde, si celui qui les profère n'était pas DIEU.

Un jour à Césarée, il interroge ses Apôtres en cette

manière : « — Qu'est-ce que les hommes disent qu'est  
« le Fils de l'homme ?

« — Jean-Baptiste, répondirent-ils, ou bien Jérémie,  
« ou bien Élie, ou l'un des Prophètes.

« Et vous, reprend Jésus, qui dites-vous que je  
suis ? »

Alors Simon Pierre lui dit :

« — *Vous êtes le CHRIST, Fils du DIEU vivant !* »

JÉSUS-CHRIST, loin de repousser cette parole comme un  
blasphème, l'accepte avec amour, et il répond à Pierre :

« — Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, car ce  
« n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon  
« Père qui est dans le ciel.

« Et moi, jè te dis à mon tour que tu es Pierre, et que  
« sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances  
« de l'enfer ne prévaudront point contre elle. C'est à  
« toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et  
« tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux,  
« et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans  
« les cieux. »

Qu'est-ce que cela ? Un homme donner à un autre  
homme les clefs du royaume des cieux, lui promettre que  
ce qu'il liera ou déliera sur la terre sera lié ou délié dans  
le ciel, et disposer en maître de la toute-puissance de  
DIEU !

Et quel est cet homme pour l'incrédule ?

C'est un Juif en délire qui parle à un pêcheur de Gali-  
lée, aussi pauvre et aussi fou que lui.

Écoutez encore : Jésus est sur la croix, et il va mourir.

— Un des voleurs crucifiés à ses côtés, touché de repentir, lui demande miséricorde :

« Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi quand  
« vous serez dans votre royaume ! »

« — Aujourd'hui même, lui dit Jésus, tu seras avec  
« moi dans le Paradis. »

Plus tard, soufflant sur les Apôtres assemblés dans le Cénacle, il leur dit :

« Recevez le Saint-Esprit, les péchés sont pardonnés à  
« ceux à qui vous les pardonneriez, et ils sont retenus à  
« ceux à qui vous les retiendrez. »

Enfin, sur le mont des Oliviers :

« *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur  
« la terre. — Allez donc, enseignez toutes les nations,  
« les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-  
« Esprit. Apprenez-leur à observer mes commandements,  
« et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la  
« consommation des siècles. »*

Jamais homme, jamais Prophète n'a parlé ainsi !

## X

Voilà, entre mille autres, les paroles, les affirmations de Jésus, voilà le témoignage qu'il rend constamment de lui-même, pendant le cours de sa vie publique.

A cette grande question : Qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ? il a répondu :

« *Je suis le CHRIST, Fils de DIEU, égal en tout à mon  
« Père, DIEU fait homme pour sauver le monde ! »*

—Il s'est dit DIEU. Il a parlé en DIEU.

Voyons maintenant par quelles œuvres divines il a confirmé ses paroles

---

## MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

### I

Un *miracle* est un fait extérieur qui dépasse *évidemment* les forces de la nature ; c'est l'exercice *extraordinaire* de la toute-puissance de DIEU dans le monde.

Nier la possibilité des miracles, c'est nier la puissance de DIEU, ou plutôt son existence.

Le miracle étant le cachet de la divinité<sup>1</sup>, si JÉSUS-CHRIST est DIEU, JÉSUS-CHRIST *a dû* faire des miracles, et, comme les Juifs de Capharnaüm, nous avons le droit de lui demander : « Quels miracles faites-vous ? »

JÉSUS-CHRIST ne redoute point cette épreuve. Ses faits parlent plus haut encore que ses discours.

### II

Dans le second séjour qu'il fit à Jérusalem pour la fête

<sup>1</sup> Les hommes qui ont fait des miracles les ont tous accomplis au nom de DIEU, au nom de JÉSUS-CHRIST. Le CHRIST *seul* a fait ses miracles en son nom propre et par sa puissance personnelle.

des tabernacles, Jésus, suivi de ses disciples, rencontra un pauvre mendiant, aveugle de naissance.

« — Maître, lui dirent les Apôtres, quel péché cet homme ou ses parents ont-ils commis pour qu'il soit aveugle ? »

« — Ce n'est point parce qu'ils ont péché, répondit le Seigneur, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

« Tant que je suis en ce monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et lave-toi dans la piscine de Siloé<sup>1</sup>. »

L'aveugle s'en alla donc, se lava et revint voyant.

Ses voisins ne voulaient point le reconnaître :

« — Ce n'est point lui, disaient-ils, mais un homme qui lui ressemble. » Et, comme il leur affirmait que c'était bien lui-même : « Comment, lui demandèrent-ils, tes yeux se sont-ils ouverts ? »

Il répondit : « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. »

On le conduisit aux pharisiens réunis dans le Temple, car c'était le jour du Sabbat.

Les pharisiens demeurèrent interdits. Ils interro-

<sup>1</sup> La fontaine de Siloé, en syriaque, la fontaine du Messie.

gèrent l'aveugle, qui leur raconta naïvement ce qui s'était passé.

« Que dis-tu, lui demandèrent-ils, de celui qui t'a ouvert les yeux? »

Et il répondit : « C'est un Prophète! » Car il ignorait que son bienfaiteur était le Christ, le Fils de DIEU, le Roi et le Seigneur des Prophètes.

Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle, et firent appeler ses parents :

« Est-ce là votre fils qui est né aveugle, leur dirent-ils, et comment voit-il maintenant? »

« — Oui, c'est là notre fils, et il est né aveugle, répondirent les parents ; mais nous ne savons comment il voit ni qui lui a ouvert les yeux. Demandez-le à lui-même. »

Les pharisiens se mirent donc à l'interroger de nouveau :

« Rends gloire à DIEU ! nous savons que cet homme est un pécheur. »

Il leur dit : « Si cet homme est un pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et qu'à présent je vois. »

Et, comme ils le pressaient de nouvelles questions :

« — Je vous l'ai déjà dit, répondit le mendiant, voulez-vous l'entendre de nouveau ? ou voulez-vous donc, vous aussi, devenir ses disciples? »

Ils le chargèrent alors de malédictions en lui disant : « Sois son disciple, toi ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Quant à celui-ci, nous ne savons ni qui il est ni d'où il vient. »

« — C'est une chose étrange, répondit l'aveugle, que  
 « vous ne sachiez point d'où il vient, et qu'il ait pu ce-  
 « pendant m'ouvrir les yeux. Il est inouï que personne  
 « ait jamais rendu la vue à un aveugle-né ; si celui-là ne  
 « venait point de DIEU, il n'aurait aucune puissance.

« — Tu n'es qu'un pécheur, s'écrièrent les pharisiens,  
 « et tu veux nous faire la leçon ! » Et ils le chassèrent et  
 le jetèrent hors du Temple.

Jésus l'ayant rencontré, lui dit :

« — Crois-tu au Fils de DIEU ?

« — Et qui est-ce, Maître, afin que je croie en lui ? »

Jésus répondit : « *Celui qui te parle, c'est lui-même.*

« — Je crois, Seigneur, » s'écria le mendiant ; et, se prosternant, il l'adora.

### III

Il arriva dans la suite que Jésus entra dans une ville qu'on appelait Naïm ; il était accompagné de ses disciples et d'une grande multitude.

Comme il approchait des portes de la ville, il rencontra un cortège funèbre. C'était un jeune homme, fils unique d'une pauvre veuve, et tout le peuple de la ville accompagnait le cadavre.

A la vue de la mère désolée, Jésus fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez point ; » et s'approchant du cercueil, il le toucha, et les porteurs s'arrêtèrent.

Selon l'usage juif, le cadavre avait la face découverte.

Et Jésus dit : « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne. »

Aussitôt le mort se leva et se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère.

Tous furent saisis de crainte et s'écrièrent : « — Le « grand Prophète a paru parmi nous, et DIEU a visité son « peuple! » — Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée et dans les pays voisins.

A la fin du premier siècle, un disciple immédiat des Apôtres, nommé Quadratus, dans une apologie du christianisme adressée à l'empereur Adrien, citait comme témoins irrécusables des miracles de JÉSUS-CHRIST plusieurs de ceux que le Sauveur avait ainsi miraculeusement guéris ou ressuscités, et qui vivaient encore au moment où il écrivait.

#### IV

Un autre miracle de JÉSUS-CHRIST eut des témoins plus nombreux encore.

Le Sauveur s'était retiré dans la Décapole, non loin de la mer de Galilée; une foule de peuple accourut de toutes les villes voisines, et, après trois jours de recherches, le découvrit sur une montagne solitaire, entouré de ses douze disciples et leur parlant du royaume de DIEU.

Touché de compassion à la vue de cette multitude épuisée de faim et de fatigue, et voyant le jour décliner, Jésus se tourna vers l'Apôtre Philippe, et lui dit : « Où acheter du pain pour nourrir tout ce monde? »

« Deux cents deniers ne suffiraient pas, lui répondit Philippe, même en en donnant peu à chacun. »

André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »

Jésus dit : « Faites asseoir tout ce peuple. » — Or, ils étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

Jésus prit les pains ; levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses Apôtres pour qu'ils les distribuassent à la foule. Il fit également distribuer les poissons, et tous mangèrent et furent rassasiés.

Après le repas, Jésus dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés ; » et ils en remplirent douze corbeilles.

De même que, sous l'action invisible et créatrice de Dieu, le froment germe dans la terre et nourrit les hommes ; ainsi, dans la main adorable de ce même Dieu créateur, rendu visible dans son humanité, le pain se multipliait et suffisait à chacun.

A la vue de ce prodige incomparable, la foule s'écriait : « C'est là vraiment le Prophète qui doit apparaître au monde. »

Par « *le Prophète qui doit venir*, » les Juifs entendaient le Messie ; aussi se levèrent-ils tous et voulurent-ils prendre Jésus pour le faire roi ; car toutes les prophéties relatives au Messie annonçaient qu'il serait *Roi d'Israël*.

Mais le Sauveur, voyant leur dessein, se retira seul sur la montagne et s'y mit en prière.

## V

Jésus avait ordonné à ses Apôtres de descendre jusqu'au rivage de Bethsaïda, de prendre une barque et d'aller l'attendre lui-même à Capharnaüm, où il devait aller les rejoindre.

Mais un vent furieux s'éleva bientôt, et, à la pointe du jour, ils avaient, malgré leurs efforts, parcouru à peine l'espace de trente stades, c'est-à-dire trois lieues. Vers la quatrième heure, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Ils le prirent pour un fantôme, et poussèrent des cris d'effroi.

Mais lui, leur adressant aussitôt la parole, leur dit : « Ayez confiance ; c'est moi, ne craignez point. »

Alors Simon-Pierre lui dit :

« — Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous. »

« — Viens donc, » lui dit Jésus.

Pierre alors descendit de la barque, et fit quelques pas sur les flots.

Mais, voyant la violence des vagues, il eut peur, et, comme il se sentait enfoncer, il s'écria : « Seigneur, Seigneur, sauvez-moi ! »

Jésus lui tendit aussitôt la main, et lui dit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Ils entrèrent tous deux dans la barque; aussitôt la tempête s'apaisa, et ils se trouvèrent au rivage.

Saisis d'étonnement et d'admiration, les disciples qui étaient dans la barque se prosternèrent aux pieds de Jésus et s'écrièrent : « Maître, vous êtes vraiment le Fils de « DIEU ! » »

DIEU, en effet, demeure, malgré les abaissements de son incarnation, le maître tout-puissant de la nature ; par une seule parole, il en apaise les désordres, symbole de ces autres désordres bien plus profonds et plus déplorable qu'il vient également guérir en nous.

## VI

Il faudrait citer encore ici tant de miracles touchants que le Sauveur semble semer sur son passage, et dont le divin ensemble forme les Évangiles : la guérison subite de l'aveugle de Jéricho, à qui le Christ dit : « Vois ! » et il vit ; celle de la pauvre femme courbée en deux depuis dix-huit ans par d'affreuses souffrances, et que le simple attouchement des vêtements du Christ redressa sur-le-champ ; et tant d'autres manifestations de la divinité et à la fois de l'amour du bon Jésus.

Mais, entre tous les autres, il est un miracle plus important et plus solennel peut-être, qui fut pour les pharisiens le prétexte de leurs derniers complots : c'est la résurrection de Lazare.

Lazare était un homme riche, fort aimé de Jésus, et frère de Marthe et de Marie-Madeleine

Il habitait à Béthanie, à quatre lieues de Jérusalem, et

donnait souvent l'hospitalité au Sauveur et à ses Apôtres.

Lazare tomba gravement malade, et, comme ses sœurs le virent en danger, elles envoyèrent avertir Jésus, qui était alors en Galilée, et lui dirent : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

Jésus répondit : « Cette maladie n'est point pour la mort, mais afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Malgré l'amour que le Christ portait à Lazare et à ses sœurs, il resta encore deux jours au lieu où il était ; puis il dit à ses disciples : « Maintenant, allons en Judée. Lazare notre ami dort, et je vais pour l'éveiller.

« — Mais s'il dort, il est donc guéri? » dirent les Apôtres.

Et Jésus répondit : « Lazare est mort, et je me réjouis, à cause de vous, de n'avoir point été là, afin que votre foi soit confirmée. »

Ils se mirent donc en marche, et, lorsque Jésus arriva à Béthanie, Lazare était mort depuis quatre jours et déposé déjà dans son tombeau.

Marthe et Marie étaient assises dans leur maison, plongées dans la douleur et les larmes. Leurs parents et leurs amis étaient encore auprès d'elles pour les plaindre et les consoler.

Marthe, ayant appris que Jésus approchait, se leva aussitôt, courut à sa rencontre, et s'écria :

« — Seigneur, si vous aviez été présent, mon frère ne serait point mort ! »

Et Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera.

« — Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera au  
« dernier jour.

« — *C'est moi*, dit le CHRIST, *qui suis la Résurrection*  
« *et la Vie*. Celui qui croit en moi vivra, même après la  
« mort, et celui qui croit en moi ne mourra point éter-  
« nellement. Crois-tu cela? »

Et la fidèle Marthe : « Oui, Seigneur, s'écria-t-elle, je  
« crois que vous êtes le CHRIST, Fils du DIEU vivant, qui  
« êtes venu en ce monde! »

Et elle le quitta pour appeler sa sœur.

Marie, se levant aussitôt, accourut à son tour, et, se  
jetant aux pieds de Jésus :

« Oh! Seigneur! lui dit-elle aussi, mon frère ne se-  
« rait point mort si vous eussiez été là! »

Jésus, la voyant pleurer, ainsi que les Juifs qui l'a-  
vaient suivie, s'attendrit en lui-même, et, le cœur tout  
ému, leur dit :

« Où l'avez-vous déposé? »

Ils répondirent : « Seigneur, venez et voyez. »

Et Jésus pleura...

Les Juifs dirent alors : « Voyez comme il l'aimait! »  
Et d'autres ajoutaient en murmurant : « Ne pouvait-il  
« pas, lui qui a rendu la vue à un aveugle-né, empêcher  
« Lazare de mourir? »

JÉSUS-CHRIST, frémissant une seconde fois, arriva au  
tombeau. C'était un caveau creusé dans le roc, et une  
large pierre en fermait l'entrée.

« Enlevez cette pierre, » dit Jésus.

Mais Marthe répondit : « Seigneur, il sent déjà mauvais ; voici quatre jours qu'il est mort.

« — Ne t'ai-je pas dit, répliqua le Sauveur, que si tu crois, tu verras la gloire de DIEU ? »

Lorsque la pierre fut enlevée, Jésus leva les yeux au ciel, et dit :

« Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'entendez ! Pour moi, je sais que vous m'entendez toujours ; mais je le dis pour ce peuple, afin qu'il sache que c'est vous qui m'envoyez. »

Et il s'écria : « Lazare, sors du tombeau ! »

Le mort sortit aussitôt, les pieds et les mains encore enveloppés des bandelettes funéraires, et le visage couvert du suaire.

Et Jésus dit : « Déliciez-le, afin qu'il puisse marcher. »

Un grand nombre de Juifs qui étaient là présents crurent en Jésus-Christ, et bientôt le bruit de la résurrection de Lazare se répandit à Jérusalem et dans toute la Judée.

A cette nouvelle, les ennemis du Seigneur furent saisis de rage, et ils s'assemblèrent à Jérusalem chez le Grand-Prêtre Caïphe, disant : « Il faut prendre une résolution, car cet homme fait des miracles, et nous ne pouvons le nier ! »

## VII

Les Juifs, en effet, non plus que les païens des premiers siècles, n'ont jamais pensé à nier les miracles de

JÉSUS-CHRIST. S'ils avaient pu le faire, ils n'y auraient certes pas manqué, et c'eût été là le moyen le plus simple de ruiner par la base la nouvelle croyance. Mais comment nier des faits accomplis au grand jour dans les murs mêmes de Jérusalem ou des principales villes de Judée, en face d'un peuple immense, sous les yeux mêmes des ennemis du Sauveur ?

Il fallait cependant expliquer ces miracles sur lesquels reposait toute la prédication des Apôtres. Ne pouvant les nier, ils les dénaturèrent, les attribuant tantôt à une puissance diabolique, tantôt aux pratiques de la magie, tantôt à un prétendu vol du nom incommunicable de Jéhovah, que Jésus aurait dérobé dans le Temple; fables ridicules, qu'il est inutile de réfuter.

L'orgueil, la fausse justice, l'intérêt personnel et mille autres passions s'élevaient entre les pharisiens et Jésus-CHRIST; aussi leur adressait-il cette parole effrayante que la résurrection de Lazare n'a que trop justifiée : « Lors  
« même que vous verriez ressusciter un mort, vous ne  
« croiriez point ! »

Il ressort pour tous une grande leçon de cette incrédulité d'une partie des Juifs : c'est que pour croire il ne suffit pas de voir même des miracles, mais qu'il faut en outre aimer la vérité, la chercher de bonne foi, avoir le cœur simple et pur.

Jésus s'est dit DIEU; il a confirmé sa parole par des miracles. Il nous reste à voir si sa vie tout entière répond à ses paroles et à ses œuvres.

## CARACTÈRE DIVIN DE JÉSUS-CHRIST

## I

Pendant les trois années de sa vie publique, le Fils de Dieu prêcha l'Évangile, passa en faisant le bien, enseignant plus encore par sa divine sainteté que par ses paroles et ses discours.

L'enseignement de Jésus est à la fois sublime et simple. C'est Dieu qui parle, mais qui parle à tous, au plus humble comme au plus grand, au simple peuple comme au docteur de la loi.

Dans la synagogue de Capharnaüm, après avoir instruit la foule attentive, il résumait en ces deux paroles, *Humilité* et *Douceur*, toutes les leçons qu'il venait de donner aux hommes. « Je vous bénis, mon Père, s'écriait-il, de  
« ce que vous cachez aux orgueilleux et aux habiles les  
« vérités que j'annonce, tandis que vous les révélez aux  
« humbles.

« Oui, mon Père, telle est votre volonté !

« Mon Père m'a constitué maître de toutes choses ; per-  
« sonne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne  
« ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le  
« Fils daigne le révéler.

« Venez donc à moi, vous tous qui souffrez et qui tra-  
« vaillez, et moi je vous soulagerai.

« Prenez mon joug sur vous : apprenez de moi que je  
 « suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos  
 « de vos âmes.

« Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. »

Telle était la grande leçon à laquelle le divin Docteur ramenait toute la perfection de sa loi : l'*humilité*, qui est la perfection de l'amour de DIEU ; et la *douceur*, qui est la perfection de l'amour du prochain.

## II

C'est encore par ce double précepte de l'humilité et de la douceur que Jésus commence son admirable sermon sur la montagne, qui renferme toute la moelle de la morale évangélique :

« Bienheureux les pauvres en esprit (c'est-à-dire ceux  
 « dont le cœur est détaché des choses de la terre), car le  
 « royaume du ciel est à eux !

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils seront les  
 « maîtres de la terre !

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice,  
 « car ils seront rassasiés !

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront con-  
 « solés !

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront  
 « miséricorde à leur tour !

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront  
 « DIEU !

« Bienheureux les nacrifiques, car ils seront les enfants  
« de DIEU !

« Bienheureux enfin ceux qui souffrent persécution  
« pour la justice, car le royaume du ciel est à eux ! »

Voilà le code merveilleux de la sainteté chrétienne, et l'unique secret du bonheur. — A ces deux vertus fondamentales, l'humilité et la douceur, inconnues jusqu'alors dans le monde, que l'on joigne le zèle du bien, la pénitence, la miséricorde et la tendresse pour les autres hommes, la pureté, la paix et la patience, et l'on aura l'abrégé de la vie du divin Maître, qui n'enseignait que ce qu'il pratiquait lui-même.

« — Vous êtes la lumière du monde, disait-il à ses disciples dans ce même discours ; vous êtes le sel de la terre.  
« Que votre lumière brille devant les hommes, non pour  
« votre gloire, mais pour la gloire de votre Père qui est  
« dans les cieux.

« Si votre sainteté n'est pas plus solide que celle des  
« scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas au  
« royaume des cieux.

« On vous a dit : Aimez vos amis et haïssez vos ennemis ;  
« et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à  
« ceux qui vous font du mal, et priez pour ceux qui vous  
« persécutent.

« Et vous serez ainsi les vrais enfants de votre Père qui  
« est dans les cieux, et qui fait luire son soleil sur les  
« méchants comme sur les bons.

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, et si vous  
« n'êtes bons que pour vos frères, quel mérite avez-

« vous ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas au-  
« tant ?

« Prenez garde à l'hypocrisie, et ne faites point vos  
« bonnes œuvres pour être vus des hommes.

« Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche  
« ignore ce que fait votre main droite ; et votre Père,  
« qui voit dans le secret, vous donnera une magnifique  
« récompense.

« Quand vous priez et quand vous jeûnez, évitez les  
« regards des hommes, et ne faites point comme les hy-  
« pocrites qui cherchent l'estime.

« Pour vous, quand vous priez, recueillez-vous sous  
« les yeux de votre Père céleste, et ne mettez point votre  
« confiance dans la multitude des paroles. Votre Père ne  
« sait-il point ce dont vous avez besoin ?

« Vous lui direz donc :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit  
« sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté  
« soit faite sur la terre comme au ciel.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : par  
« donnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à  
« ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas  
« succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.  
« — Ainsi soit-il ! »

Ainsi parlait Jésus ; et c'est pour nous une grande con-  
solation d'entendre notre DIEU nous indiquer lui-même  
les demandes que nous devons lui faire.

Des mystères sans nombre sont renfermés dans cette  
prière du Seigneur, et les pieux auteurs de tous les siè-

elles ont épuisé leur génie pour en commenter les sept demandes.

### III

C'est JÉSUS-CHRIST qui a donné à la terre ce nouvel amour qui embrase l'univers, ne recule devant aucun sacrifice, et qu'on appelle la *charité*<sup>1</sup>.

« — Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai  
« aimés moi-même, répétait-il sans cesse ; c'est à cette  
« marque que l'on reconnaîtra si vous êtes mes disciples,  
« si vous vous aimez les uns les autres. C'est là le nou-  
« veau commandement que je vous laisse.

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne  
« condamnez point, et vous ne serez point condamnés.

« Donnez à ceux qui vous demandent.

« Si vous donnez un verre d'eau pour l'amour de moi  
« au dernier d'entre vos frères, je vous le dis, en vérité,  
« vous ne perdrez point votre récompense.

« Tout ce que vous faites au moindre de vos frères,  
« c'est à moi que vous le faites. Traitez donc les autres  
« comme vous voudriez être traités, et ne leur faites  
« jamais ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.

« — Seigneur, lui demande saint Pierre, si mon frère

<sup>1</sup> Fénelon voyait là le cachet manifeste de la divinité du christianisme.  
« Comment, dit-il, une religion qui se résume en ces deux paroles, *amour*  
« *de DIEU*, et *amour des hommes*, pourrait-elle ne point venir du vrai  
« *DIEU* qui est tout amour? »

« m'offense et me demande pardon, faudra-t-il lui par-  
« donner jusqu'à sept fois? »

Et Jésus répond : « Non pas seulement sept fois, mais  
« septante fois sept fois! » c'est-à-dire toujours.

C'est ici surtout que l'on regrette de ne pouvoir trans-  
crire tant d'adorables pages de l'Évangile empreintes de  
cet amour, de cette suavité incomparables qui annoncent  
le Dieu plus encore que ne le font les miracles.

#### IV

Jésus aimait surtout à se servir, pour instruire le peu-  
ple, de la forme, si accessible à tous, de la *parabole*.

Au moyen de comparaisons familières et de simples  
histoires d'une vulgarité sublime, il facilitait l'intelli-  
gence de ses divins enseignements. JÉSUS-CHRIST tempère  
ainsi la hauteur de sa doctrine et répand avec mesure  
ce qu'il a sans mesure, afin que notre faiblesse puisse le  
porter.

« Celui qui sème, dit-il un jour, sortit pour semer son  
« grain.

« Une partie de la semence tomba le long du chemin,  
« et les oiseaux du ciel la mangèrent.

« Une autre partie tomba sur la pierre, où elle sécha,  
« parce qu'elle n'avait point d'humidité.

« D'autres grains, tombés dans les épines, commen-  
« cèrent à germer, mais les épines les étouffèrent.

« Et le reste de la semence tomba dans une bonne

terre, où elle leva et porta des fruits au centuple. »

— Expliquant à ses Apôtres cette parabole, le Sauveur leur montrait comment il est lui-même le Semeur mystérieux, sorti du sein de son Père pour venir ensemer le monde. Cette semence, c'est sa parole. Elle tombe sur des cœurs superbes et endurcis, et le démon l'enlève aussitôt; d'autres la reçoivent avec joie d'abord, mais la laissent dépérir et étouffer par les folles dissipations et par les soucis de ce monde. Enfin, les vrais fidèles reçoivent la parole de DIEU dans des cœurs purs et pleins de bonne volonté, et elle porte aussitôt les fruits admirables de la sainteté chrétienne.

## V

Une autre fois Jésus veut faire comprendre à ceux qui l'écoutent combien il réproûve l'orgueil, et combien l'humilité et le repentir rapprochent de DIEU les plus grands pécheurs.

« — Deux hommes montèrent un jour au Temple pour  
« prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain<sup>1</sup>

« Le pharisien, debout, priait ainsi :

« O DIEU ! je te remercie de ce que je ne suis pas

<sup>1</sup> Les pharisiens composaient une secte nombreuse chez les Juifs, et étaient célèbres par leur rigidité affectée, leur observance minutieuse des moindres détails de la loi, et par une religion tout extérieure.

Les publicains étaient les receveurs du fisc, chargés par les Romains de percevoir les impôts en Judée. Ils passaient généralement pour de malhonnêtes gens, et étaient fort méprisés des Juifs.

« comme le restant des hommes, injuste, adultère et  
« voleur, ni comme ce publicain qui est là.

« Je jeûne deux fois par semaine, et je donne le  
« dixième de tous mes biens.

« Et le publicain, humblement prosterné au bas du  
« Temple, n'osait pas même lever les yeux au ciel, et, se  
« frappant la poitrine, disait :

« Mon DIEU, ayez pitié de moi, qui suis un grand pé-  
« cheur !

« En vérité, je vous le déclare, ajoutait le Seigneur,  
« le publicain sortit pardonné, et le pharisien plus cou-  
« pable ; car quiconque s'enorgueillit sera abaissé, et  
« quiconque s'humilie sera relevé. »

## VI

A Jérusalem, comme Jésus était un jour entouré de publicains et de pécheurs que convertissait sa parole, les scribes et les pharisiens murmuraient contre lui, disant : « Voyez cet homme qui accueille les pécheurs ! »

Et il leur répondit par cette touchante leçon de miséricorde :

« L'un d'entre vous, dit-il, a cent brebis. Une d'elles  
« s'égare, il laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf  
« autres, pour courir à la recherche de celle qu'il a per-  
« due ; et, quand il l'a retrouvée, il la charge joyeuse-  
« ment sur ses épaules, et, de retour à la maison, il  
« appelle ses voisins et leur dit : Félicitez-moi, parce que  
« j'ai trouvé ma brebis que j'avais perdue.

« Tel est votre Père céleste; telle est la réjouissance  
 « que feront dans le ciel les Anges de DIEU à la conver-  
 « sion d'un seul pécheur. »

Ce bon Pasteur, c'est le Fils de DIEU qui a quitté la gloire de son Père et la troupe fidèle de ses Anges, pour venir au milieu de nous et sauver dans sa miséricorde l'humanité perdue.

## VII

Insistant davantage sur cette miséricorde infinie de DIEU pour le repentir, qui semble résumer tout le mystère de JÉSUS-CHRIST, le divin Maître disait encore :

« — Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit un  
 « jour à son père : Mon père, donnez-moi la portion de  
 « votre bien qui doit me revenir.

« Et le père la lui donna.

« Peu après, le jeune homme rassembla ses richesses,  
 « et partit pour un pays lointain, où il dissipa tout son  
 « bien en de folles débauches

« Or il survint dans ce pays-là une grande famine,  
 « et l'enfant prodigue commença à souffrir du besoin.

« Il se mit donc au service d'un habitant de cette con-  
 « trée, qui l'envoya aux champs pour garder les pour-  
 « ceaux; et il aurait bien voulu manger les restes des  
 « pourceaux, mais personne ne les lui donna

« Alors, touché de repentir : « Combien de merce-  
 « naires, dit-il, dans la maison de mon père, ont du pain

« en abondance, et moi je meurs ici de faim! — Je me  
 « lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon  
 « père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! je ne suis  
 « plus digne d'être appelé votre fils, recevez-moi au  
 « nombre de vos serviteurs.

« Et, se levant, il vint vers son père... Celui-ci, l'aper-  
 « cevant de loin, fut ému de compassion ; il accourut,  
 « se jeta à son cou et l'embrassa.

« Et, comme son enfant voulait lui demander pardon :  
 « Vite, cria-t-il à ses serviteurs, apportez-lui sa robe  
 « blanche, mettez-lui un anneau au doigt et des san-  
 « dales aux pieds. Tuons le veau gras et faisons un  
 « festin de réjouissance : car voici mon fils qui était  
 « perdu, et que j'ai retrouvé ; il était mort, et le voici  
 « ressuscité. »

— C'est ainsi que, par de douces paroles, le bon JESUS,  
 notre Sauveur, consolait les pauvres pécheurs, relevait  
 leur courage et ramenait dans le bercail les brebis égarées  
 de son père.

Aussi bien n'était-ce que pour cette grande œuvre qu'il  
 apparaissait sur la terre ; et, si quelque chose domine le  
 caractère de sa parfaite sainteté, c'est sans contredit sa  
 tendresse, sa miséricorde et son amour.

## VIII

Le CHRIST venait d'entrer dans le temple, et, comme  
 il enseignait le peuple, les scribes et les pharisiens

lui amenèrent une femme surprise en adultère, et, la plaçant debout au milieu de l'assemblée, ils dirent à Jésus :

« Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère... Or Moïse, dans la loi, ordonne de lapider les adultères. Vous donc, que dites-vous? »

Connaissant la miséricorde du Sauveur, ils espéraient obtenir de lui une sentence d'absolution qui fût une violation flagrante de la loi.

Jésus ne répondit rien; mais, se baissant, il écrivait sur la terre avec le doigt. — Action mystérieuse qu'il serait superflu d'expliquer ici.

Et, comme les pharisiens continuaient à l'interroger, il se redressa et leur dit :

« Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! »

Confondus par cette ineffable parole, ils sortirent l'un après l'autre, et Jésus demeura seul avec la femme accusée, le Christ avec la pécheresse, le médecin avec la malade, la grande miséricorde avec la grande misère !

Alors Jésus lui dit :

« Femme, où sont tes accusateurs? Quelqu'un t'a-t-il condamnée? »

« — Personne, Seigneur, répondit-elle pleine de confusion et de repentir. »

« — Eh bien, lui dit Jésus, moi non plus je ne te condamnerai pas. Va donc, et ne pèche plus. »

## IX

Il y avait à Jéricho un homme riche, chef des publicains, et d'une probité douteuse; il se nommait Zachée. — Comme Jésus traversait Jéricho, et qu'une foule compacte se pressait sur son passage, cet homme, désireux de connaître le Seigneur et ne pouvant l'apercevoir, car il était fort petit de taille, courut en avant et monta sur un sycomore au bord du chemin par lequel devait passer Jésus.

Il faut bien peu de chose pour toucher le cœur de Dieu; il suffit de désirer Jésus pour qu'il vienne à celui qui l'appelle.

Arrivé devant le sycomore, le Christ leva donc les yeux et vit le pécheur.

« Zachée, lui dit-il, descends vite, car je veux aujourd'hui entrer dans ta maison. »

Zachée se hâta de descendre, et le reçut chez lui avec joie.

Les Juifs se mirent à murmurer et se dirent entre eux : « Il a choisi de préférence la maison d'un pécheur. »

Mais le pécheur ne l'était déjà plus, et Jésus ne s'était point vainement approché de lui. — Se prosternant, en effet, devant le Fils de Dieu, Zachée lui dit :

« — Seigneur, je vais donner au pauvre la moitié de

« mes biens, et je rendrai le quadruple à ceux à qui j'ai  
« fait tort. »

Et Jésus répondit avec amour :

« Le salut s'est levé aujourd'hui sur cette maison, car  
« le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui  
« avait péri !

## X

Mais il est dans la vie du Christ une autre histoire de miséricorde plus touchante peut-être et plus célèbre encore, je veux dire le repentir et le pardon de la Magdeleine.

Marie, surnommée Magdeleine, à cause d'un château quelle possédait près du bourg de Magdala, était sœur de Marthe et de Lazare.

Elle était jeune, riche et belle ; mais elle abusait des dons de Dieu, et sa vie scandaleuse était connue de tous. Elle fut touchée sans doute de quelque prédication de Jésus, et résolut de changer de vie.

Un jour que le Seigneur était à Capharnaüm dans la maison d'un riche pharisien nommé Simon, Marie prit un vase d'albâtre rempli de parfums précieux, et entra dans la salle où Jésus prenait son repas avec ses disciples. Selon l'usage des Juifs et de toute l'antiquité, les convives étaient couchés autour de la table sur des lits de repos.

Marie-Magdeleine s'avança donc, et se prosternant

sans rien dire aux pieds du Seigneur, elle se mit à les arroser de ses larmes ; puis, les essuyant avec ses cheveux, elle les couvrait de baisers et les oignait de parfums.

On est bien près du cœur de Jésus quand on est à ses pieds.

Cependant le pharisien se disait en lui-même : « Si celui-là était le Messie, il saurait quelle est cette femme qui le touche, et de quels péchés elle est coupable. »

Jésus, connaissant sa pensée, se tourna vers lui et lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. »

« — Maître, parlez.

« — Un homme, reprit Jésus, avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre seulement cinquante. Ils n'avaient point de quoi les payer, et il leur remit leur dette à tous deux. Lequel doit l'aimer davantage ?

« — Sans doute, répondit Simon, celui auquel la plus grande dette a été remise.

« — Tu as bien répondu, » dit Jésus. Puis, se tournant vers la pauvre Magdeleine :

« Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser de paix, et celle-ci, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point versé de parfums sur ma tête, et elle a répandu sur

« moi ses parfums. C'est pourquoi je te dis : Beaucoup  
« de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup  
« aimé. »

Et il dit à Magdeleine avec une divine douceur :

« Tes péchés te sont remis. »

Les Juifs qui étaient à table avec lui se dirent en eux-mêmes : « Qui est celui-ci, qui remet jusqu'aux  
« péchés? »

Mais Jésus, sans s'inquiéter davantage de ces murmures pharisaïques, dit à Magdeleine : « Ta foi t'a sauvée, va  
« en paix! »

Et la pécheresse se releva pure et pardonnée, pour commencer cette admirable pénitence qui a fait du nom de Magdeleine le type du saint repentir et de la seconde innocence.

C'est cette même Maric-Magdeleine qu'un an après nous voyons à la résurrection de Lazare son frère, et que nous retrouvons au pied de la croix avec la Vierge MARIE et Jean le disciple bien-aimé.

Ainsi Jésus pardonnait, pardonnait tout et toujours aux cœurs faibles mais bons, aux cœurs simples et repentants, joignant à tant de témoignages de sa divinité celui qui nous est le plus cher, la bonté sans mesure.

## XI

Il ne faut pas cependant confondre, comme on aime tant à le faire de nos jours, cette bonté divine de Jésus-

CHRIST avec je ne sais quelle fausse *indulgence*, avec je ne sais quelle *tolérance* universelle, non pour le pécheur, mais pour le péché. — Si Jésus eût été semblable au Christ imaginaire des philanthropes, l'Évangile ne serait plus le *saint* Évangile; Jésus n'eût point été DIEU; il n'eût pas été même l'envoyé de DIEU. Car DIEU est sainteté et justice infinies, en même temps qu'il est amour et bonté. Il repousse le péché comme la lumière repousse les ténèbres, et il est contraire à son essence d'être indifférent au vice aussi bien qu'au repentir et aux larmes du pécheur.

L'Évangile doit donc avoir et il a une face austère et redoutable, que l'on se flatte en vain de retrancher en la taisant : « Le ciel et la terre passeront, a dit Jésus, mais « ma parole ne passera point. »

Or quelle fut la première parole de la prédication évangélique? « *Faites pénitence*, car le royaume des cieux « approche; si vous ne faites pénitence, vous périrez « tous! »

La dure et austère pénitence, voilà donc le fondement nécessaire de tout le christianisme.

« — Efforcez-vous, dit JÉSUS-CHRIST dans le sermon « sur la montagne, efforcez-vous d'entrer par la porte « étroite, parce que la porte large et la voie facile con- « duisent à la perdition, et ils sont bien nombreux ceux « qui prennent cette voie! Combien étroite est la porte « et combien difficile est la voie qui conduit à la vie, et « qu'il en est peu qui la trouvent!

« Aussi beaucoup se présenteront au dernier jour et

« diront : Seigneur, ouvrez-nous ! Et le Seigneur ré-  
 « pondra : Je ne vous connais point ; loin de moi vous  
 « tous qui faites le mal ! »

« Alors commenceront les pleurs et les grincements  
 « de dents, quand les réprouvés se verront exclus du  
 « ciel.

« Si quelqu'un veut être mon disciple, dit encore le  
 « Sauveur, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa  
 « croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra ménager  
 « sa vie la perdra, et celui qui sacrifiera sa vie à cause  
 « de moi la retrouvera. — Et à quoi sert à l'homme de  
 « gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ?  
 « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne  
 « peuvent tuer l'âme ; mais craignez celui qui peut jeter  
 « et l'âme et le corps dans l'enfer<sup>1</sup> ! »

Dix-neuf fois dans l'Évangile Jésus nous parle de *l'enfer* ; JÉSUS, le bon JÉSUS, le DIEU de Zachée et de Magdeleine !

Peu de jours avant sa Passion, après avoir prédit à ses Apôtres la ruine prochaine de Jérusalem et leur avoir fait connaître quels signes précurseurs annonceraient aux hommes la fin du monde, il leur parle de ce dernier

<sup>1</sup> Par *enfer*, gardons-nous d'entendre les chaudières, les fagots, les diables à cornes, à fourches, etc. Ces ridicules imaginations, qui ont fait perdre à tant de gens la foi au véritable enfer, sont bien loin et bien au-dessous de la terrible vérité. L'enfer, aussi bien que le démon, est une réalité du monde surnaturel des esprits, dont la puissance est au delà des pensées humaines. Le feu éternel de l'enfer est un feu réel, mais surnaturel, dévorant sans consumer, ténébreux ; et notre feu terrestre n'en est qu'une pâle manifestation.

jugement, où toutes les générations humaines comparaitront devant lui :

« Le Fils de l'homme, dit-il, viendra dans sa majesté  
 « avec ses Anges; il s'asscoira sur le trône de sa gloire,  
 « et toutes les nations seront rassemblées à ses pieds. —  
 « Alors il séparera les uns d'avec les autres, comme le  
 « pasteur sépare les brebis d'avec les boucs; il placera  
 « les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Et le Roi  
 « dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, ô les bénis de  
 « mon Père! possédez le royaume préparé pour vous dès  
 « l'origine du monde. Puis il dira à ceux qui sont à sa  
 « gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu  
 « éternel qui a été préparé pour le démon et pour les  
 « siens ! »

« Et les damnés s'en iront au supplice éternel, et les  
 « justes dans la vie éternelle. »

L'enfer de feu, l'enfer de feu éternel, c'est la parole même de Jésus, c'est la dernière expression de son éternel amour méprisé!

## XII

Et qu'on ne s'imagine pas non plus que cette réprobation du mal de la part de Jésus s'arrête au péché seul, lorsque l'homme pécheur demeure endurci dans le vice! Autant le divin Sauveur est doux et miséricordieux pour le pécheur qui se repent, autant il est terrible pour le coupable impénitent.

Ce n'est pas seulement le pharisaïsme, c'est le pharisien lui-même qu'il maudit :

« Malheur à vous, s'écrie-t-il, scribes et pharisiens  
« hypocrites, qui, sous une pureté apparente, êtes in-  
« justes et corrompus ! Aveugles, purifiez donc d'abord  
« le dedans de la coupe, et ne vous occupez qu'ensuite  
« du dehors !

« Malheur à vous, sépulcres blanchis, qui paraissez  
« brillants au dehors, et qui au dedans êtes remplis de  
« pourriture !

« Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui imposez  
« aux hommes de lourds fardeaux et qui, vous-mêmes,  
« ne les touchez pas seulement du bout du doigt ! Ser-  
« pents et race de vipère, comment éviterez-vous le juge-  
« ment de l'enfer ? »

— L'Évangile nous montre à plusieurs reprises JÉSUS-CHRIST lançant contre les méchants ces malédictions redoutables.

### XIII

Qu'il y a loin de cette haine du mal et de cette sainteté vivante à la fade tolérance que l'on habille si souvent du nom de charité !

Qu'il y a loin des paroles de Jésus aux maximes des prétendus moralistes qui démoralisent le monde depuis un siècle ! Ils ont inventé une morale soi-disant philosophique et soi-disant chrétienne, qui n'est pas plus chré-

tienne qu'elle n'est philosophique dans le sens véritable et élevé de ce mot; une morale qui n'a ni base ni sanction positive; qui ne peut rien contre les moindres passions; qui contredit d'un bout à l'autre la parole de JÉSUS-CHRIST, parce qu'elle omet tout ce que JÉSUS ordonne : la foi, l'amour pratique de DIEU, la prière, la pénitence, la mortification, l'humilité, le pardon des injures, le détachement des richesses, la chasteté même!

Le peu de vie qui reste encore dans cette moderne morale, elle le doit au christianisme, au sein duquel elle a vécu, et qui la soutient à son insu contre sa propre misère. Les quelques honnêtes gens qu'elle semble enfanter encore ne sont, en réalité, que des demi-chrétiens qui s'ignorent. Que serait-ce s'ils étaient chrétiens tout à fait?

Il en est de même de cette philosophie moderne si sonore, mais si creuse, qui se pose modestement en *sœur aînée du christianisme*. Tout ce qu'elle a de bon, elle le tient de l'enseignement religieux, qu'elle attaque, et sans le secours duquel elle n'aurait pas, quoi qu'elle en dise, le pâle reflet de vérité qui l'éclaire encore.

C'est une risible illusion de croire que le secours de ce haut enseignement ne regarde que le vulgaire des intelligences, et que les *esprits d'élite* peuvent s'en passer. Comme si le Verbe de DIEU n'était que l'*instituteur primaire* du genre humain! Toute intelligence, même celle des philosophes, surtout celle des philosophes, doit aller à l'école de JÉSUS-CHRIST, d'abord parce qu'il est DIEU et que nous sommes tous également ses tributaires,

ensuite parce qu'il est homme et que son abaissement est le souverain remède de notre orgueil.

## XIV

JÉSUS-CHRIST est l'homme par excellence, le type et le modèle de la perfection humaine. Malgré le caractère absolu et divin de cette perfection, le Christ se présente néanmoins à nous comme l'exemplaire qu'il faut reproduire, comme la voie pratique par laquelle il faut marcher. « Je vous ai donné l'exemple, dit-il, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez à votre tour. »

L'imitation de JÉSUS-CHRIST, telle est donc la vocation de tout homme en ce monde ; et l'Apôtre saint Paul déclarait aux premiers chrétiens que Dieu n'admet dans la vie éternelle « que les hommes qu'il voit conformes à l'image de son Fils. »

JÉSUS est le moule divin dans lequel nous devons tous, s'il est permis de parler ainsi, venir nous refondre et nous reformer. Ainsi qu'il le proclame lui-même, il REFAIT<sup>1</sup> l'homme déformé par la déchéance originelle ; et le chrétien, l'homme nouveau, l'homme du Christ, est l'homme véritable, le vrai Adam. Dans la pensée première du DIEU créateur, l'homme, c'est le chrétien.

Rien n'est plus possible, rien n'est plus suave que cette imitation de JÉSUS-CHRIST. Elle se résume toute en deux paroles : *amour de DIEU et amour du prochain*. Le

<sup>1</sup> « Ego reficiam vos. »

disciple du Christ aime ce qu'aime son Maître; il rejette ce que son Maître rejette. Sa vie tout entière est une reproduction attentive de la vie de Jésus. Il pense de toutes choses ce que Jésus en pense; ses jugements sont conformes aux jugements de Jésus; également ses affections, ses sympathies. Il s'efforce, par un travail quotidien, de pratiquer l'humilité, la douceur, la patience, la miséricorde, la modestie, la chasteté, la religion parfaite de son divin modèle. Comme lui, et à cause de lui, il aime les pauvres, les petits enfants, les abandonnés. Il vit au milieu du monde sans avoir l'esprit du monde; sa vie toute entière est une prière excellente, par le soin qu'il prend de rapporter à DIEU ses actes, ses paroles, ses souffrances et ses joies.

Tel est le chrétien; tel est l'*homme*. Si dans notre siècle, il y a si peu d'*hommes*, c'est qu'il y a peu de chrétiens, peu d'hommes qui se laissent *refaire* par JÉSUS-CHRIST. Le premier besoin de notre société et de notre civilisation, c'est donc la foi, la foi vive et pratique en JÉSUS-CHRIST. Hors de lui point de grandeur, point de solidité, point de vraie vie, point d'avenir: « *L'œuvre de DIEU est que vous croyiez en moi! OPUS DEI est ut credatis in me!* »

## XV .

Résumons-nous. — Tel est le témoignage que Jésus s'est rendu à lui-même pendant les trois années de sa vie publique.

A la question fondamentale que nous lui adressons aujourd'hui, comme le faisaient les Juifs d'alors : Qui es-tu ? il répond avec une clarté de parole qui ne laisse aucune place à l'équivoque : JE SUIS LE FILS DE DIEU FAIT HOMME !

Cette assertion, qui stupéfie ou révolte la raison humaine, il l'appuie par des œuvres absolument divines.

Enfin, ce témoignage de sa parole et de ses miracles reçoit un nouvel éclat d'une vie et d'une sainteté parfaites.

Nous sommes donc profondément raisonnables, nous autres catholiques, lorsque nous croyons en JÉSUS-CHRIST.



## OBSCURITÉS ET DIFFICULTÉS DE L'ÉVANGILE

### I

Il est cependant quelques passages, dans le cours du récit évangélique, qui arrêtent parfois le lecteur et semblent obscurcir la lumière de l'évidence.

La réflexion et une connaissance plus approfondie dissipent promptement ces légers nuages. Pour expliquer ces quelques passages et en résoudre les difficultés, il suffit de ne pas perdre de vue ce que la foi nous enseigne

sur la personne de JÉSUS-CHRIST. Il est DIEU ; il est *homme* ; il est *victime*. C'est dans la combinaison de ces trois éléments du mystère de JÉSUS-CHRIST que se trouve la lumière.

Ainsi nous voyons le Sauveur répondre à un jeune homme qui, attiré par sa douceur, mais ignorant sa divinité, l'appelle « *Bon Maître*. »

« — Pourquoi m'appelles-tu *bon*? DIEU seul est bon. » — Quoi donc? JÉSUS n'est-il pas DIEU, et peut-il dire qu'il n'est pas bon? — Il le pouvait en cette circonstance ; mieux que cela, il le devait. Ce jeune homme ne croyait parler qu'à une créature, et JÉSUS, tout entier dans la vérité divine, ne voulait point d'un hommage qui ne s'adressait qu'à son humanité. DIEU seul est, en effet, la Bonté infinie, est la Bonté pure ; toutes les créatures, et l'humanité du Christ elle-même, n'ont qu'une bonté relative, simple reflet de la bonté divine.

Ailleurs on l'entend dire : « Le Père est plus grand que moi. » — Et cependant la foi nous apprend que le Fils est égal au Père.

Mais le Fils, par son incarnation, n'est pas seulement, comme le Père, le terme final de notre adoration, il en est aussi la voie adorable. De son humanité nous devons nous élever jusqu'à la divinité invisible, sommet de toute adoration.

Et, pour que nous ne prenions pas le change, pour que l'adoration dont le Christ est le juste objet ne se borne pas à son humanité, lui-même, tout DIEU qu'il est, mais en raison de sa nature humaine, se fait le premier ado-

rateur : il prie son Père, il lui obéit, il ne fait qu'enseigner, dit-il, la doctrine et qu'exercer la puissance qu'il a reçue de lui; il s'efface sans cesse pour le découvrir, ou plutôt il ne paraît que pour nous le montrer.

DIEU *adoré*, il est égal au Père; DIEU *adorant*, il est soumis au Père, et le Père est plus grand que lui.

## II

A propos des difficultés et des objections, il faut dire un mot de ces *possessions diaboliques* qui se présentent si fréquemment dans le récit de l'Évangile.

Rien de plus certain, de plus positif que la réalité de ces faits surnaturels. L'antiquité tout entière, chrétienne, juive et païenne, est là pour l'attester. On reconnaissait la *possession* à des signes évidents, fort distincts de ces maladies étranges, alors connues comme elles le sont de nos jours : l'épilepsie, la catalepsie, la frénésie, etc. Ce phénomène était si avéré, si notoire, qu'aucun des ennemis de l'Église naissante n'a songé à s'en faire une arme contre la véracité de l'Évangile.

Pour l'expliquer, il faudrait écrire un traité tout entier, qui serait fort utile par le temps qui court. La foi en Dieu est, en effet, proportionnée d'ordinaire à la croyance au démon. Qu'il suffise de dire ici que le démon, avec tous les anges qui participent à sa révolte, est appelé par l'Écriture le *Prince de ce monde*; que, par l'Incarnation et la Rédemption, le vrai Roi du monde a commencé à le

chasser du royaume qu'il usurpe; et que, cette action divine s'étendant peu à peu sur la face de la terre par le développement de la sainte Église, il n'est pas étonnant que, dans nos contrées sanctifiées par le christianisme et surtout par l'Eucharistie, le *Prince de ce monde* voie diminuer sa puissance.

Dans les pays idolâtres, on trouve fréquemment encore des faits *certain*s de possession diabolique; les témoignages les plus graves sont là pour l'attester.

### III

En cette matière comme en tout ce qui regarde JÉSUS-CHRIST, il ne faut pas, du reste, prétendre tout expliquer. Si l'Évangile a des lumières éclatantes, il a aussi des profondeurs insondables, destinées à éprouver la foi enthousiasmée par la lumière, et à lui conserver son caractère essentiel de vertu libre et méritoire.

« Tout tourne en bien pour les élus, dit Pascal, jus-  
 « qu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à  
 « cause des clartés divines qu'ils y voient. Et tout tourne  
 « en mal aux impies, jusqu'aux clartés; car ils les blas-  
 « phèment, à cause des obscurités qu'ils ne comprennent  
 « pas.

« Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que  
 « de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une dis-  
 « position contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer  
 « les bons, et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a

« assez d'obscurité pour aveugler les méchants, et assez  
« de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. »

---

## LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

ET

### LA PASSION DU CHRIST

I

Nous avons déjà signalé la différence fondamentale que l'on méconnaît trop souvent entre le mystère de l'Incarnation, par lequel le Fils de DIEU s'est fait homme, et le mystère de la Rédemption, par lequel le Fils de DIEU fait homme nous a rachetés en mourant pour nous.

L'Incarnation est un mystère purement d'amour et de vie ; la Rédemption est aussi un mystère d'amour, mais de plus un mystère d'expiation, de douleurs, d'anéantissement et de mort.

Par l'Incarnation, Jésus est l'homme de gloire ; par la Rédemption, il est devenu l'homme de douleurs.

L'Incarnation suppose seulement en DIEU la volonté de nous communiquer sa propre vie et de nous faire ses enfants au lieu de ses serviteurs ; la Rédemption suppose

en outre le péché originel <sup>1</sup>, la dégradation de l'homme, et la volonté de DIEU de relever son indigne enfant après sa chute et de lui ouvrir de nouveau la vie éternelle, dont il s'était volontairement exclu.

Si l'homme n'eût pas péché, JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU et fils de MARIE, eût été le Pontife, le Roi et le souverain Chef de la création. L'homme ayant péché, et le Christ devenant Sauveur, cette gloire du Verbe incarné a été voilée par la pénitence; et, par un miracle continuel de sa toute-puissance, il a caché ses splendeurs sous les humiliations et les souffrances, qui sont la suite de notre péché.

Par-dessus tout, il est mort; miracle effrayant, le plus ineffable peut-être de tous les mystères de JÉSUS-CHRIST. Il a porté sur lui le châtement de notre révolte; et, en nous unissant à notre Sauveur par la foi et par l'amour, nous faisons avec lui un heureux échange; il prend notre mort, et nous donne sa vie divine.

<sup>1</sup> La doctrine catholique du péché originel est une pierre d'achoppement pour beaucoup d'esprits. Nous regrettons d'être resserrés par les limites nécessaires de ce petit travail, et de ne pouvoir répondre ici aux reproches d'injustice, de cruauté que l'on tire souvent de cet enseignement quand on n'en a qu'une connaissance superficielle.

Remarquons seulement que les traditions de l'humanité tout entière sont unanimes sur ce point; elles rapportent *toutes* que l'homme, créé pur, s'est révolté contre la Divinité, séduit par la femme et par le mauvais esprit figuré par un serpent ou par un dragon; que, par cette déchéance, il s'est soumis aux maux de la vie présente, et qu'un Dieu incarné, fils d'une femme vierge, aura seul la puissance de le relever et de lui rendre sa gloire première. — Ce *sentiment universel* n'est autre que le *sens commun*, dont il est toujours dangereux de s'écarter.

## II

Cette idée est fondamentale. Luther ne l'a point comprise ; ses instincts matériels, joints à son erreur, lui ont fait tenir, au sujet de la Rédemption, des propos incroyables : « Pêche ferme, disait-il à un de ses amis, mais crois plus ferme encore : *Pecca fortiter, sed crede fortius*. Pour moi, je voudrais trouver quelque nouveau bon gros péché à commettre mille fois le jour, pour faire enrager le diable. Christ n'est-il pas mort pour moi ? et ne couvre-t-il pas mes péchés du manteau de sa justice ? » Bouleversant toute la morale chrétienne et toute l'économie du mystère de la Rédemption, Luther s'imaginait qu'il suffisait de croire que Jésus-Christ nous a rachetés, pour participer à ses mérites.

S'il en était ainsi, la religion chrétienne serait une école infâme d'immoralité, et tous les vices, tous les crimes, pourraient s'abriter sous le manteau de cette foi si commode. Par bonheur, la vérité est bien différente, et la foi qui sauve est une adhésion totale et vivante de tout l'homme à Jésus son Sauveur.

Jésus vient à nous et nous sauve, pourvu que nous le recevions et que nous lui rendions amour pour amour. Or l'amour, aussi bien que la foi, n'est point une abstraction stérile, mais un principe de vie chrétienne et d'œuvres saintes, ainsi que le dit Notre-Seigneur lui-même : « Celui qui m'aime garde mes commandements. » Si

DIEU nous sauvait sans notre coopération, nous serions des machines et non plus des hommes.

En nous unissant à notre Christ et en devenant un avec lui, nous entrons en participation de tous ses mérites et de sa vie divine et éternelle; et lui, au contraire, prend sur lui nos péchés, nos misères, et la grande punition qui pèse sur nous. Il devient en nous pécheur et digne de mort, et nous devenons en lui enfants de DIEU et enfants de lumière.

### III

Il ne faut contempler le mystère des douleurs de Jésus qu'avec les yeux de la foi et de l'amour.

Si l'on ne jugeait que par le dehors et par les appréciations des sens, il semblerait que beaucoup de martyrs ont plus souffert que Jésus-Christ. Mais, quand on commence à comprendre les profondeurs vraiment effrayantes du mystère de la Rédemption, tout change d'aspect, et les douleurs du Christ prennent des proportions littéralement aussi vastes que le monde.

En effet, Jésus est non-seulement le DIEU créateur et le Maître suprême, mais il est encore, par l'union indivisible de la nature divine et de la nature humaine en sa personne adorable, le centre de toute la création, et en particulier de l'humanité. De même qu'il est le Saint des Saints, il est l'homme des hommes. Et depuis que l'homme est devenu pécheur et, comme tel, esclave du

démon, soumis à la souffrance, à l'expiation et à la mort, Jésus, l'Homme-Dieu, Rédempteur de tous les hommes, est devenu comme le pécheur universel, le maudit des maudits, tellement que saint Paul ne craint pas de dire qu'il s'est fait pour nous *péché et malédiction*.

Notre Rédempteur se présentait donc à DIEU son Père comme chargé de tous les péchés que tous les hommes ont commis depuis l'origine du monde et commettront jusqu'à la consommation des temps. Et, comme DIEU est la justice exacte et parfaite, punissant *toutes* nos fautes, chacune selon sa gravité, il faut voir par la foi notre adorable Sauveur écrasé sous le poids incompréhensible de tous les péchés du monde et sous le poids plus incompréhensible encore de toutes les souffrances temporelles et éternelles qui en sont le châtiment nécessaire.

Quiconque réfléchit un instant à cette mesure, qui semble dépasser toute mesure, comprend qu'il a fallu à Jésus la toute-puissance divine pour vivre un seul instant en cet état de victime universelle.

Cela explique et au delà une antique tradition chrétienne qui rapporte que l'on n'a jamais vu rire JÉSUS-CHRIST. Sa Passion a, par le fait, commencé avec sa vie, et le Calvaire n'a pu que consommer cette œuvre d'expiation infinie.

#### IV

Depuis trois ans et demi, Jésus se manifestait au monde par la prédication du salut et la splendeur de ses mira-

cles. Quiconque avait voulu voir et entendre, avait pu se convaincre.

Les fêtes de la Pâque approchaient, et la haine des pharisiens et des scribes contre le divin Maître était arrivée à son comble. A l'occasion du grand miracle de la résurrection de Lazare, récemment opéré à Béthanie, ils s'étaient réunis, et, aveuglés par la colère, ils avaient lancé l'anathème sur la tête sacrée du Sauveur. Ils devaient servir, malgré eux, d'instruments aux desseins de la miséricorde de DIEU sur l'humanité tout entière.

Le Fils de DIEU, pour donner l'exemple de l'obéissance et du respect de la loi, observait exactement toutes les prescriptions religieuses qu'il avait données lui-même à Moïse sur le mont Sinai. Il s'était donc rendu à Jérusalem quelques jours avant la fête, afin de la célébrer avec ses Apôtres; il allait immoler l'agneau pascal, figure du véritable sacrifice où lui-même, Fils de DIEU, Agneau de DIEU, allait s'immoler pour le salut du monde. Tout le peuple de Jérusalem, enthousiasmé par ses nombreux miracles et attiré par le charme divin de sa miséricorde et de sa douceur, s'était porté en foule au-devant de lui, et le Roi de Sion était entré triomphalement dans Jérusalem.

Exaspéré par ce dernier hommage et poussé par une fureur surnaturelle, le prince des prêtres, Caïphe, rassembla le sanhédrin, c'est-à-dire le grand Conseil religieux des Juifs, et d'un commun accord il y fut résolu qu'on se saisirait en secret de la personne de Jésus. Ils

n'osaient mettre publiquement la main sur lui, à cause de l'enthousiasme du peuple.

Leur haine fut servie au delà de leurs espérances par la trahison de l'un des douze disciples bien-aimés du Sauveur, Judas Iscariote, dont le nom est devenu un objet d'horreur et d'exécration. Judas était chargé depuis longtemps des deniers qui servaient à la subsistance quotidienne de JÉSUS-CHRIST et de ceux qui l'accompagnaient. JÉSUS n'avait rien en propre, non plus que ses Apôtres ; mais quelques pieux disciples et quelques saintes femmes assistaient de leurs aumônes le divin Prédicateur de la bonne nouvelle. La possession de ce peu d'argent développa dans le cœur de Judas la terrible passion de la cupidité ; peu à peu son cœur s'endurcit, il vit sans voir les miracles incessants du Seigneur, et il ne comprit plus sa douce parole. Lorsqu'à Béthanie, sept jours avant la Passion, Magdeleine répandit sur les pieds du Sauveur un parfum précieux que Judas estimait à trois cents deniers<sup>1</sup>, il s'irrita, prétexta le soin des pauvres, et, JÉSUS l'ayant repris sévèrement de ses murmures, il résolut dès lors de se venger et de livrer son Maître. L'occasion ne se fit pas attendre. Le Jeudi-Saint, l'Apôtre sacrilège alla se présenter à Caïphe et au grand Conseil, et leur dit : « Que voulez-vous me donner pour que je  
« vous le livre ? » Et ils convinrent avec lui de trente pièces d'argent<sup>2</sup>, prix ordinaire d'un esclave. Les Juifs accomplissaient par là, sans le savoir, la célèbre pro-

<sup>1</sup> Environ mille francs.

<sup>2</sup> A peu près cent francs de notre monnaie

phétie consignée dans leurs propres livres, qui annonçait que le Messie serait vendu pour trente deniers par les enfants d'Israël.

Judas sortit donc et se fit donner une cohorte des soldats du Temple, auxquels se joignit une troupe de valets avec des flambeaux et des lanternes.

## V

Le soir du Jeudi-Saint, quatorzième jour d'avril, Jésus avait rassemblé ses Apôtres dans une maison située sur le mont Sion, à l'endroit même où l'Arche d'alliance avait reposé jadis avant la construction du Temple, et qui couvrait le tombeau de David. Ils célébrèrent la Pâque suivant le rit mosaïque, mangèrent l'agneau pascal avec le pain sans levain et les herbes amères commandées par la loi.

Après le repas sacré, Jésus institua l'Eucharistie.

Sachant que son heure était venue, et qu'il allait quitter ce monde, il voulut, dans l'excès de son divin amour, laisser à ses enfants, pèlerins sur la terre, une nourriture céleste, destinée à ranimer leurs forces et à entretenir en eux la sainteté de la vie divine. Le pain des chrétiens, cette nourriture des âmes, c'est Jésus lui-même, réellement présent, bien que voilé, sous les apparences du Saint-Sacrement.

Il prit donc du pain entre ses mains saintes et vénérables, et, levant les yeux au ciel, il bénit ce pain, le rompit et le présenta à ses Apôtres, en disant :

« Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon Corps. »  
 Puis il prit une coupe de vin, la bénit également et la donna aux Apôtres en disant :

« Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon Sang, le  
 « Sang de la nouvelle et éternelle alliance, mystère de  
 « foi!... qui sera versé pour vous et pour beaucoup en  
 « rémission des péchés. Et chaque fois que vous ferez  
 « ce que je viens de faire, vous le ferez en mémoire de  
 « moi. »

Judas communia comme les autres disciples, et, rompant par le sacrilège les derniers liens qui l'attachaient au Fils de DIEU, il sortit, et c'est alors qu'il alla vendre son Maître.

Quand il fut sorti, Jésus fit l'action de grâces avec ses Apôtres, et saint Jean, le disciple bien-aimé, qui, pendant la Cène, avait reposé sa tête sur la poitrine de son bon Maître, nous a laissé l'abrégé des adorables paroles qui forment dans son Évangile le *discours de la Cène*<sup>1</sup>, Jésus y explique les secrets de son union avec nous, le mystère de notre vie spirituelle, et nous fait entrevoir les profondeurs du sacrement de son amour.

Après ce discours ou plutôt cet hymne, comme l'appelle l'Évangile, le Sauveur quitta le Cénacle, suivi de ses onze Apôtres, et, tout en continuant à leur parler du royaume de DIEU, il s'achemina vers une colline située à l'orient de Jérusalem, et qu'on appelait la montagne des Oliviers. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils entrèrent

<sup>1</sup> Évangile de saint Jean, depuis le chapitre XIII, verset 54, jusqu'au chapitre XVIII.

dans un jardin public nommé Gethsémani, dont les grottes servaient d'asile aux voyageurs pauvres venus à Jérusalem pour les fêtes. Jésus et ses disciples s'y retiraient fort souvent pendant la nuit, pour s'y reposer d'abord, puis pour vaquer à la prière.

Judas le savait ; aussi conduisit-il de ce côté les soldats et les envoyés de Caïphe.

## VI

En entrant à Gethsémani, Jésus dit à ses disciples  
 « Arrêtez-vous ici, et attendez-moi ; je vais aller prier  
 « plus loin. Priez de votre côté, pour ne pas succomber  
 « dans l'épreuve. » — Et il prit avec lui ses trois Apôtres  
 de prédilection, Pierre, le disciple de la foi ; Jean, le  
 disciple de l'amour ; et Jacques, le disciple de la prière.

Et alors la Passion commença.

Le Christ, abandonnant volontairement son humanité  
 sainte à la justice de son Père, ressentit les premières  
 angoisses de la mort qu'il allait subir pour nous sauver.  
 « Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit-il à ses trois  
 « Apôtres ; attendez, ici et veillez avec moi. » — Et, tout  
 accablé de tristesse et d'ennui, il monta à quelque dis-  
 tance, et entra dans une grotte que l'on vénère encore  
 sous le nom de grotte de l'Agonie. Là, Jésus se prosterna  
 la face contre terre, et tomba dans des défaillances, dans  
 des douleurs inexprimables.

Toute l'horreur de la multitude des péchés du genre

humain fondit sur lui comme une tempête. Satan s'approcha de lui, ainsi que jadis dans le désert ; et, pressé de toutes parts, le Sauveur cria vers son Père : « Mon Père, si cela est possible, que ce calice de souffrance s'éloigne de moi. Cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. » — Et tombant en une véritable agonie, le corps baigné d'une sueur de sang qui coulait jusqu'à terre, il multipliait son ardente prière.

Ici, comme dans tout l'Évangile, pour comprendre le mystère du Christ, il ne faut pas oublier que, tout en étant DIEU, le Christ est vraiment et parfaitement homme, doué de toutes les facultés de notre nature humaine, et « en tout semblable à ses frères, hormis le péché, » comme le dit saint Paul.

Il faut en outre se souvenir que cet Homme-DIEU est l'homme de douleurs, parce qu'il est le martyr et la grande victime de nos péchés. Ce sont nos péchés qui ont causé sa Passion, et les Juifs déicides n'ont été que l'instrument extérieur de ce crime infini. Le Fils de DIEU, éternel, adorable, souffrait ainsi dans son humanité, et donnait à ses larmes et à sa mort un prix absolument divin.

Après une heure de ce combat surnaturel, JÉSUS-CHRIST, tout sanglant et couvert d'une pâleur livide, se releva et s'approcha des trois Apôtres. Accablés par la fatigue et par la tristesse, ils s'étaient successivement endormis : « Quoi ! leur dit JÉSUS, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation qui approche. » Et s'éloignant

de nouveau, il recommença et son oraison et son agonie. Il revint une seconde fois auprès des disciples négligents que le sommeil avait encore vaincus, et, tout attristé de l'abandon où ils le laissaient, il les quitta afin de reprendre sa prière. Pour Jésus comme pour nous, pour l'HOMME comme pour les hommes, la prière est la grande préparation à la lutte et à la victoire.

Cependant Judas approchait. L'agonie avait duré près de trois heures, et il était minuit. Calme et paisible, le Rédempteur s'avança une dernière fois vers les Apôtres : « Vous pouvez maintenant vous reposer et dormir, leur dit-il avec une sorte de tristesse amère; voici que celui qui doit me livrer est proche. » Les Apôtres se levèrent effrayés, et au même instant Judas, accompagné des soldats du Temple et d'une foule armée, entra dans le jardin. Il avait donné aux Juifs ce signal : « Celui que j'embrasserai, c'est Jésus de Nazareth; saisissez-le et garrottez-le avec soin. »

« Maître, dit-il à Jésus en s'approchant de lui, je vous salue; » et il l'embrassa.

« — Mon ami, lui dit avec bonté le Sauveur, qu'es-tu venu faire? Quoi! Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser! »

Puis il s'avança au-devant de la troupe venue pour le prendre, et leur dit : « Qui cherchez-vous? »

Ils s'écrièrent : « Jésus de Nazareth ! »

« — C'est moi, » dit le Christ.

Et à cette parole, ils reculèrent tous frappés d'épouvante, et tombèrent à la renverse.

Une dernière fois le Fils de l'Homme avait voulu se montrer Fils de Dieu, afin de faire comprendre à ses bourreaux eux-mêmes qu'il était leur Seigneur, et que tout était volontaire, et dans ses humiliations, et dans ses souffrances.

Les soldats se relevèrent, ils saisirent Jésus, le garrotèrent, et l'accablant de coups et d'injures, le firent sortir du jardin des Oliviers et le conduisirent chez le Grand-Prêtre Anne. Pendant ce temps, Caïphe, qui exerçait cette année le souverain pontificat, rassemblait dans son palais le grand Conseil des Prêtres.

Les Apôtres, qui avaient négligé de se fortifier dans la prière, s'enfuirent lâchement devant les Juifs. Saint Pierre voulut résister un moment, mais il céda comme les autres, et se contenta de suivre de loin son divin Maître jusqu'au péristyle du palais de Caïphe.

Saint Jean vint bientôt l'y rejoindre, et, comme il était connu de l'esclave qui gardait la porte, il fit entrer Pierre, et tous deux, se mêlant à la foule des soldats romains, s'approchèrent du foyer allumé au milieu de la cour.

## VII

Jésus parut devant Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine et sur ses disciples : « Je n'ai parlé qu'en public  
« et devant le monde, lui répondit paisiblement le Sau-  
« veur. J'ai enseigné dans vos synagogues et dans le

« Temple, en présence du peuple. Pourquoi donc m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui m'ont entendu; ils vous rendront témoignage de ce que j'ai dit. »

Un soldat brutal, voyant une insulte dans ces paroles de Jésus, lui donna un soufflet en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre? »

« — Si j'ai mal parlé, prouve-le, repartit le Sauveur avec une douceur et une majesté divines; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

Dans tout le cours de sa Passion, Notre-Seigneur semble avoir voulu réunir tous les exemples des vertus chrétiennes les plus nécessaires et les plus sublimes, et à la fois tous les genres de douleurs et d'humiliations opposés à nos différents vices. Dans son agonie, il se montre vainqueur du découragement, de la mauvaise tristesse et du désespoir, expiation de nos folles joies, de nos dissipations, de nos lâchetés dans le service de DIEU. Il se pose devant nous comme modèle de persévérance dans la prière, malgré les dégoûts et les ennuis, nous apprenant ainsi à vaincre les tentations, même les plus violentes. Sa douceur envers ses Apôtres, si lâches et si faibles, et surtout envers le traître Judas, nous apprend la miséricorde et le pardon des injures. Enfin, si nous venons à être frappés au visage, ou à subir quelque outrage sanglant, nous n'avons qu'à regarder notre Maître, souffleté par un valet, et conservant toute la paix de son cœur et la majesté de son innocence.

## VIII.

Le Fils de DIEU resta peu de temps chez Anne. Caïphe, contre toutes les règles, avait rassemblé au milieu de la nuit le Conseil des Princes des Prêtres, au nombre de vingt-trois; il fit avertir Anne, et Jésus fut conduit devant le Conseil.

Ces juges impies, qui ne cherchaient pas un jugement, mais une condamnation, avaient soudoyé de faux témoins<sup>1</sup>, qui se présentèrent et accusèrent successivement Notre-Seigneur; mais leurs témoignages se contredisaient grossièrement.

« Tu ne réponds rien à ceux qui t'accusent? » lui demanda le Grand-Prêtre impatienté du calme de Jésus.

Mais celui-ci gardait le silence.

« Au nom du DIEU vivant, s'écria Caïphe en se levant, « je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, Fils du DIEU « très-saint?

« — Oui, tu l'as dit, je le suis, répondit JÉSUS, et vous « verrez le Fils de l'Homme à la droite de la majesté de « DIEU apparaître dans les nuées du ciel!

« — Qu'avons-nous besoin de témoignages contre lui? « dit alors le Grand-Prêtre en déchirant ses vêtements, « Vous venez d'entendre son blasphème.

« — Il mérite la mort! » crièrent-ils tous à la fois.

<sup>1</sup> Le *Talmud* des Juifs l'avoue naïvement.

Et, se jetant sur le Sauveur avec les soldats et les valets, ils se mirent à le frapper, à lui cracher au visage. On le traîna dans une des prisons du palais ; la face adorable de DIEU, meurtrie et souillée, fut couverte d'un voile, et les misérables qui le frappaient se raillaient de lui en disant : « Christ, prophétise-nous, et devine qui t'a  
« frappé ! »

Jésus fut insulté de la sorte pendant plusieurs heures.

## IX

Pendant l'interrogatoire, Pierre était dans la cour de Caïphe au milieu d'une foule nombreuse.

Avant d'entrer à Gethsémani, il avait fait à son Maître des protestations de dévouement, sincères sans aucun doute, mais présomptueuses ; et, malgré l'avertissement de Jésus, il avait dormi au lieu de prier. « Lors même  
« que tous vous abandonneraient, moi je ne vous aban-  
« donnerai pas, » avait-il dit, et le Fils de DIEU lui avait répondu avec tristesse : « Cette nuit même, avant que le  
« coq chante, tu me renieras trois fois ! »

Pierre, en effet, renia trois fois le Christ.

Une servante l'apostropha presque à son entrée dans la cour, et lui demanda s'il n'était pas un des disciples de Jésus de Nazareth. Et Pierre répondit : « Femme, je  
« ne le connais point ; je ne sais ce que tu veux dire. »

Il s'avança tout troublé au milieu des soldats, et s'approcha du foyer. Après quelques instants, une autre

femme, l'ayant considéré, le fit remarquer à ceux qui se chauffaient ; et, interrogé une seconde fois, le faible Apôtre nia de nouveau et avec serment qu'il connût « cet homme. »

Une heure après, un des serviteurs du Pontife qui avaient accompagné Judas au jardin des Oliviers entra dans la cour, reconnut Pierre et lui dit : « Je t'ai vu « dans le jardin avec lui ! » Alors Pierre se mit à blasphémer et à jurer une troisième fois qu'il n'avait jamais connu Jésus.

Et aussitôt le coq chanta...

En ce même instant, le Sauveur sortait de la salle du Conseil, et était conduit dans sa prison. En passant près de Pierre, il jeta sur lui un regard de reproche et de compassion. Et Pierre, touché par ce divin regard, se rappela la parole prophétique de son Maître. Il se leva, sortit aussitôt, et pleura amèrement.

Une tradition touchante rapporte qu'il alla chercher du courage et de la consolation auprès de la Sainte Vierge et de l'Apôtre saint Jean, lequel, durant la Passion, n'abandonna point la Mère de Jésus.

Le reniement de Pierre fut une des grandes douleurs du Christ. Pierre était son disciple choisi, désigné déjà pour le remplacer sur la terre comme Chef futur des autres Apôtres et de toute l'Église ; et l'abandon était d'autant plus cruel, que la confiance et l'affection avaient été plus entières.

Expiation douloureuse de notre ingratitude envers le bon Dieu !

## X

Pierre se repentit après son péché. Il pleura, eut recours à MARIE, et ne désespéra point de la bonté de JÉSUS.

Judas se repentit aussi, dit l'Évangile, lorsqu'il vit les suites extrêmes de son crime. Mais il y a deux repentirs : l'un qui part de l'amour, et qui ramène à DIEU ; l'autre qui naît de la mauvaise honte, et qui n'est que du désespoir. Tel était le sombre repentir de Judas, lorsque, voyant condamner à mort celui qui avait été si bon pour lui, il se présenta devant les Princes des Prêtres, et leur dit, en jetant à leurs pieds les trente pièces d'argent : « J'ai péché en vous livrant le sang du Juste ! » Ils le repoussèrent avec dérision ; et lui, la rage et la terreur dans l'âme, il sortit en courant comme un insensé, et se pendit à un arbre en dehors des portes de la ville. Son corps creva, et ses entrailles se répandirent : « Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré ! avait dit JÉSUS-CHRIST ; il eût mieux valu pour lui de n'être pas né ! »

Le suicide est le crime sans rémission. Quelques fautes que l'homme commette en ce monde, il doit se souvenir de la bonté du Sauveur, et le désespoir est peut-être le seul péché qui sépare absolument de DIEU.

## XI

À l'aube du jour, Caïphe tint une seconde assemblée, où intervinrent non-seulement les Princes des Prêtres,

mais les anciens du peuple, les scribes de la loi et les pharisiens. Le Seigneur y fut interrogé de nouveau, et de nouveau il affirma qu'il était le Christ, Fils de DIEU fait homme. La condamnation de la nuit fut confirmée. Mais le gouverneur romain pouvant seul valider les sentences capitales, Jésus fut conduit au palais de Ponce-Pilate, qui était à cette époque gouverneur de Jérusalem, au nom de l'empereur Tibère.

Pilate était un homme faible et égoïste, cherchant à plaire à tout le monde et peu soucieux de la justice. Il était environ six heures du matin<sup>1</sup> quand Jésus comparut devant son tribunal. Les Juifs accusèrent le Sauveur d'une foule de crimes, et ils le représentèrent surtout comme un séditeux, qui se disait roi d'Israël, au mépris de l'autorité de César Tibère.

Pilate interrogea donc Jésus, et fut frappé tout d'abord de sa majesté et de sa douceur : « Es-tu roi ? lui demanda-t-il. — Oui, répondit le Christ, tu l'as dit. Je suis Roi, mais mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, je serais environné de serviteurs qui prendraient ma défense. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité ! — Eh ! qu'est-ce que la vérité ? » demanda Pilate, qui, sans attendre la réponse, s'avança vers les Juifs, et leur dit que, ne trouvant aucun crime en cet homme, il le renvoyait à Hérode, tétrarque de Galilée. Il venait d'apprendre, en effet, que Jésus était Galiléen.

<sup>1</sup> Les Évangélistes comptent les heures du jour tantôt selon l'usage romain, tantôt selon l'usage juif. Cette observation suffit pour expliquer leurs contradictions apparentes au sujet des différentes heures de la Passion.

Insensé Pilate ! semblable à tant d'hommes de notre temps, il demande à DIEU ce qu'est la vérité, ce qu'est la Religion, et il attache si peu d'importance à la seule chose nécessaire en ce monde, qu'il ne daigne pas même attendre une réponse ! La vérité, lui eût répondu Jésus, c'est moi-même ; la vérité, c'est ma parole ; la Religion, c'est la pratique de la vérité, c'est mon service, c'est l'obéissance à ma Loi. Tu n'es en ce monde que par moi et pour moi, pour sauver ton âme par la connaissance de cette Vérité et la pratique de cette Loi ; et à quoi te serviront toutes tes grandeurs, si tu viens à perdre ton âme ?

Jésus est Roi, parce qu'il est DIEU incarné. Il est Roi et Seigneur ; il est le Roi des rois, et toute autorité sur la terre vient de lui, repose sur lui, et doit servir à sa gloire. Son royaume est en ce monde, bien qu'il ne soit pas de ce monde. C'est le ciel venant régner sur la terre, y détruire peu à peu la puissance du démon, et rétablir ainsi la paix et l'unité renversées par le péché originel.

Ce royaume un, saint et universel, s'appelle l'Église.

## XII

Hérode, tétrarque ou roi de Galilée, était un prince voluptueux et cruel, bel esprit, et chef d'une secte philosophique chez les Juifs. Triste philosophie que celle qui ne repose pas avant tout sur la foi et sur la vertu !

Il avait entendu parler de Jésus comme d'un faiseur de miracles, et il s'attendait, ainsi que ses courtisans, à

voir quelque prodige. Mais le Christ ne dit pas une parole en sa présence. Hérode, désappointé, se moqua de lui, le regarda comme un fou, et le fit revêtir d'une robe blanche, insigne de la folie. Il lui fit mettre, en guise de sceptre, un long roseau entre les mains; et le Christ, au milieu des huées et des blasphèmes, fut reconduit à Pilate.

Notre révolte contre DIEU est une véritable folie; il était donc juste que notre Rédempteur, victime expiatoire de cette révolte, apparût avec les livrées de la folie dans ce terrible jour de la réparation.

Les clameurs du peuple, excité par les pharisiens et les Princes des prêtres, redoublèrent avec une fureur croissante. Pilate interrogea de nouveau JÉSUS, mais celui-ci ne répondit plus rien.

Le gouverneur crut trouver un expédient ingénieux pour sauver un homme dont il voyait clairement l'innocence. Il était d'usage qu'aux fêtes de la Pâque les autorités romaines accordassent aux Juifs la grâce d'un condamné à mort. Or dans les prisons publiques était renfermé un célèbre brigand nommé Bar-Abbas, et Pilate espéra qu'en le proposant au peuple avec JÉSUS, le choix en faveur du Christ ne serait pas douteux. Il rappela donc aux Juifs l'usage de la fête de la Pâque, et leur demanda qui ils voulaient délivrer, Bar-Abbas ou bien JÉSUS, surnommé le Christ.

Les pharisiens excitèrent si bien la foule, qu'un cri presque unanime s'éleva vers Pilate : « Non pas celui-ci, « mais Bar-Abbas ! » — « Et que ferai-je de l'autre ? »

demanda Pilate impatienté. — « Qu'il soit crucifié! » s'écrièrent-ils tous.

Par un rapprochement mystérieux, le nom véritable de ce Bar-Abbas était *Jésus*. Bar-Abbas n'était qu'un surnom, et signifiait en hébreu *filz d'Abbas*, c'est-à-dire *filz du père*. Par respect pour le nom sacré du Sauveur, les Évangélistes n'ont appelé Jésus Bar-Abbas que par son surnom, ainsi que nous l'apprennent quelques anciens Docteurs.

JÉSUS, Fils de DIEU et Fils de MARIE, sauvait ainsi de la mort l'homme qui portait son nom, et qui était le fils du Père, c'est-à-dire le fils d'Adam. Jésus Bar-Abbas représentait, dans ce jour sanglant de la Passion, le genre humain tout entier, ce fils coupable d'Adam racheté par JÉSUS, l'homme nouveau, DIEU d'Adam, à la fois notre DIEU et notre frère.

### XIII

Le gouverneur hésitait de plus en plus : « Mais je ne trouve aucun crime en cet homme, » répétait-il aux pharisiens et aux Juifs ; pour toute réponse, des vociférations s'élevaient de toutes parts. Le lâche céda devant la crainte, et crut tout concilier en faisant flageller Jésus, espérant satisfaire ainsi la haine du peuple.

On traîna donc notre divin Sauveur dans la cour du prétoire ; les soldats romains le dépouillèrent de sa robe blanche, l'attachèrent à une colonne et le fouettèrent. Sa chair sacrée fut bientôt déchirée par les lanières de cuir

arrivés de pointes de fer dont se servaient les Romains pour ces cruelles exécutions; et lorsque le supplice fut achevé, les bourreaux firent asscoir Jésus sur une pierre, jetèrent sur ses épaules un lambeau de pourpre, posèrent sur sa tête des épines tressés en couronne, et lui remirent entre les mains le sceptre de roseau. « Salut, roi des Juifs! » lui disaient-ils en ricanant et en se prosternant dérisoirement devant lui. Ils le souffletaient, le couvraient de crachats, et, prenant le roseau, ils lui en frappaient la tête.

Le péché de la chair devait être puni dans la chair; et le très-saint Fils de MARIE expiait ainsi dans son corps immaculé toutes les impuretés, toutes les infamies du sens dépravé!...

Tout sanglant, tout brisé de douleur, le Rédempteur du monde fut reconduit devant son juge. Pilate, le précédant hors de la salle du prétoire, le montra à la foule en disant : « Voici l'Homme! »

Oui, voici l'Homme! l'Homme par excellence, l'Homme-Dieu, le nouvel Adam, venu sur la terre pour réparer la chute du premier, et pour *refaire* l'homme, c'est-à-dire pour lui rendre la vie divine qu'il a perdue!

Voici l'Homme! centre de toutes les œuvres de DIEU dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire! Sans lui, l'homme ne peut avoir accès auprès de DIEU, et c'est dans la connaissance du mystère adorable par lequel DIEU est devenu *cet Homme* qu'est renfermé pour l'humanité entière le secret de sa réhabilitation, de sa vie et de son bonheur.

## XIV

Pilate fut trompé dans son attente. Le peuple est cruel, et la vue du sang l'irrite toujours. A peine le Fils de Dieu eut-il paru, que des cris furieux se firent entendre de toutes parts : « A bas ! à bas ! qu'on le crucifie ! »

« — Et pourquoi le crucifierais-je, demanda Pilate, « puisqu'il est innocent ? Crucifierai-je votre roi ? »  
 « — Nous n'avons pas d'autre roi que César ! nous ne « voulons pas que celui-ci règne sur nous. Il s'est dit le « Fils de Dieu, et, selon notre loi, il doit mourir ! Si vous « le relâchez, vous trahissez César ! »

A ces paroles, Pilate eut peur, et étouffa la voix de sa conscience. Il monta donc sur son tribunal, qui, suivant l'usage antique, était situé en plein air et sur le devant du palais. Il se fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains en présence de la foule : « Je suis innocent, dit-il, « du sang de ce juste ! c'est vous qui en répondrez. »

« — Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » s'écria comme d'une seule voix ce peuple, jusque-là le peuple de Dieu, et qui, dès lors, maudit comme Caïn, et, comme lui, errant sur la terre, traînera à travers les siècles et parmi toutes les nations le châtiement de son déicide !

Pilate condamna donc Jésus au supplice de la croix, le plus infamant et le plus cruel de tous les supplices de l'antiquité. Il écrivit en hébreu, en grec et en latin l'in-

scription qui, suivant l'usage, devait être fixée au-dessus de la tête du condamné<sup>1</sup> : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Les Princes des Prêtres voulurent lui faire changer ces paroles, en disant que Jésus n'était pas roi des Juifs, et qu'il avait voulu seulement le devenir. Mais le gouverneur romain, qui joignait à un certain mépris pour les Juifs l'irritation d'une mauvaise conscience, repoussa leur demande avec colère en leur répondant : « Ce qui est écrit est écrit ! »

Jésus est ainsi proclamé Roi des Juifs, c'est-à-dire du vrai peuple de Dieu ; et cela au nom de l'empire romain, alors maître de l'univers ; et dans les trois langues sacrées, l'hébreu, le grec et le latin.

Il était huit heures du matin quand Pilate prononça sa sentence. On prépara la croix, qui, d'après les anciennes traditions, fut formée d'un bois mystérieux. Pour donner plus d'éclat au supplice de leur victime, aussi bien que pour augmenter sa honte, les Princes des Prêtres adjointèrent au Sauveur deux scélérats qui attendaient leur exécution dans les prisons de la ville.

<sup>1</sup> Cette inscription fut gravée avec un burin sur une planche de bois de cèdre ; la planche était peinte en blanc, et les lettres rehaussées en rouge. Ce précieux souvenir de la Passion se voit encore à Rome dans la basilique de Sainte-Croix, où il fut déposé par l'impératrice sainte Hélène au commencement du quatrième siècle. Sainte Hélène fit le pèlerinage de la Terre-Sainte pour aller recueillir les grandes reliques du Calvaire, qui avaient été enfouies, selon l'usage juif, non loin du lieu où le Sauveur avait été crucifié.

Dans cette même basilique on vénère encore un des clous du crucifiement, un fragment notable de la croix, et quelques épines de la sainte couronne. La moitié de la couronne d'épines a été donnée par saint Louis, roi de France, à la cathédrale de Paris.

Pendant ce temps, Notre-Seigneur était abandonné aux soldats de Pilate, qui, le voyant condamné, le frappèrent et l'outragèrent plus cruellement encore. Il ne sortit du prétoire que pour se rendre au Golgotha ou mont du Calvaire <sup>1</sup>, situé à l'occident de Jérusalem, en dehors des murailles. C'était le lieu des exécutions à mort.

## XV

Le chemin que traversa le lugubre cortège était d'environ un quart de lieue. On l'appela dès lors la Voie douloureuse; et maintenant encore les pieux pèlerins de Jérusalem peuvent baigner de leurs larmes ces pierres consacrées par les traces sanglantes du DIEU Rédempteur.

JÉSUS porta lui-même sa croix, et tomba à plusieurs reprises sous ce cher et cruel fardeau. On voit encore la place où la très-sainte Vierge sa mère, accompagnée de saint Jean et de sainte Marie-Magdeleine, s'était placée pour l'attendre et pour le suivre. L'humble MARIE, cachée pour ainsi dire aux yeux mêmes des chrétiens, depuis le jour de l'Incarnation, allait de nouveau solennellement reparaître auprès de son Fils, dans le mystère de la Rédemption.

La tradition rapporte encore qu'une pieuse femme s'étant jetée aux pieds de Jésus, pour lui présenter un

<sup>1</sup> Une ancienne tradition indiquait cette colline comme le lieu de la sépulture d'Adam. C'est là encore qu'Abraham, par le sacrifice d'Isaac, avait préfiguré le sacrifice du Sauveur du monde.

breuvage fortifiant et essuyer sa sainte face toute couverte de sueur, de sang et de crachats, le Christ récompensa son courage et sa foi en imprimant miraculeusement les traits douloureux de son visage sur le voile qu'elle lui présentait <sup>1</sup>.

Jésus et les deux voleurs arrivèrent au Golgotha environ à neuf heures du matin, ainsi qu'il résulte des plus anciennes traditions chrétiennes et des indications des quatre Évangiles. Saint Marc le dit expressément : « *Et hora* « *tertia crucifixerunt eum,* » « ils le crucifièrent à la « *troisième heure,* » c'est-à-dire à l'heure de *tierce*, où à *neuf heures du matin*. Les ténèbres couvrirent le Calvaire à l'heure de *sext*, c'est-à-dire à *midi* : « Depuis la *sixième* « *heure jusqu'à la neuvième,* toute la terre fut couverte « de ténèbres. » (Saint Matthieu). On confond d'ordinaire l'heure du crucifiement avec le commencement de ces ténèbres, malgré la parole expresse de l'Évangile. Notre-Seigneur JESUS-CHRIST resta donc *six heures en croix* ! et non point trois, comme on le dit communément.

## XVI

Les bourreaux arrachèrent à Notre-Seigneur son long vêtement, qui s'était collé à ses plaies ; ils étendirent l'Agneau divin sur le bois de son sacrifice, et l'y attachèrent en lui clouant les mains et les pieds.

<sup>1</sup> C'est le *Saint-Suaire*, ou voile de sainte Véronique, précieusement conservé à Rome dans la basilique de Saint-Pierre.

Au-dessus de sa tête couronnée d'épines ils placèrent l'inscription de Pilate; la sainte croix fut élevée et fixée dans le roc, et le fruit de ce nouvel arbre de vie apparut à tous, saint et maudit, suspendu entre le ciel et la terre!

C'était l'heure où, selon le rit mosaïque, les prêtres offraient à Dieu le sacrifice journalier du matin, en immolant un agneau. Le sacrifice du soir avait lieu à trois heures.

On crucifia les deux voleurs des deux côtés de la croix de Jésus; à sa droite était celui qui se convertit, et qui, dit-on, s'appelait Dismas.

Les soldats se partagèrent les vêtements des trois condamnés; mais comme la robe de Jésus était sans couture, ils ne voulurent pas la déchirer, et la tirèrent au sort. Tout cela était l'accomplissement textuel des prophéties et l'ensemble des signes auxquels on devait reconnaître le Christ, le Messie à venir, Roi de gloire et homme de douleurs, véritable Chef du véritable Israël.

Le Golgotha était couvert de peuple, et les pharisiens jouissaient de leur triomphe. — « Eh bien! » criaient-ils avec ironie en apostrophant le divin Crucifié, et en faisant allusion à une de ses prophéties, « toi qui prétends « détruire le Temple de Dieu et le rétablir en trois jours, « descends donc maintenant de ta croix! » — « Voyez-le, « ajoutaient-ils, il sauve les autres, et il ne peut se sauver « lui-même! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la « croix, et alors nous croirons en lui! »

Le peuple et les soldats répétaient ces blasphèmes.

## XVII

Au milieu du tumulte et des cris, la voix du Fils de DIEU se fit entendre. C'était la prière de notre salut :

« — Mon Père, s'écria JÉSUS, pardonnez-leur, car ils  
« ne savent ce qu'ils font! »

Oh non ! nous ne savons pas ce que nous faisons quand nous commettons le péché ! C'est le péché qui, par les Juifs, crucifie et outrage le Seigneur. En lisant dans les Évangiles les excès des Juifs, nous nous indignons contre eux. Pourquoi donc ne pas nous indigner contre nous-mêmes, qui, souvent dans notre vie, avons fait ce qu'ont fait ces grands coupables, en trahissant JÉSUS, en le reniant, en rougissant de lui, en méprisant sa loi sainte, en foulant aux pieds le sang adorable par lequel il a racheté notre âme, en le crucifiant au fond de notre cœur, peut-être même en le blasphémant ?

## XVIII

A cette douce et adorable parole : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » le cœur de Dismas, ce voleur crucifié à la droite du Christ, fut touché d'un subit repentir. A tant d'amour, à tant de miséricorde, il reconnut son DIEU, et, première conquête de la croix du Sauveur, il tourna vers JÉSUS des yeux

baignés de larmes : « Seigneur, lui dit-il avec une humble  
 « confiance, souvenez-vous de moi quand vous serez dans  
 « votre royaume ! » — Et Jésus lui répondit : « Aujour-  
 « d'hui même tu seras avec moi dans le Paradis ! »

Que de pauvres pécheurs ont été consolés par cette divine réponse ! que de chères et saintes larmes elle a fait verser ! Quelle puissance elle donne au repentir ! Mais aussi quelle foi prodigieuse dans ce grand pénitent du Calvaire ! Il n'a devant lui qu'un homme défiguré, couvert de sang, pendu comme lui à un gibet infâme, et, à travers tous ces voiles, il reconnaît son Sauveur et son DIEU ! Malgré les crimes dont il se sent coupable, il croit à l'amour de DIEU et à sa miséricorde sans mesure ; et sa foi n'est pas trompée. Jésus, de ses lèvres sacrées, le déclare absous et saint ; seuls, en effet, les saints, les hommes purs devant DIEU, peuvent entrer dans le Paradis.

Qui que nous soyons, ayons confiance ! Notre DIEU est notre Sauveur, et, du haut de sa croix, il nous promet le pardon. Souvenons-nous du bon larron, mais souvenons-nous aussi de la parole de saint Augustin contre la présomption de la fausse pénitence : « *Unus ne desperes, unicus ne præsumas !* » — L'Évangile offre cet exemple pour nous laisser l'espérance, mais il n'offre que celui-là seul, afin d'empêcher la présomption.

## XIX

Il y avait trois heures que le Christ était sur la croix. Vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire vers midi, des ténèbres surnaturelles couvrirent toute la terre et durèrent jusqu'à la neuvième heure. Ce n'était point une éclipse ordinaire, mais un obscurcissement miraculeux de la lumière, destiné à faire connaître partout que l'Œuvre divine allait s'accomplir.

Plusieurs historiens païens et juifs ont attesté la réalité de ces ténèbres du Vendredi-Saint ; et l'un d'eux affirme qu'elles étaient tellement épaisses, que l'on voyait distinctement les étoiles. Moïse, pour délivrer le peuple de DIEU de la servitude de Pharaon, avait couvert la terre d'Égypte de ténèbres semblables pendant trois jours ; mais il n'avait agi que par la puissance de ce même Fils de DIEU qui mourait ici sur la croix, vrai libérateur de son peuple, et seul maître de la nature.

Au pied de la croix se tenait debout, immobile et brisée de douleur, la Vierge immaculée que le Fils de DIEU avait choisie pour sa mère.

Ce n'est pas en vain que JÉSUS-CHRIST a voulu que MARIE fût debout au pied de sa croix, et qu'elle nous y fût montrée. Après s'être fait accompagner d'elle dans tout le cours de sa vie, il a voulu surtout qu'elle assistât à sa mort, qu'elle fût jointe à sa croix, et cela comme un grand témoin de la divinité du sang qu'il y répandait

pour le salut du monde. La croix s'appuie ainsi sur MARIE, autant que MARIE sur la Croix. « Otez MARIE, et la Croix tombe, » disait saint Cyrille au Concile œcuménique d'Ephèse. Elle était accompagnée de saint Jean, de sainte Marie-Magdeleine, et de quelques saintes femmes qui suivaient habituellement Notre-Seigneur. MARIE, dans le sein de laquelle s'était opéré le mystère de l'Incarnation, s'unissait sur le Calvaire à son Fils JÉSUS, s'offrant avec lui en sacrifice pour les péchés du monde. Elle avait enfanté sans douleur le Christ trois fois saint ; maintenant que son Fils et son DIEU avait accompli sa mission sur la terre, elle enfantait dans des douleurs inconcevables le fils adoptif et coupable pour lequel mourait JÉSUS. Cet enfant prodigue, ce second fils de DIEU et de MARIE, c'est le genre humain, c'est l'Église ; et le Christ n'est mort que pour lui donner la vie spirituelle et éternelle.

Sur le Golgotha, l'humanité était représentée par saint Jean ; saint Jean, le disciple aimé de JÉSUS, le disciple pur et vierge qui devint l'enfant de MARIE. Peu de temps avant d'expirer, JÉSUS, ranimant ses forces épuisées, jeta les yeux sur sa mère et sur saint Jean, qui le contemplaient tous deux avec une douloureuse tendresse. Du regard il montra saint Jean à MARIE : « Femme, lui dit-il, voici ton fils ! » Et, montrant ensuite la Sainte Vierge à son fidèle Apôtre, il ajouta : « Voici ta mère ! »

C'était l'arrêt suprême du sacrifice de MARIE. De la bouche même de son Fils unique elle recevait un autre fils, et nous étions tous compris dans cette parole de

notre Sauveur. MARIE étendit sur nous l'amour ineffable dont son cœur était embrasé pour JÉSUS, son vrai Fils et son DIEU; et, de même qu'au jour de l'Incarnation l'amour qu'elle portait jusque-là à son DIEU était devenu l'amour de JÉSUS son Fils, au jour de la Rédemption l'amour de son JÉSUS devint en elle l'amour de toute l'Église, c'est-à-dire de toutes les créatures qui aiment JÉSUS-CHRIST et vivent de sa vie.

La piété envers MARIE est donc, pour les chrétiens, inséparable de la piété envers JÉSUS, comme la piété envers JÉSUS est inséparable de la piété envers DIEU.

## XX

L'heure solennelle approchait. Les ténèbres commençaient à se dissiper, et laissaient voir suspendu à la croix le corps livide et palpitant du Rédempteur. Tout son sang s'était épuisé, et les ombres de la mort voilaient déjà sa face sacrée.

Pour nous faire comprendre l'abîme de ses douleurs, et l'abandon où la justice divine avait plongé son humanité, il s'écria d'une voix pleine d'angoisses : « Mon DIEU, « mon DIEU, pourquoi m'avez-vous délaissé? »

Victime du péché, il n'ose plus, il ne peut plus appeler DIEU *son Père*. Si nous avons, nous misérables, le droit de répéter ce doux nom de Père, il faut nous souvenir que nous le devons à notre Sauveur, qui s'est anéanti pour notre amour, et nous a rendu par sa mort la gloire perdue de notre héritage.

« J'ai soif ! » murmura Jésus. Un des soldats romains, ému sans doute de compassion, prit une éponge, l'imbiba d'un peu de vinaigre mêlé d'eau, et à l'aide de sa lance l'approcha des lèvres desséchées du Christ. Mais celui-ci refusa ce dernier soulagement, et, sachant que la rédemption du monde était achevée, il releva sa tête chargée d'épines et murmura : « Mon Père, je remets mon esprit « entre vos mains ! »

Puis, se montrant DIEU une dernière fois, il poussa un cri immense : « *Consummatum est !* Tout est con-  
« sommé ! »

Et, inclinant sa tête, il rendit l'esprit... *emisit spiritum !...*

DIEU venait de mourir ! Mystère incompréhensible de miséricorde et d'amour ! Oui, DIEU est mort dans son humanité, et cet esprit qu'il exhale sur le monde, c'est l'Esprit principe de toute vie, l'Esprit qui, au jour de la création, a communiqué la vie à notre premier père, non-seulement la vie naturelle et terrestre, mais la vie divine et éternelle ; Esprit d'amour que nous avons perdu en nous détournant de DIEU par le péché, et que nous a rendu notre Père céleste par les mérites de son Fils unique Jésus crucifié.

Jésus meurt, son âme cesse d'animer et de vivifier son corps ; mais son corps comme son âme demeurent unis à la divinité, et le Fils de DIEU ne permet pas à la mort d'étendre au delà de cette désunion passagère son action sur son humanité sainte. Si nous vivons et si nous mourons en JÉSUS-CHRIST, il en sera de même pour nous : au

moment où le démon, prince de la mort, posera sur nous sa main redoutable, notre âme, unie à l'âme sainte du Sauveur, échappera avec elle et par elle à la puissance de l'ennemi; et, au jour de la résurrection dernière, notre corps lui-même, passagèrement vaincu, dégradé et brisé, reprendra une vie nouvelle, impérissable, par la vertu divine du corps de son Rédempteur.

Ainsi la vie de JÉSUS est notre vie, sa mort est notre mort, son triomphe et sa gloire éternelle sont notre triomphe et notre gloire.

## XXI

Le Christ mourut le Vendredi-Saint, quinzième jour du mois d'avril, à la neuvième heure<sup>1</sup>. Au moment où il expira, de grands prodiges se manifestèrent. La terre trembla, et le rocher du Calvaire se fendit entre la croix de JÉSUS et celle du mauvais larron. Une terreur secrète se répandit dans Jérusalem, et surtout dans le Temple, où l'on immolait l'agneau du soir. Le voile qui séparait du Saint-des-Saints le sanctuaire des prêtres, se déchira du haut en bas avec un grand bruit; l'arche d'alliance se vit à découvert, et la porte principale du Temple s'ouvrit d'elle-même avec fracas.

L'âme adorable de JÉSUS-CHRIST, au moment où elle cessa d'animer son corps crucifié, apparut aux âmes

<sup>1</sup> C'est-à-dire, à trois heures après midi.

saintes qui, depuis le commencement du monde, attendaient la venue du Rédempteur, les consola, et leur fit connaître que le moment de leur délivrance était enfin arrivé.

Le corps de Jésus resta quelque temps encore suspendu au gibet ; cependant, comme la nuit approchait et que le lendemain était le jour du sabbat, dont le repos est si rigoureux chez les Juifs, les pharisiens voulurent en finir et ordonnèrent qu'on achevât les suppliciés en leur brisant les jambes. Les bourreaux donnèrent ainsi le coup de la mort aux deux larrons ; mais un soldat nommé Longin, s'étant avancé vers la croix du divin Sauveur, saisit sa lance et l'enfonça brutalement dans le flanc sacré du Fils de Dieu. Le cœur de Jésus fut percé de part en part, et saint Jean, qui n'avait pas quitté le pied de la croix, dit en son Évangile que de cette blessure jaillirent du sang et de l'eau.

Les autres bourreaux, assurés par là de la mort du Christ, s'abstinrent de lui rompre les jambes, accomplissant ainsi, sans le savoir, la prophétie de Moïse : « Vous ne briserez aucun de ses os. »

La loi juive défendait que les corps des condamnés demeurent suspendus en croix pendant le sabbat. La Sainte Vierge, saint Jean et quelques autres disciples de Jésus résolurent donc d'ensevelir son corps ; et, dans ce dessein, l'un d'eux, nommé Joseph d'Arimathie, homme riche et puissant, se présenta devant Pilate et lui demanda la permission de détacher de la croix et de recueillir dans un sépulcre qui lui appartenait les restes

inanimés du Fils de MARIE. Pilate fit encore une fois constater la mort, et accorda la demande. Le pieux Joseph, aidé de quelques fidèles, rendit donc à son Maître ce triste et dernier devoir. Le Corps sacré fut descendu de la croix et déposé entre les bras maternels de la Sainte Vierge. On lui enleva la sanglante couronne d'épines qui ceignait encore son front ; on mit à part les clous arrachés de ses plaies béantes, et l'on porta le douloureux fardeau auprès du tombeau nouvellement creusé dans le roc, et que Joseph d'Arimatee consacrait à la sépulture de Jésus.

Le corps fut lavé, selon l'usage juif ; ses plaies furent remplies de parfums et d'aromates, et, remettant au lendemain du sabbat l'entier accomplissement de ce pieux devoir, les saintes femmes enveloppèrent la tête d'un suaire, et tout le cadavre d'un linceul. Puis on le descendit dans le caveau taillé dans le roc vif, que les pèlerins de Jérusalem vénèrent encore aujourd'hui ; et, après les derniers adieux et les derniers baisers d'amour, la Mère de douleurs rentra dans Jérusalem avec saint Jean son fils d'adoption, sainte Magdeleine et ses autres compagnes.

Les pharisiens et les princes des prêtres avaient surveillé tout ce qui s'était fait ; se rappelant que Jésus avait prédit plusieurs fois qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort, ils allèrent demander des soldats à Pilate, « de peur, disaient-ils, que les disciples de l'imposteur  
« ne vinssent enlever son corps pour répandre ensuite le  
« bruit de sa résurrection. » Pilate, déjà bourrelé de remords, les renvoya avec irritation : « Vous avez des  
« gardes, veillez vous-mêmes à ce tombeau ! » Les Juifs

fermèrent alors eux-mêmes l'entrée du sépulcre par une porte de pierre, et ils apposèrent sur les joints le grand sceau du Temple, pour empêcher toute supercherie.

---

## LA RÉSURRECTION ET LE TRIOMPHE DU CHRIST

### I

Jésus est la Vie. Il avait souffert la mort, non pas en vaincu, mais en vainqueur ; car cette mort allait être suivie d'un magnifique triomphe sur celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire sur le démon.

*Quatorze fois*, dans le cours de ses prédications, le Christ avait annoncé qu'après ses souffrances et sa mort il ressusciterait le troisième jour, et il indiquait d'avance cette résurrection comme le signe définitif auquel, non-seulement ses Apôtres, mais les Juifs infidèles eux-mêmes, pourraient reconnaître un jour qu'il était le Fils de DIEU :

« Cette génération perverse et adultère, disait-il, demande un *signe*, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas. De même que Jonas fut englouti pendant trois jours dans les entrailles d'un monstre, ainsi le Fils de l'homme, après avoir été trahi, bafoué

« et crucifié, sera déposé dans le tombeau et ressuscitera  
« le troisième jour. »

Les ennemis du Christ connaissaient si bien cette prophétie et en comprenaient tellement l'importance, que leur premier soin, après la descente de croix, fut de surveiller le Saint-Sépulcre, d'y faire mettre des gardes, et d'apposer le sceau public sur la porte du tombeau.

Cette prévoyance haineuse et intelligente a tourné tout entière au profit de notre foi, aussi bien que l'incrédulité si obstinée des Apôtres, et surtout de saint Thomas. Devant ces deux faits combinés, les suppositions de fraude que l'impiété a mises en avant, le plus souvent sans y croire elle-même, deviennent des impossibilités matérielles.

Cependant, la résurrection de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST étant pour nous ce qu'elle fut pour les Apôtres, et ce qu'elle devait être pour les Juifs, le signe des signes, le miracle des miracles, la preuve des preuves, il est d'une extrême importance d'en connaître les détails et d'appuyer notre foi sur l'évidence.

La Providence divine y a pourvu en entourant la résurrection du Sauveur de circonstances tellement précises, que le bon sens et la bonne foi suffisent pour résoudre cette question capitale.

## II

Saint Pierre et saint Jean avaient rejoint MARIE, et s'étaient cachés avec elle pour pleurer et pour prier.

Saint Jean avoue lui-même dans son Évangile qu'ils avaient tous oublié la parole prophétique du Sauveur touchant la résurrection. La Sainte Vierge, seule initiée au mystère du Christ, connaissait ce qui devait arriver; mais, alors comme jadis, elle conservait toutes ces lumières dans son cœur.

Quant aux autres Apôtres, ils s'étaient dispersés çà et là depuis le jeudi soir; ils avaient passé le jour du sabbat et le jour de Pâques dans l'abattement, et en quelque sorte dans le désespoir. Il paraît cependant qu'ils avaient fini par se rassembler durant la nuit qui suivit le sabbat et précéda la résurrection. Thomas Didyme, saisi d'une terreur panique, s'était enfui de Jérusalem, fort au loin.

Les dix Apôtres s'enfermèrent dans la salle du Cénacle où, le jeudi soir, Jésus avait célébré la Pâque avec eux et avait institué le sacrement de l'Eucharistie. Leur esprit était bouleversé, et ils étaient sous l'impression d'un sentiment unique, la crainte des Juifs.

### III

Depuis le vendredi soir, les gardes s'étaient succédé auprès du tombeau du Seigneur. Les saintes femmes, en rentrant à Jérusalem, s'étaient hâtées d'acheter cent livres de parfums pour achever l'embaumement du corps de Jésus. N'ayant pu sortir le jour du sabbat, elles ignoraient, comme les Apôtres, que les princes des prêtres

eussent envoyé des soldats pour veiller sur le sépulcre.

Au moment où le jour commençait à luire, le tombeau divin fut ébranlé tout à coup. Un Ange, brillant comme l'éclair, apparut au milieu des gardes, qui tombèrent à la renverse; la porte scellée se brisa et fut jetée au loin; le Christ était ressuscité!...

Il venait d'accomplir sa parole: « Je quitte ma vie  
« pour la reprendre. Personne ne me la ravit; c'est par  
« ma propre volonté que je l'abandonne; j'ai le pouvoir  
« de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est le  
« commandement que j'ai reçu de mon Père. »

La mort était vaincue, et notre Chef venait de reconquérir, plus encore pour nous que pour lui-même, tout ce qu'Adam avait perdu par le péché.

Lorsque les gardes furent revenus de leur épouvante, ils s'enfuirent vers la ville et allèrent raconter à Caïphe et aux princes des prêtres ce qui venait de se passer. Ceux-ci, persévérant dans leur mauvaise foi, et endurcis par la haine, continuèrent leur crime et donnèrent aux soldats une somme considérable, afin qu'ils répandissent, comme ils le firent en effet, le bruit que, pendant la nuit, profitant de leur sommeil, les disciples du Crucifié étaient venus et avaient enlevé le corps. Fable ridicule et impossible, qui tomba d'elle-même; aussi les Apôtres n'étaient pas démentis lorsque, sur les places de Jérusalem et jusque dans le Temple, ils dévoilaient ouvertement le grossier mensonge des ennemis du Seigneur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans le dernier siècle, les *esprits forts* dirent et écrivirent, à l'occasion de ce prétendu enlèvement, des choses incroyables. Ne pouvant pas

## IV

On se demande parfois où était Jésus ressuscité pendant les quarante jours qui séparèrent le triomphe de sa résurrection du triomphe définitif de son Ascension dans le ciel.

C'est ici le grand et admirable mystère de la glorification des corps, à laquelle nous sommes tous appelés en JÉSUS-CHRIST. Sur la terre, en cette vie mortelle, préparatoire et imparfaite, nos corps sont dans un état d'infirmité et, à cause du péché, dans un état de décadence qui doivent tous deux disparaître un jour. Ce jour sera celui de la résurrection des corps, et nous entrerons alors avec JÉSUS-CHRIST, le Roi de gloire, dans une vie toute spirituelle, toute parfaite, dans un état que nous ne pouvons pas même concevoir, habitués que nous sommes à ne rien voir autour de nous et en nous que de matériel et d'imparfait. Nous cesserons alors d'être soumis aux lois terrestres du temps et de l'espace<sup>1</sup>; sans devenir esprit,

inventer une méthode d'enlèvement extérieur qui fût présentable au public, ils avancèrent sérieusement la supposition d'une espèce de mine creusée en *trente-six heures* par les Apôtres, *de la longueur d'un grand quart de lieue, à travers le roc vif* sur lequel est bâtie Jérusalem, et qui forme exclusivement le Golgotha!!!

<sup>1</sup> Le *temps* et l'*espace* sont les rapports des corps en ce monde, quant à leur durée et quant à leur étendue. Ces rapports ne sont pas du tout essentiels à l'existence du corps, et cette double manière d'être résulte, non pas de la nature même des corps, mais de l'imperfection de leur état et de leurs relations terrestres

notre corps sera tout pénétré, tout perfectionné par l'esprit : il sera spiritualisé ou *spirituel*, comme le dit saint Paul, lumineux, immortel, impassible, indivisible. Et ainsi, par le mystère de l'Incarnation, DIEU nous révèle un état surnaturel de la matière et des corps.

Tel fut JÉSUS-CHRIST après sa résurrection, et tels nous serons en lui pendant l'éternité. Il était donc sur la terre sans y occuper aucun lieu, et à la façon d'un esprit ; visible cependant, quand il le voulait, aux yeux corporels des hommes, et capable encore d'être touché, de parler, et même de manger. Car ce corps ressuscité, tout spirituel et parfait qu'il fût, était réellement et véritablement un corps humain. Après son Ascension, le Christ a conquis dans son corps sacré un degré de gloire encore plus absolu, et saint Ambroise exprimait cette perfection dernière en disant que, dans le ciel, JÉSUS est « TOTUS DEUS, » DIEU *tout entier*, tout dans le Saint-Esprit, sans aucune imperfection terrestre dans son être.

## V

Marie-Magdeleine, la pauvre pécheresse convertie, la fidèle et courageuse chrétienne du Calvaire, poussée par son amour, sortit de Jérusalem le dimanche matin avant même le lever du soleil. Elle voulait aller pleurer auprès du tombeau de son bon Maître, s'exposant, sans le savoir, aux insultes des soldats. Le Christ était ressuscité pendant son trajet, et, lorsque Magdeleine arriva au petit jardin qui entourait le sépulchre, les gardes s'étaient déjà

enfuis, et elle vit avec stupéfaction la porte ouverte et la pierre brisée. Elle jeta un regard rapide dans l'intérieur du caveau, et, croyant qu'on avait enlevé le corps, elle courut précipitamment avertir Pierre et Jean, qui sortirent aussitôt et s'acheminèrent vers le tombeau. Magdeleine les suivit de loin.

La Sainte Vierge, auprès de laquelle sans doute Magdeleine était venue chercher Pierre et Jean, resta seule dans sa demeure; et ce fut alors que, suivant une pieuse tradition, son Fils adorable lui apparut comme à la première et à la plus digne de toutes les créatures. Il était bien juste qu'il manifestât tout d'abord sa gloire à la compagne inséparable de ses abaissements et de ses douleurs.

Pierre et Jean coururent au sépulcre, ne comprenant rien aux paroles de Magdeleine. Saint Jean, qui était jeune, courut plus vite que Pierre : il se pencha à l'entrée du caveau, et vit, en effet, l'intérieur vide; mais il n'osa entrer avant Pierre, que Jésus avait désigné d'avance pour Chef de l'Église. Pierre descendit donc les quelques marches qui conduisaient au caveau funéraire, et s'assura de la vérité. Le suaire était encore là, et les linges qui avaient enveloppé la tête du Fils de Dieu étaient pliés et déposés à part.

Dans le trouble de leurs pensées, les deux Apôtres ne se souvenaient point de la grande promesse, et croyant, eux aussi, qu'on avait emporté le corps, ils épouvantèrent les autres disciples en leur racontant ce qu'ils avaient vu.

## VI

Sainte Marie-Magdeleine avait suivi Pierre et Jean. Après leur départ, elle s'agenouilla auprès de ce tombeau, qui lui rappelait de si douloureux et de si chers souvenirs, et elle se mit à fondre en larmes. Puis elle s'avança de nouveau jusqu'à l'ouverture du sépulcre, et elle aperçut, de chaque côté de la pierre sur laquelle avait été déposé le corps divin, deux Anges sous l'apparence de deux jeunes hommes vêtus de blanc. Ils rappelaient les deux Chérubins d'or que Moïse, par l'ordre de DIEU, avait fait placer de chaque côté de l'arche d'alliance dans le Saint des Saints. Par une coïncidence facile à pénétrer, le tombeau désormais solitaire du Christ avait les mêmes dimensions que l'arche d'alliance, dorénavant vide de DIEU.

La vue de ces deux Anges fit peu d'impression sur Magdeleine, tout absorbée dans sa violente douleur : « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? — Je pleure, répondit-elle, parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et que j'ignore où on l'a mis. »

Et, pendant qu'elle parlait encore, elle entrevit auprès d'elle, un peu en arrière, un homme qu'elle prit pour le jardinier chargé du soin de ces lieux funèbres. Sans se retourner, la pauvre Magdeleine lui adressa la parole en pleurant : « Si c'est vous qui l'avez emporté, dites-le-moi, et indiquez-moi où il est. » — Mais, au son

d'une voix bien connue, et qui l'appela par son nom : « Marie ! » elle tressaillit, et, levant les yeux, elle reconnut son adorable Sauveur. Dans le premier élan de sa joie, et ardente dans son amour comme dans sa douleur, elle se précipita à ses pieds pour les baiser ; mais le Christ, pour modérer des transports peut-être trop naturels, lui dit : « Ne me touche pas, je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va trouver mes frères, et dis-leur que je vais à mon Père et à votre Père, à mon DIEU et à votre DIEU ! »

Cette parole du Seigneur est d'une haute portée. Par l'Incarnation et la Rédemption, le Fils de DIEU, devenu notre frère, nous rend participants de sa filiation divine, et nous avons en lui le droit d'appeler DIEU notre père. D'autre part, étant véritablement homme, il devient, par son humanité, le serviteur et la créature de DIEU son Père, tout en lui demeurant égal en toutes choses par sa divinité.

Magdeleine obéit à l'ordre de son Maître, et se nâta d'aller au Cénacle dire aux Apôtres la résurrection de Jésus. Mais ceux-ci ne la crurent point.

## VII

Peu de temps après cette première apparition de Jésus, trois autres saintes femmes, Jeanne, Marie mère de saint Jacques, et Salomé, se rendirent au sépulcre, portant des aromates pour terminer l'œuvre de piété qu'elles

avaient commencée le soir du Vendredi-Saint. Elle se demandaient avec inquiétude les unes aux autres comment elles pourraient pénétrer dans le caveau à cause de la lourde pierre qu'elles avaient vu placer devant l'entrée. Elles ignoraient, en effet, tout ce qui s'était passé. Lorsqu'elles approchèrent, elles virent, avec non moins d'étonnement que Magdeleine, l'entrée ouverte et la pierre gisant auprès. Elles entrèrent donc précipitamment, et furent tout effrayées à la vue d'un Ange qui se tenait à l'endroit où avait reposé la tête du Seigneur. Mais celui-ci les rassura bientôt par de douces paroles : « Ne crai-  
« gnez pas, leur dit-il ; je sais que vous cherchez Jésus  
« de Nazareth le Crucifié. Il est ressuscité, il n'est plus  
« ici ; ne cherchez pas parmi les morts Celui qui est  
« vivant ! Souvenez-vous de ce qu'il vous disait en Ga-  
« lilée : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains  
« des pécheurs et crucifié, mais il ressuscitera le troi-  
« sième jour. Allez donc, et annoncez ces choses à ses  
« disciples, et en particulier à Pierre. »

Se souvenant alors de cette prophétie, pleines d'une terreur religieuse, elles s'enfuirent sans oser même se parler entre elles. Mais voici que, sur le chemin, elles apperçurent le Maître qui, s'avancant vers elles, leur dit : « Je vous salue ! » Elles se prosternèrent devant lui, et, selon l'usage de l'Orient, embrassèrent ses genoux et ses pieds. Et Jésus leur dit : « Ne craignez point. Allez  
« et annoncez tout ceci à mes frères ; qu'ils aillent en  
« Galilée, c'est là qu'ils me verront. » — Et il disparut.

Les Apôtres et les disciples n'ajoutèrent pas plus foi à

leur témoignage qu'à celui de Magdeleine, et les traitèrent de visionnaires.

## VIII

Dans l'après-midi du jour de la Résurrection, deux disciples se rendaient à un bourg nommé Emmaüs, peu distant de Jérusalem. Ils s'entretenaient, mais avec découragement, de la venue du Messie, lorsque Jésus, voilé sous une apparence étrangère, s'approcha d'eux et leur demanda le sujet de leur tristesse et de leur entretien. Ils le lui dirent naïvement et ajoutèrent : « Nous attendions de notre Maître le salut d'Israël ; mais voici le troisième jour, et rien n'arrive. — O insensés ! leur dit le Seigneur, est-ce que vous refusez de croire à tout ce qu'ont dit les Prophètes ? Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte pour entrer dans sa gloire ? » — Et, commentant Moïse et tous les Prophètes, le divin Voyageur dévoilait à ses compagnons le mystère des Écritures, et leur expliquait comment elles sont pleines du Christ.

Arrivés à Emmaüs, ils le prièrent de s'arrêter avec eux dans l'hôtellerie et de partager leur repas ; et Jésus, ayant pris le pain, le bénit comme à la sainte Cène, le rompit, le consacra en son Corps adorable, et communia ses deux convives. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, ils reconnurent le Seigneur ; mais celui-ci disparut...

Pour eux, pleins d'une sainte ferveur, ils sortirent de l'hôtellerie, et retournèrent en toute hâte à Jérusalem, où ils arrivèrent le soir. — « Notre cœur, se disaient-ils « l'un à l'autre, n'était-il pas brûlant pendant qu'il nous « parlait dans le chemin? » — Les Apôtres et les disciples leur dirent tous les événements de la journée; eux, à leur tour, racontèrent comment le Seigneur leur était apparu, et comment ils l'avaient reconnu lors de la fraction du pain. Et, malgré des assertions aussi positives, les autres ne voulaient pas croire.

Cette obstination des Apôtres est tout à fait providentielle; elle donne une force infinie à leur témoignage sur la Résurrection.

## IX

Mais voici que, les portes étant fermées, tout à coup le Christ parut debout au milieu d'eux et leur dit : « Que la paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez « rien. » Ils crurent voir un fantôme et furent saisis d'effroi. — « Que craignez-vous ? leur répéta-t-il de sa « douce et sainte voix. Quelles pensées vous agitent ? » — Et leur montrant ses mains et ses pieds, où il avait voulu conserver les stigmates de la Rédemption : « Voyez « et touchez, leur dit-il, c'est bien moi ; un fantôme « n'a ni chair ni os. » — Mais comme ils hésitaient encore, partagés entre la joie et la stupeur, le bon Maître, plein d'indulgence pour leur faiblesse, ajouta : « Avez-

« vous quelque chose à manger? » Et ils lui offrirent un poisson grillé et un rayon de miel. Il mangea devant eux, et leur distribua ce qui restait.

Enfin les Apôtres étaient convaincus; ils voyaient de leurs yeux, ils touchaient de leurs mains. A l'excès du découragement succéda le comble de la joie. Ils se prosternèrent devant le Fils de Dieu et l'adorèrent; mais il leur reprocha leur lenteur à croire et la dureté de leur cœur. Puis il leur ouvrit l'esprit, leur donnant l'intelligence des Écritures, et il leur dit : « Tout ce qui est  
« arrivé était écrit; il fallait que le Christ souffrît et  
« qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et  
« maintenant il faut que la pénitence et la rémission  
« des péchés soient prêchées en son nom par toute la  
« terre, en commençant par Jérusalem... »

« La paix soit avec vous! leur dit-il une seconde fois  
« avec une majesté divine; de même que mon Père m'a  
« envoyé, moi je vous envoie. »

Puis, soufflant sur eux : « Recevez le Saint-Esprit!  
« les péchés seront remis à ceux à qui vous les re-  
« mettez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les  
« retiendrez. »

Admirable accord de la résurrection du Christ et de la résurrection de l'humanité pécheresse! le jour même de Pâques, le Dieu Sauveur institue la Confession, sacrement suprême de sa miséricorde, et triomphe ainsi de la mort et du péché dans tous les hommes.

Vainqueur du démon, Jésus nous fait participer à sa victoire. Il nous pardonne nos péchés en communiquant

à ses prêtres le pouvoir de rémission qui lui appartenait à lui seul. Il en fait ainsi de véritables Sauveurs, et les envoie à tous leurs frères avec la même autorité qu'il a reçue de son Père : « *De même que mon Père m'a envoyé, de même moi je vous envoie!* » — Quel respect devons-nous avoir pour les prêtres du Christ, et quelle reconnaissance pour l'institution du sacrement de Pénitence !

Les pauvres protestants, sortis de la voie chrétienne, s'efforcent d'atténuer la clarté si redoutable pour eux, mais si consolante pour nous, de la promesse du Cénacle. Quel sens, sinon le sens catholique, peut-on trouver à des paroles aussi simples et aussi positives : « **LES PÉCHÉS SERONT REMIS A CEUX A QUI VOUS LES REMETTREZ, ET ILS SERONT RETENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ ?** »

## X

L'Apôtre saint Thomas, caché hors de Jérusalem, entendit parler de ce qui s'y passait. Revenu de sa terreur, il rentra dans la ville et vint rejoindre ses frères. Mais ceux-ci eurent beau lui dire qu'ils avaient vu Jésus ressuscité, qu'il avait mangé en leur présence, qu'il était apparu à plusieurs reprises et en divers endroits à ses Apôtres, Thomas refusa de les croire : « Si je ne mets la main dans le trou de son côté, disait-il, et si je ne touche du doigt les plaies de ses pieds et de ses mains, je ne croirai point! »

Or, le huitième jour après Pâques, les Apôtres, et cette fois Thomas avec eux, étant réunis dans le Cénacle pour la prière, les portes et les fenêtres de la salle étant closes, JÉSUS se trouva tout à coup devant eux, et, se tournant vers Thomas Didyme : « Donne-moi ta main, « lui dit-il, et approche-la de mon côté; mets ton « doigt dans mes plaies, et ne sois plus incrédule, mais « fidèle. »

L'Apôtre, vaincu à son tour, se prosterna, et, plein de repentir et de foi, il s'écria : « Mon Seigneur et mon « DIEU! » — « DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS! »

Et JÉSUS : « Parce que tu as vu, Thomas, lui dit-il « sévèrement, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point « vu, et qui cependant ont cru! »

Voici le dernier trait de l'évidence, et, comme le dit saint Grégoire, c'est pour la confirmation de notre foi que DIEU permit ce prodige d'incroyance. Si l'on refusait encore de croire aux Apôtres, comment refuser de croire à l'affirmation de saint Thomas?

Nous sommes, nous autres catholiques, de ces *bien-heureux* qui croient sans avoir vu, et, depuis dix-huit siècles, nous répétons aux pieds de JÉSUS le cri de la foi, de l'adoration et de l'amour : « DOMINUS MEUS ET DEUS « MEUS! »

## XI

Le Sauveur ressuscité demeura quarante jours sur la terre, apparaissant souvent aux siens et leur parlant du

royaume de DIEU, c'est-à-dire de son Église. Ce fut dans ces entretiens suprêmes qu'il leur donna ses dernières instructions pour la prédication de l'Évangile, pour l'organisation du gouvernement des fidèles et de la hiérarchie des pasteurs, pour l'administration des sacrements et pour la direction générale des choses saintes.

Dans une de ces apparitions sur le bord du lac de Genesareth, il interpella saint Pierre au milieu de ses frères :  
« Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? »

« — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que  
« je vous aime. »

« — *Sois le Pasteur de mes agneaux !* »

Il lui demanda une seconde fois : « Pierre, fils de Jean,  
« m'aimes-tu ? »

« — Seigneur, vous savez que je vous aime. »

Et Jésus lui répéta : « *Sois le Pasteur de mes  
« agneaux !* »

Enfin, le Sauveur lui ayant demandé une troisième fois : « M'aimes-tu ? » Pierre, guéri de sa présomption passée et craignant pour sa faiblesse, lui répondit tout ému : « Vous savez toutes choses, vous savez bien que je  
« vous aime. »

Alors Jésus le regarda avec amour et lui dit :

« *Sois le Pasteur de mes brebis !* »

Les agneaux du Christ sont les fidèles, dont l'assemblée compose la sainte Église, et les brebis du Christ sont les Évêques, qui enfantent les fidèles à la vie spirituelle. Pasteurs vis-à-vis des fidèles, brebis vis-à-vis des agneaux, les Évêques sont soumis eux-mêmes à la houlette de

Pierre, le souverain Pasteur, le Représentant visible du céleste Pasteur. Ainsi la hiérarchie catholique est constituée par le Sauveur lui-même. Le Pape, Vicaire du Christ et dépositaire universel de sa puissance, enseigne, gouverne sans appel tous les membres du royaume de DIEU sur la terre. Son autorité n'est point une autorité humaine, mais l'autorité divine de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. A cause de cela, son enseignement est infail-  
liblé, son jugement sans retour. Quiconque se sépare de lui, se sépare du Christ et de DIEU; quiconque l'écoute écoute JÉSUS, et quiconque le méprise méprise DIEU.

L'Évêque doit obéir au Pape comme le fidèle, et, s'il se peut, plus parfaitement encore que le fidèle, étant obligé, par la sainteté de sa vocation, à des vertus plus parfaites. Par cette obéissance et cette unité d'esprit, il devient participant à son tour de l'infailibilité divine du Souverain-Pontife, et son gouvernement repose sur la pierre ferme.

Enfin le prêtre et le fidèle doivent un humble et filial respect à l'Évêque. Ils sont obligés de vénérer en lui le Christ, Pasteur des Pasteurs, et ils commettent un grand crime s'ils se révoltent contre son autorité sainte.

## XI

Le quarantième jour après Pâques, le Seigneur apparut une dernière fois à ses disciples, près de Jérusalem.

La Sainte Vierge, les onze Apôtres et plus de cinq cents disciples étaient présents. Il était midi. Le Christ conduisit cette foule pieuse sur la montagne des Oliviers, à un endroit dont la tradition des Lieux-Saints conserve le souvenir.

— « Voici, dit-il aux Apôtres, que je vais vous envoyer du ciel le Promis de mon Père, et vous allez être régénérés dans le Saint-Esprit. Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Puis, élevant les mains pour les bénir, il ajouta : « La toute-puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et prêchez l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer ma loi. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ! »

Et pendant que Dieu fait homme adressait à ses Apôtres ce solennel adieu, il s'éleva majestueusement en présence de toute la foule prosternée, et bientôt une nuée lumineuse le cacha à tous les regards...

Le mystère de l'Incarnation était accompli sur la terre ; mais Jésus ne devait pas nous laisser orphelins. Quoique dans le ciel, il demeure cependant au milieu de nous, par le double mystère de son Eucharistie et de son Église.

---

## JÉSUS PRÉSENT DANS LE MONDE PAR L'EUCCHARISTIE

### I

Le Christ a quitté ce monde, et cependant il est encore dans le monde. Il n'y est plus comme jadis, d'une manière terrestre, tangible et corruptible, mais d'une manière toute céleste, toute parfaite, immanente et divine; et c'est par le sacrement de l'Eucharistie qu'il demeure ainsi au milieu de nous, comme un père au sein de sa famille, comme un roi au milieu de ses sujets.

C'est à dessein, et pour en parler plus spécialement, que nous avons omis, dans le récit de la vie publique du Sauveur, le célèbre discours eucharistique que rapporte l'Apôtre saint Jean au chapitre sixième de son évangile. Saint Jean est le seul des quatre Évangélistes qui ne mentionne pas les paroles expresses de l'institution de l'Eucharistie, à la Cène, le Jeudi-Saint. En revanche, il parle à deux reprises de cet adorable mystère, pour nous en révéler les secrets que les autres Évangélistes n'ont osé confier à l'écriture. De la sorte, la prescription apostolique et primitive<sup>1</sup>, qui défendait si sévèrement aux

<sup>1</sup> Cette loi s'appelait la *loi du secret*; elle fut en vigueur dans l'Église tant que les païens furent mêlés aux chrétiens: elle portait principalement sur les sacrements, la liturgie et les dogmes plus délicats de l'enseignement catholique.

initiés de divulguer la partie intime des mystères chrétiens, demeurait pleinement observée; et cependant les fidèles, pouvant rapprocher ensemble les textes sacrés, trouvaient, dans les trois premiers Évangélistes d'une part, et dans saint Jean de l'autre, une instruction complète et admirable sur la très-sainte Eucharistie.

## II

Mais, avant tout, trois observations capitales.

Premièrement, dans ce mystère, comme dans tous les mystères de DIEU, il ne faut pas vouloir tout comprendre, ce qui est *divin* étant toujours *infini*; l'unique nécessaire pour un homme raisonnable est d'être assuré de la réalité du fait. — Cela est, donc cela *est possible*; rien de plus logique qu'un pareil raisonnement.

Deuxièmement, beaucoup de gens veulent qu'on leur prouve la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et ils ne croient pas même à la divinité du Christ. C'est vouloir l'impossible; c'est vouloir l'effet sans la cause. Le fondement de l'Eucharistie, c'est l'Incarnation; et la foi en JÉSUS-CHRIST est la base nécessaire de toutes nos croyances.

Troisièmement, d'autres demandent des explications tirées de l'ordre naturel et terrestre, dans un dogme où tout est surnaturel, céleste et divin. Mais, s'il est impossible de juger le mystère de l'Incarnation par les seules lumières de la raison humaine, que sera-ce donc pour

l'Eucharistie, où non-seulement la divinité, mais l'humanité même du Sauveur se dérobe à nos yeux ?

### III

Un seul et même corps, dit-on, peut-il être à la fois réellement présent en mille lieux divers ?

Dans l'*ordre naturel*, et selon les lois qui régissent la matière en ce monde, cela est manifestement impossible ; et l'on objecterait à juste titre le témoignage de la raison et des sens. Mais dans l'*ordre surnaturel*, et selon les lois toutes différentes qui régissent les corps glorifiés, cette difficulté s'évanouit.

Il faut bien se garder de confondre le ciel avec la terre, et d'apporter à la contemplation des choses célestes les pensées grossières et matérielles qui nous dirigent dans l'appréciation des choses de ce monde. Le développement de cette vérité serait trop métaphysique ; qu'il suffise de rappeler un enseignement bien fécond, mais bien peu médité, de la foi : dans l'éternité, il n'y a plus ni temps ni espace, et nos corps eux-mêmes, tout transfigurés par la glorification, seront associés à l'immutabilité et, en quelque manière, à la spiritualité de nos âmes. Incorruptibles, immortels, ils n'occuperont plus de lieu, et ne seront plus sujets à la succession de l'âge ; ils seront tout lumière et perfection.

L'Apôtre saint Paul le dit expressément : « Notre corps « mortel est ici sans gloire, mais il ressuscitera dans la

« gloire; il est dans l'infirmité, il ressuscitera dans la  
« puissance; il est animal, il ressuscitera spirituel. »

Et Notre-Seigneur lui-même le dit dans les Évangiles en termes explicites : « Dans l'état de résurrection, *« les hommes seront comme les Anges de DIEU. »*

Tel est le Corps du Christ dans l'Eucharistie, en relation, il est vrai, avec le temps, le lieu et l'espace, mais en dehors des lois terrestres du temps, du lieu et de l'espace; et c'est par la vertu surnaturelle de ce divin Chef que nous tous, qui sommes ses membres, nous pourrons un jour entrer dans la même gloire.

Que deviennent, devant cette simple observation et ces paroles de l'Écriture, les prétendues impossibilités des protestants et des incrédules?

#### IV

Exposer l'enseignement précis de l'Église sur les mystères, c'est résoudre d'avance la plupart des difficultés qui arrêtent l'adhésion de la foi. Cette vérité générale que nous avons appliquée plus haut au mystère de l'Incarnation ne s'applique pas moins au mystère de l'Eucharistie, qui est le mystère par excellence.

Or l'Église nous enseigne que, par la vertu toute-puissante et toute divine des paroles de la consécration, la substance du pain et du vin est changée, entre les mains du prêtre, ministre de Dieu, au Corps et au Sang de Jésus-

CHRIST. Ce changement, miraculeux parce qu'il est instantané, s'appelle la *transsubstantiation*.

Toute miraculeuse que soit la transsubstantiation eucharistique, elle n'offre rien de bien nouveau à quiconque sait réfléchir. La nature, en effet, est pleine de transsubstantiations, c'est-à-dire de changements de substances en d'autres substances : le pain que nous mangeons ne se change-t-il point en la substance vivante de notre corps? les sucs de la terre et la substance de la terre elle-même ne se changent-ils pas en arbres, puis en fleurs, puis en fruits, puis en chair et en sang dans les corps animés? En un mot, les éléments de ce monde ne sont-ils pas en transsubstantiation perpétuelle? Et pourquoi le DIEU tout-puissant, qui opère ce merveilleux travail de vie par une action lente et insensible, ne pourrait-il pas l'opérer par l'effet instantané de sa parole? Or le Christ est DIEU; le prêtre, à l'autel, devient Christ par son sacerdoce; et sa parole, quand il consacre, est la parole toute-puissante du Christ DIEU créateur.

Après la consécration, l'*apparence* seule du pain et du vin demeure et frappe nos sens; mais ce que voile cette apparence est le Corps adorable du Christ, invisible, impalpable, indivisible, qui se dérobe à notre perception corporelle, et dont le Sacrement nous indique seul la présence réelle, substantielle et véritable.

Aussi n'est-ce point le Corps du Seigneur qui est rompu lorsque le prêtre rompt le pain consacré, mais seulement le signe sensible et sacramentel; et ce serait tout confondre que de croire Jésus Eucharistique soumis,

comme il le fut dans sa vie terrestre, au mouvement, à la division et à tous les accidents qui atteignent nos corps en ce monde. Lorsque les hérétiques, durant les guerres de religion, jetaient dans la fange les saintes hosties, Jésus n'était point intrinsèquement souillé par cette profanation sacrilège; comme aussi la richesse de nos tabernacles n'ajoute rien à sa gloire.

La multiplicité des hosties multiplie donc le signe extérieur qui nous annonce la présence réelle du Christ notre DIEU; mais elle ne touche en aucune manière l'unité indivisible de la substance divine et glorifiée de son corps.

Je le répète, l'Eucharistie est le mystère du ciel, et les lois de la terre ne peuvent avoir prise sur la perfection de sa sainteté.

## V

Il est une manière bien simple et bien douce de se convaincre de la présence réelle du divin Sauveur dans son Eucharistie. Il suffit de lire avec un cœur droit et religieux ce qu'il en dit lui-même dans les Évangiles.

Un an environ avant sa Passion, aux approches de la fête de Pâques, il se trouve, auprès de Capharnaüm, entouré d'une immense multitude qu'il a rassasiée le jour précédent par la multiplication miraculeuse de cinq pains et de quelques poissons. Malgré ce prodige, et excités sans doute par les infatigables ennemis du Christ, les Juifs

hésitent à le regarder comme le Messie : « Moïse, lui  
« disent-ils, a fait un plus grand miracle encore en nour-  
« rissant jadis nos pères avec la manne dans le désert,  
« pendant quarante années. »

« — En vérité, je vous le déclare, répond Jésus, Moïse  
« ne vous a point donné le pain du ciel. C'est mon Père  
« qui donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est  
« celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au  
« monde. »

Et, comme les Juifs le pressaient de questions : « *C'est*  
« *moi*, reprend-il, *qui suis le pain vivant ! Vos pères*  
« *ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ;*  
« *mais voici le pain descendu du ciel, afin que ceux qui*  
« *le mangent ne meurent point.* »

« Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Quiconque  
« mangera de ce pain vivra éternellement ; et le pain que  
« je donnerai<sup>1</sup>, c'est mon Corps qui sera immolé pour le  
« salut du monde. »

En entendant ces paroles si claires, si précises, mais si  
surhumaines, les Juifs murmurèrent et dirent, comme le  
font les protestants depuis trois siècles, et avec eux tous  
les incrédules : « Comment cela peut-il se faire ? comment  
« cet homme peut-il nous donner son corps en nourri-  
« ture ? »

<sup>1</sup> Cette parole suffit pour montrer l'inanité de l'interprétation que les protestants s'efforcent de donner à tout ce chapitre vi de saint Jean. Ils prétendent que Notre-Seigneur ne parle ici que de sa doctrine ; or, cette doctrine, sous le nom de pain de vie, comment pouvait-il la promettre, puisqu'il l'avait déjà donnée et la donnait encore ?

Jésus ne leur dit pas qu'ils se trompent ; et, en effet, hors des pensées de la foi, les Juifs, les hérétiques et les impies ont pleinement raison. Sans donc vouloir expliquer ce que ni les sens ni la raison ne peuvent comprendre, le Fils de Dieu continue avec une insistance et une clarté merveilleses :

« *En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* »

« *Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle ; et c'est moi qui le ressusciterai au dernier jour.* »

« *Car ma Chair est une véritable nourriture, et mon Sang un véritable breuvage.* »

« *Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi, et moi en lui.* »

« *De même que mon Père, qui est la Vie, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi.* »

« *C'est là le pain qui est descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais celui qui mange ce pain vivra éternellement.* »

Est-il possible de parler plus clairement ? et l'Église est-elle plus explicite, plus formelle que Notre-Seigneur lui-même, dans son enseignement touchant la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ?

## VI

A la sainte Cène, Jésus accomplit sa promesse, et donne ce *Pain vivant* à ses Apôtres.

Après le festin pascal, ainsi que nous l'avons vu déjà, il prend le pain, le rompt en levant les yeux au ciel, pour nous apprendre que l'Eucharistie est le mystère du ciel, et, le présentant à ses Apôtres, il prononce les paroles de la consécration :

« *Prenez et mangez-en tous, car CECI EST MON CORPS :* »

Puis il consacre le calice :

« *Prenez et buvez-en tous, car CECI EST MON SANG.* »

Ces simples paroles du Seigneur sont, si je ne me trompe, la preuve la plus péremptoire de la présence réelle. Il y a là plus que preuve, il y a *évidence*. Aussi les ministres protestants se débattent-ils vainement, depuis trois cents ans, contre cette affirmation incomparable. Ils préfèrent, comme les Juifs de Capharnaüm, abandonner le Seigneur Jésus, plutôt que de se soumettre à sa parole : « Cela est trop dur à croire, disent-ils, et « qui peut écouter un pareil discours? » Et l'Église répond à ces Juifs modernes ce que le Christ répondit aux anciens : « Les pensées de la chair ne servent ici de « rien; mes paroles sont esprit et vie; » c'est par la foi, les lumières du Saint-Esprit, et non par les sens ou la raison, que vous pouvez comprendre le Sacrement tout céleste de l'amour

Pour nous, chrétiens fidèles, disciples du Christ comme les Apôtres, et héritiers de leur foi, nous nous écrierons avec saint Pierre : « O Seigneur, à qui donc irions-nous ? n'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ? » — Telle a été la foi de tous les siècles, ainsi que l'attestent les documents les plus incontestables de l'histoire.

## VII

Par l'Eucharistie notre Sauveur perpétue, à travers tous les âges et sous un signe sensible, le Sacrifice divin par lequel il nous a sauvés. Ce Sacrifice de l'Eucharistie s'appelle la MESSE ; et le Fils de DIEU rend, chaque jour, présentes sur les autels, par le ministère de ses prêtres, l'oblation et l'immolation sanglante du Calvaire. Sur l'autel, tout est voilé sous les espèces ou apparences du pain et du vin : mais le sacrifice est le même, absolument et numériquement le même, que celui de la Croix. La même victime y est présente sous le mystère du Sacrement.

Comme l'Incarnation, l'Eucharistie, c'est LE CIEL SUR LA TERRE.

---

## JÉSUS PRÉSENT DANS LE MONDE PAR SON ÉGLISE

### I

Jésus est dans l'Eucharistic; mais nos Tabernacles, dans le silence desquels il repose, sont-ils les véritables temples de notre DIEU? Le Pain vivant ne doit-il point avoir de vivants tabernacles?

Oui, certes! et c'est là ce grand mystère qui couvre l'univers et remplit le monde, qui développe et complète le mystère de l'Incarnation, qui n'est pas moins merveilleux ni moins profond, et qu'on appelle le *Royaume de DIEU* ou l'*ÉGLISE*.

### II

L'Incarnation, c'est l'union de la divinité et de l'humanité en la personne de JÉSUS-CHRIST; l'Église, c'est l'union de JÉSUS-CHRIST avec l'homme, et la communication faite à la créature de la vie spirituelle, divine et éternelle, dont le Christ est comme le grand et universel Sacrement.

L'Église, c'est la grande famille des enfants de DIEU; c'est la société à la fois visible et invisible, humaine et

divine, des disciples de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire de tous les hommes qui connaissent et aiment le vrai DIEU sur la terre, en obéissant au gouvernement sacré des Pasteurs qu'il a lui-même institués.

De même que dans l'Incarnation nous arrivons à la divinité invisible, par l'humanité visible de Notre-Seigneur; ainsi, dans le mystère de l'Église, DIEU nous appelle à l'invisible par le visible, à la vie spirituelle par un ordre de choses extérieures. Cet ordre de choses extérieures est le gouvernement de l'Église avec sa hiérarchie de Pontifes, avec sa liturgie sacrée, avec l'interprétation et la prédication officielles des vérités révélées, avec ses Sacrements, et tout l'ensemble du culte catholique; c'est le moyen nécessaire et institué de droit divin pour faire arriver l'homme jusqu'à DIEU.

JÉSUS-CHRIST est tout dans son Église et dans tous les membres de son Église. Il est Souverain-Pontife, Docteur infallible, Hiérarque suprême, dans le Pape; Pasteur et Sanctificateur des âmes dans l'Évêque; Sanctificateur, Directeur, Prêtre, dans le prêtre; Religieux et Pénitent dans le Religieux; Apôtre de DIEU dans le missionnaire; Saint dans le chrétien. C'est lui qui est la lumière des docteurs, la force des martyrs, la pureté des vierges, l'humilité des humbles, la sainteté des saints.

Notre foi est la participation de sa divine Lumière; notre amour est la communion de son Esprit, qui est Amour. C'est lui que nous devons aimer dans tous nos frères, dans nos ennemis comme dans nos amis; c'est

lui que nous assistons et que nous consolons dans les pauvres.

Aussi l'Apôtre saint Paul appelle-t-il l'Église le *Corps du Christ*, et résume-t-il toute l'œuvre de DIEU sur la terre en cette parole, qui est la plus magnifique définition de l'Église : « CHRISTUS OMNIA IN OMNIBUS. » — « *Le Christ* « tout en tous ! »

### III

« EGO IN VOBIS, ET VOS IN ME. » — « *Je suis en vous,* « et vous êtes en moi ! » C'est la parole de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, aussi claire, aussi formelle, aussi sacrée pour notre foi que la parole de l'Eucharistie : « Ceci est mon Corps ; » aussi formelle que l'affirmation de la divinité du Sauveur : « Je suis le Christ, Fils du « DIEU vivant ! »

Cette présence, cette union vivifiante, Jésus nous en parle plus de vingt fois dans son Évangile ; et les Apôtres reviennent sans cesse sur cette vérité fondamentale du christianisme. Ils basent sur elle toute leur règle morale : « Ne vous connaissez-vous donc pas vous-mêmes, dit « saint Paul aux premiers fidèles, et ne savez-vous pas « que JÉSUS-CHRIST est en vous ? » — « Vous contenez le « le Verbe de vie. — Glorifiez et portez DIEU dans votre « corps<sup>1</sup>. » — Et mille autres paroles semblables.

<sup>1</sup> « Annon cognoscitis vosmetipsos, quia CHRISTUS JESUS in vobis est? — a Verbum vitæ continentis. — Glorificate et portate Deum in corpore

Mais de même, et plus encore, s'il est possible, que l'Eucharistie, ce mystère est tout dans le Saint-Esprit, et là aussi « la chair ne sert de rien. » Cette union du fils de DIEU et de l'homme est toute spirituelle, ce qui ne veut pas dire, ainsi que pourraient le penser quelques esprits grossiers, qu'elle n'est point réelle. Rien n'est plus réel que le monde spirituel, auquel appartiennent tous les mystères de la Religion. Le nier serait du matérialisme.

#### IV

Le Père opère tout par le Fils, et le Fils fait les œuvres de son Père dans le Saint-Esprit.

C'est donc par le Saint-Esprit que Jésus est en nous, opérant à la fois le double mystère de la grâce et de l'Église.

La grâce, qui est la vie de l'âme et la vie de l'Église, est l'union spirituelle et très-réelle de DIEU et de l'homme par le Christ. Et l'Église est la société de tous les hommes qui vivent ainsi de la vie de DIEU.

Tout dans l'Église est destiné à conférer, à développer, à perfectionner ou même à ressusciter la grâce. Le Sacerdoce, la hiérarchie sacrée des Pasteurs, l'enseignement de la vraie doctrine, la prédication de la parole de DIEU, l'administration des sacrements et des choses

vestro. » (*Épît. de saint Paul.*) — « In Christo manemus, et ipse in nobis. » (*Épît. de saint Jean.*)

saintes, le culte public, la prière, tout, en un mot, a été institué dans ce but unique.

Le Baptême commence cette union divine ; la Confirmation la fortifie et la complète ; l'Eucharistie l'entretient et la nourrit ; la Pénitence la répare ; l'Extrême-Onction lui donne, au seuil de l'éternité, son suprême achèvement en effaçant, par les mérites du Sauveur, les dernières traces du péché et de la faiblesse humaine. L'Ordre et le Mariage sont les deux sacrements de la fécondité dans la société chrétienne ; l'Ordre consacre les prêtres qui enfantent à la vie spirituelle les enfants que le mariage donne à la terre.

Tout dans l'Église est donc dans le Saint-Esprit, et tend à l'union de l'homme avec le Fils de DIEU Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Il est dès lors facile de comprendre comment l'Eucharistie, qui contient le Christ en personne et qui le pose au milieu de nous d'une manière permanente, est le centre de la Religion et de toute l'Église. C'est JÉSUS eucharistique qui alimente l'Église, qui enfante les Saints, qui fait incessamment germer sur la terre les grandes vertus, les grandes œuvres de charité. C'est par lui que, nous renouvelant chaque jour dans la vie divine, nous accomplissons notre destinée en nous transfigurant de plus en plus en l'unique Bien-Aimé de DIEU, et en perfectionnant de plus en plus au dedans de nous-mêmes le grand mystère de la grâce et de l'Église.

## V

Si le Christ est tout dans l'Église, l'Église est tout dans le monde, et qui ne connaît pas ces choses ne comprendra jamais rien à l'histoire du monde. L'histoire de l'Église n'est, à proprement parler, que l'évolution, dans le temps, de la lutte que le Christ, Fils de DIEU, soutient contre Satan. Dans cette face divine et invisible de la création, où tous les temps sont également présents à DIEU, cette lutte est permanente, toujours actuelle, immuable, et par conséquent éternelle. C'est un seul acte de révolte de la part du démon et des siens contre le Christ et les siens.

Dans la face extérieure, qui manifeste la première et forme le temps et l'espace, cette lutte se développe à travers les siècles et revêt alors une forme multiple. C'est l'histoire de l'Église depuis le premier moment de la création et la chute du premier Ange jusqu'au dernier jugement, ou plutôt jusque dans l'éternité, où la victoire se consomme.

L'unique ennemi est le démon.

L'unique vainqueur est JÉSUS-CHRIST, vivant d'abord dans les saints Anges, puis dans l'homme innocent, puis dans le juste Abel, puis dans les saints Patriarches, dans Noé, Abraham, Isaac, Jacob; dans le peuple de DIEU, enfin dans sa Mère bienheureuse, et apparaissant en personne au milieu des temps par le mystère adorable de

son Incarnation. Après sa lutte, sa mort, sa résurrection triomphale et son ascension dans la gloire de l'éternité, Jésus, qui est tout en tous, qui est la vie naturelle et surnaturelle de tous les hommes et spécialement des membres de son Église, continue à être attaqué et à triompher en eux, et d'une manière plus éclatante dans les Souverains-Pontifes, ses Vicaires visibles, et dans les autres Pasteurs de son troupeau.

Depuis l'apparition de ce divin *combattu*, la lutte se développa par époques à peu près de semblable durée, et revêtit une nouvelle forme après chaque période de trois à quatre siècles.

La première, appelée plus particulièrement époque des persécutions, commence aux temps apostoliques et finit avec Constantin. C'est la persécution violente et brutale du sang et du martyre. L'esprit rebelle veut étouffer JÉSUS-CHRIST et son œuvre dans le sang, par la seule violence extérieure. Il se sert pour cela de la puissance du paganisme romain.

La deuxième commence à Constantin, au milieu du quatrième siècle, et dure trois cents ou trois cent cinquante ans, jusqu'aux grandes invasions des barbares. De bourreau, le diable se fait hérésiarque, et, par le ministère maudit d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de Manès, de Pélage, et des autres grands rebelles de ce temps, il attaque le mystère de l'Incarnation sous toutes les formes possibles. Vaincu sur ce terrain comme sur le premier, il passe à une autre guerre.

La troisième époque des combats du Christ commence

vers le septième siècle et dure jusqu'au milieu du onzième, jusqu'au pontificat du grand saint Grégoire VII. C'est l'époque de l'invasion des barbares et des mahométans, dont le diable veut se servir pour étouffer l'œuvre de DIEU et la vie de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Ils brûlent et détruisent tout ; mais, comme aux jours de la Passion, la vie est cachée sous la mort, et, après cette terrible épreuve, l'Église, c'est-à-dire la société de JÉSUS-CHRIST, apparaît développée au centuple, et régnant dans toute l'Europe ; au lieu d'être absorbée par les barbares, elle les a absorbés en elle.

Le démon, dans la quatrième période de son attaque, veut détruire l'Église et sa constitution divine, en suscitant contre elle l'orgueil des empereurs d'Allemagne et des princes séculiers. Les Pontifes romains, gardiens incorruptibles de l'œuvre de JÉSUS-CHRIST et chefs suprêmes de son armée, s'opposent avec une vigueur indomptable à ces injustes prétentions, et restent vainqueurs après de terribles efforts.

Alors commence une lutte plus redoutable. C'est la révolte des intelligences, non plus contre tel ou tel dogme de la foi, mais une révolte universelle, que suscitent Luther et Calvin au commencement du seizième siècle, et qui dure jusqu'au milieu du dix-huitième. La raison est substituée à la foi ; l'autorité de l'Église, ou plutôt la puissance divine du Sauveur dans l'Église, est rejetée par la foule innombrable des sectes protestantes. Le démon se change en ange de lumière, et invoque contre JÉSUS-CHRIST la parole de DIEU dans la Sainte Écriture.

La sixième époque, développement de la précédente, mais plus fondamentalement antichrétienne encore, commence avec Voltaire et Rousseau, et nous sommes témoins de ses œuvres. Son caractère principal est la négation absolue du monde surnaturel, et une apostasie universelle. La Révolution française en est l'expression la plus nette. C'est l'anarchie sous toutes ses formes, dans toute sa crudité, dans tous ses excès, et portée jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. Jésus-Christ et son Église perdent le droit de cité : ils n'ont plus d'existence sociale reconnue par les pouvoirs temporels<sup>1</sup>. On ne croit plus au monde des esprits, aux Anges ni aux démons ; le rationalisme et le panthéisme s'emparent de la science, et le socialisme ravage les masses.

Ainsi se développe dans le temps la lutte immanente du grand révolté, du prince de ce monde, que le Christ, par ses Anges fidèles, par les justes de la loi ancienne, par le ministère de ses Prophètes, de ses Pontifes, et par la coopération de tous ses Saints, terrasse dans le cours des siècles, comme il les terrasse et les foudroie dans l'éternité. Malheur à qui tombe dans la tentation du Maudit ! bienheureux qui demeure fidèle au Vainqueur divin !

<sup>1</sup> L'Église, en effet, depuis la Révolution française, n'est plus considérée comme une personne morale ; on lui conteste le droit de propriété, le droit de juger ses membres, etc. Et, dans beaucoup de pays, on va plus loin encore, et on refuse à ses Pontifes le droit de s'assembler en concile, de correspondre avec leur Chef suprême ; en un mot, on lui retire sa liberté.

## VI

L'Église durera autant que le monde. Mais quand le monde finira-t-il? Tous l'ignorent, et Jésus, interrogé sur ce point durant sa vie mortelle, répondait que, comme Fils de l'homme, lui-même ne le savait pas, voulant par là nous faire comprendre que c'est le secret de Dieu, auquel ne doit être initiée aucune créature pendant son épreuve.

Si l'on en croit un sentiment commun dans l'antiquité chrétienne et que semblent confirmer plusieurs passages des Livres sacrés, le monde doit durer l'espace de sept millénaires, c'est-à-dire de sept fois mille ans; et de même que le septième jour de la création fut pour Dieu le jour du repos, et pour l'homme le jour du Paradis terrestre, beaucoup d'anciens Docteurs ont pensé que la septième et dernière époque du monde, le septième millénaire<sup>1</sup>, serait le temps du triomphe universel du Christ et de son Église sur la terre. Et alors se réaliserait pleinement la prophétie évangélique : « Il n'y aura plus qu'un « seul troupeau et qu'un seul Pasteur. »

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à la fin des

<sup>1</sup> Ce sentiment n'a aucun rapport avec l'erreur grossière des *millénaristes*, qui matérialisèrent ce royaume spirituel et ce dernier avènement du Christ, et furent condamnés par l'Église. Ils faisaient de ce septième millénaire du monde un royaume temporel, du Christ un empereur ou un roi, et de ses saints des premiers ministres, des généraux, etc., etc.

siècles JÉSUS-CHRIST, vainqueur de Satan et de tous les compagnons de sa révolte, transformera le monde et le purifiera dans le feu du Saint-Esprit, ressuscitera tous les hommes, les jugera selon leurs œuvres, fera entrer dans sa gloire et dans sa béatitude tous les Anges et tous les hommes qui, durant leur épreuve, lui seront restés fidèles, laissant séparées de lui toutes les créatures qui auront repoussé son amour : « Et les élus iront à la vie éternelle, et les damnés au feu éternel ! »

Alors tout sera consommé. Il n'y aura plus ni temps, ni espace<sup>1</sup>, ni changement; tout sera renouvelé dans le Saint-Esprit, et tout entrera dans la vie parfaite, permanente et spirituelle. Associée par une union ineffable à JÉSUS-CHRIST son Chef, la sainte Église vivra éternellement en lui, toute consommée avec lui dans l'unité de la vie divine.

<sup>1</sup> « Et *tempus* ultro non erit. » — « A conspectu cujus (Christi) fugit terra et cœlum, et *locus* non est inventus eis. » (*Apoc. de saint Jean.*)

---

## CONCLUSION

---

Je termine ce petit ouvrage, cher lecteur, en demandant à CELUI pour l'amour duquel je l'ai composé de vous bénir et de vous faire aimer la sainteté de l'Évangile.

Je serais bien heureux si j'avais pu contribuer à vous faire connaître cette Vérité vivante et seule nécessaire, sans laquelle l'homme n'est qu'un voyageur égaré, incapable d'atteindre le but de son pèlerinage.

Nous sommes en ce monde uniquement pour connaître, aimer et servir Jésus. Le connaître, c'est avoir la lumière; l'aimer, c'est être heureux; le servir, c'est être bon.

Si donc j'ai fait quelque bien à votre âme en vous parlant de Lui, veuillez, cher lecteur, vous souvenir de moi dans vos prières, et demander pour moi à notre commun Maître et Seigneur ce que je lui demande pour vous, sa paix et sa bénédiction.



# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

---

### Y A-T-IL UN DIEU QUI S'OCCUPE DE NOUS ?

I. DIEU. . . . .	6
II. La Providence. . . . .	19
CONCLUSION. . . . .	37

---

### GROSSES VÉRITÉS.

I. S'il est bien sûr que nous ne sommes pas des bêtes. . . .	41
II. S'il est bien sûr qu'il y a un DIEU vivant, créateur de tout ce qui existe. . . . .	45
III. S'il est bien sûr qu'il y a une vraie religion, et que nous ne pouvons pas nous en passer. . . . .	47
IV. S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la vraie religion. . . . .	49
V. S'il est bien sûr que la religion chrétienne soit la seule vraie religion. . . . .	51
VI. S'il est bien sûr que JÉSUS-CHRIST soit DIEU fait homme. .	53

- VII. S'il est bien sûr que l'Église catholique est la seule vraie Église de Jésus-CHRIST. . . . . 57
- VIII. S'il est bien sûr que nous ne pouvons pas nous tromper en écoutant le Pape et les Évêques, Pasteurs de l'Église catholique. 61
- IX. S'il est bien sûr qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, mais qu'il est absolument nécessaire de pratiquer la Religion. 64

---

**RÉPONSES COURTES ET FAMILIÈRES AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES CONTRE LA RELIGION.**

AVIS DES ÉDITEURS. . . . .	71
PRÉFACE. . . . .	73
I. Qu'ai-je à faire de la Religion? Je n'en ai pas, et cela ne m'empêche pas de me bien porter. . . . .	75
II. Il n'y a pas de DIEU. . . . .	81
III. Quand on est mort, tout est mort. . . . .	85
IV. C'est le hasard qui mène tout, autrement il n'y aurait pas tant de désordres sur la terre. Que de choses inutiles, imparfaites, mauvaises! Il est clair que DIEU ne s'occupe pas de nous. . . . .	87
V. La Religion est bonne pour les femmes. . . . .	93
VI. Il suffit d'être honnête homme; c'est la meilleure des religions, cela suffit. . . . .	95
VII. Ma religion, à moi, c'est de faire du bien aux autres. . . . .	100
VIII. La Religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper de celle-ci, et y détruire la misère. . . . .	103
IX. Il faut jouir de la vie; il faut prendre du bon temps: car le bon DIEU n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux. . . . .	106
X. Il y a des savants et des gens d'esprit qui ne croient pas à la Religion. . . . .	113
XI. Les Curés font un métier, ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent. . . . .	118
XII. Les Prêtres sont des fainéants: à quoi servent-ils? . . . . .	120
XIII. Il y a de mauvais Prêtres; comment peuvent-ils être les ministres de DIEU? . . . . .	123

XIV. Les Prêtres devraient se marier. Le célibat est contre la nature. . . . .	124
XV. Je ne crois que ce que je comprends. Un homme raisonnable peut-il croire les mystères de la Religion? . . . . .	127
XVI. Je voudrais bien avoir la foi, mais je ne peux pas. . . . .	130
XVII. Toutes les religions sont bonnes. . . . .	132
XVIII. JÉSUS-CRIST est-il autre chose qu'un grand philosophe, qu'un grand bienfaiteur de l'humanité, qu'un grand Prophète? est-il vraiment DIEU? . . . . .	139
XIX. C'est bien mieux d'être protestant que catholique; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose. . . . .	152
XX. Les Protestants ont le même Évangile que nous. . . . .	165
XXI. Un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il faut rester dans la religion où l'on est né. . . . .	166
XXII. L'Église catholique a fait son temps. . . . .	169
XXIII. Moi, je veux le pur Évangile, le christianisme primitif. . . . .	171
XXIV. L'Église est l'ennemie du progrès. . . . .	174
XXV. Il n'est pas question du Pape dans l'Évangile. . . . .	176
XXVI. J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend; cela me regarde seul, et je sers DIEU à ma manière. . . . .	181
XXVII. Moi, je suis gallican. . . . .	183
XXVIII. Les Prêtres sont des hommes comme les autres; le Pape et les Évêques sont des hommes : comment des hommes peuvent-ils être infailibles? Je veux bien obéir à DIEU, mais non pas à des hommes comme moi. . . . .	185
XXIX. Hors l'Église point de salut! Quelle intolérance! Je ne puis admettre une règle aussi cruelle. . . . .	188
XXX. Mais la Saint-Barthélemy? . . . . .	191
XXXI. Il n'y a pas d'enfer; personne n'en est jamais revenu. . . . .	195
XXXII. Comment concilier la bonté de DIEU avec l'éternité des peines de l'enfer? A tout péché miséricorde. . . . .	196
XXXIII. DIEU est trop bon pour me damner. . . . .	198
XXXIV. DIEU a prévu de toute éternité si je dois être sauvé ou damné. J'aurai beau faire, je ne pourrai changer la destinée. . . . .	201
XXXV. Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. DIEU ne me damnera pas pour un morceau de viande. La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours. . . . .	204

XXXVI. DIEU n'a pas besoin de mes prières. Il sait bien ce qui m'est nécessaire sans que je le lui demande. . . . .	206
XXXVII. Je prie et n'obtiens pas. Je perds mon temps. . . . .	208
XXXVIII. Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon DIEU pour qu'il m'envoie tant de mal? . . . . .	209
XXXIX. A quoi bon prier la Sainte Vierge? c'est une superstition. D'ailleurs comment peut-elle nous entendre? . . . . .	211
XL. Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles? . . . . .	215
XLI. Pourquoi parler latin? pourquoi se servir d'une langue inconnue? . . . . .	220
XLII. Les Prêtres demandent toujours de l'argent! . . . . .	221
XLIII. Ce sont les Prêtres qui ont inventé la confession. . . . .	222
XLIV. A quoi sert la confession? . . . . .	227
XLV. Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurais rien à dire. . . . .	231
XLVI. C'est ennuyeux de se confesser. . . . .	234
XLVII. Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école, mais maintenant!.. . . .	235
XLVIII. Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. UN TEL, qui se confesse, n'est pas meilleur pour cela. . . . .	236
XLIX. Comment le corps de JÉSUS-CHRIST peut-il être réellement présent dans l'Eucharistie? c'est impossible. . . . .	238
L. Je n'ai que faire d'aller à la Messe; je prie aussi bien le bon DIEU chez moi.. . . .	243
LI. Je n'ai pas le temps. . . . .	246
LII. Je ne peux pas! c'est trop difficile!. . . . .	249
LIII. On se moquerait de moi! Il ne faut pas se singulariser; il faut faire comme les autres. . . . .	253
LIV. Il ne faut pas être bigot. . . . .	257
LV. La vie chrétienne est trop ennuyeuse. C'est trop triste : se priver de tout; avoir peur de tout; quelle vie! . . . . .	259
LVI. Je ne suis pas digne de m'approcher des sacrements. Il ne faut pas abuser des choses saintes.. . . .	262
LVII. J'ai fait de trop grands péchés; il est impossible que DIEU me pardonne. . . . .	263
LVIII. Il faut que jeunesse se passe.. . . .	265

LIX. L'extrême-Onction fait mourir les malades. Il y a de quoi les tuer. Il ne faut appeler le Prêtre que quand il n'y a plus de connaissance. . . . .	266
LX. Je pratiquerai la Religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires. Je me confesserai plus tard, à la mort. Bien certainement, je ne mourrai pas sans sacrements. . . . .	268
Conclusion. . . . .	273

### JÉSUS-CHRIST.

Les traditions primitives et les Prophéties. . . . .	281
Les Évangiles. . . . .	286
La Vierge et l'Incarnation. . . . .	292
Bethléem. . . . .	310
Nazareth. . . . .	321
Le Précurseur et le Désert. . . . .	327
Vie publique et manifestation du Christ. . . . .	331
Jésus fils de DIEU — Ce qu'il dit de lui-même. . . . .	354
Miracles de JÉSUS-CHRIST. . . . .	345
Caractère divin de JÉSUS-CHRIST. . . . .	357
Obscurités et difficultés de l'Évangile. . . . .	379
Le mystère de la Rédemption et la Passion du CHRIST. . . . .	383
La Résurrection et le triomphe du CHRIST. . . . .	420
Jésus présent dans le monde par l'Eucharistie. . . . .	438
Jésus présent dans le monde par son Église. . . . .	448
Conclusion. . . . .	459



---

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

---